



HISTOIRE ANCIENNE.

TOME SIXIÉME.

HISTOIRE
ANCIENNE
DES EGYPTIENS,
DES CARTHAGINOIS,
DES ASSYRIENS,
DES BABYLONIENS,
DES MÉDES ET DES PERSES,
DES MACÉDONIENS,
DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collége Royal, & Associé à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME SIXIÉME.

Nouvelle Edition.



A PARIS,
Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



HISTOIRE ANCIENNE DES PERSES ET DES GRECS.



AVANT-PROPOS.



LES REGNES de Philippe roi de Macédoine & d'Alexandre son fils, qui sont la matiére de ce Volume, contiennent l'espace de trente-six ans, le premier vingt-quatre, l'autre douze ; & s'étendent depuis la première année de la CV^{e} Olympiade, ou l'an du Monde 3644, jusqu'à la pre-

miére année de la CXIV[e] Olympiade, ou l'an du Monde 3680.

Les Rois, qui régnoient alors en Perse, sont Artaxerxe Ochus, Arsès, & Darius Codoman. L'empire des Perses périt avec ce dernier.

Nous ne savons de tout ce qui s'est passé pendant ces trente-six ans chez les Juifs, que ce qu'on en lit dans l'historien Joséphe, Livre XI Chapitre VII & VIII des Antiquités Judaïques, sous les Grands-Prêtres Jean ou Johanan, & Jaddus. Il en sera parlé dans le cours de cette histoire, avec laquelle celle des Juifs se trouve liée.

Ce même espace de trente-six ans, par raport à l'histoire Romaine, s'étend depuis la 393[e] année de la fondation de Rome jusqu'à la 429[e] année. Les grands hommes qui ont paru le plus à Rome pendant cet espace de tems, sont Appius Claudius Dictateur, T. Quintius Capitolinus, Tit. Manlius Torquatus, L. Papirius Cursor, M. Valerius Cor-

vus, Fabius Rullus, le premier Décius qui se dévoua pour sa patrie.

Les noms de Philippe & d'Alexandre, dont nous avons à parler, sont trop connus, pour qu'il soit besoin d'avertir combien leur histoire doit être intéressante.

Il seroit à souhaiter que nous eussions la vie de Philippe écrite entiére & de suite par quelque Auteur ancien ; ou que du moins quelque moderne en eût ramassé avec soin toutes les circonstances répandues de côté & d'autre. Au défaut de ce secours, je me suis aidé principalement de * Démosthéne, & des Interprétes qui ont travaillé sur cet Orateur ; & en particulier des Notes de M. de Tourreil ; & de celles de ** Lucchesini noble Patricien de Lucques, qui sont fort savantes.

* *Je cite souvent quelques Auteurs grecs, dont j'ai oublié de marquer l'édition.*

DEMOSTHENE, *imprimé à Francfort en 1604.*
ISOCRATE, *in-8°. de Paul-Estienne en 1604.*
ARRIEN, *de Jacq. Gronove, imprimé en Hollande à Leyde l'an 1704.*

** *Ces Notes sont imprimées à Rome en 1732.*

Pour ce qui regarde Alexandre, ſans parler de Diodore de Sicile & de Juſtin, Quinte-Curce, Plutarque, & Arrien le font ſuffiſamment connoitre. Ce dernier, diſciple d'Epictéte, étoit de Nicomédie en Bithynie. Il vivoit ſous l'Empereur Adrien, & ſous les deux Antonins. Il étoit homme de guerre, auſſi bien que philoſophe & hiſtorien; & l'on s'en apperçoit bien dans les deſcriptions de combats, qui ſont beaucoup plus exactes que celles de Quinte-Curce. Son ſtile eſt ſimple, ſans ornemens, & preſque ſans réflexions : mais cette ſimplicité l'emporte infiniment ſur la parure de l'Hiſtorien latin. Il a écrit les campagnes d'Alexandre en ſept Livres, à l'imitation de Xénophon, qui a écrit celles du jeune Cyrus en autant de Livres : ce qui, joint à quelque reſſemblance de ſtile, lui a fait quelquefois donner le nom de nouveau Xénophon. Son hiſtoire des Indes, renfermée en un ſeul Livre, paroit être en quelque ſorte la

ſuite & la fin de celle d'Alexandre.

Quinte-Curce a écrit la même hiſtoire en dix Livres, dont les deux premiers ne ſont pas venus juſqu'à nous, mais ont été ſupplées par Freinshémius. On ne ſait point préciſément dans quel tems cet Hiſtorien a vécu ; & c'eſt le ſujet d'une grande diſpute parmi les Savans; les uns le plaçant ſous Auguſte ou Tibére, d'autres ſous Veſpaſien, quelques-uns ſous Trajan. Son ſtile eſt fleuri, agréable, rempli de réflexions ſenſées, & de harangues fort belles, mais, pour l'ordinaire, trop longues, & qui ſentent le Déclamateur. Ses penſées ingénieuſes & ſouvent très-ſolides, ont néanmoins un éclat & un brillant affecté, qui ne paroit pas marqué au coin du ſiécle d'Auguſte. Il ſeroit aſſez étonnant que Quintilien, dans le dénombrement qu'il fait des Auteurs latins, n'eût fait aucune mention d'un Hiſtorien auſſi recommandable que

Quinte-Curce, s'il avoit vécu avant lui. Quoi qu'il en ſoit, car je laiſſe aux Savans à décider cette queſtion, j'ai fait grand uſage de cet Auteur, & de l'excellente verſion que nous en a donné M. de Vaugelas.





LIVRE QUATORZIÉME.

HISTOIRE DE PHILIPPE.

§. I. *Naissance & enfance de Philippe. Commencement de son régne. Ses premiéres conquêtes. Naissance d'Alexandre.*

LA MACÉDOINE étoit un roiaume héréditaire, situé dans l'ancienne Thrace, & borné au midi par les montagnes de la Thessalie; à l'orient par la Béotie & la Piérie; au couchant par les Lyncestes; au septentrion par la Migdonie & par la Pélagonie. Mais quand Philippe eut conquis une partie de la Thrace & de l'Illyrie, ce roiaume s'étendit depuis la mer Adriatique jusqu'au fleuve Strymon. Edesse d'abord en fut la capitale: puis elle céda cet honneur à Pella, célébre par la naissance de Philippe & d'Alexandre.

Philippe, dont l'histoire va nous occuper, étoit fils d'Amyntas II, que l'on comptoit pour le seiziéme Roi de Macédoine depuis Caramus, qui avoit fondé

A iv

ce roiaume il y avoit quatre cens trente ans, c'est-à-dire l'an du Monde 3210, & avant Jesus-Christ 794. L'histoire de tous ces Rois est assez obscure, & ne renferme presque que quelques guerres particuliéres avec les Illyriens, les Thraces, & d'autres peuples voisins.

Les Rois de Macédoine prétendoient descendre d'Hercule par Caranus, & par conséquent être Grecs d'origine. Démosthéne néanmoins les traite souvent de barbares, sur tout en parlant de Philippe. Il est vrai que les Grecs donnoient ce nom à toutes les autres nations, sans en excepter les Macédoniens. Alexandre, roi de Macédoine du tems de Xerxès, se vit exclus, comme barbare, des Jeux Olympiques, & ne parvint enfin à y entrer, qu'après avoir fait ses preuves qu'il étoit originaire d'Argos. Le même Alexandre, lorsqu'il passa du camp des Perses à celui des Grecs pour avertir ces derniers que Mardonius avoit résolu de les surprendre à la pointe du jour, justifia sa perfidie par son ancienne origine, qu'il raportoit aux Grecs.

Herod. l. 5. cap. 22.

Idem, l. 9. cap. 44.

Les anciens Rois de Macédoine ne dédaignoient pas de vivre sous la protection tantôt d'Athénes, tantôt de Thébes, tantôt de Sparte, changeant facilement d'Alliés selon que leur intérêt le demandoit. Thucydide en fournit plusieurs exemples.

Un d'eux, nommé Perdiccas, dont les Athéniens avoient été mécontens, devint leur tributaire; ce qui dura depuis qu'ils eurent établi une colonie dans Amphipolis, sous la conduite d'Agnon fils de Nicias, environ quarante-huit ans avant la guerre du Péloponnése, jusqu'à ce que Brasidas, Général de Lacédémone, vers la cinquiéme ou sixiéme année de cette guerre, souleva contr'eux tout ce canton, & les éloigna des frontiéres de Macédoine.

Nous verrons bientôt cette même Macédoine, autrefois tributaire d'Athénes, devenir sous Philippe l'arbitre de la Gréce, & sous Alexandre triompher de toutes les forces de l'Asie.

Amyntas, pere de Philippe, commença à régner la troisiéme année de l'Olympiade XCVI. Dès l'année suivante, attaqué vivement par les Illyriens, & dépouillé d'une grande partie de son roiaume qu'il n'espéroit presque plus de pouvoir jamais recouvrer, il avoit eu recours aux Olynthiens, & pour se les attacher davantage, leur avoit cédé une assez grande étendue de terres qu'il possédoit dans le voisinage de leur ville. Quelques-uns prétendent qu'Argée, qui étoit de la race roiale, soutenu par les Athéniens, & profitant des troubles qui s'étoient élevés dans la Macédoine, y régna pendant deux ans. Amyn-

AN M. 3606. AV J. C. 398. *Diod. l. 14. pag.* 307. & 341.

tas fut rétabli sur le trône par les Thessaliens. Pour lors il voulut rentrer en possession des terres que le seul mauvais état de ses affaires l'avoit obligé de céder aux Olynthiens. Ce fut une occasion de guerre. Il n'étoit pas en état de la soutenir seul contre un peuple si puissant. Les Grecs, & sur-tout les Athéniens, lui envoiérent du secours, & l'aidérent à rabattre la puissance d'Olynthe, qui le menaçoit d'une ruine totale & prochaine. Ce fut pour lors qu'Amyntas, dans une assemblée des Grecs où il avoit envoié son député, s'engagea à se joindre à eux pour rendre maîtres d'Amphipolis les Athéniens, à qui il déclara qu'elle appartenoit de droit. Cette liaison étroite dura encore après sa mort avec la Reine Eurydice sa veuve, comme on le verra bientôt.

AN. M. 3621. AV. J. C. 383. *Æschin. de fals. legat. pag. 400.*

Philippe, l'un des fils d'Amyntas, vint au monde la même année que ce Prince déclara la guerre aux Olynthiens. C'est le pere d'Alexandre le Grand : car on ne peut mieux le définir que par un tel fils, comme [a] Cicéron le dit du pere de Caton d'Utique.

AN. M. 3621. AV. J. C. 383.

Amyntas mourut, après avoir régné vingt-quatre ans. Il laissa trois enfans légitimes, qu'il avoit eus d'Eurydice, Ale-

AN. M. 3629. AV. J. C. 375. *Diod. pag. 373. Justin. lib. 7. cap. 4.*

a M. Cato sententiam dixit, hujus nostri Catonis pater. Ut enim ceteri ex patribus, sic hic, qui lumen illud progenuit, ex filio est nominandus. *De Offic. lib. 3. n. 66.*

xandre, Perdiccas, & Philippe, & un fils naturel, appellé Ptolémée.

Alexandre, par le droit d'aîneſſe, ſuccéda à ſon pere. Il eut, dès le commencement de ſon régne, une rude guerre à eſſuier contre les Illyriens, voiſins & ennemis perpétuels de la Macédoine. S'étant accommodé avec eux par un traité de paix, il remit entre leurs mains pour otage Philippe ſon frere cadet, encore enfant, qui lui fut bientôt renvoié. Alexandre ne régna qu'un an.

Le trône appartenoit de droit à Perdiccas ſon frere, devenu l'aîné par ſa mort: mais Pauſanias, Prince de la famille roiale, qui avoit été exilé, le lui diſputa, & il étoit ſoutenu par un grand nombre de Macédoniens. Il commença par s'emparer de quelques places fortes. Heureuſement pour le nouveau Roi, Iphicrate pour lors ſe trouva dans cette contrée, où les Athéniens l'avoient envoié avec une petite flote, non encore pour aſſiéger Amphipolis, mais pour reconnoitre les lieux, & préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour ce ſiége. Eurydice aiant appris ſon arrivée, le pria de venir chez elle, dans le deſſein d'implorer ſon ſecours contre Pauſanias. Quand il fut entré dans le Palais, & qu'il ſe fut aſſis, cette Reine déſolée, pour émouvoir davantage ſa pitié, prend ſes deux enfans,

An. M. 3630. Av. J. C. 374. *Æſchin. de fals legat. p. 399-400.*

* Philippe alors n'avoit pas moins de neuf ans.

Perdiccas & * Philippe : met le premier entre ses bras, & l'autre sur les genoux d'Iphicrate, & pour lors lui tient ce discours : » Iphicrate, souvenez vous qu'A-» myntas, pere de ces malheureux orphe-» lins, aima toujours votre patrie, & » vous adopta pour son fils. Ce double » lien vous impose une double obligation. » L'amitié de ce Roi pour Athénes, veut » que vous nous reconnoissiez publique-» ment pour vos amis; & la tendresse de » ce pere pour votre personne, vous de-» mande un cœur de frere pour ces jeunes » Princes « Iphicrate, touché du spectacle & du discours, chassa l'Usurpateur, & rétablit le Souverain légitime.

Plut. in Pelop. p. 292.

Perdiccas * ne fut pas lontems tranquille. Un nouvel ennemi, plus redoutable encore que le premier, troubla bientôt son repos : c'étoit Ptolémée son frere, que nous avons dit être fils naturel d'Amyntas. Peut-être étoit-il l'aîné, & prétendoit il qu'en cette qualité il devoit régner. Les deux freres s'en raportérent au jugement de Pélopidas, Général des Thébains, plus respecté encore pour sa probité que pour sa bravoure. Il prononça en faveur de Perdiccas, & aiant cru de-

* *Plutarque suppose que ce fut Alexandre à qui Ptolémée disputa l'empire, ce qui ne peut s'accorder avec le récit d'Eschine, qui étant contemporain, est plus digne de foi. J'ai donc cru pouvoir substituer Perdiccas à Alexandre.*

voir prendre des assurances de côté & d'autre pour faire observer les articles du traité accepté par les deux Concurrens, entre les autres otages il emmena avec lui Philippe à [a] Thébes, où il demeura plusieurs années. Il avoit alors dix ans. Eurydice, en quittant ce cher enfant, recommanda instamment à Pelopidas de lui procurer une éducation digne de sa naissance, & digne de la ville où il alloit être conduit. Il le remit entre les mains d'Epaminondas, qui avoit chez lui un célébre Pythagoricien pour élever son fils. Philippe profita bien des leçons de ce Philosophe, & encore plus de celles d'Epaminondas, qu'il accompagna sans doute dans quelques campagnes, quoiqu'il n'en soit point parlé. Il ne pouvoit avoir un plus excellent maître, soit pour le métier de la guerre, soit pour la conduite de la vie : car cet illustre Thébain étoit en même tems & grand philosophe, c'est à dire homme sage & vertueux, & grand capitaine, & grand homme d'Etat. Philippe se faisoit honneur d'avoir été son disciple & son éleve, & se le proposoit pour modéle ; heureux, s'il avoit sû le copier parfaitement ! Peut-être prit il de lui son ac-

a Thebis triennio obses habitus, prima pueritiæ rudimenta in urbe severitatis antiquæ, & in domo Epaminondæ summi & philosophi & imperatoris, deposuit. *Justin l. 7. c 5.* *Philippe demeura à Thébes, non trois ans seulement, mais neuf ou dix.*

tivité à la guerre, & sa promtitude à profiter des occasions, ce qui n'étoit qu'une petite partie du mérite de ce grand personnage : mais pour sa tempérance, sa justice, son désintéressement, sa bonne foi, sa magnanimité, sa clémence, qui le rendoient véritablement grand, c'étoient des vertus que Philippe n'avoit point reçues de la nature, & qu'il n'acquit point par l'imitation.

Diod. lib. 16. pag. 407. Justin. lib. 7. cap. 5.

Thébes ne savoit pas alors qu'elle formoit & nourrissoit dans son sein le plus dangereux ennemi de la Gréce. Après qu'il y eut passé neuf ou dix ans, la nouvelle d'une révolution arrivée en Macédoine lui fit prendre la résolution de sortir furtivement de Thébes. Il se dérobe, il accourt, trouve les peuples consternés d'avoir perdu leur Roi Perdiccas, tué dans un grand combat contre les Illyriens, & plus encore de se voir autant d'ennemis que de voisins. Les Illyriens étoient sur le point de rentrer dans le roiaume avec de plus grandes forces : les Péoniens l'infestoient par des courses continuelles : les Thraces prétendoient placer sur le trône Pausanias, qui n'avoit pas renoncé à ses prétentions : les Athéniens portoient Argée, que leur Général Mantias avoit ordre de soutenir avec une bonne flote, & avec un corps de troupes considérable. La Macédoine alors avoit be-

ſoin d'un homme, & n'avoit qu'un enfant dans Amyntas, fils de Perdiccas, héritier légitime de la couronne. Philippe gouverna quelque tems ſous le nom de Tuteur du jeune Prince. Mais bientôt les ſujets, juſtement allarmés, pour ſe donner l'Oncle, dépoſérent le Neveu; & à la place de l'héritier que la nature appelloit, ils mirent celui que demandoit la conjonćture, ſe perſuadant que la néceſſité a ſes loix, qui dérogent à toutes les autres. Philippe monta ſur le trône la première année de la 105e Olympiade. Il avoit alors vingt-quatre ans.

An. M. 3644. Av. J. C. 360. *Diod. lib. 16. pag.* 407-413.

Le nouveau Roi, ſans s'étonner, ſe hâta de remplir l'attente publique. Il pourvoit & remédie à tout, releve les courages abbatus, rétablit & diſcipline les troupes. Il fut d'une fermeté invincible ſur ce dernier point, ſachant que tout le ſuccès de ſes entrepriſes en dépendoit. Un ſoldat preſſé de la ſoif ſortit des rangs pour la ſoulager: il le fit châtier rudement. Un autre qui devoit ſe tenir ſous les armes, les poſa: il le punit de mort ſans miſéricorde.

Ælian. lib. 14. cap. 49.

Dès lors il établit la Phalange Macédonienne, qui devint depuis ſi fameuſe, la meilleure & la mieux diſciplinée qu'on eût vû juſques-là, & qui pouvoit le diſputer aux Grecs de Marathon & de Salamine. On dit qu'il en forma le plan, ou

du moins le perfectionna, sur l'idée qu'il en avoit prise dans Homére. Ce poéte peint l'union des Chefs Grecs sous l'image d'un bataillon, dont les soldats, par la jonction de leurs boucliers, forment un corps impénétrable aux traits de l'ennemi. Je croirois plutôt que Philippe forma l'idée de la Phalange sur les leçons d'Epaminondas, & sur la Cohorte sacrée des Thébains. Il traitoit avec distinction ces fantassins d'élite, les honoroit du nom de ses * *Camarades*, & par cette marque d'honneur & de confiance les engageoit à supporter sans murmure les plus rudes fatigues, & à affronter sans crainte les plus grands dangers. Ces sortes de familiarités coutent peu au Souverain, & lui valent beaucoup. J'insérerai à la fin de ce paragraphe une description plus étendue de la Phalange, & de l'usage qu'on en faisoit dans les batailles. Je tirerai de Polybe cette description, dont la longueur couperoit trop ici l'histoire, mais qui, placée hors d'œuvre, pourra faire plaisir, sur-tout par les judicieuses réflexions d'un homme aussi habile dans le métier de la guerre qu'étoit cet Historien.

Iliad. N. v. 130.

* Πεζέταιροι. signifie mot-à-mot, *camarade fantassin.*

Un des premiers soins de Philippe fut de négocier une paix captieuse avec les Athéniens, dont il redoutoit la puissance, & qu'il ne vouloit point s'attirer sur les bras dans le commencement d'un ré-

gne encore mal affermi. Il envoie donc des Ambaffadeurs à Athénes, n'épargne ni les promeffes ni les proteftations d'amitié, & vient à bout de conclure un Traité, dont il fut faire tout l'ufage qu'il s'étoit propofé.

Auffitôt après, on le voit agir bien moins en Roi de vingt-quatre ans, qu'en politique confommé dans l'art de la diffimulation; & qui, fans le fecours de l'expérience, comprenoit déja que favoir perdre à propos, c'eft gagner. Il s'étoit emparé d'Amphipolis, ville fituée fur les confins de fon roiaume, & par conféquent fort à fa bienféance. Il ne pouvoit la garder, non-feulement fans trop affoiblir fon armée, mais encore fans irriter les Athéniens qu'il avoit intérêt de ménager, & qui la revendiquoient comme leur colonie. D'un autre côté, il ne vouloit pas céder à fes ennemis une clé de fes Etats. Il prend donc le parti de la déclarer libre, en lui permettant de fe gouverner en République, & de la mettre ainfi aux mains avec fes anciens maîtres. En même tems il défarme les Péoniens à force de préfens & de promeffes, fe réfervant à les attaquer enfuite, après qu'il auroit défuni fes ennemis, & qu'il les auroit affoiblis par cette défunion.

Polyæn. ftrateg. l. 4. n. 17.

Cette foupleffe, cette dextérité l'affermirent fur le trône, & bientôt il fe trouva

ſans concurrens. Il ferme l'entrée du roiaume à Pauſanias : puis marche contre Argée, l'atteint ſur le chemin d'Ege à Méthone, le défait, lui tue bien du monde, & fait beaucoup de priſonniers ; attaque les Péoniens, & les réduit ſous ſon obéiſſance ; tourne enſuite ſes armes contre les Illyriens, les taille en piéces, & les oblige de lui reſtituer toutes les places qu'ils occupoient en Macédoine.

AN. M. 3646. AV. J. C. 358. A peu près dans ce même tems-là, les Athéniens montrérent beaucoup de générosité à l'égard des habitans de l'Eubée. Cette île, que l'Euripe ſéparoit de la Béotie, fut ainſi appellée à cauſe de ſes grands & beaux paturages. Elle ſe nomme aujourd'hui Négrepont. Les Athéniens l'avoient eue ſous leur domination, & ils avoient établi des colonies dans les deux principales villes, Erétrie & Chalcide. Thucydide dit, que dans la guerre du Péloponnéſe, la révolte de l'Eubée conſterna les Athéniens, parce qu'ils en retiroient plus que de l'Attique. Depuis ce tems-là l'Eubée fut en proie aux factions. Dans celui dont nous parlons, l'une de ces factions réclama le ſecours de Thébes, & l'autre celui d'Athénes. Les Thébains d'abord ne rencontrérent point d'obſtacle, & firent ſans peine triompher leur faction. A l'arrivée des Athéniens tout changea de face. Quoique fort mé-

Vell. Paterc. l. 1. c. 4. Thucyd. lib. 8. pag. 613.

Demoſth. pro Cteſiph. p. 489. Æſchin. contr. Cteſiph. p. 441.

contens de l'Eubée qui leur avoit fait plusieurs outrages, touchés de l'extrême danger où elle se trouvoit, & oubliant leur ressentiment particulier, ils la secoururent si promtement par terre & par mer, que dans l'espace de peu de jours ils obligérent les Thébains de se retirer. Alors, maîtres absolus de l'Ile, ils rendirent aux habitans leurs villes & leur liberté, * persuadés, dit Eschine en faisant ce récit, qu'en bonne justice il ne faut point se souvenir des anciennes injures, quand l'offenseur se fie à l'offensé. Les Athéniens, après avoir rétabli le calme dans l'Eubée, se retirérent, sans vouloir d'autre fruit de leurs travaux que la gloire d'avoir réussi à pacifier cette île.

Ils ne se conduisirent pas toujours de la même sorte à l'égard des autres peuples, & c'est ce qui donna lieu *à la guerre des Alliés*, dont j'ai parlé ailleurs. AN. M. 3646.

Jusqu'ici Philippe, dans les premiéres années de son régne, s'étoit occupé à écarter ses concurrens pour le trône, à pacifier les divisions domestiques, à repousser les attaques des ennemis du dehors, & à les mettre hors d'état, par de fréquentes victoires, de le venir troubler dans la possession de son roiaume.

Il va maintenant paroitre sous un autre

* Οὐχ ἡγέμενοι δίκαιον εἶναι τὴν ὀργὴν ἀπομνημονεύειν ἐν τῷ πιςευθῆναι.

caractére. Sparte & Athénes, après s'être lontems disputé l'empire de la Gréce, s'étoient affoiblies par leurs mutuelles divisions. Cet affoiblissement avoit donné occasion à Thébes de s'élever à la premiére occasion: & Thébes s'étant affoiblie elle-même par ses guerres contre Sparte & Athénes, donna lieu à Philippe d'affecter à son tour l'empire de la Gréce. Maintenant donc, en qualité de politique & de Conquérant, il songe à étendre ses frontiéres, à assujettir ses voisins, à affoiblir ceux qu'il ne peut encore domter, à entrer dans les affaires de la Gréce, à prendre part à ses querelles intestines, à chercher à s'en rendre l'arbitre, à s'unir aux uns pour accabler les autres, afin de devenir le maître de tous. Dans l'exécution de ce grand dessein, il n'épargne ni les ruses, ni la force des armes, ni les présens, ni les promesses. Négociations, traités, alliances, tout est mis en œuvre. Il emploie chacun de ces moiens selon qu'il le juge le plus propre au succès de son projet: l'utilité seule en régle le choix.

On le verra toujours agir, sous ce second caractére, dans toutes les démarches qui vont suivre; jusqu'à ce qu'enfin il prenne un troisiéme & dernier caractére, qui est celui de se préparer à attaquer le grand Roi de Perse, & à se rendre le vengeur de la Gréce, en renver-

ſant un Empire qui l'avoit voulu ſubjuguer autrefois, & qui en étoit toujours demeuré l'ennemi irréconciliable par des attaques ouvertes, ou par de ſecrettes intrigues.

On a vû que Philippe, au commencement de ſon régne, s'étoit déja emparé d'Amphipolis, parce qu'elle étoit fort à ſa bienſéance; mais qu'afin de ne la pas rendre aux Athéniens qui la revendiquoient comme une de leurs colonies, il l'avoit déclaré ville libre. Dans le tems où nous ſommes, ne craignant plus ſi fort les obſtacles de la part d'Athénes, il reprit ſon ancien deſſein de s'emparer d'Amphipolis. Les habitans, menacés d'un promt ſiége, envoiérent aux Athéniens des Ambaſſadeurs pour leur offrir de ſe remettre eux & leur ville ſous la protection d'Athénes, & pour les prier d'accepter les clés d'Amphipolis. Ils rejettérent cette offre, de peur de rompre la paix conclue avec Philippe l'année précédente. Celui-ci ne fut pas ſi délicat. Il aſſiégea & prit Amphipolis à la faveur des intelligences qu'il avoit dans la ville, & en fit une des plus fortes barriéres de ſon roiaume. Démoſthéne, dans ſes harangues, reproche ſouvent aux Athéniens cette nonchalance, en leur repréſentant que s'ils avoient uſé de diligence pour lors comme ils devoient, ils auroient

Demoſth. Olynth. 1. pag. 2.

An. M. 3646. Av. J. C. 358. *Diod. p. 412.*

ſauvé une ville alliée, & ſe ſeroient épargné à eux-mêmes bien des maux.

Diod. ibid. Philippe avoit promis de remettre Amphipolis entre les mains des Athéniens, & il les avoit endormis par cette promeſſe : mais il ne ſe piquoit pas d'exactitude à garder ſa parole, & la bonne foi n'étoit pas ſa vertu. Loin de leur rendre cette place, il s'empare encore de * Pydne & de ** Potidée. Les Athéniens avoient une garniſon dans la derniére : il la renvoia ſans la maltraiter, & céda cette ville aux Olynthiens pour ſe les attacher.

Diod. p. 413. De là il vient occuper Crénides, que les Thaſiens avoient bâtie depuis deux ans, & qu'il appella dès lors de ſon nom *Philippes.* C'eſt près de cette ville, célébre depuis par la défaite de Brutus & de Caſſius, qu'il ouvrit & fouilla des mines d'or, qui chaque année lui raportoient plus de mille talens, c'eſt-à-dire plus de trois millions, ſomme très-conſidérable pour ces tems-là. Ainſi l'argent roula bien plus qu'auparavant en Macédoine, & Philippe y fit battre le premier à ſon nom la monnoie d'or, qui [a] dura plus que ſa

* Pydne, *ville de Macédoine, ſituée ſur le golfe appellé anciennement* ſinus Thermaïcus, *& maintenant* golfo di Salonichi.

** Potidée, *autre ville de Macédoine, ſur les confins de l'ancienne Thrace. Elle n'étoit éloignée d'Olynthe que de 60 ſtades, ou trois lieues.*

a Gratus Alexandro Regi magno fuit ille

monarchie. La ſupériorité de finances donne de grands avantages. Perſonne ne les connut mieux que lui, & ne les négligea moins. Il entretint de ce fonds un puiſſant corps de troupes étrangéres, & s'acquit des créatures preſque dans toutes les villes de la Gréce.

Démoſthéne dit que dans les beaux tems de la Gréce *on mettoit l'or & l'argent au nombre des armes défendues*. Philippe penſoit, parloit, & agiſſoit tout autrement. On a prétendu que l'Oracle de Delphes qu'il conſultoit lui répondit un jour : *Philip. 3. pag. 92.* *Suidas.*

Sers-toi d'armes d'argent, & tu domteras tout. *Ἀργυρέαις λόγχαισι μάχȣ, καὶ πάντα κρατήσεις.*

Le conſeil de la Pythie devint ſa régle, & il s'en trouva bien. Il ſe vantoit d'avoir emporté plus de places par les largeſſes que par les armes. Il n'enfonçoit jamais une porte, qu'il n'eût taché de l'ouvrir; & ne reconnoiſſoit point pour imprenable toute fortereſſe où pouvoit monter un mulet chargé d'argent.[a] On a dit de

Chærilus, incultis qui verſibus & male natis
Rettulit acceptos, regale numiſma, Philippos.
Horat. lib. 2. Epiſt. ad Auguſt.

Hic ſunt numerati aurei trecenti nummi, qui vocantur Philippei. *Plaut. In Poen.*

a Callidus emptor Olynthi. *Juven.*

Philippus majore ex parte mercator Græciæ, quàm victor. *Valer. Max. lib. 7. cap 2.*

Diffidit hoſtium
Portas vir Macedo, & ſubruit æmulos
Reges muneribus. *Horat. lib. 3. Od. 15.*

lui qu'il étoit plus marchand que conquérant; que ce n'étoit point Philippe, mais son or, qui subjuguoit la Gréce, & qu'il en acheta les villes, plutôt qu'il ne les força. Il avoit des pensionnaires dans toutes les Républiques de la Gréce, & tenoit à ses gages ceux qui y avoient le plus de part aux affaires. Aussi il s'applaudissoit moins du succès d'une bataille, que de celui d'une négociation, où il savoit bien que ses Généraux ni ses soldats n'avoient rien à prétendre.

Philippe avoit épousé Olympias, fille de Néoptoléme. Celui-ci étoit fils d'Alcétas, roi des Molosses ou d'Epire. Elle eut de ce mariage Alexandre, surnommé le Grand, qui vint au monde à Pella capitale de la Macédoine, la premiére an-
AN. M. 3648. AV. J. C. 356. *Plut. in Alex. p. 666. Justin. lib. 12. cap. 16.* née de la CVI^e Olympiade. Philippe, alors absent de son roiaume, apprit * en même tems, si l'on en croit Plutarque, trois nouvelles bien agréables pour lui : qu'il avoit été couronné dans les jeux Olympiques, que Parménion l'un de ses Généraux avoit remporté une grande victoire contre les Illyriens, & qu'il lui
Plut. in Apophthegm. pag. 187. étoit né un fils. Ce Prince, effraié d'un si rare bonheur, que les payens croioient annoncer souvent une triste catastrophe,

* *Plutarque suppose qu'il apprit ces nouvelles aussitôt après la prise de Potidée : mais cette ville avoit été prise deux ans auparavant.*

s'écria :

s'écria : *Grand Jupiter, pour tant de biens envoie moi au plus tôt quelque légére disgrace.*

On peut juger du soin & de l'attention que Philippe donna à l'éducation de ce Prince, par la lettre qu'il écrivit peu de tems après sa naissance à Aristote, pour lui marquer dès lors qu'il le choisissoit pour Précepteur de son fils. *Je vous apprends,* lui dit-il, *que j'ai un fils. Je rends graces aux Dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du tems d'Aristote. J'ai lieu de me promettre que vous en ferez un successeur digne de nous, & un Roi digne de la Macédoine.* Que de pensées ne fait point naître la lecture de cette lettre, bien éloignée de nos mœurs, mais bien digne d'un grand Prince & d'un bon Pere! Je les laisse aux réflexions du Lecteur, & je me contente d'avertir que cet exemple est une grande leçon pour les particuliers mêmes, qui leur apprend le cas qu'ils doivent faire d'un bon maître, & le soin empressé qu'ils doivent apporter pour en trouver un excellent : [a] car un fils tient lieu à chaque pere d'un Alexandre. Il paroit que Philippe [b] mit de bon-

Aul. Gell. lib. 9. cap. 3.

a Fingamus Alexandrum dari nobis impositum gremio, dignum tanta cura infantem : (quanquam suus cuique dignus est.) *Quintilian. lib. 1. cap. 1.*

b An Philippus Macedonum rex Alexandro filio suo prima literarum elementa tradi ab Aristotele

ne heure * Aristote auprès de son fils, persuadé que le succès des études dépend des commencemens, & que le plus habile homme ne l'est pas trop pour bien enseigner les principes.

Description de la Phalange Macédonienne.

Polyb. l. 17. p. 764-767. Id. lib. 12. pag. 684. Ælian. de instruendis acieb.

LA PHALANGE [a] Macédonienne étoit un corps d'infanterie, composé de seize mille hommes pesamment armés, & qu'on avoit coutume de placer au centre de la bataille. Outre l'épée, ils avoient pour armes un bouclier & une pique appellée par les Grecs *Sarisse*. Cette pique avoit quatorze coudées de longueur, c'est-à-dire vingt & un piés : car la coudée est d'un pié & demi.

La Phalange se divisoit ordinairement en dix corps, dont chacun étoit composé de seize cens hommes, rangés sur cent de front, & seize de profondeur. Quelquefois on doubloit ou on dédoubloit ce dernier nombre, selon l'exigence des cas, de sorte que la Phalange n'avoit

summo ejus ætatis philosopho voluisset, aut ille suscepisset hoc officium, si non studiorum initia à perfectissimo quoque tractari, pertinere ad summam credidisset? *Quintil. ibid.*

* *Denys d'Halicarnasse semble marquer qu'Aristote ne fut pas sitôt appellé auprès d'Alexandre.*

a Decem & sex millia peditum more Macedonum armati fuere, qui Phalangitæ appellabantur. Hæc media acies fuit in fronte, in decem partes divisa. *Tit. Liv. lib. 37. n. 40.*

quelquefois que huit de profondeur, & d'autres fois en avoit trente-deux. Mais sa profondeur ordinaire & réglée étoit de seize.

L'espace qu'on laissoit à chaque soldat dans les marches, étoit de six piés, ou, ce qui est la même chose, de quatre coudées, & les rangs étoient aussi à six piés l'un de l'autre. Quand on menoit la Phalange contre l'ennemi pour l'attaquer, le soldat n'occupoit que trois piés, & les rangs se rapprochoient à proportion. Enfin, quand il s'agissoit de recevoir seulement l'ennemi, & de lui résister, la Phalange se pressoit encore davantage, & chaque soldat n'occupoit qu'un pié & demi.

On voit aisément par là l'espace différent qu'occupoit dans ces trois cas le front de la Phalange, en la comptant de seize mille hommes sur seize de profondeur, ce qui suppose qu'elle avoit mille hommes de front. Cet espace, dans le premier cas, étoit de six mille piés, ou de mille toises, qui font dix stades, c'est-à-dire une demie lieue. Dans le second cas, cet espace diminuoit de la moitié, & ne tenoit que cinq cens toises. Et dans le *Cinq stades.* troisiéme, il diminuoit encore d'une autre moitié, & ne tenoit que deux cens cinquante toises. *Deux stades & demi.*

Polybe examine la Phalange dans le cas où elle marche contre l'ennemi pour

l'attaquer. Chaque soldat pour lors occupoit trois piés en largeur, & autant en profondeur. Nous avons vû que la pique dont il étoit armé avoit quatorze coudées de long. L'espace entre les deux mains, & ce qui débordoit de la pique au dela de la droite, en occupoit quatre. Par conséquent la pique s'avançoit de dix coudées au dela du corps de celui qui la portoit. Cela posé, la pique des soldats placés au cinquiéme rang, que j'appellerai les cinquiémes, & ainsi du reste, passoit le premier rang de deux coudées, celle des quatriémes de quatre, celle des troisiémes de six, celle des seconds de huit; enfin la pique des premiers s'avançoit de dix coudées vers l'ennemi.

On conjecture aisément combien la Phalange, cette grosse & lourde machine, hérissée de piques comme on vient de le voir, devoit avoir de force quand elle s'ébranloit toute ensemble pour attaquer l'ennemi piques baissées, & pour tomber sur lui de tout son poids. Les soldats placés au dela du cinquiéme rang tenoient leurs piques élevées en haut, mais un peu inclinées sur les rangs qui les précédoient, formant par là une espéce de toit, qui, sans parler de leurs boucliers, les défendoit jusqu'à un certain point contre les traits qu'on leur lançoit de loin.

Les soldats placés dans tous les autres

rangs qui suivoient le cinquiéme, ne pouvoient à la vérité combattre contre l'ennemi, ni l'atteindre de leurs piques: mais ils ne laissoient pas d'être d'un grand secours dans l'action à ceux qui les précédoient. Car les soutenant par derriére de tout le poids de leur corps, & appuiant contre le dos, ils ajoutoient une force & une impétuosité extraordinaire à leur irruption contre l'ennemi; ils leur donnoient une fermeté & une consistance immobile pour résister à l'attaque; & en même tems ils leur ôtoient tout moien & toute espérance de fuir en arriére: de sorte qu'il faloit nécessairement ou vaincre ou périr.

Aussi Polybe avoue que tant que la Phalange conservoit son état & son arrangement de Phalange, c'est-à-dire tant que les soldats & les rangs demeuroient serrés comme on l'a dit, il n'étoit pas possible, ni de soutenir son effort, ni de l'enfoncer & de la rompre. Et il le démontre d'une maniére sensible. Les soldats Romains, dit-il, (car c'est eux qu'il compare avec les Grecs dans l'endroit dont il s'agit) occupent chacun dans une bataille trois piés. Et comme ils ont beaucoup de mouvement à faire, soit pour porter leurs boucliers à droite & à gauche en se défendant, soit pour fraper d'estoc & de taille avec leurs épées, on ne peut laisser

entr'eux moins d'intervalle que trois piés. Ainsi chaque soldat Romain occupe six piés, c'est à dire le double d'espace d'un * Phalangite, & par conséquent en a seul en tête deux du premier rang, & par conséquent aussi dix piques à soutenir, selon ce qui a été dit ci-devant. Or un seul soldat ne peut ni briser dix piques, ni les enfoncer.

Liv. lib. 32. n. 17. C'est ce que Tite-Live marque bien clairement en peu de mots, en décrivant comment dans le siége d'une ville, les Romains furent repoussés par les Macédoniens, qui avoient formé leurs rangs à la maniére de la Phalange.[a] Le Consul, dit-il, fit marcher ses cohortes, pour enfoncer, s'il se pouvoit, la Phalange des Macédoniens. Quand ceux-ci, serrés l'un contre l'autre, eurent avancé devant eux leurs longues piques, les Romains aiant inutilement lancé leurs javelots contre les

* *On a remarqué auparavant que le Phalangite n'occupe que trois piés quand il marche contre l'ennemi, & la moitié moins quand il l'attend. Dans ce dernier cas un seul soldat Romain avoit vingt piques à soutenir.*

a Cohortes invicem sub signis, quæ cuneum Macedonum, (Phalangem ipsi vocant) si possent, vi perrumperent emittebat.... Ubi conferti hastas ingentis longitudinis præ se Macedones objecissent, velut in constructam densitate clypeorum testitudinem, Romani pilis nequicquam emissis, cùm strinxissent gladios; neque congredi propiùs, neque præcidere hastas poterant; &, si quam incidissent aut præfregissent, hastile fragmento ipso acuto, inter spicula integrarum hastarum, velut vallum explebat.

Macédoniens, que leurs boucliers extrêmement pressés couvroient comme un toit & comme une *tortue*, les Romains, dis-je, tirérent leurs épées. Mais ils ne pouvoient ni en venir de près aux mains, ni couper ou briser les piques des ennemis : & s'ils venoient à bout d'en couper ou d'en briser quelqu'une, le bois rompu de la pique tenoit lieu de pointe; & cette haie de piques, dont le front de la Phalange étoit armé & hérissé, subsistoit toujours.

Paul Emile avoua que dans la bataille contre Persée dernier roi de Macédoine, ce rempart d'airain, & cette forêt de piques, impénétrable à ses légions, l'avoient rempli d'étonnement & de crainte. Il ne se souvenoit point, disoit-il, d'avoir jamais vû un spectacle si capable d'effraier; & depuis ce tems-là il parloit souvent de l'impression que cette terrible vûe fit sur lui, jusqu'à le faire presque désespérer de la victoire. *Plut. in Paul. Æmil. pag. 265.*

Il s'ensuit, de tout ce qui vient d'être dit, que la Phalange Macédonienne étoit invincible : cependant l'Histoire nous apprend que les Macédoniens, avec leur Phalange, ont été vaincus & subjugués par les Romains. Elle étoit invincible, répond Polybe, tant qu'elle demeuroit Phalange : mais c'est ce qui arrivoit rarement. Car, pour cela, il lui faloit un ter-

rain plat & uni qui eût beaucoup d'étendue, où il ne se trouvât ni arbre, ni haie, ni coupure, ni fossé, ni vallon, ni hauteur, ni ruisseau. Or est-il bien ordinaire de trouver un terrain de cette sorte, qui ait quinze ou vingt stades ou plus d'étendue, car cet espace est nécessaire pour contenir une armée entiére, dont la Phalange ne fait qu'une partie.

Trois quarts de lieue, ou une lieue, ou plus encore.

Mais supposons qu'on trouve un terrain aussi commode qu'on peut le souhaiter, (c'est toujours Polybe qui raisonne) de quel usage sera ce corps de troupes rangé en Phalange, si l'ennemi, au lieu de s'approcher & de présenter la bataille, fait des détachemens pour ravager la campagne, pour piller les villes, pour couper les convois? Que s'il accepte la bataille, le Général n'a qu'à ordonner à une partie de son front, au centre par exemple, de se laisser exprès enfoncer, & de prendre la fuite, pour donner lieu aux Phalangites de la poursuivre. En ce cas voila la Phalange rompue, & une grande ouverture qui y est faite, par laquelle les Romains ne manqueront pas d'entrer pour prendre les Phalangites en flanc à droite & à gauche, pendant que ceux qui sont à la poursuite des ennemis pourront être attaqués de la même sorte.

Ce raisonnement de Polybe me paroit fort clair, & en même tems fort propre

à donner une juste idée de la maniére de combattre des Anciens, ce qui doit certainement entrer dans l'histoire, & en fait une partie essentielle.

On voit par là, comme M. Bossuet le remarque après Polybe, la différence qu'il y a entre la [a] Phalange Macédonienne, formée d'un gros bataillon fort épais de toutes parts, & qui ne pouvoit se mouvoir que tout d'une piéce; & l'armée Romaine distinguée en petits corps, & par cette raison plus promte & plus disposée à toute sorte de mouvemens. La Phalange ne peut conserver lontems sa propriété naturelle, (c'est ainsi que s'exprime Polybe) c'est-à-dire sa solidité & sa consistance, parce qu'il lui faut des lieux propres, & pour ainsi dire faits exprès; & que faute de les trouver, elle s'embarrasse elle-même, ou plutôt elle se rompt par son propre mouvement: joint qu'étant une fois enfoncée, elle ne sait plus se rallier. Au lieu que l'armée Romaine, divisée en ses petits corps, profite de tous les lieux, & s'y accommode. *Discours sur l'hist. univer.*

a Statarius uterque miles, ordines servans; sed illa Phalanx immobilis, & unius generis: Romana acies distinctior, ex pluribus partibus constans; facilis partienti quacumque opus esset, facilis jungenti. *Tit. Liv. lib. 9. n. 19.*

Erant pleraque sylvestria circà, incommoda Phalangi, maximè Macedonum, quæ, nisi ubi prælongis hastis velut vallum antè clypeos objecit, (quod ut fiat, libero campo opus est; nullius admodum usus est. *Id. lib. 31. n. 39.*

On l'unit & on la sépare comme on veut. Elle défile aisément, & se rassemble sans peine. Elle est propre aux détachemens, aux ralliemens, à toute sorte d'évolutions qu'elle fait ou toute entiére, ou en partie, selon qu'il est convenable. Enfin elle a plus de mouvemens divers, & par conséquent plus d'action & plus de force que la Phalange.

Plut. in Paul. Æmil. p. 265. 266. Tit. Liv. lib. 44. n. 41. C'est [a] ce qui fit remporter à Paul Emile la célébre victoire contre Persée. Il avoit d'abord fait attaquer de front la Phalange. Mais les Macédoniens serrés les uns contre les autres, tenant à deux mains leurs piques, & présentant à l'ennemi ce rempart de fer, ne purent jamais ni être rompus, ni être entamés. Mais enfin l'inégalité du terrain, & la grande étendue du front de la bataille, ne permettant pas aux Macédoniens de conti-

a Secunda legio immissa dissipavit Phalangem : neque ulla evidenrior causa victoriæ fuit, quàm quòd multa passim prælia erant, quæ fluctuantem rurbarunt primò, deinde disjecerunt phalangem ; cujus confertæ, & intentis horrentis hastis, intolerabiles vires sunt. Si carptim aggrediendo circumagere immobilem longirudine & gravitate hastam cogas, confusa strue implicantur : si verò ab latere aut ab tergo, aliquid tumultus increpuit, ruinæ modo turbantur. Sicùt tum adversus catervatim irruentes Romanos, & interrupta multifariam acie, obviam ire cogebantur : & Romani, quacumque data intervalla essent, insinuabant ordines suos. Qui, si universa acie in frontem adversus instructam phalangem concurrissent ... induissent se hastis, nec confertam aciem sustinuissent. *Tit. Liv.*

nuer par-tout cette haie de boucliers & de piques, Paul Emile remarqua que la Phalange étoit forcée de laisser des ouvertures & des intervalles. Il la fit attaquer par ces ouvertures, non plus de front & d'un commun effort, mais par troupes détachées & par différens endroits tout à la fois. Dans un moment la Phalange fut rompue, & toute sa force, qui ne consistoit que dans son union, & dans l'impression qu'elle faisoit toute ensemble, s'évanouit. Et ce fut là la cause du gain de la bataille.

Le même Polybe, dans le 12e Livre que j'ai déja cité, décrit en peu de mots l'ordre de bataille de la cavalerie. Il donne à un escadron huit cens chevaux, rangés pour l'ordinaire sur cent de front, & sur huit de hauteur. Un tel escadron occupoit par son front un stade, c'est-à-dire cent toises, sur le pié d'une toise, ou six piés, par cavalier, espace qui lui étoit nécessaire pour faire ses évolutions & ses ralliemens. Dix escadrons, qui font huit mille chevaux, occupoient dix fois autant d'espace, c'est-à-dire dix stades ou mille toises, ce qui fait à peu près une demie lieue. *Lib. 12. p. 663.*

On peut juger, par ce qui vient d'être dit, du terrain qu'occupoit une armée suivant le nombre d'infanterie & de cavalerie dont elle étoit composée.

§. II. *Guerre sacrée. Suite de l'histoire de Philippe. Il tâche en vain de s'emparer des Thermopyles.*

An. M. 3649. Av. J.C. 355. *Diod. l. 16. p. 425-433.*

La discorde, qui tenoit continuellement les Grecs dans des dispositions prochaines à une rupture ouverte, se ralluma vivement à l'occasion des Phocéens. Ceux-ci habitoient les environs du temple de Delphes. Ils s'avisérent de labourer des terres consacrées à Apollon, ce qui étoit les profaner. Aussitôt les peuples d'alentour criérent au sacrilége, les uns de bonne foi, les autres pour couvrir d'un pieux prétexte leur vengeance particuliére. La guerre qui survint à ce sujet s'appella *La guerre sacrée*, comme entreprise par un motif de religion, & dura dix ans. On dénonça les profanateurs aux Amphictyons, qui composoient les Etats généraux de la Gréce. L'affaire bien discutée, les Phocéens furent déclarés sacriléges, & condannés à une grosse amende.

Philoméle, un de leurs principaux citoiens, homme audacieux & fort accrédité, aiant prouvé par des vers d'Homére qu'anciennement la souveraineté du temple de Delphes appartenoit aux Phocéens, les révolte contre ce Décret, les détermine à prendre les armes, & est déclaré Général. Il se rend aussitôt à Sparte, pour engager les Lacédémoniens

Iliad. l. 2. v. 516.

dans ſon parti. Ils étoient fort mécontens d'une ſentence qu'avoient porté contr'eux les Amphictyons à la ſollicitation des Thébains, par laquelle ils avoient été condannés auſſi à une amende, pour s'être emparés par fraude & par violence de la Citadelle de Thébes. Archidamus, l'un des Rois de Sparte, reçut fort bien Philoméle. Il n'oſa pourtant pas encore ſe déclarer ouvertement pour les Phocéens, mais promit de l'aider d'argent, & de lui fournir ſecrettement des troupes: ce qu'il exécuta.

Philoméle de retour léve des ſoldats, & commence par attaquer le temple de Delphes, dont il n'eut pas de peine à ſe rendre maître, les habitans du pays aiant fait une foible réſiſtance. Les Locriens, peuple voiſin de Delphes, firent d'inutiles efforts contre lui, & furent battus en pluſieurs rencontres. Philoméle, animé par ces premiers ſuccès, augmente de jour en jour ſes troupes, & ſe met en état de ſoutenir vigoureuſement ſon entrepriſe. Il entre dans le temple, arrache des colonnes le Décret des Amphictyons qui condannoit les Phocéens, fait ſavoir dans tout le pays qu'il n'a point deſſein de toucher aux richeſſes du temple, & qu'il ne ſonge qu'à rétablir les Phocéens dans leurs anciens droits & leurs anciens privileges. Il avoit beſoin de ſe fortifier de

l'autorité du dieu qui présidoit à Delphes, & d'avoir pour lui une réponse favorable de l'Oracle. La Prétresse refusoit de lui préter son ministére; mais intimidée par ses menaces, elle répond que le dieu lui permet de faire tout ce qu'il voudra: & il ne manqua point d'en donner avis à tous les peuples voisins.

An. M. 3650. Av. J. C. 354. L'affaire devint fort sérieuse. Les Amphictyons s'étant assemblés une seconde fois, il fut résolu qu'on feroit la guerre aux Phocéens. Presque tous les peuples de la Gréce entrérent dans cette querelle, & prirent part pour ou contre. Les Béotiens, les Locriens, les Thessaliens, & plusieurs autres peuples voisins se déclarérent pour le dieu. Sparte, Athénes, & quelques autres villes du Péloponnése, se joignirent aux Phocéens. Philoméle, jusques-là n'avoit point encore touché aux trésors du temple; mais devenu moins scrupuleux, il crut que les richesses du dieu ne pouvoient être mieux emploiées qu'à sa défense, car il couvroit de ce beau nom son entreprise sacrilége; & à la faveur de cette nouvelle ressource, aiant doublé la paie des soldats, il assembla un corps de troupes fort considérable.

Il se donna plusieurs combats, & le succès balança quelque tems entre les deux partis. On sait combien les guerres de religion sont à craindre, & à quel ex-

cès un faux zéle, couvert de ce nom respectable, peut se porter. Les Thébains, dans une rencontre, aiant fait plusieurs prisonniers, les condannérent tous à mort comme sacriléges & excommuniés. Les Phocéens, par droit de représailles, en firent autant de leur côté. Ceux-ci avoient remporté d'abord quelques avantages, mais aiant été vaincus dans un grand combat, Philoméle leur chef se voiant poussé sur une hauteur d'où il n'y avoit point d'issue; après s'être lontems défendu avec un courage invincible, il se précipita la tête en bas du haut du rocher, pour éviter les tourmens ausquels il avoit sujet de s'attendre s'il étoit tombé vif entre les mains des ennemis. Onomarque son frere lui succéda, & prit le commandement des troupes.

Ce nouveau Chef eut bientôt mis sur pié une nouvelle armée, la solde avantageuse qu'il proposoit lui attirant de tous côtés des soldats. Il gagna aussi à force d'argent plusieurs des Chefs qui étoient dans l'autre parti, & les obligea ou à se retirer, ou à agir mollement. Par ce moien il remporta plusieurs avantages. AN. M. 3651. AV. J. C. 353.

Dans ce mouvement général de la Gréce, armée en faveur des Phocéens ou des Thébains, Philippe avoit cru devoir demeurer neutre. Il étoit de la politique de ce Prince ambitieux; d'ailleurs peu tou-

ché de la religion & des intérêts d'Apollon, mais toujours attentif aux siens, de ne prendre aucune part à une guerre où il n'y avoit rien à gagner pour lui, & de profiter d'une occasion où toute la Gréce occupée d'une grosse guerre, & devenue distraite sur ses démarches, lui laissoit une entiére liberté d'étendre ses frontiéres, & de pousser ses conquêtes sans crainte d'opposition. Il étoit bien aise aussi de voir les deux partis s'affoiblir & se consumer, pour tomber ensuite sur eux avec plus de facilité & d'avantage.

An. M. 3651. Av. J. C. 353. *Diod. p.* 434.

Voulant s'assujettir la Thrace, & assurer les conquêtes qu'il y avoit déja faites, il songea à se rendre maître de Méthone petite ville incapable de se soutenir par elle-même, mais qui l'inquiétoit, & mettoit obstacle à ses desseins, quand elle se trouvoit entre les mains des ennemis. Il en forma le siége, la prit & la rasa.

Suidas in Καραν.

C'est devant cette ville qu'il perdit un œil par une avanture fort singuliére. Aster d'Amphipolis s'étoit offert à lui sur le pié d'un excellent tireur, qui ne manquoit pas les oiseaux lors même qu'ils voloient le plus vîte. Philippe lui répondit: *Eh bien, je vous prendrai à mon service, lorsque je ferai la guerre aux étourneaux.* La raillerie piqua au vif l'Arbalétrier. Souvent un bon mot coute bien cher, & ce n'est pas un petit mérite que de savoir

contenir ſa langue. After s'étant jetté dans la place, tira contre lui une fléche, où il avoit écrit, *A l'œil droit de Philippe*, & lui prouva cruellement qu'il ſavoit bien tirer : car en effet il lui creva l'œil droit. Philippe lui renvoia la même fléche avec cette inſcription : *Philippe fera pendre After, s'il prend la ville* : & il lui tint parole.

Un habile Chirurgien tira la fléche de l'œil de Philippe avec tant d'adreſſe & de délicateſſe, qu'il ne reſta aucune trace de la plaie, & ne pouvant lui ſauver l'œil, du moins il lui ſauva la difformité. Ce Prince néanmoins depuis eut toujours la foibleſſe de ſe fâcher toutes les fois qu'il échapoit à quelqu'un de prononcer devant lui le mot de *Cyclope*, ou ſeulement le mot *d'œil*. On ne rougit pourtant guére d'un défaut honorable. Une femme Lacédémonienne penſoit plus en homme, lorſque pour conſoler ſon fils qu'une bleſſure glorieuſe avoit rendu boiteux, elle lui diſoit : *Va, mon fils, tu ne ſaurois plus faire un pas, qui ne te faſſe ſouvenir de ta valeur.*

Plin. lib. 7. cap. 37.

Demetr. Phaler. de elocut. cap. 3.

Après la priſe de Méthone, Philippe, toujours attentif ou à affoiblir ſes ennemis par de nouvelles conquêtes, ou à s'attacher de nouveaux amis par des ſervices importans, marcha en Theſſalie, qui avoit imploré ſon ſecours contre les Ty-

Diod. pag. 432-435.

rans. La mort d'Alexandre de Phére sembloit avoir assuré la liberté du pays. Mais les freres de Thébé sa femme, qui l'avoient massacré de concert avec elle, las d'avoir joué quelque tems le personnage de Libérateurs, firent revivre sa tyrannie, & accablérent les Thessaliens d'un nouveau joug. Lycophron, l'aîné des trois freres, qui avoit succédé à Alexandre, s'étoit fortifié de la protection des Phocéens. Onomarque, leur Chef, lui mena un gros corps de troupes, & remporta d'abord contre Philippe un avantage assez considérable : mais dans une seconde action, il fut entiérement vaincu, & son armée mise en déroute. Les fuiards furent poursuivis jusqu'au bord de la mer; plus de six mille hommes demeurérent sur la place, du nombre desquels étoit Onomarque, dont le corps fut attaché à une potence : & trois mille prisonniers qu'on avoit faits furent précipités dans la mer, par ordre de Philippe, comme des sacriléges & des ennemis de la religion. Lycophron livra la ville de Phére, & par sa retraite laissa la Thessalie en liberté. Par l'heureux succès de cette expédition, Philippe se concilia pour jamais l'affection des Thessaliens, dont l'excellente cavalerie, jointe à la Phalange Macédonienne, eut depuis tant de part à ses victoires, & à celles de son fils.

Phaylle, qui avoit ſuccédé à ſon frere Onomarque, trouvant les mêmes reſſources que lui dans les richeſſes immenſes du temple, leva une armée nombreuſe; & ſoutenu par les troupes des Lacédémoniens, des Athéniens, & des autres Alliés, qu'il paioit graſſement, il paſſa dans la Béotie, & attaqua les Thébains. Les avantages & les pertes furent lontems balancés de part & d'autre: mais enfin Phaylle, ſaiſi d'une maladie ſubite & violente, après avoir ſouffert de cruels tourmens, finit ſa vie d'une maniére digne de ſes impiétés & de ſes ſacriléges. On mit à ſa place Phalécus, fils d'Onomarque, encore tout jeune; & on lui donna pour conſeil Mnaſéas, qui avoit beaucoup d'expérience, & étoit fort attaché à ſa famille.

Le nouveau Chef, marchant ſur les traces de ſes prédéceſſeurs, pilla comme eux le temple, & enrichit tous ſes amis. Les Phocéens ouvrirent enfin les yeux, & nommérent des Commiſſaires pour faire rendre compte à tous ceux qui avoient touché les deniers publics. Phalécus fut déposé, & il ſe trouva, par l'enquête exacte qu'on fit, que depuis le commencement de la guerre on avoit tiré du temple plus de dix mille talens, c'eſt-à-dire plus de trente millions de notre monnoie. AN. M. 3652.

Philippe, après avoir délivré la Theſ- AV. J. C. 352.

salie, songea à porter ses armes dans la Phocide. Voici la première tentative qu'il fait pour mettre le pié dans la Gréce, & pour entrer dans les affaires générales des Grecs, dont les Rois de Macédoine avoient toujours été exclus comme étrangers. Dans ce dessein, sous prétexte de passer en Phocide, & d'y aller punir les Phocéens sacriléges, il marche vers les Thermopyles pour s'emparer d'un passage qui lui donnoit une entrée libre dans la Gréce, & sur-tout dans l'Attique. Les Athéniens, au bruit de cette marche qui pouvoit avoir d'étranges suites & pour eux, & pour toute la Gréce, accoururent aux Thermopyles, & se saisirent à propos de ce passage important, que Philippe n'osa pas même entreprendre de forcer : ainsi il fut obligé de retourner en Macédoine.

§. III. *Démosthéne, à l'occasion de l'entreprise de Philippe sur les Thermopyles, harangue les Athéniens, & les anime contre ce Prince. Il est peu écouté. Olynthe, à la veille d'être assiégée par Philippe, implore le secours des Athéniens. Démosthéne tâche, par ses harangues, de les tirer de leur assoupissement. Ils n'envoient que de foibles secours. Philippe enfin se rend maître de la place.*

COMME la suite va nous montrer Phi-

lippe aux prises avec les Athéniens, & que par les vives exhortations & les sages conseils de Démosthéne ils deviendront ses plus grands ennemis, & les plus puissans obstacles à ses desseins ambitieux, il ne paroit pas hors de propos, avant que d'entrer en matiére, de tracer un portrait abrégé de l'état présent d'Athénes, & de la disposition actuelle de ses citoiens.

Il ne faut pas juger du caractére des Athéniens dans le tems dont nous parlons, par celui de leurs ancêtres du tems des batailles de Marathon & de Salamine, de la vertu desquels ils avoient extrêmement dégénéré. Ce n'étoit plus les mêmes hommes, ni les mêmes maximes, ni les mêmes mœurs. On n'y voioit plus le même zêle pour le bien public, la même application aux affaires, le même courage pour essuier les fatigues de la guerre sur terre & sur mer, le même soin de ménager les finances, la même docilité pour les conseils salutaires, le même discernement dans le choix des Généraux d'armée & des Magistrats à qui ils confioient l'administration de l'Etat. A ces dispositions si utiles & si glorieuses avoient succédé l'amour du repos, la nonchalance pour les affaires publiques, l'aversion des travaux militaires dont ils se déchargeoient sur des troupes mercénaires, la dissipation du trésor public en jeux & en

ſpectacles, le goût pour les flateries de leurs Orateurs, & la malheureuſe facilité d'accorder les charges à la brigue & à la cabale, tous avant-coureurs ordinaires de la ruine des Etats. Voila ce qu'étoit Athénes, lorſque le Roi de Macédoine commença à attaquer la Gréce.

AN. M. 3652. AV. J.C. 352. Nous avons vû que Philippe, après pluſieurs conquêtes, avoit fait une tentative inutile pour s'avancer juſques dans la Phocide, parce que les Athéniens, juſtement allarmés du péril qui les menaçoit, lui avoient fermé le paſſage des Thermopyles. Démoſthéne, profitant d'une ſi favorable diſpoſition, monte ſur la Tribune aux harangues, pour tracer à leurs yeux une vive image du danger prochain dont les menace l'ambition démeſurée de Philippe, & pour les convaincre de l'abſolue néceſſité qu'elle leur impoſe d'uſer des plus promtes précautions. Or, comme le ſuccès de ſes armes, & la rapidité de ſes progrès, répandoient dans Athénes une eſpéce de terreur fort approchante du déſeſpoir, l'Orateur, par un artifice merveilleux, s'attache d'abord à relever les courages abbattus, & rejette uniquement ſur leur molleſſe & ſur leur nonchalance la cauſe de leurs déſaſtres. Car, ſi juſques-là ils s'étoient acquittés exactement de leur devoir, & que malgré toute leur activité & tous leurs efforts

Demoſth. 1. Philip.

Philippe l'eût emporté ſur eux, il ne leur reſteroit plus en effet de reſſource ni d'eſpérance. Mais, & dans ce diſcours-ci, & dans ceux qui ſuivront, Démoſthéne insiſte fortement ſur cette réflexion, que la négligence des Athéniens eſt l'unique cauſe de l'aggrandiſſement de Philippe, & que c'eſt elle qui le rend hardi, entreprenant, & plein d'une inſolente fierté, qui va juſqu'à inſulter aux Athéniens.

» Voiez, leur dit Démoſthéne en par-
» lant de Philippe, à quel point monte
» l'arrogance du perſonnage, qui ne vous
» donne point le choix ou de l'action,
» ou du repos; mais qui uſe de menaces,
» &, ſelon le bruit commun, tient les diſ-
» cours les plus inſolens; & non content
» de ſes premiéres conquêtes, incapables
» de le ſatisfaire, il ſe porte chaque jour
» à quelque nouvelle entrepriſe. Vous at-
» tendez peut-être que quelque néceſſité
» vous force d'agir. En eſt-il une plus gran-
» de pour des hommes libres, que la honte
» & l'infamie? Voulez-vous donc vous
» promener éternellement dans la place
» publique, en vous demandant les uns
» aux autres, *Dit-on quelque choſe de*
» *nouveau?* Eh quoi de plus nouveau,
» qu'un homme de Macédoine vainqueur
» des Athéniens, & ſouverain arbitre de
» la Gréce? *Philippe eſt mort*, dit l'un.
» *Non, il n'eſt que malade*, répond l'au-

» tre. » (La bleſſure qu'il avoit * reçue à Méthone avoit donné lieu à tous ces bruits.) » Mort ou malade, que vous im-
» porte, Athéniens ? A peine le ciel vous
» en auroit-il délivrés, qu'à vous compor-
» ter de la ſorte, vous vous feriez bien vîte
» vous-mêmes un autre Philippe, puiſ-
» que celui-ci doit ſes accroiſſemens, bien
» moins à ſa force, qu'à votre indolence.

Démoſthéne ne s'en tint pas à de ſimples remontrances, ni à des avis généraux : il propoſa un projet, qui lui paroiſſoit propre à arrêter les entrepriſes de Philippe. Il demande aux Athéniens, en premier lieu, qu'ils arment une flote de cinquante galéres, & qu'ils prennent une ferme réſolution de les monter eux-mêmes. Il veut qu'on y ajoute dix galéres légérement armées, pour ſervir d'eſcorte aux convois de la flote, & aux vaiſſeaux de tranſport. Quant à ce qui regarde les troupes, au lieu que de ſon tems le Général élu par la faction la plus puiſſante, ne formoit l'armée que d'un aſſemblage confus d'étrangers & de mercénaires qui ſervoient mal, il demande qu'on leve ſeulement deux mille hommes de troupes choiſies, dont il y en aura cinq cens Athéniens, & le reſte tiré des Alliés ; avec deux cens Cavaliers, dont cinquante auſſi ſeront Athéniens.

* *Libanius parle quelque part d'une autre maladie.*

L'entretien

L'entretien de ce petit corps d'armée pour ce qui regarde seulement les munitions de bouche & la subsistance des troupes indépendamment de leur solde, ne devoit couter par an guéres plus de quatre-vingts dix talens, (quatre-vingts dix mille écus:) savoir quarante talens pour dix galéres d'escorte, à raison de vingt mines (mille livres) par mois pour chaque galére: autres quarante talens pour les deux mille hommes de pié, à dix dragmes (cinq livres) par mois pour chaque Fantassin; lesquelles cinq livres par mois font un peu plus de trois sols & un liard par jour. Enfin douze talens pour les deux cens chevaux, à trente dragmes (quinze livres) par mois pour chaque homme de cheval; lesquelles quinze livres par mois font dix sols par jour. J'entre dans ce détail exprès, pour faire connoitre sur quel pié pour lors on faisoit la dépense de la guerre. Démosthéne ajoute que si quelqu'un s'imagine que les seules munitions de bouche ne soient pas une grande avance, il n'en juge pas sainement. Car il est persuadé, que pourvû que les troupes ne manquent point de provisions, la guerre leur fournira tout le reste; & que sans faire le moindre tort ni aux Grecs, ni aux Alliés, elles trouveront à se paier de leur solde entiére.

Le talent valoit mille écus.

Comme on pouvoit s'étonner qu'il se

reſtraignît à un ſi petit nombre de troupes, il en rend raiſon. C'eſt que l'état préſent de la République ne permet pas aux Athéniens d'oppoſer à Philippe des forces capables de l'attaquer en raſe campagne; mais qu'ils doivent néceſſairement ſe réduire à de ſimples courſes. Ainſi ſon deſſein eſt que ce petit corps d'armée voltige ſans relâche vers les frontiéres de la Macédoine, & y tienne en reſpect l'ennemi, l'obſerve, le harcelle, & le ſerre de près, afin qu'il ne concerte pas librement ſes entrepriſes, & n'exécute pas à ſon aiſe tout ce qu'il voudra tenter.

On ne ſait pas quel fut le ſuccès de cette harangue. Il y a beaucoup d'apparence que les Athéniens, qui n'étoient point attaqués perſonnellement, s'endormirent, par la nonchalance qui leur étoit naturelle, ſur les progrès de Philippe. Les diviſions de la Gréce lui étoient fort favorables. Athénes & Lacédémone d'un côté, ne ſongeoient qu'à humilier Thébes leur rivale. De l'autre, les Theſſaliens pour ſe délivrer de leurs Tyrans, les Thébains pour ſe maintenir la ſupériorité que les batailles de Leuctres & de Mantinée leur avoient acquiſe, ſe dévouoient abſolument à Philippe, &, ſans le vouloir, l'aidoient à forger leurs chaînes.

Philippe, en habile politique, ſut bien profiter de toutes ces diſſenſions. Ce Roi,

pour la ſûreté de ſes frontiéres, n'avoit rien plus à cœur que de s'étendre vers la Thrace, & il ne le pouvoit guére qu'aux dépens d'Athénes, qui depuis la défaite de Xerxès avoit en ce pays-là plusieurs colonies, outre divers États alliés ou tributaires.

Olynthe, ville de Thrace dans la péninſule de Palléne, étoit une de ces colonies. Elle avoit eu de grands démélés avec Amyntas pere de Philippe. Elle avoit même traverſé ce dernier à ſon avénement à la Couronne. Cependant, comme il étoit encore mal affermi ſur ſon trône, il uſa d'abord de diſſimulation, & rechercha l'alliance des Olynthiens, à qui, quelque tems après, il céda Potidée, place importante, qu'il avoit conquiſe avec eux & pour eux ſur les Athéniens. Quand il ſe vit en état de faire éclore ſon deſſein, il prit ſes meſures pour former le ſiége d'Olynthe. Les Olynthiens, du plus loin qu'ils entendirent gronder l'orage, recoururent aux Athéniens, & ſollicitérent l'envoi d'un promt ſecours. L'affaire fut diſcutée dans l'aſſemblée du peuple. L'importance de la délibération augmenta le concours des Orateurs dans la Tribune. Ils y montérent chacun à leur tour, & leur tour venoit plus tôt ou plus tard ſelon leur âge. Démoſthéne, qui n'avoit que trente-quatre ans, ne parla qu'a-

près que ses anciens eurent lontems agité la matiére.

Olynth. 2. Dans ce * discours l'Orateur, pour mieux aller à ses fins, épouvante & rassure alternativement les Athéniens. Pour cela, il représente Philippe sous deux faces fort différentes. D'un côté, c'est un ambitieux, que l'empire du monde entier ne rassasieroit pas; un superbe, qui regarde tous les hommes, & même ses alliés, comme autant de sujets ou d'esclaves, & qui par cette raison, s'irrite de l'obéissance trop lente, comme de la révolte déclarée; un politique vigilant, qui toujours attentif à se prévaloir des imprudences & des fautes d'autrui, saisit avidement les conjonctures avantageuses; un guerrier infatigable, que son activité multiplie, & qui supporte continuellement les plus rudes travaux, sans connoitre ni momens de repos, ni différences des saisons; un héros intrépide, qui s'élance au travers des obstacles, & se précipite au milieu des hazards; un corrupteur, qui, la bour-

* *La harangue que Démosthéne prononça pour lors est comptée ordinairement pour la seconde des trois Olynthiennes qui regardent le même sujet. Mais Monsieur de Tourreil, fondé principalement sur l'autorité de Denys d'Halicarnasse, qui doit être ici d'un grand poids, dérange l'ordre communément suivi des harangues de Démosthéne, & place celle-ci à la tête des Olynthiennes. Quoique je suive son sentiment, je citerai les harangues selon l'ordre où elles sont imprimées.*

ſe à la main, marchande, trafique, achette, & ne met pas moins en œuvre l'or que le fer; un Prince heureux, à qui la fortune prodigue ſes faveurs, & pour qui elle paroit avoir oublié ſon inconſtance. Mais, d'un autre côté, ce même Philippe eſt un imprudent, qui meſure ſes vaſtes projets, non à ſes forces, mais à ſon ambition ſeule; un téméraire, qui par ſes attentats creuſe lui-même le tombeau de ſa propre grandeur, & ouvre devant lui des précipices où il ne faut que le pouſſer; un fourbe, dont la puiſſance ne porte que ſur les plus ruineux de tous les fondemens, la mauvaiſe foi & la ſcélérateſſe; un uſurpateur, haï univerſellement au dehors, qui a ſoulevé tous les peuples contre lui en foulant aux piés toutes les loix humaines & divines; un tyran, déteſté juſques dans le ſein de ſes Etats, où, par l'infamie de ſes mœurs, & par ſes autres vices, il a laſſé la patience de ſes Capitaines, de ſes ſoldats, & généralement de tous ſes ſujets; enfin un parjure & un impie, que le ciel n'abhorre pas moins que la terre, & que les dieux vont fraper par la main de quiconque voudra ſervir leur courroux, & ſeconder leur vengeance.

Voila le double portrait de Philippe que trace Monſieur de Tourreil, en réuniſſant tous les traits répandus dans la harangue de Démoſthéne dont il s'agit: par

où l'on voit avec quelle liberté on parloit à Athénes contre un Prince si puissant.

Notre Orateur, après avoir ainsi représenté Philippe, tantôt comme redoutable, tantôt comme aisé à vaincre, conclut que l'unique & sûr moien d'abbattre un tel ennemi, c'est de réformer les abus nouveaux, de rappeller l'ancien ordre, de pacifier les dissensions domestiques, & d'étoufer les cabales incessamment renaissantes; ensorte que tout se réunisse au seul point de l'intérêt public, & qu'à frais communs, chacun, selon ses talens & ses facultés, concoure à la destruction de l'ennemi commun.

Suidas in voce Δημάδης. Démade, corrompu par l'or de Philippe, combattit fortement, mais inutilement, l'avis de Démosthéne. On envoia, sous la conduite du Général Charès, trente galéres & deux mille hommes au secours des Olynthiens, qui dans ce besoin pressant où toute la Gréce généralement étoit intéressée, ne purent rien obtenir que de la seule République d'Athénes.

AN. M. 3655. AV. J.C. 349. Ce secours n'interrompit ni les desseins ni les progrès de Philippe. Il marche en Chalcide, s'empare de plusieurs places, emporte & rase la forteresse de Gire, & jette l'épouvante dans toute la contrée. Olynthe alors, serrée de plus près, & menacée des derniers malheurs, envoia aux Athéniens une seconde ambassade,

& sollicita de nouveaux secours. Démosthéne appuie fortement la demande, & prouve qu'autant par honneur que par intérêt, les Athéniens y doivent avoir égard. C'est ce qui fait le sujet de l'Olynthienne comptée ordinairement la troisiéme.

L'Orateur, toujours animé d'un zêle vif & ardent pour la sureté & la gloire de sa patrie, tâche d'intimider les Athéniens par la vûe des maux qui les menacent, leur montrant un avenir terrible pour eux s'ils persévérent dans leur nonchalance. Car, si Philippe se rend maître d'Olynthe, il ne manquera pas, après cette entreprise, de venir tomber sur Athénes avec toutes ses forces.

Le principal embarras rouloit sur le moien de fournir à la dépense nécessaire pour secourir les Olynthiens, parce que les fonds de la caisse militaire étoient divertis ailleurs, & emploiés à la célébration des Jeux publics.

Quand les Athéniens, à la fin de la guerre d'Egine, eurent fait une paix de trente ans avec les Lacédémoniens, ils résolurent de mettre en réserve dans leur Trésor mille talens chaque année, avec défense, sur peine de la vie, qu'on parlât jamais d'y toucher, à moins qu'il ne s'agît de repousser les ennemis qui tenteroient d'envahir l'Attique. Cette loi s'observa d'abord avec toute la ferveur qu'on

a pour les nouveaux réglemens. Périclès ensuite, dans le dessein de faire sa cour au peuple, proposa de lui distribuer en tems de paix les mille talens, & de le défraier par là aux spectacles en donnant à chaque citoien *deux oboles, sauf à reprendre ce fonds en tems de guerre. La proposition fut agréée, & la restriction aussi. Mais, comme tout relâchement dégénére tôt ou tard en licence, on prit un tel goût à cette distribution, appellée par Démade *une glue où les citoiens alloient se prendre*, qu'ils ne voulurent plus qu'on la retranchât en aucun cas. L'abus fut poussé à un tel point, qu'Eubule, un des principaux Chefs de la faction opposée à Démosthéne, fit défendre, sous peine de mort, qu'on proposât de rendre à la guerre ce que Périclès avoit prété aux jeux & aux plaisirs. On punit même Apollodore, pour avoir ouvert & appuié l'avis contraire.

Cette folle dissipation eut d'étranges suites. On ne pouvoit la réparer que par des impositions, dont l'inégalité purement arbitraire perpétuoit de vives querelles, & mettoit dans les préparatifs de guerre une lenteur, qui, sans épargner la dépense, en ruinoit tout le fruit. Comme les artisans & les gens de marine, qui

* *Ces Jeux, outre les deux oboles qu'on distribuoit à chacun des assistans, entraînoient beaucoup d'autres dépenses.*

composoient plus des deux tiers du peuple d'Athénes, ne contribuoient point de leur bien, & n'avoient qu'à paier de leur personne, le poids des taxes tomboit uniquement sur les riches. Ceux-ci ne manquoient pas de murmurer, & de reprocher aux autres que les deniers publics se consumoient en fêtes, en comédies, & en superfluités semblables. Le peuple, qui se sentoit le maître, se mettoit peu en peine de leurs plaintes, & n'étoit pas d'humeur à prendre sur ses plaisirs de quoi soulager des gens qui possédoient, à son exclusion, les emplois & les dignités. D'ailleurs il s'agissoit de la vie, si on osoit seulement prendre sur soi de lui en faire la proposition d'une maniére sérieuse & dans les formes.

Démosthéne hazarda, à deux différentes reprises, d'entamer cette matiére: mais il le fit avec beaucoup d'art & de circonspection. Après avoir démontré l'indispensable nécessité où l'on est de mettre sur pié une armée pour arréter les entreprises de Philippe, il laisse entrevoir qu'il n'y a point d'autre fonds pour lever & entretenir ces troupes que celui qui étoit destiné aux distributions du Théâtre. Il demande qu'on nomme des Commissaires, non pour établir de nouvelles loix, il n'y en avoit déja que trop, mais pour examiner & abolir celles qui se trouveroient con-

traires au bien de la République. Il n'encouroit pas la peine capitale portée par ces loix, parce qu'il n'en demandoit pas actuellement l'abolition, mais qu'on nommât des Commissaires, pour en faire l'examen. Il laissoit seulement entrevoir la nécessité qu'il y avoit d'abolir une loi qui faisoit gémir les plus zélés citoiens, & les réduisoit à l'alternative, ou de se perdre eux-mêmes par un conseil fidéle & courageux, ou de laisser périr leur patrie par un silence timide & prévaricateur.

Il paroit que ces remontrances n'eurent pas le succès qu'elles méritoient, puisque, dans l'Olynthienne suivante, qui dans l'arrangement ordinaire est la premiére, l'Orateur se vit obligé de revenir encore à la charge sur la dissipation des deniers militaires. Olynthe, vivement pressée par Philippe, & jusqu'alors mal secourue par la milice vénale d'Athénes, demanda par une troisiéme ambassade, des troupes composées, non de mercénaires & d'étrangers comme auparavant, mais de vrais Athéniens, animés d'une sincére ardeur pour l'intérêt & de leur propre gloire, & de la cause commune. Sur les vives instances de Démosthéne, les Athéniens envoiérent une seconde fois Charès avec un secours de dix-sept galéres, de deux mille hommes de pié, & de trois cens cavaliers, tous citoiens

d'Athénes, tels qu'Olynthe les desiroit.

Philippe, l'année suivante, s'empara d'Olynthe. Le secours & les efforts d'Athénes ne purent la défendre contre ses ennemis domestiques. Car deux de ses citoiens, Euthycrate & Lasthéne, qui étoient les premiers de la ville, & actuellement en charge, la trahirent. Ainsi il entra par la bréche que ses largesses avoient faite. Il saccage cette malheureuse ville, enchaîne une partie des habitans, vend l'autre, & ne distingue les traîtres que par le souverain mépris qu'il leur témoigne. Philippe aimoit la trahison, & n'aimoit pas les traîtres. Et quelle foi peut-on avoir à des gens qui en manquent pour leur patrie? Tout, jusqu'au simple soldat de l'armée Macédonienne, fit honte à Euthycrate & à Lasthéne de leur perfidie. Ils en demandérent justice à Philippe, qui les paia de cette ironie plus sanglante que l'injure même: *Ne prenez pas garde à ce que disent des hommes grossiers, qui nomment chaque chose par son nom.*

An. M. 3656. Av. J. C. 348. Diod. l. 16. p. 450-452.

Plut. in Apophthegm. pag. 178.

La prise de cette ville lui causa une grande joie. C'étoit une des places les plus importantes pour lui, & dont les forces pouvoient le plus balancer sa puissance. Elle avoit, quelques années auparavant, résisté pendant assez lontems aux forces de la Macédoine & de Lacédé-

Diod. l. 15. pag. 341.

mone jointes ensemble : & Philippe l'avoit enlevée presque sans aucune résistance, ou du moins sans beaucoup de perte.

Il donna des spectacles, & fit célébrer des Jeux publics, avec une magnificence extraordinaire. Il les accompagna de repas & de festins, où il se rendoit populaire, & combloit tous les conviés de présens & de marques d'amitié.

§. IV. *Philippe se déclare pour ceux de Thébes contre les Phocéens, & commence ainsi à prendre part à la guerre sacrée. Il endort les Athéniens par une fausse paix & de fausses promesses, malgré les remontrances de Démosthéne. Il s'empare des Thermopyles, réduit les Phocéens, & termine la guerre sacrée. Il est admis dans le Conseil Amphictyonique.*

An. M. 3657. Av. J. C. 347. LES THÉBAINS, hors d'état de terminer par eux-mêmes la guerre qu'ils soutenoient depuis lontems contre les Phocéens, eurent recours à Philippe. Jusqu'ici, comme nous l'avons déja remarqué, il avoit gardé une espéce de neutralité par raport à la guerre sacrée, & il sembloit attendre, pour se déclarer, que les deux partis se fussent mutuellement affoiblis par la longueur d'une guerre qui les épuisoit également. Les Thébains

pour lors avoient beaucoup rabbattu de cette fierté & de ces ambitieuſes prétentions que leur avoient inſpiré les victoires d'Epaminondas. Auſſitôt donc qu'ils recherchérent l'alliance de Philippe, ce Prince réſolut d'épouſer la querelle de cette République contre les Phocéens. Il n'avoit point perdu de vûe le projet qu'il avoit formé de ſe ménager une entrée dans la Gréce pour y dominer. Pour faire réuſſir ſon deſſein, il devoit ſe déclarer pour l'un des deux partis qui partageoient alors toute la Gréce, ou pour celui des Thébains, ou pour celui des Athéniens & des Spartiates. Il n'étoit pas aſſez inſenſé pour ſe flater que ce dernier parti voulût contribuer à l'introduire dans la Gréce. Il ne lui reſtoit donc qu'à embraſſer le parti des Thébains qui venoient d'eux-mêmes s'offrir à lui, & à qui ſa puiſſance devenoit néceſſaire pour ſe ſoutenir dans la décadence de leurs affaires. Il n'héſita donc point à ſe déclarer pour eux. Mais pour donner une couleur avantageuſe à ſes armes, outre la reconnoiſſance dont il affectoit de ſe piquer pour Thébes où il avoit été élevé, il prétendoit ſe faire honneur de ſon zêle pour le dieu outragé, & étoit bien aiſe de ſe faire la réputation d'un Prince religieux, qui embraſſoit vivement les intérêts du dieu & du temple de Delphes, afin de s'attirer

par là l'eſtime & l'amitié des Grecs. Les politiques font uſage de tout, & cherchent à couvrir les entrepriſes les plus injuſtes du voile de la probité, & quelquefois même de la religion, quoique ſouvent, dans le fond, ils ne faſſent aucun cas ni de l'une ni de l'autre.

Demoſth. orat. de falſa legatione.

Philippe n'avoit rien plus à cœur que de s'aſſurer des Thermopyles qui lui ouvroient un paſſage dans la Gréce, de s'approprier tout l'honneur de la guerre ſacrée, de paroitre y avoir tranché en maître, & de préſider enfin aux Jeux Pythiques. Il vouloit porter du ſecours aux Thébains, & par leur moien ſe rendre maître de la Phocide : mais, pour mettre en exécution cette double vûe, il faloit en dérober la connoiſſance aux Athéniens, qui étoient actuellement déclarés contre Thébes, & qui depuis lontems étoient alliés des Phocéens. Il s'agiſſoit donc de leur faire prendre le change, en leur montrant un autre objet : & c'eſt à quoi la politique de Philippe réuſſit merveilleuſement.

Les Athéniens, qui commençoient à ſe laſſer d'une guerre qui leur étoit fort onéreuſe & peu utile, avoient chargé Ctéſiphon & Phrynon de ſonder les intentions de Philippe, & de le preſſentir ſur la paix. Ils raportérent que Philippe ne s'en éloignoit pas, & témoignoit mê-

me beaucoup de bonne volonté pour la République. Sur quoi l'on résolut d'envoier une ambassade solennelle, pour s'instruire de la vérité plus à fond, & pour avoir les derniers éclaircissemens que demandoit une semblable négociation. Eschine & Démosthéne furent du nombre des dix Ambassadeurs, qui en ramenérent trois de Philippe, Antipater, Parménion, Eurylochus. Tous dix s'acquittérent fidélement de leur commission, & en rendirent un fort bon compte. On les renvoie aussitôt avec un plein pouvoir de conclure la paix, & de la cimenter par la religion des sermens. Alors Démosthéne, qui dans la premiére ambassade avoit rencontré en Macédoine quelques Athéniens prisonniers, & leur avoit promis qu'il reviendroit les racheter à ses dépens, se met en devoir de tenir sa parole, & conseille cependant à ses Collégues de s'embarquer au plus tôt, comme la République l'avoit ordonné, pour aller incessamment chercher Philippe par-tout où il seroit. Ceux-ci, loin de faire la diligence qu'on leur a commandée, marchent à pas d'Ambassadeurs, vont par terre en Macédoine, s'y arrêtent trois mois entiers, & donnent le tems à Philippe de prendre encore plusieurs places sur les Athéniens dans la Thrace. Enfin s'étant abouchés avec le Roi de Macé-

doine, ils conviennent avec lui des conditions de la paix. Celui-ci, content de les avoir endormis par un projet de Traité, en différoit de jour en jour la ratification. Il avoit trouvé le moien de corrompre à force de préſens tous les Ambaſſadeurs, à l'exception de Démoſthéne, qui ſe trouvant ſeul, s'oppoſoit en vain à ſes Collégues.

Cependant Philippe faiſoit toujours avancer ſes troupes. Etant arrivé à Phére en Theſſalie, il ratifie enfin le Traité de paix, où il refuſe de comprendre les Phocéens. Quand on eut appris à Athénes que Philippe avoit ſigné le Traité, cette nouvelle y répandit beaucoup de joie, ſur-tout parmi les perſonnes qui avoient de l'éloignement pour la guerre, & qui en redoutoient les ſuites. Iſocrate étoit de ce nombre. C'étoit un citoien zélé pour le bien public, & plein de bonnes intentions. La foibleſſe de ſa voix, jointe à une timidité naturelle, l'avoit empéché de ſe produire en public, & de monter, comme les autres, ſur la Tribune aux Harangues. Il avoit ouvert à Athénes une école, où il donnoit des leçons ſur la Rhétorique, & formoit les jeunes gens à l'éloquence; & il le faiſoit avec un grand ſuccès & une grande réputation. Il n'avoit pas néanmoins renoncé entiérement au ſoin des affaires publiques, &

Iſocrat. orat. ad Philip.

le ſervice que les autres rendoient de vive voix à la patrie dans les aſſemblées, il tâchoit de le lui rendre par ſes Ecrits où il expoſoit ſes ſentimens : & ces Ecrits devenoient bientôt publics, & étoient lus avec beaucoup d'empreſſement.

Dans l'occaſion dont il s'agit, il en fit un aſſez long, qu'il adreſſa à Philippe, avec qui il étoit en liaiſon, mais de la maniére qui convient à un bon & fidéle citoien. Il étoit alors fort âgé, & avoit au moins quatre-vingts huit ans. Le but de ce diſcours eſt d'exhorter Philippe à profiter de la paix qu'il venoit de conclure, pour concilier entr'eux tous les peuples de la Gréce, & à porter enſuite la guerre contre le Roi des Perſes. Il s'agiſſoit de faire entrer dans ce plan quatre villes, dont toutes les autres alors dépendoient; ſavoir Athénes, Sparte, Thébes, Argos. Il avoue que ſi Sparte ou Athénes étoient dominantes comme autrefois, il n'auroit garde de faire une telle propoſition, qui ne ſeroit point certainement de leur goût, & que la fierté de ces deux Républiques, nourrie & augmentée par d'heureux ſuccès, rejetteroit avec hauteur. Mais maintenant que les plus puiſſantes villes de la Gréce, fatiguées & épuiſées par de longues guerres, & humiliées chacune à leur tour par des revers fâcheux, ont un intérêt égal à

poſer les armes, & à vivre en paix, ſelon l'exemple qu'Athénes avoit commencé à leur en donner; c'eſt l'occaſion du monde la plus favorable à Philippe de concilier enſemble toutes les villes de la Gréce.

S'il avoit le bonheur de réuſſir dans un tel projet, un ſuccès ſi glorieux & ſi avantageux l'éleveroit au-deſſus de tout ce qu'il y a eu juſqu'ici de plus grand dans la Gréce. Mais le deſſein & le projet ſeul, quand il n'auroit pas tout l'effet qu'il en peut attendre, lui attireroit infailliblement l'eſtime, l'affection, & la confiance de tous les peuples de la Gréce, avantages infiniment préférables à toutes les priſes de villes, & à toutes les conquêtes dont il pourroit ſe flater.

Il eſt vrai que pluſieurs perſonnes, prévenues contre Philippe, le repréſentent & le décrient comme un Prince artificieux, qui couvre ſa marche ſous des prétextes plauſibles, mais qui dans le fond n'a d'autre vûe que d'opprimer la Gréce, & de s'en rendre maître. Iſocrate, ſoit trop facile crédulité, ſoit déſir de gagner Philippe, ſuppoſe que des bruits ſi injurieux n'ont aucun fondement; n'étant pas vraiſemblable qu'un Prince, qui fait gloire de deſcendre d'Hercule le Libérateur de la Gréce, ſongeât à l'envahir, & à s'en rendre le Tyran. Mais ce ſont ces bruits-là mêmes, ſi capables de noircir

ſon nom & de ternir toute ſa gloire, qui doivent l'engager à en démontrer la fauſſeté aux yeux de toute la Gréce, par des preuves non ſuſpectes, en laiſſant & maintenant chaque ville dans la poſſeſſion de ſes loix & de ſa liberté, en écartant avec ſoin tout ſoupçon de partialité, en n'épouſant point les intérêts d'un peuple contre un autre, en s'attirant la confiance de tous par un noble déſintéreſſement & par un amour inaltérable de la juſtice, enfin en n'ambitionnant que la qualité de Pacificateur de la Gréce, titre infiniment plus glorieux que celui de Vainqueur & de Conquérant.

C'eſt dans les Etats du Roi de Perſe qu'il doit aller chercher & mériter ces derniers traits. La conquête lui en eſt ouverte & aſſurée, s'il vient à bout de pacifier la Gréce. Il doit ſe ſouvenir qu'Agéſilas, avec les ſeules troupes de Sparte, fit trembler le trône Perſan, & l'auroit certainement renverſé, ſans les diviſions domeſtiques de la Gréce qui l'y rappellérent. La victoire ſignalée des dix-mille ſous Cléarque, & leur retraite triomphante à la vûe d'une armée innombrable, marquent ce qu'on doit attendre des Macédoniens & des Grecs réunis enſemble, & commandés par Philippe, contre un Prince inférieur en tout à celui que Cyrus alloit attaquer.

Isocrate finit en témoignant qu'il paroit que les dieux n'ont accordé jusqu'ici à Philippe tant d'heureux succès, que pour le mettre en état de former & d'exécuter la glorieuse entreprise dont il lui trace le plan. Il réduit ses avis à trois points : gouverner son propre empire avec sagesse & justice, pacifier les peuples voisins & la Gréce entiére sans y rien prétendre pour soi, porter ensuite ses armes victorieuses dans un pays ennemi de tout tems des Grecs, & qui avoit souvent juré leur perte. Il faut l'avouer : voila un plan bien magnifique, & bien digne d'un grand Prince. Mais Isocrate connoissoit mal Philippe, s'il l'en croioit capable. Il n'avoit ni l'équité, ni la modération, ni le désintéressement que demandoit un tel projet. Il songeoit réellement à passer dans la Perse, & sentoit bien qu'auparavant il faloit s'assurer de la Gréce. Mais c'étoit par la force, & non par des bienfaits, qu'il vouloit s'en assurer. Il ne songeoit point à gagner les peuples, ni à les persuader, mais à les abbattre & à les domter. Comme de son côté il ne faisoit aucun cas des alliances & des traités, il mesuroit les autres sur lui-même, & vouloit les retenir par des liens plus forts, selon lui, que ceux de l'amitié, de la reconnoissance, & de la bonne foi.

Démosthéne, qui étoit plus au fait des

affaires qu'Isocrate, jugeoit plus sainement aussi des dispositions de Philippe. A son retour de l'ambassade il déclare nettement qu'il n'approuve ni les discours ni la conduite du Roi de Macédoine, & qu'on a tout à craindre de sa part. Eschine au contraire, qui étoit entiérement gagné, assure qu'il n'a remarqué dans les promesses & dans le procédé de ce Prince que candeur & bonne foi. Il avoit promis que l'on repeupleroit Thespies & Platée malgré l'opposition des Thébains; qu'en cas qu'il parvînt à subjuguer les Phocéens, il les conserveroit, & ne leur feroit aucun mauvais traitement; qu'il rétabliroit l'ordre dans Thébes; qu'Orope demeureroit en propre aux Athéniens; & que pour équivalent d'Amphipolis, on leur livreroit l'Eubée. Démosthéne eut beau représenter que Philippe, malgré toutes ses belles promesses, cherchoit à se rendre maître absolu de la Phocide, & que la lui abandonner, c'étoit trahir l'Etat, & lui livrer la Gréce entiére; il ne fut point écouté, & le discours d'Eschine qui répondoit de la bonne volonté de Philippe, prévalut.

Toutes ces délibérations donnérent le tems à ce Prince de s'emparer des Thermopyles, & d'entrer dans la Phocide. Jusques-là on n'avoit pu réduire les Pho- AN. M. 3658. Av. J. C. 346. *Diod. l. 16. pag. 455.*

céens à la raison. Philippe n'eut qu'à se montrer : la terreur de son nom jetta partout l'épouvante. Supposant qu'il marchoit contre des sacriléges, & non contre des ennemis ordinaires, il fit prendre à tous ses soldats des couronnes de laurier, & les mena au combat comme sous la conduite du dieu même dont il vengeoit l'honneur. A cet aspect, les Phocéens se crurent vaincus. Ils demandent la paix, & se livrent à la merci de Philippe, qui permet à Phalécus leur chef de se retirer dans le Péloponnése avec les huit mille hommes qu'il avoit pris à sa solde. Ainsi Philippe, sans qu'il lui en coutât beaucoup de peine, remporta tout l'honneur d'une longue & sanglante guerre qui avoit épuisé les forces des deux partis. [a] Cette victoire lui fit un honneur incroiable dans toute la Gréce. Il n'y étoit parlé que de cette glorieuse expédition. On le regardoit comme le vengeur du sacrilége, & le protecteur de la religion ; & l'on mettoit presque au nombre des dieux, celui qui en avoit défendu la majesté avec tant de courage & de succès.

Philippe, pour ne paroitre rien faire de son autorité privée dans une affaire qui

a Incredibile quantum ea res apud omnes nationes Philippo gloriæ dedit. Illum vindicem sacrilegii, illum ultorem religionum. Dignum itaque qui diis proximus haberetur, per quem deorum majestas vindicata sit. *Justin.*

concernoit toute la Gréce, aſſemble le Conſeil des Amphictyons, & les établit, pour la forme, ſouverains Juges de la peine encourue par les Phocéens. Sous le nom de ces Juges dévoués à ſes volontés, il ordonne qu'on ruinera les villes de la Phocide, qu'on les réduira toutes en bourgs de ſoixante feux, & que les bourgs ſeront placés à une certaine diſtance l'un de l'autre; que l'on proſcrira irrémiſſiblement les ſacriléges, & que les autres ne demeureront poſſeſſeurs de leurs biens, qu'à la charge d'un tribut annuel, qui s'exigera juſqu'à la reſtitution entiére des ſommes enlevées du temple de Delphes. Philippe ne s'oublia pas dans cette occaſion. Après avoir ſoumis les Phocéens rebelles, il demanda qu'on lui tranſportât le droit de ſéance au Conſeil Amphictyonique dont on les avoit déclaré déchus. Les Amphictyons, dont il venoit de ſervir la vengeance, n'oſérent le refuſer, & l'aggrégérent à leur corps: ce qui étoit pour lui d'une grande importance, comme la ſuite le fera voir, & d'une très-dangereuſe conſéquence pour tout le reſte de la Gréce. Ils donnérent auſſi à Philippe l'intendance des Jeux Pythiques conjointement avec les Béotiens & les Theſſaliens, parce que les Corinthiens, qui l'avoient eue juſques-là, s'en étoient

rendus indignes par la part qu'ils avoient prise au sacrilége des Phocéens.

Quand on apprit à Athénes la maniére dont les Phocéens avoient été traités, on comprit, mais trop tard, le tort qu'on avoit eu de ne pas déférer aux conseils de Démosthéne, & de s'être livré aveuglément aux vaines promesses d'un Traître qui avoit vendu sa patrie. Outre la honte & la douleur d'avoir manqué aux devoirs de la confédération à l'égard des Phocéens, ils reconnurent qu'en abandonnant leurs Alliés, ils avoient trahi leurs propres intérêts. Car Philippe, maître de la Phocide, l'étoit devenu des Thermopyles, ce qui lui ouvroit les portes & lui donnoit les clés de la Gréce. Les Athéniens donc, justement allarmés pour eux-mêmes, ordonnérent qu'on retireroit les femmes & les enfans de la campagne dans la ville, qu'on rétabliroit les murs, & qu'on fortifieroit le Pirée, pour se mettre en état de défense en cas d'invasion.

Demost. de fals. legat. 312.

Ils n'avoient point eu de part au Décret qui avoit reçu Philippe au nombre des Amphictyons. Peut-être s'absentérent-ils, pour ne pas l'autoriser par leur présence : ou, ce qui paroit plus vraisemblable, Philippe, en vûe d'éloigner les obstacles, & d'éviter les traverses qu'il pouvoit

pouvoit rencontrer dans l'exécution de ſon deſſein, aſſembla tumultuairement les ſeuls Amphictyons qui lui étoient dévoués. Enfin, il mena ſi bien ſon intrigue, qu'il obtint ce qu'il deſiroit. On pouvoit conteſter cette élection comme clandeſtine, & comme irréguliére. Il en demanda la confirmation aux peuples, qui, en qualité de membres de ce corps, avoient droit, ou de rejetter le nouveau choix, ou de le ratifier. Athénes reçut l'invitation circulaire. Dans l'aſſemblée du peuple qui fut convoquée pour délibérer ſur la demande de Philippe, pluſieurs étoient d'avis qu'on n'y eût aucun égard. Démoſthéne fut d'un avis contraire. Il n'approuvoit point du tout la paix qu'on avoit conclue avec Philippe, mais il ne croioit pas qu'on dût la rompre dans la conjoncture préſente, ce qui ne pouvoit ſe faire ſans ſuſciter contre Athénes le nouvel Amphictyon, & ceux qui l'avoient élu. Il conſeille donc de ne point s'expoſer hors de ſaiſon aux ſuites dangereuſes du refus opiniâtre de condeſcendre au Décret preſque unanime des Amphictyons, & proteſte qu'il faut ſenſément, de crainte de pis, céder au tems, c'eſt-à-dire conſentir à ce qu'on ne peut empécher. C'eſt ce qui fait le ſujet du diſcours de Démoſthéne intitulé, *Haran-*

gue sur la paix. Il y a beaucoup d'apparence que son avis fut suivi.

§. V. *Philippe, de retour en Macédoine, pousse ses conquêtes dans l'Illyrie, & la Thrace. Il projette une ligue avec les Thébains, les Messéniens, & les Argiens, pour attaquer ensemble le Péloponnése. Athénes s'étant déclarée pour les Lacédémoniens, rompt cette ligue. Il fait de nouvelles tentatives sur l'Eubée. Phocion l'en chasse. Caractére de ce célébre Athénien. Philippe forme le siége de Périnthe & de Bizance. Les Athéniens, animés par les harangues de Démosthéne, envoient du secours à ces deux villes sous la conduite de Phocion, qui en fait lever le siége à Philippe.*

An. M. 3660. Av. J. C. 344. *Diod. lib. 16. pag. 456.*

QUAND Philippe eut réglé tout ce qui regardoit le culte du dieu & la sûreté du temple de Delphes, il retourna en Macédoine comblé de gloire, & remportant la réputation de Prince religieux & d'intrépide conquérant. Diodore remarque que tous ceux qui avoient pris part à la profanation & au pillage du temple, périrent misérablement, & firent une fin tragique.

Diod. p. 463.

Philippe, content de s'être ouvert une entrée dans la Gréce par la prise des Ther-

mopyles, d'avoir soumis la Phocide, de s'être rendu un des Juges de la Gréce par la nouvelle qualité d'Amphictyon, de s'être acquis l'estime & les louanges de tous les peuples par son zêle pour venger l'honneur de la Divinité, crut sagement devoir s'arréter, pour ne pas soulever contre lui tous les peuples de la Gréce en découvrant trop tôt les vûes d'ambition qu'il avoit sur elle. Et afin de dissiper ses soupçons, & de calmer ses inquiétudes, il tourna ses armes contre l'Illyrie pour étendre ses frontiéres de ce côté-là, & pour tenir toujours ses troupes en haleine par quelque nouvelle expédition.

Le même motif le fit ensuite passer en Thrace. Dès les premiéres années de son régne, il y avoit déja enlevé plusieurs places aux Athéniens. Il y poussa toujours ses conquêtes. Suidas marque qu'avant la prise d'Olyntne, il s'étoit rendu maître de trente-deux villes dans la Chalcide, qui faisoit partie de la Thrace. La Quersonnése étoit aussi fort à sa bienséance. C'étoit une presqu'île fort riche, où il y avoit plusieurs villes puissantes, & d'excellens pâturages. Elle avoit autrefois appartenu aux Athéniens. Ses habitans se mirent sous la protection de Lacédémone quand Lysandre eut pris Athénes, & retournérent sous la domination de leurs *In Κάρανος.*

premiers Maîtres quand Conon, fils de Timothée, eut relevé sa patrie. Cotys, roi de Thrace, conquit ensuite la Quersonnése sur les Athéniens; & ils y rentrérent enfin par la cession de Chersoblepte fils de Cotys, qui se trouvant trop foible pour la défendre contre Philippe, la leur abandonna la quatriéme année de l'Olympiade CVI, en se réservant néanmoins Cardie, qui étoit la ville la plus considérable de la presqu'île, & qui en formoit comme la porte & l'entrée. Quand Philippe eut dépouillé Chersoblepte de son roiaume, ce qui arriva la seconde année de l'Olympiade CIX, ceux de Cardie, dans la crainte de tomber entre les mains des Athéniens qui revendiquoient leur ville dont ils avoient été autrefois les maîtres, se jettérent entre les bras de Philippe, qui ne manqua pas de prendre leur protection.

Diod. l. 16. p. 434.
Ibid. p. 464.
An. M. 3661.
Av. J. C. 343.

Diopithe, chef de la colonie que les Athéniens avoient envoiée dans la Quersonnése, regardant cette démarche de la part de Philippe comme un acte d'hostilité contre la République, sans en attendre l'ordre, & bien persuadé qu'on ne le désavoueroit point, se jette brusquement sur les terres de ce Prince dans la Thrace maritime pendant qu'il étoit occupé dans la haute Thrace à une guerre importante, les pille avant qu'il puisse

An. M. 3662.
Av. J. C. 342.
Liban. in Demost. pag. 75.

revenir pour lui faire tête, les ſaccage, & remporte un riche butin, qu'il met en ſûreté dans la Querſonnéſe. Philippe, hors d'état de s'en faire raiſon par la voie qu'il eût voulu, ſe contenta de s'en plaindre amérement par ſes lettres aux Athéniens. Les Penſionnaires qu'il avoit dans Athénes, firent leur devoir. Ces langues vénales eurent ſoin de répandre leur venin ſur une conduite, ſinon prudente, du moins pardonnable. Ils déclament contre Diopithe, le déférent comme auteur de la guerre, l'accuſent d'exaction & de piraterie, ſollicitent & preſſent ſon rappel, & pourſuivent avec chaleur ſa condannation.

Démoſthéne, qui dans cette conjoncture voioit l'intérêt public inſéparablement attaché à celui de Diopithe, entreprit ſa défenſe. C'eſt ce qui fait le ſujet de la harangue *ſur la Querſonnéſe.* Ce Diopithe étoit pere de Ménandre fameux poéte comique, que Térence a fidélement copié.

Diopithe étoit accuſé de vexer les Alliés par des exactions injuſtes. C'eſt à quoi Démoſthéne s'arréte le moins, parce que c'étoit un fait perſonnel. Il ne laiſſe pas de l'excuſer en paſſant par l'exemple de tous les Généraux, à qui les îles & les villes de l'Aſie Mineure paioient de certaines contributions volontaires, par leſ-

quelles elles achetoient la sûreté de leurs marchands, à qui l'on fournissoit des escortes pour les défendre contre les pirates. Il est vrai qu'on peut exercer des violences, & rançonner mal-à-propos les Alliés. Mais alors un simple décret, une dénonciation dans les formes, la galére destinée au transport du Général révoqué, cela suffit pour arrêter les abus. Il n'en est pas de même des entreprises de Philippe. Ce n'est pas par des menaces ni par des décrets qu'on les peut arrêter : il faut des levées d'hommes, des troupes, des galéres.

Elle s'appelloit Παραλος.

» Vos Orateurs vous crient sans cesse » qu'il faut opter entre la paix & la guer- » re. Philippe ne nous en laisse pas l'op- » tion, lui qui tous les jours forme de » nouvelles entreprises contre nous. Et » peut-on douter qu'il ne soit l'infrac- » teur de la paix, à moins qu'on ne pré- » tende que nous n'aurons point lieu de » nous plaindre de lui, tant qu'il n'at- » tentera rien sur l'Attique, ni sur le Pi- » rée ? Mais il ne sera pas tems pour lors » de nous y opposer, & c'est dès à pré- » sent qu'il faut préparer de fortes bar- » riéres contres ses desseins ambitieux. » Vous devez poser comme un principe » certain, Athéniens, que c'est à vous » qu'il en veut, qu'il vous regarde com- » me ses plus dangereux ennemis, que

» votre ruine seule peut le mettre en re» pos, & assurer ses conquêtes, & que » tout ce qu'il ourdit & trame aujour» d'hui, il ne le trame & ne l'ourdit » qu'en vûë de tomber sur vous, & de » réduire Athénes en servitude. Aucun » de vous en effet pourroit-il pousser la » simplicité jusqu'à croire que Philippe » soit si âpre pour de misérables bico» ques dans la Thrace ; (car quel nom » donner aux places qu'il attaque main» tenant ?) qu'afin de les acquérir il af» fronte travaux, saisons, dangers : & » que pour les ports, pour les arsenaux, » pour les galéres, pour les mines d'ar» gent, pour les immenses revenus d'A» thénes, il n'ait que de l'indifférence, » qu'il ne les ambitionne en aucune sor» te, & qu'il vous en laissera jouir pai» siblement ?

» Que conclure de tout ce qui a été » dit ? Que, loin de dissiper l'armée que » nous avons en Thrace, il faut l'aug» menter & la fortifier par de nouvelles » levées, afin que, comme Philippe en » a toujours une toute prête pour op» primer & pour asservir les Grecs; vous » aussi, de votre côté, vous en ayez tou» jours une toute prête pour les défen» dre & pour les sauver. « Il y a lieu de croire que l'avis de Démosthéne fut suivi.

La même année que cette harangue *Diod. l. 16. pag. 465.*

fut prononcée mourut Arymbas roi des Molosses ou d'Epire, fils d'Alcétas. Il avoit un frere appellé Néoptoléme, dont la fille Olympias épousa Philippe. Ce Néoptoléme, par le crédit de son gendre, étoit parvenu à partager la roiauté avec son frere aîné, à qui seul elle appartenoit de droit. Cette premiére injustice fut suivie d'une plus grande. Car, après la mort * d'Arymbas, Philippe fit si bien par ses intrigues ou par ses menaces, que les Molosses chassérent Eacidas, fils & successeur légitime d'Arymbas, & qu'ils établirent Alexandre, fils de Néoptoléme, seul roi de l'Epire. Ce Prince, non-seulement beau-frere mais gendre de Philippe dont il épousa la fille nommée Cléopatre, comme il sera dit dans la suite, porta la guerre en Italie, où il mourut. Après quoi Eacidas remonta sur le trône de ses aieux, régna seul en Epire, & transmit la couronne à son fils le grand Pyrrhus, si renommé dans l'histoire Romaine, & cousin issu de germain du grand Alexandre par leur bisaïeul commun Alcétas.

Demosth. in Philipp 2. Liban. in Demosth.

Philippe, après ses expéditions dans l'Illyrie & dans la Thrace, tourna ses vûes du côté du Péloponnése. Cette contrée de la Gréce étoit alors dans de terribles

* *Justin, livre 8. ch. 6. & livre 17. ch. 3. tronque la généalogie de ce Prince, & confond cette succession.*

agitations. Lacédémone, ſans autre droit que celui du plus fort, s'érigeoit en Souveraine. Argos & Meſſéne opprimées eurent recours à Philippe. Il venoit de conclure la paix avec les Athéniens, qui, ſur la foi de leurs Orateurs gagnés par ce Prince, avoient cru qu'il alloit ſe détacher des Thébains. Loin de le faire, quand il eut ſubjugué la Phocide, il partagea avec eux ſa conquête. Les Thébains embraſſérent avec joie l'occaſion favorable qui ſe préſentoit de lui ouvrir une porte pour entrer dans le Péloponnéſe, où leur haine invétérée contre Sparte ne ceſſoit de fomenter les diviſions, & d'entretenir la guerre. Ils ſollicitoient Philippe de s'unir avec eux, & avec les Meſſéniens & les Argiens, pour humilier enſemble Lacédémone.

Ce Prince entendit volontiers à la propoſition d'une alliance qui s'accordoit avec ſes vûes. Il propoſa aux Amphictyons, ou plutôt il leur dicta le Décret qui ordonnoit que Lacédémone laiſſeroit jouir Argos & Meſſéne d'une indépendance entiére, comme le portoit un traité récemment conclu; & ſous ombre de ne pas commettre l'autorité des Etats Généraux de la Gréce, il fit en même tems marcher de ce côté-là un gros corps de troupes. Lacédémone, juſtement allarmée, réclama le ſecours des Athéniens,

& pressa fortement par une ambassade la conclusion d'une ligue nécessaire à la sûreté commune. Toutes les puissances intéressées à traverser cette ligue, firent leurs diligences pour en venir à bout. Philippe représenta par ses Ambassadeurs aux Athéniens, qu'ils auroient tort de se déclarer contre lui : que s'il n'avoit point rompu avec Thébes, il n'avoit rien fait en cela contre les traités : que pour manquer à sa parole, il faloit l'avoir engagée, & que les traités mêmes faisoient foi qu'il n'avoit rien promis à cet égard. Il disoit vrai, à s'en tenir aux articles exprimés, & aux conventions publiques : mais Eschine, dans l'assemblée, avoit donné de vive voix cette parole en son nom. Les Ambassadeurs de Thébes, d'Argos, & de Messéne, pressoient aussi de leur côté les Athéniens très-vivement, & leur reprochoient de n'avoir déja que trop favorisé sous main les Lacédémoniens ennemis de Thébes, & tyrans du Péloponnése.

Philipp. 2. Démosthéne, insensible à toutes ces sollicitations, & uniquement attentif aux véritables intérêts de sa patrie, monta sur la Tribune aux harangues, pour appuier la négociation de Lacédémone. Il reproche aux Athéniens, selon sa coutume, leur nonchalance & leur paresse. Il expose les desseins ambitieux de Philip-

pe, qui va toujours en avant, & ne tend à rien moins qu'à se rendre maître de toute la Gréce. » Vous excellez, leur « dit-il, vous & lui dans ce qui fait l'ob-» jet de votre application & de vos soins : » vous parlez mieux que lui, & il agit » mieux que vous. L'expérience du passé » devroit au moins vous ouvrir les yeux, » & vous rendre à son égard plus cir-» conspects & plus soupçonneux : mais » elle ne fait que vous endormir. Actuel-» lement il fait défiler des troupes vers le » Péloponnése, & il y envoie de l'argent; » & l'on attend à toute heure qu'il arri-» ve en personne à la tête d'une puissante » armée. Vous croiez-vous donc en sûre-» té, quand il se sera rendu maître de » tout ce qui vous environne ? L'art a » inventé, pour la garde & pour le salut » des villes, diverses défenses de toute » espéce : ramparts, murailles, fossés, » & autres ouvrages semblables. Mais la » nature ceint & environne les sages » d'un boulevart commun, qui les cou-» vre de tous côtés, & qui pourvoit au » bien & au salut des Etats. Quel est donc » ce boulevart ? C'est la défiance. « Il conclud en exhortant les Athéniens à se réveiller de l'assoupissement où ils sont; à secourir promtement les Lacédémoniens, & sur-tout à punir sans délai les traîtres domestiques, qui par de faux ra-

ports, joints à des assurances captieuses, ont trompé le peuple, & causé les calamités présentes.

La rupture n'éclata pas encore entre les Athéniens & Philippe; ce qui laisse lieu de croire que celui-ci suspendit son entreprise contre le Péloponnése, pour n'avoir pas tant d'ennemis ensemble sur les bras. Mais il ne demeura pas en repos, & tourna ses vûes d'un autre côté. Depuis lontems Philippe regardoit l'Eubée comme fort propre, par sa situation, à favoriser les desseins qu'il méditoit contre la Gréce, & dès les premiéres années de son régne il avoit déja fait une tentative pour s'en rendre maître. Il n'oublioit rien actuellement pour s'emparer de cette Isle, qu'il appelloit *les entraves de la Gréce*. Les Athéniens au contraire avoient un intérêt capital de ne la point laisser tomber en des mains ennemies, d'autant plus qu'un pont la pouvoit joindre au continent de la Béotie. Mais, à leur ordinaire, ils s'endormirent sur les entreprises de Philippe. Celui-ci, toujours attentif & vigilant sur ses intérêts, pratiquoit des intelligences dans l'Isle, & gagnoit à force de présens ceux qui y avoient le plus d'autorité. A la priére de quelques-uns des habitans, il y fit couler des troupes, se rendit maître de plusieurs places, démantela Porthomos, place de

Demosth. Philipp. 3. pag. 93.

l'Eubée très-importante, & rétablit dans la contrée trois Tyrans. Il prit aussi Orée, une des plus puissantes villes de l'Eubée, & qui en possédoit la quatriéme partie, & y établit cinq Tyrans, qui sous son nom y exerçoient un empire souverain.

Sur cela Plutarque d'Erétrie députa vers les Athéniens, & les conjura de venir délivrer cette Isle, qui étoit prête de se livrer toute entiére aux Macédoniens. Les Athéniens lui envoiérent quelques troupes sous la conduite de Phocion. Ce Général s'étoit déja fait beaucoup de réputation, & il aura dans la suite beaucoup de part au gouvernement des affaires tant dehors que dedans. Il avoit étudié dans l'Académie sous Platon, & ensuite sous Xénocrate, & avoit formé dans cette école ses mœurs & sa vie sur le modéle de la plus austére vertu. On dit que jamais Athénien ne le vit ni rire, ni pleurer, ni aller aux bains publics. Quand il alloit à la campagne, ou qu'il étoit à l'armée, il marchoit toujours * nuds piés, & sans manteau, à moins qu'il ne fît un froid excessif & insupportable; de sorte que les soldats disoient en riant: *Voila Phocion habillé, c'est signe d'un grand hiver.*

Plut. in Phoc. p. 746. 747.

Plut. in Phoc pag. 743-745.

* *Socrate marchoit assez ordinairement de la sorte.*

Il savoit que l'éloquence est un instrument nécessaire à un homme d'Etat pour

exécuter heureusement les grandes choses qu'il entreprend dans son ministére. Il s'y appliqua particuliérement, & ce fut avec un grand succès. Persuadé qu'il en est des paroles comme des monnoies, dont les plus estimées sont celles qui, sous un moindre poids, renferment plus de valeur intrinséque, il s'étoit fait un stile vif, serré, concis, qui faisoit entendre beaucoup de choses en peu de mots. Un jour, paroissant rêveur dans une assemblée où il se préparoit à parler, on lui en demanda la cause. *Je songe*, répondit-il, *si je ne puis rien retrancher de ce que j'ai à dire.* Il étoit fort en raisonnement, & par là venoit à bout d'abbattre & de renverser la plus haute éloquence : d'où vient que Démosthéne, qui en avoit souvent fait l'épreuve, quand il paroissoit pour haranguer, disoit : *Voila la coignée* qui détruit tout l'effet *de mes paroles.* Il nous sembleroit qu'une telle éloquence est absolument contraire au génie de la multitude, qui demande qu'on lui répéte souvent les mêmes choses, & que pour les rendre plus intelligibles, on leur donne plus d'étendue. Mais il n'en étoit pas ainsi des Athéniens. Vifs, pénétrans, amateurs du sens sousentendu, ils se piquoient d'entendre à demi-mot un Orateur, & l'entendoient en effet.

Phocion les servoit à leur gré, & sur cet article l'emportoit même sur Démosthéne : c'est beaucoup dire.

Phocion voiant que ceux qui se méloient alors du Gouvernement, avoient fait un partage du militaire & du civil : que les uns, comme Eubule, Aristophon, Démosthéne, Lycurgue, & Hypéride, se bornoient à haranguer le peuple, & à proposer des Décrets; que les autres, comme Diopithe, Léosthéne, & Charès, s'avançoient par les emplois de la guerre; il aima mieux imiter la maniére de gouverner de Solon, d'Aristide, de Périclès, qui avoient sû réunir les deux talens, & joindre à la science politique le courage guerrier. Pendant qu'il fut en place, il eut toujours en vûe le repos & la paix, comme le but de tout Gouvernement sage. Cependant il fit plus d'expéditions lui seul, non-seulement qu'aucun des Capitaines de son tems, mais encore qu'aucun de ceux qui avoient été avant lui. Il fut chargé du commandement quarante-cinq fois, sans que jamais il l'eût demandé ni brigué; & ce fut toujours en son absence qu'on le choisit pour le mettre à la tête des armées. On étoit étonné, qu'austére comme il étoit, & ennemi de toute flaterie, il eût sû fixer, pour ainsi dire, en sa faveur la légéreté & l'inconstance naturelle

aux Athéniens, quoique souvent il s'opposât avec force à leurs volontés & à leurs caprices, sans se mettre en peine de ménager leur délicatesse. L'idée que l'on avoit de sa probité & de son zêle pour le bien public, étoufoit tout autre sentiment; & c'est, selon Plutarque, ce qui rendoit ordinairement son éloquence si efficace & si victorieuse.

J'ai cru qu'il étoit bon de faire un peu connoitre Phocion, dont il sera beau-
An. M. 3663. coup parlé dans la suite. Ce fut lui que
Av. J. C. 341. les Athéniens mirent à la tête des troupes qu'ils envoiérent au secours de Plutarque d'Erétrie. Ce traître paia d'ingratitude ses bienfaiteurs, leva l'étendart contr'eux, & conspira ouvertement à repousser ceux qu'il avoit appellés. La perfidie imprévûe ne déconcerta point Phocion. Il poursuivit son entreprise, gagna une bataille, & chassa Plutarque d'Erétrie.

Après ce grand succès, il s'en retourna. Il ne fut pas plutôt parti, que tous les Alliés regrettérent sa bonté & sa justice. Ennemi déclaré de toute violence & de toute concussion, il savoit ménager les esprits avec art, & en se faisant craindre, il avoit le rare talent de se faire encore plus aimer. Il fit un jour une belle réponse à Chabrias, qui le chargeoit d'aller avec dix vaisseaux légers lever le tribut que cer-

taines villes alliées d'Athénes lui paioient tous les ans. *A quoi bon*, dit-il, *une telle escorte; trop nombreuse, si je n'ai qu'à visiter des Alliés; & trop foible, si j'ai à combattre des ennemis?* Les Athéniens connurent bien par les suites de quel secours avoient été pour eux dans l'expédition de l'Eubée la grande capacité, la valeur, & l'expérience de Phocion. Car Molossus, qui lui succéda, & qui prit après lui le commandement, réussit si mal, qu'il tomba lui-même entre les mains des ennemis.

Philippe, qui ne perdoit point de vûe le dessein qu'il avoit conçu de se rendre maître de la Gréce, changea d'attaque, & chercha le moien de dresser une autre batterie contre Athénes. Il savoit que cette ville, à cause de la stérilité de l'Attique, avoit besoin plus qu'aucune autre de blés étrangers. Pour disposer souverainement de leur transport, & affamer Athénes s'il le pouvoit, il marche vers la Thrace, d'où cette ville tiroit la meilleure partie de ses vivres, dans le dessein d'assiéger Périnthe & Byzance. Pour contenir son roiaume dans le devoir pendant son absence, il y laissa son fils Alexandre avec un souverain pouvoir, quoiqu'il n'eût encore que quinze ans. Ce jeune Prince donna dès-lors des preuves de son courage, aiant vaincu quelques peuples voisins, sujets de Macédoine, qui avoient regardé

Demosth. pro Ctesiph. p. 486. 487.

An. M. 3664. Av. J. C. 340.

l'absence du Roi comme un tems fort propre à exécuter le dessein qu'ils avoient formé de se révolter. Cet heureux succès des premiéres expéditions d'Alexandre donna beaucoup de joie à son pere, & lui montra ce qu'il en devoit attendre. Mais craignant qu'attiré par cette amorce dangereuse il ne se livrât inconsidérément à son ardeur & à sa vivacité, il l'appella auprès de lui, pour devenir lui-même son maître, & le former au métier de la guerre.

Démosthéne néanmoins ne cessoit de crier contre l'indolence des Athéniens, que rien n'étoit capable de tirer de leur sommeil léthargique, & contre l'avarice des Orateurs, qui gagnés par les présens de Philippe, amusoient le peuple sous le spécieux prétexte d'une paix qu'on avoit jurée avec lui, & qu'il violoit ouvertement tous les jours par les nouvelles entreprises qu'il formoit contre la République. C'est ce qui fait le sujet de ses harangues appellées Philippiques.

Philipp. 3. pag. 90. » D'où vient, leur dit-il, qu'autrefois » tous les Grecs embrassoient avec tant » d'ardeur la liberté, & que maintenant » ils courent tous à la servitude ? C'est » qu'il régnoit alors dans l'esprit des peu- » ples, ce qui de nos jours n'y régne » plus ; ce qui triompha de l'opulence des » Perses ; ce qui maintint la Gréce libre ;

» ce qui dans nulle occasion, soit sur » terre, soit sur mer, ne se démentit ja» mais : mais qui, étoufé maintenant » dans tous les cœurs, a ruiné générale» ment toutes nos affaires, & bouleversé » de fond en comble la constitution de » la Gréce. C'est cette haine commune, » cette déteſtation générale qu'ils avoient » conçue contre tout homme assez lâche » pour se vendre à qui vouloit asservir la » Gréce, ou même la corrompre. Alors, » accepter des présens, c'étoit un crime » capital, puni irrémissiblement de mort : » ni vos Orateurs, ni vos Généraux n'e» xerçoient ce honteux & criminel tra» fic, qui maintenant est si commun » dans Athénes, où tout est mis à prix, » & tout se vend à l'encan.

» Dans ces heureux tems régnoit une » union parfaite parmi les Grecs, fondée » sur l'amour du bien public & sur le de» sir de conserver & de défendre la li» berté commune. Maintenant les peu» ples se détachent les uns des autres, & » se livrent à des jalousies & à des dé» fiances réciproques. Tous, (je n'en ex» cepte aucun) Argiens, Thébains, Co» rinthiens, Lacédémoniens, Arcadiens, » & Nous comme les autres; tous se for» ment des intérêts à part. Et voila ce qui » rend notre ennemi si puissant. *Philipp. 4. pag. 102.*

» Le salut de la Gréce consiste donc à *Ibid. p. 97.*

» nous réunir tous contre l'ennemi com-
» mun, si cela est possible. Mais au moins,
» pour ce qui nous regarde en particulier,
» il faut graver profondément dans vos
» esprits ce principe incontestable, qu'ac-
» tuellement Philippe vous attaque, qu'il
» a rompu la paix, que par la prise de
» toutes les places qui vous environnent
» il s'ouvre & se prépare un chemin jus-
» qu'à vous, & qu'il nous regarde comme
» ses ennemis mortels, parce qu'il sait
» bien que nous sommes les seuls capa-
» bles de nous opposer au dessein ambi-
» tieux qu'il a de tout envahir.

Philipp. 3. pag. 88. » Il faut en effet nous y opposer de tou-
» tes nos forces, & pour cela embarquer
» au plutôt & sans perdre de tems le se-
» cours dont la Quersonnése & Bysance
» ont besoin ; fournir sur le lieu à vos
» Généraux tout ce qui leur manque ;
» enfin concerter les moiens de sauver
» la Grece, menacée du dernier péril.
Pag. 94. 95. » Quand tous les autres Grecs présente-
» roient la tête au joug, vous, Athéniens,
» vous devriez toujours combattre pour
» la liberté. Après de tels préparatifs,
» faits aux yeux de toute la Gréce, exci-
» tons tous les autres peuples à nous se-
» conder : notifions par tout nos résolu-
» tions, & envoions des Ambassadeurs
» dans le Péloponnése, à Rhodes, à
» Chio, & sur-tout au Roi de Perse : car

» il est de son intérêt, aussi bien que du
» nôtre, d'empécher les progrès de cet
» homme.

La suite fera voir que les avis de Démosthéne furent suivis avec assez d'exactitude. Dans le tems qu'il parloit ainsi, Philippe marchoit vers la Quersonnése. Il ouvrit la campagne par le siége de Périnthe, ville considérable de la Thrace. Les Athéniens s'étant mis en devoir d'y envoier du secours, les Orateurs firent tant par leurs harangues, que Charès fut nommé pour commander la flote. C'étoit un Général absolument décrié pour ses mœurs, pour ses voleries, & pour son peu de capacité: mais la brigue lui tint lieu de mérite, & la cabale l'emporta sur les conseils des personnes les plus sages & les mieux intentionnées, comme cela n'est que trop ordinaire. Le succès répondit à la témérité du choix qu'on venoit de faire. Eh que pouvoit-on attendre d'un Général, non moins incapable que voluptueux, qui dans ses expéditions militaires traînoit après lui des bandes de Musiciens & de Joueurs d'instrumens, qu'il avoit à ses gages, & qu'il défraioit aux dépens des troupes? Les villes mêmes au secours desquelles il étoit envoié, ne voulurent pas le recevoir dans leurs ports: mais suspect à tout le monde, il étoit forcé d'aller rodant le

Plut. in Phoc. p. 747.

Athen. lib. 12. p. 530.

long des côtes, rançonnant les alliés, & méprisé des ennemis.

Diod. lib. 16. pag. 466-468.

Cependant Philippe pouſſoit vivement le ſiége de Périnthe. Il avoit trente mille hommes de troupes choiſies, & des machines de guerre de toutes ſortes & ſans nombre. Il avoit élevé des tours de quatre-vingts coudées de hauteur, & qui ſurpaſſoient beaucoup celles des Périnthiens. Il battoit donc leurs murailles avec avantage. D'un côté il en ébranloit les fondemens par les mines ſouterraines: de l'autre il en renverſoit des pans entiers à grands coups de béliers. La réſiſtance des aſſiégés n'étoit pas moins vigoureuſe. Quand une bréche étoit faite, on étoit tout étonné de trouver derriére une autre muraille tout récemment conſtruite. Ceux de Byzance leur envoioient tous les ſecours dont ils avoient beſoin. Les Satrapes d'Aſie, par ordre du Roi des Perſes, à qui nous avons vû que les Athéniens avoient eu recours, y firent auſſi entrer des troupes. Philippe, pour ôter aux aſſiégés les reſſources qu'ils tiroient de Byzance, alla lui-même former en perſonne le ſiége de cette importante place, laiſſant la moitié de ſon armée pour continuer celui de Périnthe.

Il vouloit paroitre garder au dehors toutes ſortes de ménagemens avec les Athéniens, dont il redoutoit la puiſſan-

ce, & qu'il tâchoit d'endormir par de belles paroles. Dans le tems dont nous parlons, pour se précautionner contre leur mauvaise volonté, il leur écrit une Lettre, où il tâche de les étourdir à force de reproches sur leurs contraventions aux Traités, qu'il se vante d'avoir observé fort religieusement ; & où il fait, avec toute la finesse de l'art, (car il étoit fort éloquent) méler les plaintes & les menaces les plus propres à retenir les hommes, soit par la honte, soit par la crainte. Cette Lettre paroit un chef-d'œuvre dans l'original. Il y régne une vivacité majestueuse & persuasive, une force & une justesse de raisonnement soutenues jusqu'au bout ; une exposition de faits simple, & chacun suivi de sa conséquence naturelle, une ironie délicate ; enfin ce stile noble & concis, qui convient si bien aux Têtes couronnées. On pourroit appliquer ici à Philippe ce qui a été dit de César : *Qu'il* [a] *se servoit aussi bien de la plume, que de l'épée.*

La Lettre est trop longue, & d'ailleurs trop remplie de faits particuliers mais importans, pour la pouvoir donner ici par extraits, & en faire un abrégé suivi. J'en raporterai seulement un endroit, qui suffira pour juger du reste.

a Eodem animo dixit, quo bellavit. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

» Au tems de nos ruptures les plus dé-
» clarées, dit Philippe aux Athéniens,
» vous vous contentiez de lâcher contre
» moi vos armateurs, d'arréter & de
» vendre les Négocians qui venoient
» trafiquer dans mes Etats, de favoriser
» quiconque me traversoit, d'infester par
» vos courses les terres de mon obéissan-
» ce. Mais aujourd'hui vous poussez l'in-
» justice & la haine jusqu'à envoier mê-
» me au Persan des Ambassadeurs, pour
» l'engager à me déclarer la guerre. Et
» c'est ce qui doit paroitre bien étonnant.
» Car, avant qu'il eût subjugué l'Egypte
» & la Phénicie, vous aviez solennelle-
» ment résolu, que s'il lui arrivoit de
» tenter quelque nouvelle entreprise,
» vous m'inviteriez indistinctement avec
» tous les autres Grecs, à réunir nos for-
» ces contre lui. Et néanmoins en ce
» jour, vous poussez votre haine jusqu'à
» négocier avec lui une alliance contre
» moi. Jadis vos peres, comme je l'en-
» tends dire, imputoient au fils de Pisis-
» trate comme un crime irrémissible,
» d'avoir appellé le Persan contre les
» Grecs : & vous cependant, vous ne
» rougissez pas de vous permettre ce que
» vous ne cessâtes de condanner en la
» personne de vos Tyrans.

La Lettre de Philippe valoit un bon manifeste, & donnoit aux Pensionnai-

res

res qu'il avoit dans Athénes beau jeu pour le justifier dans l'esprit d'un peuple fort disposé à se soulager des inquiétudes politiques, & plus ennemi de la dépense & du travail, que de l'usurpation & de la tyrannie. L'ambition démesurée de Philippe, & le zêle éloquent de Démosthéne, étoient continuellement aux prises. Il n'y avoit entre eux ni paix, ni tréve. L'un avoit grand soin de couvrir d'un prétexte spécieux ses entreprises & ses infractions : l'autre, d'en déveloper les véritables motifs à un peuple dont les résolutions & les mouvemens influoient beaucoup sur la destinée de la Gréce. Ici Démosthéne comprit l'importance d'effacer au plutôt les premiéres impressions que la lecture de cette Lettre pouvoit faire sur l'esprit des Athéniens. Ce zélé Républicain remonte précipitamment dans la Tribune : y prend d'abord le ton affirmatif, qui souvent fait plus de la moitié de la preuve, & quelquefois la preuve entiére, aux yeux de la multitude; attache aux plaintes améres de Philippe l'idée d'une déclaration de guerre dans les formes; & pour encourager ses citoiens, pour les remplir de confiance dans la résolution qu'il leur inspire, il les assure que tout leur annonce la ruine prochaine de Philippe, dieux, Grecs, Perses, Macédoniens, &

Philippe lui-même. Démosthéne, dans cette harangue, se dispense des régles de la réfutation exacte : il élude le combat de faits, qui pourroit paroitre désavantageux, tant Philippe les avoit bien arrangés, & fortifiés de preuves qui paroissoient sans réplique.

Voici la conclusion que cet Orateur tire de tous ses raisonnemens. » Convaincus de ces vérités, Athéniens, & fortement persuadés qu'il ne nous est plus permis de dire que nous avons la paix, (car Philippe vient de nous déclarer la guerre par sa lettre ; & il y a lontems que par sa conduite il nous la fait) vous devez ne ménager ni le trésor de l'Etat, ni le bien des particuliers ; mais, lorsque l'occasion le demandera, vous rendre tous en diligence sous vos enseignes, & mettre à votre tête de meilleurs Généraux qu'auparavant. Car il ne faut pas qu'aucun de vous s'imagine que les mêmes hommes qui ont ruiné vos affaires, pourront les relever & les rétablir. Songez quelle infamie c'est qu'un homme sorti de Macédoine méprise les périls au point, que pour aggrandir son empire, il se jette au fort de la mêlée, & qu'il en sorte criblé de blessures ; & que des Athéniens, à qui de droit héréditaire il appartient de n'obéir à personne, & de faire la loi aux autres

» les armes à la main ; que des Athé-
» niens, dis-je, par découragement &
» par nonchalance dégénérent de la gloi-
» re de leurs ancêtres, & abandonnent
» les intérêts de leur patrie.

Dans le tems même qu'on examinoit cette affaire, on apprit la maniére indigne dont Charès avoit été reçu par les Alliés, ce qui excita un murmure général parmi le peuple, & transporté d'indignation il se repentit fort d'avoir envoié du secours à Byzance. Alors Phocion se levant, dit » qu'il ne faloit point se met-
» tre en colére contre la défiance des Al-
» liés, mais contre la conduite des Gé-
» néraux qui y donnoient lieu. Car ce
» sont ceux-ci qui vous rendent odieux
» & formidables à ceux même qui ne sau-
» roient se sauver sans votre secours. « En effet Charès, comme nous l'avons déja dit, étoit un Capitaine sans valeur & sans science militaire. Tout son mérite consistoit à s'être rendu puissant auprès du peuple par un air de confiance & de hardiesse. Sa présomption lui cachoit son incapacité, & une avarice sordide lui fit faire autant de fautes que d'entreprises.

Plut. in Phoc. p. 748.

Le peuple, frapé de ce discours, changea d'avis sur l'heure, & ordonna que Phocion allât lui-même avec de nouvelles forces au secours des Alliés dans l'Hellespont. Ce choix contribua plus

AN M. 3665.
AV. J. C. 339.

que tout au ſalut de Byzance. La réputation de Phocion étoit déja fort grande, non ſeulement pour ſa bravoure & ſon habileté dans l'art militaire, mais encore plus pour ſa probité & ſon déſintéreſſement. Les Byzantins lui ouvrirent leurs portes avec joie, & logérent ſes ſoldats dans leurs propres maiſons, comme s'ils euſſent été leurs freres & leurs enfans. Les ſoldats & les Officiers Athéniens, touchés de la confiance qu'on avoit en leur bonne foi, ſe montrérent très-ſages, très-modeſtes, & entiérement irréprochables dans leur conduite. Ils ne ſe firent pas moins admirer par leur courage, & dans toutes les attaques qu'ils eurent à ſoutenir, on vit des ſoldats intrépides, & que la vûe même du danger animoit. La prudence de Phocion, ſecondée par la valeur de ſes troupes, obligea bientôt Philippe d'abandonner ſon entrepriſe ſur Byzance & Périnthe. Il fut chaſſé de l'Helleſpont, après y avoir perdu beaucoup de ſa réputation : car, juſques-là, il avoit paſſé pour invincible, & rien n'avoit oſé tenir devant lui. Phocion lui prit quelques vaiſſeaux, recouvra quelques places fortes où il avoit mis garniſon, & aiant fait des deſcentes en pluſieurs endroits de ſes terres, il pilla tout le plat pays, juſqu'à ce que des troupes s'étant aſſemblées pour arréter ſes cour-

Diod. l. 16. pag. 468.

ses, il fut obligé de se retirer après avoir été blessé.

Les Byzantins & les Périnthiens marquérent au peuple d'Athénes leur reconnoissance par un Décret très-honorable, que Démosthéne nous a conservé dans une de ses harangues, & dont je raporterai ici la teneur dans son entier. » Sous » le Pontife Bosphoricus *, Damagéte, » après avoir demandé au Sénat la per» mission de parler, a dit en pleine as» semblée : Attendu qu'aux tems passés » la bienveillance constante du peuple » d'Athénes envers les Byzantins & les » Périnthiens, unis entr'eux & d'allian» ce & d'origine, ne se démentit jamais » en aucun cas; que cette bienveillance, » déja signalée tant de fois, a tout ré» cemment éclaté, lorsque Philippe de » Macédoine, armé pour la destruction » entiére de Byzance & de Périnthe, bat» toit nos murailles, bruloit nos campa» gnes, coupoit nos forêts; qu'en ce » tems de calamité, ce peuple bienfai» sant nous a secouru avec une flote de » six-vingts voiles, chargée de vivres, » d'armes, & de troupes; qu'il nous a » sauvés des derniers périls; qu'enfin il » nous a rétablis dans la paisible posses» sion de notre gouvernement, de nos » loix, & de nos tombeaux : Les Byzan» tins & les Périnthiens, par un Décret,

Demosth. pro Ctesiph. p. 487. 488.

* *C'étoit apparemment le premier Magistrat.*

» accordent aux Athéniens la liberté de
» s'établir dans les Etats de Périnthe &
» de Byzance, de s'y marier, d'y acque-
» rir des terres, & d'y jouir de toutes les
» prérogatives de Citoien : Leur oc-
» troient de plus une place diſtinguée
» aux ſpectacles, & le droit de ſéance
» ſoit dans le corps du Sénat, ſoit dans
» l'aſſemblée du peuple, auprès des Pon-
» tifes : Entendent que tout Athénien,
» qui voudra ſe domicilier dans l'une
» ou l'autre ville, jouiſſe d'une entiére
» exemtion d'impôts, & d'autres char-
» ges de l'Etat; que ſur le port l'on érige
» trois ſtatues de ſeize coudées chacune,
» qui repréſenteront le peuple d'Athénes
» couronné par le Peuple de Byzance &
» par le Peuple de Périnthe : Que d'ail-
» leurs on envoie des préſens aux quatre
» Jeux ſolennels de la Gréce, & qu'on
» y proclame la Couronne que nous
» avons décernée au peuple d'Athénes:
» enſorte que la même cérémonie ap-
» prenne à tous les Grecs, & la magna-
» nimité des Athéniens, & la recon-
» noiſſance des Périnthiens & des Bizan-
» tins.

Les peuples de la Querſonnéſe firent un Décret pareil, dont voici la teneur :
» Entre les peuples que la Querſonnéſe
» comprend, les habitans de Seſte, d'E-
» léonte, de Madyte, & d'Alopéconnéſe,

» décernent au peuple & au Sénat d'A-
» thénes une couronne d'or de soixante talens, & dressent deux autels, savoir; » l'un à la déesse de la Reconnoissance, » & l'autre aux Athéniens, pour avoir, » par le plus insigne de tous les bien- » faits, affranchi du joug de Philippe » les peuples de la Quersonnése, & les » avoir rétablis dans la possession de leur » patrie, de leurs loix, de leur liberté, » & de leurs temples : Bienfait, dont ils » garderont éternellement la mémoire, » & qu'ils ne cesseront jamais de recon- » noitre selon toute l'étendue de leur » pouvoir. Ce qu'en plein Sénat ils ont » unaniment résolu.

Soixante mille écus.

Philippe, après avoir été obligé de lever le siége de Byzance, marcha contre Athéas, roi des Scythes, dont il avoit reçu quelque mécontentement personnel, & mena son fils avec lui dans cette expédition. Quelque nombreuse que fût l'armée des Scythes, il en vint facilement à bout. Le butin fut considérable. Il consistoit, non en or ou en argent, dont cette nation avoit le bonheur d'ignorer encore l'usage & le prix, mais en bétail, en chevaux, & en un grand nombre de femmes & d'enfans.

Justin. lib. 9. cap. 2. 3.

A son retour de la Scythie, les Triballes, peuples de la Moesie, lui disputérent le passage, prétendant avoir leur

part au butin qu'il emmenoit. Il en fallut venir aux mains. Le combat fut rude & fort sanglant, & il y demeura beaucoup de monde sur la place de part & d'autre. Le Roi même y fut blessé à la cuisse, & du même coup son cheval fut tué sous lui. Alexandre accourut au secours de son pere, & le couvrant de son bouclier, il tua ou mit en fuite tous ceux qui venoient se jetter sur lui.

§. VI. *Philippe, par ses intrigues, vient à bout de se faire nommer dans le Conseil des Amphictyons, Généralissime des Grecs. Il s'empare d'Élatée. Les Athéniens & les Thébains, allarmés par la prise de cette ville, se liguent contre Philippe. Celui-ci fait des propositions de paix, que Démosthéne fait rejetter. La bataille se donne à Chéronée, & Philippe y remporte une célébre victoire. Procès intenté à Démosthéne par Eschine. Celui-ci est condanné, & se retire en exil à Rhodes.*

An. M. 3666. L'ATTAQUE de Byzance avoit été à
Av. J. C. 338. Athénes comme une rupture absolue, & une déclaration de guerre ouverte.
Plut in Le Roi de Macédoine, qui en craignoit
Phoc. p. 748. les suites, & qui redoutoit extrêmement la puissance des Athéniens, dont il s'étoit gratuitement attiré la haine, fit parler d'accommodement & de paix, pour

calmer leur émotion & leur ressentiment. Phocion, moins soupçonneux, & qui craignoit l'incertitude des événemens de la guerre, étoit d'avis qu'on acceptât ses offres : mais Démosthéne qui avoit mieux étudié le caractére de Philippe, & qui étoit persuadé que, selon sa coutume, il ne songeoit qu'à amuser & à tromper les Athéniens, les empécha de préter l'oreille à aucune proposition de paix.

Ce Prince avoit un pressant intérêt de terminer au plutôt cette guerre, qui le tenoit dans une grande inquiétude, & le désoloit, sur-tout par les courses fréquentes des armateurs Athéniens, qui infestoient la mer voisine de ses Etats. Ils interrompoient absolument tout le commerce. Ils empéchoient qu'on ne pût transporter au-dehors rien de ce qui croissoit dans la Macédoine, & qu'on apportât au-dedans rien de ce qui manquoit à ce Roiaume. Philippe sentoit qu'il lui seroit impossible de mettre fin à cette guerre, & de se délivrer des incommodités qu'elle lui causoit, qu'en soulevant les Thessaliens & les Thébains contre Athénes. Il ne pouvoit l'attaquer avec avantage ni par mer, ni par terre. Ses forces maritimes, en ce tems-là, étoient inférieures à celles de cette République ; & le chemin, pour s'avancer par terre vers l'Attique, lui demeuroit fermé,

Demosth. pro Ctesiph. p. 497. 498.

tant que les Thessaliens ne s'attacheroient point à sa suite, & que les Thébains ne lui ouvriroient point un passage. Si, pour les engager à se déclarer contre Athénes, il n'eût allégué que l'unique motif de son inimitié particuliére, il comprenoit bien qu'il n'ébranleroit personne. Que si, sous le prétexte spécieux d'épouser leur querelle commune, il pouvoit une fois les déterminer à l'élire pour Chef, il espéroit de les entraîner plus facilement ou par la persuasion, ou par la fraude.

Voila quel étoit son but & son dessein, dont il lui importoit infiniment de ne laisser entrevoir aucune trace, & de ne point faire naître contre lui le plus léger soupçon. Il avoit dans toutes les villes des pensionnaires à gages, qui lui donnoient avis de tout, & qui le servoient fort utilement : aussi les paioit-il bien. Par leur moien il suscita une querelle aux Locriens Ozoles, appellés autrement, *les Locriens d'Amphisse*, du nom de la ville d'Amphisse leur Capitale. Leur pays étoit entre l'Etolie & la Phocide. On les accusa d'avoir profané une terre sacrée en labourant une campagne nommée *la campagne Cyrrhée*, qui étoit tout près du temple de Delphes. Nous avons vu qu'un pareil sujet de plainte avoit donné lieu à la premiére

Guerre sacrée. L'affaire devoit être portée au tribunal des Amphictyons. S'il y eût emploié en sa faveur quelque Agent connu ou suspect, il voioit bien qu'à coup sûr les Thébains & les Thessaliens soupçonneroient sa manœuvre, & que tous indubitablement se tiendroient sur leurs gardes.

Il s'y prit d'une maniére plus fine, en conduisant sourdement son dessein par des souterrains qui en déroboient toute connoissance. Par le moien des pensionnaires qu'il avoit à Athénes, il avoit fait nommer pour *Pylagore* Eschine, qui lui étoit entiérement vendu. On appelloit ainsi ceux que les villes Grecques députoient à l'assemblée des Amphictyons. Dès qu'il y fut arrivé, il travailla d'autant plus efficacement pour Philippe, qu'on se défioit moins d'un citoien d'Athénes ouvertement déclarée contre ce Prince. Sur ses remontrances, on ordonna une descente sur les lieux, pour visiter la terre dont les Amphissiens avoient été jusques-là regardés comme possesseurs légitimes, & qu'on les accusoit maintenant d'avoir usurpée par un impie sacrilége.

Pendant que les Amphictyons visitoient la campagne litigieuse, les Locriens tombent sur eux à l'improviste, les accablent d'une grêle de traits, & les obligent de

prendre la fuite. Un attentat si déclaré alluma la haine & la guerre contre ces Locriens. Cottyphe, un des Amphictyons, mit en campagne l'armée qu'ils destinoient à châtier les mutins. Comme plusieurs avoient manqué au rendez-vous, elle se retira sans avoir rien fait. Dans l'assemblée suivante des Amphictyons, l'affaire fut remise sérieusement en délibération. C'est-là que les Orateurs, gagnés déja par Philippe auparavant, prouvérent aux Députés, par un discours étudié, qu'il faloit, ou qu'ils se cottisassent eux-mêmes pour soudoier des étrangers, & châtier les réfractaires; ou qu'ils élussent Philippe pour leur Général. Les Députés, pour épargner à leurs Républiques la dépense, les fatigues, & les dangers de la guerre, prirent ce dernier parti. Par un Décret public, *on envoie à Philippe de Macédoine des Ambassadeurs, qui, au nom d'Apollon & des Amphictyons, réclament son assistance, le pressent de ne pas négliger les intérêts de ce Dieu, dont se jouent les impies Amphissiens, & lui notifient qu'à ce dessein tous les Grecs aggrégés au corps des Amphictyons, l'élisent leur Général, avec plein pouvoir d'agir comme bon lui semblera.*

C'étoit à quoi Philippe aspiroit depuis lontems, & où tendoient tous ses desseins, & toutes les batteries qu'il avoit

dressées jusques-là. Il ne perd donc point de tems. Il assemble incontinent ses troupes, & sous une feinte marche vers la campagne de Cyrrhée, après quelques légéres expéditions, oubliant & Cyrrhéens & Locriens, qui n'avoient servi que de prétexte à son voiage, & dont il se soucioit peu, il s'empare d'Elatée, la plus grande ville de toute la Phocide, sur le fleuve Céphise, & la mieux située pour tenir en bride les Thébains. Ceux-ci commencérent à ouvrir les yeux, & virent ce qu'ils avoient à craindre.

Cette nouvelle étant arrivée à Athénes vers le soir, y répandit la fraieur. Le lendemain dès le matin on convoque l'assemblée. Le Héraut, selon la coutume, demande à haute voix : *Qui veut monter dans la Tribune?* Personne ne se présente. Il répéte à plusieurs reprises l'invitation : personne encore ne se léve, quoique tous les Généraux & tous les Orateurs fussent présens ; & qu'à cris redoublés, la voix commune de la patrie conjurât d'ouvrir un salutaire conseil. Car, dit Démosthéne de qui ce récit est tiré, lorsque la voix du Héraut crie au nom des Loix, elle doit justement être réputée pour la voix de la patrie. Dans ce silence général, causé par l'allarme où l'on étoit, Démosthéne, animé par la vûe même d'un danger si pressant, monte

Demosth. pro Ctesiph. p. 501-504. Diod. l. 16. p. 474-477.

dans la Tribune, & travaille à rassurer l'esprit des Athéniens, & à leur inspirer des sentimens conformes à la conjoncture présente & aux besoins de l'Etat. Aussi habile politique, que grand Orateur, il forme sur le champ, par l'étendue d'un génie supérieur, un avis qui embrasse tout ce que doivent faire les Athéniens au-dedans & au-dehors, sur terre & sur mer.

Ils étoient à l'égard des Thébains dans une double erreur, dont il tâche de les détromper. Ils les croioient attachés inséparablement à Philippe d'inclination & d'intérêt : il leur montre que le plus grand nombre d'entre eux n'attend qu'une occasion pour se déclarer contre lui, & que la prise d'Elatée leur a appris ce qu'ils en doivent attendre. D'un autre côté, ils regardoient ces mêmes Thébains comme leurs plus anciens & leurs plus dangereux ennemis, & ne pouvoient se résoudre à leur donner du secours dans l'extrême danger dont ils étoient menacés. Il est vrai qu'il y avoit toujours eu une haine déclarée entre les Thébains & les Athéniens ; & elle alloit si loin, que Pindare aiant * loué dans

* *Il avoit appellé Athénes* une ville florissante & célébre, le rempart de la Gréce. Λἰπαραὶ καὶ ἀοίδιμοι Ἑλλάδος ἔρεισμα, κλειναὶ Ἀθῆναι. *Les Athéniens, non contens de dédommager ce Poéte, & de lui envoier de quoi paier l'amende, lui érigérent une statue.*

un de ſes ouvrages la ville d'Athénes, les Thébains le condannérent à une groſſe amende. Démoſthéne, malgré des préventions ſi fortement enracinées dans les eſprits, ſe déclare pourtant en leur faveur, & prouve aux Athéniens qu'il s'agit de leur propre intérêt, & qu'ils ne peuvent rien faire de plus agréable à Philippe que de lui abandonner Thébes, dont la ruine lui ouvrira un chemin aſſuré vers Athénes.

Démoſthéne leur développe enſuite les vûes que Philippe a eues en s'emparant de cette place. « Que veut-il donc, » & pourquoi a-t-il envahi Elatée ? Il » veut, d'un côté, par la montre d'une » armée, & par l'approche des attirails » de guerre autour de Thébes, encoura» ger ſa faction, lui inſpirer plus d'au» dace; d'autre part, fraper du contre» coup la faction oppoſée, & l'étourdir » tellement, qu'il ſoit en état de la ſub» juguer, ou par la terreur, ou par la » force. Philippe vous preſcrit, par ſon » exemple, le plan que vous devez ſui» vre. Aſſemblez ſous Eleuſis un corps » d'Athéniens en âge de ſervir, & ſou» tenez-les par votre cavalerie. Par cette » démarche, vous apprendrez à toute la » Gréce, que vous avez les armes à la » main; & vous inſpirerez aux partiſans

» que vous avez à Thébes une égale con-
» fiance pour faire valoir leurs raisons,
» & pour tenir tête au parti opposé,
» lorsqu'ils verront, qu'ainsi que ceux
» qui vendent leur patrie à Philippe ont
» dans Elatée des troupes toutes prêtes à
» les appuier au besoin, de même ceux
» qui veulent combattre pour la liberté
» vous ont à leur porte tout prêts à les
» défendre en cas d'attaque ». Démosthéne ajouta qu'il faloit sur le champ envoier des Ambassadeurs vers les peuples de la Gréce, & sur-tout vers les Thébains, pour les engager à former une ligue commune contre Philippe.

Un avis si sage, si salutaire, fut suivi dans tous ses chefs, & en conséquence on forma un Décret, où, après avoir raporté les différentes entreprises par lesquelles Philippe avoit donné atteinte à la paix, on continue ainsi: » C'est pour-
» quoi le Sénat & le peuple d'Athénes,
» attentifs à la magnanimité de leurs an-
» cêtres, qui préféroient la liberté de la
» Gréce au salut de leur propre patrie,
» ont résolu, qu'après avoir fait des
» priéres & des sacrifices pour invoquer
» les Dieux & les demi-Dieux tutélaires
» d'Athénes & de l'Attique, on mette
» en mer deux cens voiles; qu'au plutôt
» l'Amiral de leur flote aille croiser en

» deçà des Thermopyles, tandis qu'avec » un bon corps d'infanterie & de cavalerie, les Généraux de terre iront camper aux environs d'Eleusis : Que l'on » envoie aussi des Ambassadeurs aux autres Grecs, à commencer d'abord par » les Thébains, car ce sont eux que Philippe menace de plus près : Qu'on les » exhorte à ne redouter en aucune sorte » Philippe, mais à maintenir avec courage leur indépendance particuliére, & » la liberté commune de toute la Gréce: » & qu'on leur déclare, que si autrefois » quelque mécontentement a refroidi » l'amitié réciproque entr'eux & nous, » le peuple d'Athénes, oubliant le passé, » les assistera maintenant & d'hommes, » & d'argent, & de traits, & de toute » sorte d'armes, convaincu que les Grecs » naturels peuvent avec honneur s'entre-» disputer la prééminence; mais qu'ils » ne peuvent, sans flétrir la gloire des » Grecs, & sans déroger à la vertu de » leurs ancêtres, se laisser dépouiller de » cette prééminence par un étranger, ni » consentir à un si honteux asservissement.

Démosthéne, qui étoit à la tête de l'Ambassade, partit sur le champ pour Thébes, & il n'y avoit pas de tems à perdre, car en deux jours Philippe pouvoit arriver dans l'Attique. Ce Prince en-

Plut. in Demosth. p. 853. 854.

voia auſſi ſes Ambaſſadeurs à Thébes. Python * tenoit parmi eux la premiére place, & ſe diſtinguoit tellement par ſon éloquence vive & perſuaſive, à laquelle il étoit difficile de réſiſter, qu'auprès de lui les autres Députés ne faiſoient que bégayer: mais il trouva ici ſon maître.

Demoſth. in orat. pro Coron. p. 509.

Auſſi Démoſthéne, dans une harangue où il raporte les ſervices qu'il a rendus à la République, fait ſonner celui-ci fort haut, & place à la tête de ſes exploits politiques, l'heureux ſuccès de cette importante négociation.

Demoſth. ibid.

Il étoit d'une extrême conſéquence pour Athénes d'attirer dans la ligue les Thébains, qui étoient voiſins de l'Attique & la couvroient, qui avoient des troupes très-aguerries, & qui depuis les célébres victoires de Leuctres & de Mantinée, tenoient le premier rang parmi les peuples de la Gréce pour la bravoure & la ſcience militaire. La choſe n'étoit pas aiſée, tant à cauſe des grands ſervices qu'ils avoient reçus encore tout récemment de Philippe pendant la guerre de la Phocide, qu'à cauſe de l'antipathie ancienne & déclarée entre Thébes & Athénes.

Les Députés de Philippe parlérent les

* *Ce Python étoit de Byzance. Il avoit obtenu le droit de bourgeoiſie à Athénes, puis s'étoit tourné du côté de Philippe.* Demoſth. pag. 193. & 745.

premiers. Ils exposérent & mirent dans tout leur jour, & les bienfaits dont Philippe avoit comblé les Thébains, & les maux sans nombre qu'Athénes leur avoit fait souffrir. Ils leur représentérent vivement les grands avantages qu'ils pouvoient attendre du ravage de l'Attique, dont les troupeaux, les biens, & la puissance passeroient dans leur ville, au lieu qu'en se liguant avec Athénes, la Béotie deviendroit le théâtre de la guerre, & éprouveroit seule les pertes, les ravages, les incendies, & tous les autres malheurs qui en sont une suite inévitable. Ils conclurent en demandant, ou que les Thébains joignissent leurs armes à celles de Philippe contre les Athéniens, ou qu'au moins ils lui livrassent un passage sur leurs terres pour entrer dans l'Attique.

L'amour de la patrie, & une juste indignation contre la mauvaise foi & les usurpations de Philippe, animoient déja assez Démosthéne : mais la vûe d'un Orateur, qui sembloit vouloir lui disputer l'honneur de la parole, enflamma encore son zêle, & lui préta une nouvelle vivacité. Il opposa aux raisonnemens captieux de Python les actions mêmes de Philippe, & sur-tout la prise d'Elatée en dernier lieu, qui découvroient clairement ses desseins. Il le représenta comme un Prince inquiet, entreprenant, ambitieux,

artificieux, perfide, dont le plan étoit d'envahir toute la Gréce; mais qui, pour y réussir plus sûrement, étoit attentif à n'en attaquer les peuples que les uns après les autres: dont les prétendus bienfaits étoient des piéges tendus à la crédulité des peuples qui ne le connoissoient pas, pour désarmer ceux dont le zêle pour la liberté publique pourroit être un obstacle à ses entreprises. Il leur fit comprendre que la conquête de l'Attique, loin de satisfaire l'insatiable avidité de cet usurpateur, ne serviroit que de degré pour assujettir Thébes, & les autres villes de la Gréce. Qu'ainsi l'intérêt des deux Républiques, devenu désormais inséparable, demandoit qu'on oubliât parfaitement les anciens sujets de mécontentement, pour réunir toutes leurs forces contre l'ennemi commun.

Theopomp. apud Plut. in vit. Demosth. pag. 854.

Les Thébains n'hésitérent pas lontems à prendre leur parti. La forte éloquence de Démosthéne, dit un Historien, soufflant dans leurs ames comme un vent impétueux, y ralluma le zêle de la patrie & l'amour de la liberté avec tant d'ardeur, que bannissant de leur esprit toute pensée de crainte, de prudence, de reconnoissance, ils furent transportés & ravis par son discours comme par une espéce d'enthousiasme, & uniquement enflammés de l'amour de la belle

gloire. On voit ici ce que peut ſur les eſprits le talent de la parole, ſur-tout quand il eſt accompagné d'amour & de zéle pour le bien public. Un ſeul homme régloit tout à ſon gré dans les aſſemblées d'Athénes & de Thébes, également aimé, reſpecté, & autoriſé dans ces deux villes.

Philippe, déconcerté par la réunion de ces deux peuples, envoia des Ambaſſadeurs à Athénes pour les engager à ne point armer, & à vivre avec lui en bonne intelligence. Mais les eſprits étoient trop aigris & trop juſtement allarmés, pour qu'on écoutât aucune propoſition, & l'on ne ſe fioit point à la parole d'un Prince qui ne cherchoit qu'à tromper. Ainſi tout ſe prépara à la guerre, & les troupes montroient une ardeur incroiable. Des perſonnes mal intentionnées eſſaiérent de l'éteindre ou de la refroidir par le récit de funeſtes préſages, & de terribles prédictions qu'on mettoit dans la bouche de la Prêtreſſe de Delphes. Mais Démoſthéne, plein de confiance dans les armes des Grecs, & merveilleuſement encouragé par le nombre & par la valeur des troupes qui ne demandoient qu'à voir l'ennemi, ne leur permettoit point de s'amuſer à tous ces oracles & à toutes ces frivoles prédictions. C'eſt pour lors qu'il dit que la Pythie *philippiſoit*,

faiſant entendre par ce mot que c'étoit l'argent de Philippe qui cauſoit l'enthouſiaſme de la Prêtreſſe, qui lui ouvroit la bouche, & qui faiſoit parler le dieu à ſon gré. Il faiſoit ſouvenir les Thébains de leur Epaminondas, & les Athéniens de leur Périclès, qui regardoient ces oracles & ces prédictions comme de vains épouventails, & ne conſultoient que la raiſon. L'armée d'Athénes partit donc ſur le champ, & ſe mit en marche. Les Thébains, ſurpris d'une ſi promte diligence, s'y joignirent, & tous enſemble attendirent l'ennemi.

Philippe, de ſon côté, n'aiant pu ni empécher les Thébains de ſe joindre à ceux d'Athénes, ni porter ceux-ci à faire alliance avec lui, après avoir réuni toutes ſes troupes, entra dans la Béotie. Il avoit trente mille hommes de pié, & deux mille chevaux. L'armée des ennemis n'étoit pas tout-à-fait ſi nombreuſe. On peut dire que de part & d'autre le courage des ſoldats étoit égal : mais le mérite des Chefs ne l'étoit pas. Et qui pouvoit-on alors comparer à Philippe ? Iphicrate, Chabrias, Timothée, fameux Chefs des Athéniens, n'étoient plus. Phocion auroit pu lui tenir tête : mais, outre que cette guerre avoit été engagée contre ſon avis, la faction contraire lui avoit donné l'excluſion, &

avoit fait nommer pour Généraux Charès qui étoit absolument décrié, & Lysiclès qui ne se distinguoit que par une téméraire & présomptueuse audace. C'est par le choix de tels Chefs, auquel la cabale seule a part, que se prépare la ruine des Etats.

Les deux armées campérent près de Chéronée ville de Béotie. Philippe donna le commandement de son aile gauche à son fils Alexandre, âgé pour lors de seize ou dix-sept ans, aiant mis auprès de lui les plus habiles Officiers qu'il eût: & lui, il se chargea de la droite. Dans l'autre armée les Thébains formoient l'aile droite, & les Athéniens la gauche.

Au lever du soleil, on donna de part & d'autre les signaux. Le combat fut rude & opiniâtre, & la victoire balança lontems entre les deux partis, chacun faisant des efforts extraordinaires de courage & de bravoure. Alexandre, qui dès lors animé d'un beau feu cherchoit à se signaler, pour répondre à la confiance de son pere sous les yeux de qui il combattoit, & faisoit le premier essai du commandement, montra dans cette bataille toute la capacité d'un vieux Général, & le courage déterminé d'un jeune Officier. Ce fut lui qui enfonça, après une longue & vigoureuse résistance, *le bataillon sacré* des Thébains, qui étoit

l'élite de leur armée. Le reste des troupes, qui étoient autour d'Alexandre, animé par son exemple, acheva de la mettre en déroute.

A l'aile droite, Philippe, qui ne vouloit pas céder à son fils, chargea vivement les Athéniens, & commença à les ébranler, & à leur faire perdre du terrain. Mais ils reprirent bientôt courage, & regagnérent leur premier poste. Lysiclès, l'un des deux Généraux, aiant enfoncé quelques troupes du centre des Macédoniens, se crut déja victorieux, & plein d'une téméraire confiance, il s'écria : *Allons, camarades, poursuivons-les jusques dans la Macédoine.* Philippe s'appercevant que les Athéniens, au lieu de profiter de leur avantage pour prendre sa Phalange en flanc, suivoient ses troupes avec trop d'ardeur, dit froidement : *Les Athéniens ne savent pas vaincre.* Aussitôt il donne ordre à sa Phalange de se replier sur une petite hauteur ; & voiant que les Athéniens en désordre s'abandonnoient à la poursuite de ceux qu'ils avoient enfoncés, il va fondre sur eux avec sa Phalange, & les prenant en queue & en flanc, les met en déroute. Démosthéne, plus grand homme d'Etat que grand homme de guerre, & plus capable de donner dans ses discours de salutaires conseils que de les soutenir par un

[1] Polyæn. Strateg. lib. 4.

un courage intrépide, prit la fuite avec les autres, & jetta bas ses armes. On prétend même que pendant qu'il fuioit, sa robe s'étant accrochée à un chardon, il crut que c'étoit quelque ennemi qui l'arrétoit, & cria : *Donnez-moi la vie.* Il demeura sur la place plus de mille Athéniens, & l'on en fit prisonniers plus de deux mille, parmi lesquels se trouva l'Orateur Démade. La perte ne fut pas moindre du côté des Thébains.

Plut. in vit. decem orat. p. 845.

Philippe, après avoir érigé un trophée, & offert aux dieux un sacrifice en action de graces pour la victoire qu'il venoit de remporter, distribua des récompenses aux Officiers & aux soldats, à chacun selon son mérite & son rang.

La maniére dont il se conduisit après le gain de la bataille, montre qu'il est bien plus aisé de vaincre des ennemis armés, que de se vaincre soi-même, & que de surmonter ses passions. Au sortir d'un grand repas qu'il avoit donné aux Officiers, enivré également de joie & de vin, il se transporta sur le champ de bataille, & là, insultant à tous ces morts dont la terre étoit couverte, il mit en chant le commencement d'un Décret que Démosthéne avoit dressé pour exciter les Grecs à cette guerre, & chanta en battant la mesure : *Démosthéne Péanien, fils de Démosthéne, a dit.* Il n'y eut per-

ſonne qui ne fût choqué de voir le Prince ſe deshonorer lui même & flétrir ſa gloire par une baſſeſſe ſi indigne d'un Roi & d'un vainqueur: mais tous gardoient le ſilence. L'Orateur Démade, du nombre des priſonniers, mais toujours libre, fut le ſeul qui osât lui en faire ſentir l'indécence. *Eh Seigneur*, lui dit-il, *la fortune vous aiant donné le rôle d'Agamemnon, comment ne rougiſſez-vous point de jouer celui de Therſite?* Cette parole, pleine d'une généreuſe liberté, lui ouvrit les yeux, & le fit rentrer en lui-même. Loin de ſavoir mauvais gré à Démade, il l'en eſtima encore davantage, lui fit toute ſorte d'amitiés, & le combla d'honneur.

Depuis ce tems-là il parut changer entiérement d'eſprit & de conduite, comme [a] ſi, dit un Hiſtorien, la cônverſation de Démade eût adouci ſon humeur, & l'eût familiariſé avec les graces Attiques. Il renvoia libres tous les priſonniers Athéniens, ſans exiger d'eux aucune rançon; & leur donna à la plupart des habits, dans la vûe de gagner, par ce bon traitement, une République auſſi puiſſante que celle d'Athénes. En quoi, ſelon Polybe, il remporta un ſecond triomphe, plus glorieux pour lui & même plus avantageux que le premier. Car, dans le com-

Polyb. lib. 5. pag. 359.

a Ὑπὸ τῆς Δημάδου καθομιληθέντα ταῖς Ἀττικαῖς χάρισι. *Diod.*

bat, son courage n'avoit vaincu que ceux qui s'y trouvérent présens : ici sa bonté & sa clémence lui gagnérent la Ville entiére, & lui soumirent tous les cœurs. Il renouvella avec les Athéniens l'ancien traité d'amitié & d'alliance, & accorda la paix aux Béotiens, après avoir laissé une bonne garnison dans Thébes.

On dit qu'Isocrate, le plus célébre Rhéteur de ce tems-là, qui aimoit tendrement sa patrie, ne put survivre à la perte & à la honte qu'elle venoit de souffrir dans la bataille de Chéronée. Dès qu'il en eut reçu la nouvelle, ne sachant point comment Philippe useroit de sa victoire, & voulant mourir libre, il avança sa fin en cessant de prendre aucune nourriture. Il étoit âgé de quatre-vingts dix-huit ans. J'aurai lieu de parler ailleurs de son stile & de ses ouvrages.

Plut. in Isocrat. pag. 837.

Démosthéne paroissoit la principale cause du terrible échec qu'Athénes venoit de recevoir, & qui porta un coup mortel à sa puissance dont elle ne se releva jamais. Dans le moment même que l'on apprit cette sanglante défaite qui intéressoit tant de familles ; lorsqu'il n'auroit pas été surprenant que la multitude, saisie de fraieur & d'allarme, se fût laissé emporter à quelque mouvement de colére aveugle contre celui qu'elle pouvoit regarder en quelque sorte comme l'au-

Demosth. pro Ctesiph. pag. 514. Plut. in Demosth. p. 855.

teur d'une si affreuse calamité : dans ce moment-là même, le Peuple se livra encore entiérement aux conseils de Démosthéne. Les précautions qu'on prit de poser des gardes, de relever les murs, de réparer les fossés, furent prises conformément à ses avis. On le chargea lui-même du soin de pourvoir aux vivres, & de réparer les murs. Il s'acquitta de cette derniére commission avec une générosité qui lui fit beaucoup d'honneur, & pour laquelle dans la suite on lui décerna une couronne d'or à la requête de Ctésiphon, en récompense de ce qu'il avoit fait don à la République d'une somme assez considérable qu'il avoit fournie de son propre fonds pour achever les réparations des murs.

Dans l'occasion dont il s'agit, c'est-à-dire après la bataille de Chéronée, les Orateurs qui étoient contraires à Démosthéne, s'étant élevés contre lui de concert, & l'aiant appellé en justice pour lui faire son procès, le peuple ne se contenta pas de le renvoier absous de toutes leurs charges & accusations, mais le combla encore de plus d'honneur qu'il n'avoit jamais fait : tant la vénération qu'on avoit conçue pour son zêle & pour sa fidélité étoit à l'épreuve des plus funestes revers.

Les Athéniens, peuple naturellement

léger, inégal, & sujet à punir ses fautes & ses négligences en la personne de ceux dont les projets souvent ne manquoient de réussir que par ses lenteurs continuelles dans l'exécution, en couronnant ici Démosthéne au milieu d'une calamité publique dont il paroissoit seul l'auteur, rendent un hommage glorieux à sa capacité & à sa droiture. Par cette démarche pleine de sagesse & de courage, ils semblent en quelque sorte s'avouer à eux-mêmes leur tort de n'avoir ni entiérement ni assez tôt déféré à ses avis, & se reconnoitre seuls coupables de leurs disgraces.

Le peuple ne s'en tint pas là. Les os de ceux qui avoient été tués à la bataille de Chéronée aiant été raportés à Athénes pour y être inhumés, il choisit Démosthéne pour faire l'éloge de ces vaillans hommes, preuve autentique qu'il ne lui attribuoit point le mauvais succès de la bataille, mais à la divine Providence seule, qui dispose des événemens humains comme il lui plait; ce qui fut marqué en termes exprès dans l'inscription gravée sur le tombeau de ces illustres morts.

Plut. ibid. Demosth. pro Ctesiph. pag. 519. 520.

La terre couvre ici ces victimes d'Etat,
Que leur zêle immola dans le fort du combat.

La Gréce, ſur le point de ſe voir aſſervie,
Ne ſe ſauva du joug qu'aux dépens de leur
vie.
Jupiter le voulut. Mortels, aucun effort
Ne peut vous affranchir des volontés du ſort.
Aux dieux ſeuls appartient l'attribut d'impeccable,
Et le droit de jouir d'un bonheur immuable.

Demoſth. pro Cteſiph, pag. 505.

C'eſt la ſolide réponſe que Démoſthéne oppoſe aux reproches qu'Eſchine ne ceſſoit de lui faire ſur la perte de cette bataille. » Attaquez-moi, lui diſoit-il, ſur » les avis que je donnai, mais abſtenez-» vous de me calomnier ſur ce qui arri-» va. Car c'eſt au gré de l'Intelligence ſu-» prême que tout ſe dénoue & ſe termi-» ne; au lieu que c'eſt par la nature des » avis mêmes qu'on doit juger de l'inten-» tion de celui qui les donne. Si donc, » par l'événement, Philippe a vaincu, » ne m'en faites point un crime, puiſque » c'étoit Dieu qui diſpoſoit de la victoi-» re, & non moi. Mais qu'avec une droi-» ture, qu'avec une vigilance, qu'avec » une activité infatigable & ſupérieure à » mes forces, je ne cherchai pas, je ne » mis pas en œuvre tous les moiens où la » prudence humaine peut atteindre, & » que je n'inſpirai pas des réſolutions & » nobles, & dignes d'Athénes, & né-» ceſſaires; montrez-le moi, & alors

» donnez carriére à vos accuſations.

Il emploie enſuite cette figure noble & hardie, qui eſt regardée comme le plus bel endroit de la harangue, & que Longin a tant fait valoir. Démoſthéne veut juſtifier ſa conduite, & prouver aux Athéniens qu'ils n'ont point failli en livrant bataille à Philippe. Il ne ſe contente pas d'apporter froidement l'exemple des grands hommes qui ont combattu pour la même cauſe dans les plaines de Marathon, à Salamine, & devant Platée. Il en uſe bien d'une autre ſorte, dit ce Rhéteur : & tout d'un coup, comme s'il étoit inſpiré d'un dieu, & poſſédé de l'eſprit d'Apollon même, il s'écrie en jurant par ces vaillans défenſeurs de la Gréce : *Non Meſſieurs, non, vous n'avez point failli. J'en jure par ces grands hommes qui ont combattu ſur terre à Marathon & à Platée, ſur mer devant Salamine & Artémiſe ; & tant d'autres, qui tous ont reçu de la République les mêmes honneurs de la ſépulture, & non ceux là ſeulement qui ont réuſſi & remporté la victoire.* Ne diroit-on pas, ajoute Longin, qu'en changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique maniére d'affirmer par des ſermens ſi extraordinaires, il déifie en quelque ſorte ces anciens Citoiens, & fait regarder tous ceux qui meurent de la ſorte comme au-

Ibid. p. 508.

Long. de ſubl. cap. 14.

tant de dieux, par le nom desquels on doit jurer ?

J'ai déja remarqué ailleurs combien ces discours * prononcés solennellement à la gloire de ceux qui étoient morts en combattant pour la liberté, étoient capables d'inspirer à la Jeunesse Athénienne un zêle ardent pour la patrie, & un vif desir de se signaler dans les combats. Une autre cérémonie, observée à l'égard des enfans de ceux dont les peres étoient morts au lit d'honneur, n'étoit pas moins efficace pour exciter à la vertu. Dans une fête célébre où l'on représentoit des spectacles en présence de tout le peuple, un Héraut montoit sur le théâtre pour y produire de jeunes orphelins couverts d'une armure complette, & crioït à haute voix : » Ces jeunes Orphe- » lins, à qui une mort prématurée a ra- » vi au milieu des hazards leurs peres il- » lustres, ont retrouvé dans le peuple » un pere qui a pris soin d'eux jusqu'à » la fin de leur enfance. Maintenant il » les renvoie armés de pied en cap, va- » quer sous d'heureux auspices à leurs » affaires ; & les convie de mériter cha- » cun à l'envi les premiéres places dans

Æsch. contr. Ctesiph. pag. 452.

* *Demosthéne, dans le discours contre Leptine, page 562, fait observer qu'il n'y avoit que la ville d'Athénes qui fit ainsi prononcer les oraisons funébres à l'honneur de ceux qui étoient morts pour la patrie.*

» la République. « C'est par de pareils moiens que se perpétuent dans un Etat la bravoure militaire, l'amour pour la patrie, le goût de la vertu & de la solide gloire.

Ce fut l'année même de la bataille de Chéronée, & deux ans avant la mort de Philippe, qu'Eschine, jaloux de la gloire de son rival, attaqua le décret qui lui avoit accordé une couronne d'or, & qu'il intenta une accusation contre Ctésiphon, ou plutôt contre Démosthéne. Mais la cause ne fut plaidée que sept ou huit ans après, vers la cinquiéme ou sixiéme année du régne d'Alexandre. J'en raporterai ici le succès, pour ne point couper dans la suite le récit des faits d'Alexandre.

Jamais cause n'excita tant de curiosité, & ne fut plaidée avec tant d'appareil. On [a] accourut de toutes parts, dit Cicéron, & l'on accourut avec raison. Quel plus beau spectacle, que de voir aux mains deux Orateurs, excellens chacun en leur genre, formés par la nature, perfectionnés par l'art, & de plus animés par d'éternelles dissensions & par une haine implacable!

a Ad quod judicium concursus dicitur è tota Græcia factus esse. Quid enim aut tam visendum, aut tam audiendum fuit, quàm summorum oratorum. in gravissima causa, accurata & inimicitiis incensa contentio? *Cic. de opt. gen. Orat. n. 22.*

Ces deux discours ont toujours été regardés comme les chef d'œuvres de l'antiquité les plus parfaits, sur-tout celui de Démosthéne. Cicéron l'avoit traduit tout entier, preuve éclatante du cas qu'il en faisoit. Malheureusement, de tout son ouvrage, il ne nous reste que l'avant-propos, qui fait bien regretter le reste.

De opt. gen. Orat.

A travers les beautés sans nombre qui se montrent de toutes parts dans ces deux harangues, on y voit ce me semble, s'il m'est permis de critiquer de si grands hommes, un défaut considérable qui en peut ternir beaucoup l'éclat, & qui me paroit contraire aux régles de la saine & bonne éloquence : ce sont les injures grossiéres que ces deux Orateurs se disent de part & d'autre. On a fait le même reproche à Cicéron pour les harangues qu'il prononça contre Antoine. J'ai dit que ce stile & ce tissu d'injures grossiéres étoit contraire à la bonne éloquence. En effet, tout discours dicté par la passion & par la vengeance, devient infailliblement suspect aux Juges; au lieu qu'un discours, fort & invincible du côté des raisons, mais retenu & modéré par les maniéres, gagne les cœurs en même tems qu'il éclaire les esprits, & persuade autant par l'estime qu'il inspire pour l'Orateur, que par la force des raisons qu'il emploie.

La conjoncture du tems paroissoit fort favorable à Eschine. Le parti des Macédoniens, qu'il avoit toujours favorisé, étoit très-puissant à Athénes, sur-tout depuis la ruine de Thébes. Cependant Eschine succomba, & paia de la juste peine de l'exil une accusation témérairement intentée. Il alla s'établir à Rhodes : & ouvrit là une école d'éloquence, dont la gloire se soutint pendant plusieurs siécles. Il commença ses leçons par lire à ses auditeurs les deux harangues qui avoient causé son bannissement. On donna de grands éloges à la sienne : mais quand ce vint à celle de Démosthéne, les battemens de mains, les acclamations redoublérent ; & ce fut alors qu'il dit ce mot, si louable dans la bouche d'un ennemi & d'un rival : *Et que seroit-ce donc si vous l'aviez entendu lui-même ?*

Au reste, le Vainqueur usa bien de la victoire. Car au moment qu'Eschine sortit d'Athénes pour aller à Rhodes, Démosthéne, la bourse à la main, courut après lui, & l'obligea d'accepter une offre qui dut lui faire d'autant plus de plaisir, qu'il avoit moins lieu de s'y attendre. Sur quoi Eschine * s'écria : *Comment ne regretterois-je pas une patrie, où*

* *Quelques Auteurs attribuent ce mot à Démosthéne, lorsque, trois ans après, il éprouva le sort d'Eschine, & fut à son tour banni d'Athénes.*

je laisse un ennemi si généreux, que je désespére de rencontrer ailleurs des amis qui lui ressemblent !

§. VII. *Philippe, dans le Conseil des Amphictyons, se fait déclarer Général des Grecs contre les Perses, & se prépare à cette grande expédition. Troubles domestiques dans l'intérieur de sa maison. Il répudie Olympias, & épouse une autre femme. Il célébre les noces de Cléopatre sa fille avec Alexandre Roi d'Epire, & est tué au milieu de ces noces.*

An. M. 3667. Av. J. C. 337. ON PEUT DIRE que ce fut la bataille de Chéronée qui mit la Gréce sous le joug. La Macédoine alors, avec trente mille soldats, vint à bout de ce que la Perse avec des millions d'hommes, avoit tenté inutilement à Platée, à Salamine, & à Marathon. Philippe, dans les premiéres années de son régne, avoit repoussé, divisé, désarmé ses ennemis. Dans les suivantes, il avoit soumis par l'artifice ou par la force les plus puissans peuples de la Gréce, & s'en étoit rendu l'arbitre. Maintenant il se prépare à venger les injures que la Gréce avoit reçues des Barbares, & ne médite rien moins que de renverser leur empire. Le principal fruit qu'il tira de sa derniére victoire, & c'étoit le but qu'il se proposoit depuis lontems, & qu'il n'avoit jamais

Diod. l. 16. pag. 479.

perdu de vûe, ce fut de se faire déclarer dans l'assemblée des Grecs leur Général contre les Perses. En cette qualité il se prépara à aller attaquer ce puissant roiaume. Il désigna pour commander une partie de ses troupes Attale & Parménion, deux de ses Chefs, sur la valeur & la prudence desquels il comptoit le plus, & les fit partir pour l'Asie Mineure.

Autant le dehors étoit heureux & brillant pour Philippe, autant l'intérieur de sa maison étoit pour lui triste & affligeant. La division & le trouble y régnoient. La mauvaise humeur d'Olympias, qui étoit naturellement jalouse, colére & vindicative, y excitoit continuellement des querelles & des disputes, & rendoit la vie désagréable à Philippe. D'ailleurs, mari peu fidéle lui-même, on prétend qu'il éprouva l'infidélité qu'il avoit méritée. Soit juste sujet de plainte, soit légéreté & inconstance de sa part, il en vint jusqu'à la répudier. Alexandre, qui avoit plusieurs autres sujets de mécontentement, fut vivement piqué de l'injure qu'on faisoit à sa mere.

Plut. in Alex. p. 669.

Philippe, après avoir répudié Olympias, épousa Cléopatre, niéce d'Attale, laquelle étoit encore très-jeune, mais d'une beauté extraordinaire, aux attraits de laquelle il ne put résister. Au milieu des réjouissances de la noce, & dans

la chaleur du vin, Attale, oncle maternel de la nouvelle Reine, s'avisa de dire que les Macédoniens devoient demander aux dieux qu'elle donnât un légitime successeur à leur Roi. A ces mots, Alexandre, naturellement colére, irrité d'un discours si offensant: *Quoi misérable*, lui dit il, *me prends-tu donc pour un bâtard ?* & en même tems il lui jetta sa coupe à la tête. Attale repartit de même. La querelle s'échauffe. Philippe, qui mangeoit à une autre table, trouva fort mauvais que l'on troublât ainsi la fête, & oubliant qu'il étoit boiteux, il courut l'épée nue droit à son fils, mais heureusement le pere tomba, & les conviés eurent le loisir de se jetter entre deux. Le plus difficile fut d'obtenir d'Alexandre qu'il ne s'obstinât point à se perdre. Outré de tant d'injures atroces, quoi qu'on pût lui dire du respect qu'il devoit à son roi & à son pere, il exhala son ressentiment par cette amére raillerie : *Vraiment les Macédoniens ont là un Chef bien en état de passer d'Europe en Asie, lui qui ne peut aller d'une table à l'autre sans s'exposer à se rompre le cou.* Après cette insulte il sortit, & aiant pris avec lui sa mere Olympias à qui l'on faisoit un si grand affront, il la mena en Epire, & pour lui il passa chez les Illyriens.

Cependant Démarate de Corinthe,

qui étoit lié avec Philippe par les nœuds de l'hoſpitalité, & qui étoit très-familier & très-libre avec lui, arriva à ſa Cour. Après les premiéres civilités & les premiéres careſſes, Philippe lui demanda ſi les Grecs étoient en bonne intelligence entr'eux. *Vraiment, Seigneur,* lui répondit Démarate, *il vous ſied bien de vous mettre tant en peine de la Gréce, vous qui avez rempli votre propre maiſon de tant de querelles & de diſſenſions.* Le Prince ſentant juſqu'au vif ce reproche, revint à lui, reconnut ſa faute, & rappella Alexandre en lui envoiant ce même Démarate pour lui perſuader de revenir.

Philippe ne perdoit point de vue la conquête de l'Aſie. Plein du grand projet qu'il rouloit dans ſa tête, il conſulte les dieux pour ſavoir quel ſuccès il auroit. La Pythie lui répond : *Le taureau eſt déja couronné, ſa fin approche, & il va bientôt être immolé.* Il n'héſite pas un moment, & interpréte en ſa faveur un oracle, dont l'ambiguité auroit dû au moins le tenir en ſuſpens. Pour ſe mettre en état de ne plus penſer qu'à ſon expédition contre les Perſes, & de ſe livrer tout entier à la conquête de l'Aſie, il ſe hâte de finir ſes affaires domeſtiques. Il offre un ſacrifice ſolennel aux dieux, & ſe prépare à célébrer à Eges ville de Macédoine avec une magnificence incroiable les no-

AN. M. 3668.
AV. J. C. 336.

ces de Cléopatre sa fille, qu'il donnoit en mariage à Alexandre roi d'Epire, & frere d'Olympias sa femme. Il y avoit invité toutes les personnes les plus considérables de la Gréce, & il les combla de toutes sortes de marques d'amitié & d'honneur, pour leur témoigner sa reconnoissance de la qualité de Généralissime des Grecs qu'on lui avoit conférée. Les villes à l'envi s'empressérent de lui faire leur cour en lui envoiant des couronnes d'or, & Athénes se signala parmi toutes les autres par son zêle. Le Poéte Néoptoléme représenta dans cette fête une * Tragédie intitulée Cinyras, où, sous des noms empruntés, il représentoit le Prince déja vainqueur de Darius, & maître de l'Asie. Philippe écoutoit avec joie ces heureux présages, & les comparant avec la réponse de l'oracle, il se tenoit assuré de sa conquête. Le lendemain du repas on célébra des Jeux & des spectacles. Comme ils faisoient partie de la religion, on y porta en pompe & en cérémonie douze images des dieux travaillées avec un art inimitable. Une treiziéme les surpassoit toutes en magnificence : c'étoit celle de Philippe, où il

* *Suétone, entre les présages de la mort de Caligula qui mourut à-peu-près comme Philippe, observe que ce jour-là le Pantomime Mnester joua la piéce qu'avoit représenté Néoptoléme le jour que Philippe fut tué.*

étoit représenté comme un dieu. L'heure venue, il sort de son palais, revêtu d'une robe blanche, & s'avance majestueusement au milieu des cris de joie & des applaudissemens vers le théâtre, où une multitude innombrable tant de Macédoniens que d'étrangers l'attendoit avec impatience. Il étoit précédé & suivi de ses gardes, qui, par son ordre, laissoient un assez grand intervalle entre eux & lui, afin qu'on le pût considérer plus facilement, & pour faire voir aussi qu'il regardoit l'amour des Grecs à son égard comme la plus sûre garde qu'il pût avoir.

Tout l'appareil de cette fête, toute la célébrité de ces noces, se termina au meurtre du Roi, & ce fut un déni de justice qui lui fit perdre la vie. Quelque tems auparavant, Attale, dans l'ardeur du vin & de la débauche, avoit fait une insulte sanglante à Pausanias, jeune Seigneur de Macédoine. Celui-ci poursuivoit depuis lontems la vengeance du cruel affront qu'il avoit reçu, & ne cessoit d'implorer avec chaleur la puissance roiale. Mais Philippe, pour ne point mécontenter Attale, oncle de Cléopatre qu'il avoit épousée depuis la répudiation d'Olympias sa premiére femme, demeuroit toujours sourd aux plaintes de Pausanias. Seulement pour le consoler, & lui donner des preuves de son estime &

de ſa confiance, il le mit parmi les premiers Officiers de ſa garde. Ce n'étoit pas ce que demandoit le jeune Macédonien. Sa colére ſe tourne donc en fureur: il s'en prend à ſon Juge, & forme le deſſein de laver ſa honte en ſe ſouillant d'un déteſtable parricide.

Un homme déterminé à mourir, eſt bien fort & bien redoutable. Pauſanias, pour l'exécution de ſon deſſein meurtrier, choiſit le moment de cette pompeuſe cérémonie où tous les yeux étoient attachés ſur le Prince, ſans doute pour rendre ſa vengeance plus éclatante, & pour la proportionner en quelque ſorte à la grandeur de l'injure qu'il avoit reçue, dont il croioit avoir droit de rendre le Roi reſponſable, après toutes les pourſuites inutiles qu'il avoit faites auprès de lui pour en tirer la ſatisfaction qui lui étoit dûe. Le voiant donc ſeul dans cet eſpace vuide que ſes gardes laiſſoient autour de lui, il s'avance, le perce d'un coup de poignard, & le fait tomber mort à ſes piés. Diodore remarque qu'il fut aſſaſſiné dans le moment même que ſa ſtatue entroit dans le Théâtre. L'aſſaſſin avoit fait tenir des chevaux tout prêts, & il ſe ſeroit ſauvé ſans un accident qui l'arréta, & laiſſa le tems de l'atteindre.
AN. M. 3668. Il fut mis en piéces ſur le champ. Ainſi
AV. J.C. 336. mourut Philippe âgé de 47 ans, après

en avoir régné 24. Artaxerxe Ochus roi de Perse mourut aussi la même année.

Démosthéne fut secrettement averti de cette mort de Philippe, & pour disposer par avance les Athéniens à reprendre courage, il alla au conseil avec un visage où la joie étoit peinte, & dit que la nuit précédente il avoit eu un songe qui promettoit quelque grand bonheur aux Athéniens. Peu de tems après on vit arriver des courriers qui apportoient les nouvelles de la mort de Philippe. On se livra à des transports de joie immodérés, sans garder aucune mesure ni aucune bienséance, & c'étoit Démosthéne sur-tout qui inspiroit ces sentimens. Lui-même parut en public avec une couronne de fleurs sur la tête, & vêtu magnifiquement, quoique ce ne fût que le septiéme jour de la mort de sa fille. Il engagea les Athéniens à faire des sacrifices pour remercier les dieux d'une si bonne nouvelle, & par un Décret il fit décerner une couronne à Pausanias qui avoit commis le meurtre.

Æschin. contr. Ctesiph. p. 440.

On ne reconnoit ici ni Démosthéne, ni les Athéniens; & l'on a peine à comprendre comment, dans un crime aussi détestable qu'est le meurtre d'un Roi, un peu de politique au moins ne les porta pas à dissimuler des sentimens, qui les deshonoroient gratuitement, & qui mar-

quoient en eux une extinction de probité & d'honneur.

§. VIII. *Faits & dits mémorables de Philippe. Caractére de ce Prince en bien & en mal.*

Il y a, dans la vie des grands hommes, certains faits & certaines paroles, plus propres souvent à les faire connoitre que leurs actions les plus éclatantes; parce que dans celles-ci, pour l'ordinaire, ils s'étudient, se contrefont, & se donnent en spectacle; au lieu que dans les autres, parlant & agissant d'après nature, ils se montrent tels qu'ils sont, sans art & sans fard. Monsieur de Tourreil a ramassé avec assez de soin la plupart des faits & dits mémorables de Philippe, & il s'est appliqué particuliérement à peindre le caractére de ce Prince. Il ne faut pas, dans le récit de ces actions & de ces paroles détachées, attendre beaucoup d'ordre & de liaison.

Quoique Philippe aimât les flateurs, & les récompensât jusqu'à paier du titre de Roi en Thessalie les adulations de Thrasidée, il aimoit par intervalles la vérité. Il souffroit qu'Aristote lui fît des leçons sur l'art de régner. Il disoit qu'il avoit l'obligation aux Orateurs d'Athénes de l'avoir corrigé de ses défauts, à force de les lui reprocher. Il gageoit un homme pour lui

Arist. Epist. *Plut. in Apophth. pag.* 177. *Ælian. lib.* 8. *cap.* 15.

dire tous les jours avant qu'il donnât audience : *Philippe, souviens-toi que tu es mortel.*

Il [a] faisoit paroitre beaucoup de modération lors même qu'on lui parloit d'une maniére choquante & injurieuse, &, ce qui n'est pas moins admirable, lorsqu'on lui disoit ses vérités : grande qualité, dit Sénéque, pour bien régner. A la fin d'une audience qu'il donnoit à des Ambassadeurs d'Athénes, venus pour se plaindre de quelque acte d'hostilité, il leur demanda s'il pouvoit leur rendre quelque service. » Le » plus grand service que tu nous puisse » rendre, dit Démocharès, c'est de t'aller » pendre. « A ces mots, sans s'émouvoir, quoiqu'il vît tout le monde justement indigné : » Dites à vos Maîtres, répliqua-t-il, » que ceux qui osent dire de pareilles » insolences sont plus hautains & moins » pacifiques, que ceux qui savent les par» donner. *Senec. de Ira, l. 3. cap. 23.*

Comme il assistoit à la vente de quelques captifs en une posture peu décente, l'un d'eux s'approchant de son oreille, l'avertit d'abbatre le pan de sa robe. *Qu'on mette cet homme là en liberté*, dit-il, *je ne savois pas qu'il fût de mes amis.* *Plut.*

Toute sa Cour le sollicitant de punir *Plut.*

a Si quæ alia in Philippo virtus, fuit & contumeliarum patientia, ingens instrumentum ad tutelam regni.

l'ingratitude des Péloponnésiens, qui voient publiquement sifflé dans les Je Olympiques : *Que ne feront-ils poin* répondit-il, *si je leur fais du mal, pu qu'ils se moquent de moi après en avoir r çu tant de bien ?*

Plut. in Apophth. Ses Courtisans lui conseillant de cha ser quelqu'un qui disoit du mal de lui *Bon, bon*, dit-il, *afin qu'il en aille me dire par-tout.* Une autre fois qu'on vou loit l'obliger aussi de chasser un honnêt homme qui lui faisoit quelque reproche *Prenons garde auparavant*, répondit-il, *si nous ne lui en avons point donné sujet.* Et aiant appris que cet homme vivoit mal à son aise, sans recevoir aucune gratification de la Cour, il lui fit du bien : ce qui changea ses reproches en louanges, & fit dire à ce Prince un autre bon mot : *Qu'il est au pouvoir des Rois de se faire aimer ou hair.*

Plut. Comme on le pressoit d'aider de son crédit auprès des Juges un homme que la sentence qui alloit être prononcée contre lui décrioit absolument : *J'aime mieux*, dit-il, *qu'il soit décrié que moi.*

Plut. Une femme s'avisa de le prendre à la fin d'un long repas pour lui demander justice, & pour lui exposer des raisons qu'il ne goûta pas. Il la jugea & la condanna. Elle répond de sang froid : *J'en appelle. Comment*, dit Philippe, *de vo-*

tre Roi? & à qui? A Philippe à jeun, répliqua-t-elle. La maniére dont il reçut cette réponse, feroit honneur au Roi le plus sobre. Il examine l'affaire tout de nouveau, reconnoit l'injustice de son jugement, & se condanne à la réparer.

Une pauvre femme se présentoit souvent devant lui pour lui demander audience, & pour le prier de vouloir bien terminer son procès. Il lui répondoit toujours qu'il n'avoit pas le tems. Rebutée de ces refus réitérés tant de fois, elle répliqua un jour avec émotion : *Mais, si vous n'avez pas le tems de me rendre justice, cessez donc d'être Roi.* Il sentit toute la force de cette plainte, qu'une juste indignation avoit arrachée à cette pauvre femme; & loin de s'en choquer, il la satisfit sur le champ, & devint dans la suite plus exact à donner ses audiences. Il reconnut qu'en effet être Roi, & être Juge, c'étoit la même chose : que le trône étoit un tribunal : que la souveraine autorité étoit un pouvoir suprême & en même tems une obligation indispensable de rendre justice : que la rendre à ses sujets, & leur accorder pour cela tout le tems nécessaire, n'étoit point une grace, mais un devoir & une dette : qu'il devoit se faire aider dans ce ministére, mais non s'en décharger absolument : & qu'il ne pouvoit pas plus renoncer à la qualité de

Plut.

Juge, qu'à celle de Roi. Tout cela eſt renfermé dans ce mot plein de naïveté, & encore plus de bons ſens : *Ceſſez donc d'être Roi*, & Philippe le comprit.

Καὶ μὴ Βα-σίλευε.

Plut.

Il entendoit la plaiſanterie, aimoit les bons mots, & en diſoit. Aiant reçu une bleſſure près du goſier, & ſon Chirurgien l'importunant tous les jours de quelque nouvelle demande : *Prens tout ce que tu voudras*, dit-il, *car tu me tiens à la gorge*.

Plut.

On raporte encore, qu'après avoir écouté deux ſcélérats qui s'entr'accuſoient de divers crimes, il bannit l'un, & condanna l'autre à le ſuivre.

Ælian. lib. 12. cap. 51.

Le Médecin Ménécrate, dont l'extravagance alloit juſqu'à ſe croire Jupiter, écrivit à Philippe en ces termes: *Ménécrate Jupiter, à Philippe ſalut.* Philippe lui répondit : *Philippe à Ménécrate, ſanté & * bon ſens.* Ce Prince n'en demeura pas là, & pour guérir ſon viſionnaire, il imagina une plaiſante recette. Il le pria d'un grand repas. Ménécrate eut une table à part, où l'on ne lui ſervit pour tout mets que de l'encens & des parfums, pendant que les autres conviés goutoient tous les plaiſirs de la bonne chére. Les premiers tranſports de joie qu'il reſſentit de voir ſa divinité reconnue, lui firent oublier qu'il étoit homme : mais, quand la faim le força de s'en ſouvenir, il ſe dégouta

* Le mot grec ὑγιαίνειν, ſignifie également ces deux choſes.

dégouta d'être Jupiter, & prit brusquement congé de la compagnie.

Philippe dit un mot bien honorable & bien flateur pour son Ministre. Comme on reprochoit à ce Prince de donner trop de tems au sommeil: *Je dors*, dit-il, *mais Antipater veille*. Plut.

Parménion, voiant un jour les Ambassadeurs de toute la Gréce murmurer de ce que Philippe tardoit trop à se lever, & à leur donner audience: *Ne vous étonnez pas*, leur dit-il, *s'il dort, tandis que vous veillez; car tandis que vous dormiez, il veilloit*. Par-là il leur reprochoit avec esprit l'assoupissement qui les tenoit endormis sur leurs propres intérêts, pendant que Philippe étoit bien éveillé & vigilant sur les siens. Démosthéne ne cessoit de les en avertir avec sa liberté ordinaire. Plut.

Chacune des dix tribus d'Athénes élisoit, toutes les années, un nouveau Général. Ils rouloient, & chaque Général de jour exerçoit la charge de Généralissime. Philippe plaisantoit sur cette multiplicité de Chefs, & disoit: *Je n'ai pu, en toute ma vie, parvenir qu'à trouver un seul Général*, (c'étoit Parménion) *mais les Athéniens ne manquent pas d'en trouver à point nommé dix tous les ans*. Plut. in Apophthegm. pag. 177.

La lettre que Philippe écrivit à Aristote sur la naissance de son fils, marque

le cas que ce Prince faisoit des homme savans, & en même tems le goût que lu même avoit pour les sciences & pour le beaux arts. Les autres lettres qui nou restent de lui, ne lui font pas moin d'honneur. Mais son grand talent étoi celui de la guerre & de la politique où il a eu peu d'égaux: & il est tems de le montrer sous ce double titre. Je prie les Lecteurs de se souvenir que c'est presque toujours M. de Toureille qui les entretient, & qui va leur tracer le portrait de Philippe.

Il est difficile de décider si ce Prince fut plus grand homme de guerre, que grand homme d'Etat. Environné, dès le commencement de son régne, & au dedans & au-dehors, d'ennemis puissans & redoutables, il emploie tantôt l'adresse, tantôt la force pour les surmonter. Il s'applique & réussit à désunir ses envieux: pour fraper plus sûrement, il élude & détourne les coups qui le menacent: aussi sage dans la bonne que dans la mauvaise fortune, il n'abuse point de la victoire: également prêt à la chercher ou à l'attendre, il se hâte ou se modére selon que le point de maturité l'exige: il laisse uniquement aux bizarreries du hazard ce que ne peut leur ôter la prudence: enfin il demeure toujours inébranlable, toujours fixe dans les justes bornes

qui séparent la hardiesse d'avec la témérité.

On voit dans la personne de Philippe un Roi presque aussi maître de ses alliés que de ses sujets, & non moins redoutable dans les traités que dans les combats; un Roi vigilant, actif; lui-même son Surintendant, son Ministre, son Général. On le voit avide & insatiable de gloire, la chercher où elle se vend à plus haut prix; faire ses plus chéres délices de la fatigue & du péril; former sans relâche ce juste, ce promt accord de soins & de mouvemens que les expéditions militaires demandent; & avec tant d'avantages attaquer des Républiques épuisées par de longues guerres, déchirées par des divisions domestiques, vendues par leurs propres citoiens, servies par une milice étrangére ou ramassée, rebelles aux sages conseils, & comme résolues à se perdre.

Il joignoit en lui deux qualités ordinairement inalliables & incompatibles: un flegme, un sang froid, qui le rendoit attentif à se prévaloir de toutes les conjonctures, & à saisir le moment favorable, sans que jamais aucun contre-tems le déconcertât; avec une activité, une ardeur, une vivacité, qui ne connoissoit ni moment de repos, ni différence de saisons, ni grandeur de dangers. Jamais

Capitaine ne fut ni plus hardi, ni plus intrépide dans les combats. Démosthéne, qui à son égard ne doit point paroitre suspect, lui rend sur cet article un témoignage bien glorieux : je citerai ses propres paroles. *Je vôiois*, dit cet Orateur, *ce même Philippe, avec qui nous disputions de la souveraineté & de l'empire, je le voiois, quoique couvert de blessures, œil crevé, clavicule rompue, main & jambe estropiées, résolu pourtant à se précipiter encore au milieu des hazards, & prêt de livrer à la fortune telle autre partie de son corps qu'elle voudroit, pourvû qu'avec ce qui lui en resteroit il pût vivre avec honneur & gloire.*

Demosth. pro Ctesiph. pag. 483.

Philippe n'étoit pas seulement brave pour lui-même, mais il avoit inspiré le même courage à toute son armée. Instruit par d'habiles maîtres, comme on l'a vû, dans le métier de la guerre, il étoit venu à bout d'aguerrir ses troupes, de les dresser à sa maniére, & de se former des hommes capables de le seconder dans ses grandes entreprises. Il savoit, sans rien perdre de son autorité, se familiariser avec le soldat, & commandoit plutôt en pere de famille qu'en Général d'armée, dès que la discipline le permettoit. Aussi, par cette affabilité, qui mérite d'autant plus de soumission & de respect, qu'elle en exige moins, & qu'elle

ſemble en diſpenſer, il tiroit de ſes troupes des ſervices ſans fin, & une obéiſſance ſans bornes.

Jamais perſonne ne fit plus d'uſage des ruſes de guerre que Philippe. Les dangers où il s'étoit vu expoſé dès ſa jeuneſſe, lui avoient appris la néceſſité des précautions, & l'art des reſſources. Une ſage défiance, qui ſert à mettre le péril dans ſon véritable point de vûe, le rendoit, non timide & indécis, mais circonſpect & prudent. Quelque raiſon qu'il eût de préſumer de ſon bonheur, il ne ſe comptoit en ſûreté, & ne ſe croioit ſupérieur à l'ennemi, que par la vigilance. Toujours juſte dans ſes projets, & infini dans les expédiens, il avoit des vues immenſes, le génie admirable pour diſtribuer dans le tems l'exécution de ſes deſſeins, & toute l'adreſſe pour agir ſans ſe laiſſer apercevoir. Impénétrable à ſes meilleurs amis, il étoit capable de tout entreprendre & de tout cacher. On a vu que toute ſon attention fut d'endormir les Athéniens par de beaux dehors de paix, & de jetter ſourdement les fondemens de ſa grandeur ſur leur crédule ſécurité, & ſur leur aveugle indolence.

De ſi grandes qualités n'étoient point en lui ſans défauts. Outre l'intempérance & la crapule, à laquelle il s'abandonnoit ſans réſerve & ſans ménagement, on lui

a reproché des mœurs abſolument corrompues & déréglées. On en peut juger par ſes liaiſons les plus intimes, & par les compagnies qui fréquentoient le plus ordinairement ſa maiſon. Une troupe de débauchés & de diſſolus, de bouffons, de pantomimes, &, qui pis eſt, de flateurs, que l'avarice & l'ambition amaſſent en foule autour du diſpenſateur des graces, eut la principale part à ſa confidence & à ſes bienfaits. Ce n'eſt pas ſeulement Démoſthéne qui fait ces reproches à Philippe : ils pourroient être ſuſpects dans la bouche d'un ennemi ſi déclaré. Théopompe, Hiſtorien célébre, qui avoit écrit l'hiſtoire de ce Prince en cinquante-huit livres, dont malheureuſement il ne nous reſte que quelques légers fragmens, en parle d'une maniére encore plus déſavantageuſe. « Philippe, » dit-il, n'avoit que du mépris pour la » modeſtie & pour les bonnes mœurs. » Toute ſon eſtime & toute ſa libéralité » ſe réſervoient pour des hommes plon» gés dans la crapule, & proſtitués aux » derniers excès d'une vie licentieuſe. Il » aimoit que ſes camarades de plaiſir ex» cellaſſent dans l'art de l'injuſtice & de » la malignité, comme dans la ſcience de » la débauche. Eh quelle ſorte d'infa» famie, quel genre de crime ne com» mettoient-ils point? &c.

Diod. lib. 16. pag. 408.

Theopomp. apud Athen. lib. 6. p. 260.

Mais ce qui, à mon jugement, doit le plus deshonorer Philippe, c'est l'endroit même par lequel il paroit le plus estimable à bien des personnes, je veux dire sa politique. Il passe, dans ce genre, pour un des plus habiles Princes qui aient jamais été. En effet, on a pu remarquer dans le récit de ses actions, que dès le commencement de son régne il s'étoit proposé un but & formé un plan, dont jamais il ne s'écarta: c'étoit de se rendre maître de la Gréce. Mal affermi encore sur son trône, & environné de toutes parts d'ennemis puissans, quelle apparence y avoit-il qu'il pût former, ou du moins exécuter un tel projet? Il ne le perdit jamais de vûe. Guerres, combats, traités de paix, alliances, confédérations, tout tendoit à ce but. Il prodiguoit l'or & l'argent pour se faire des créatures. Il avoit des intelligences secrettes dans toutes les villes de la Gréce, & par le moien des pensionnaires qu'il tenoit à ses gages, & qu'il paioit grassement, il étoit informé exactement de toutes les résolutions qui s'y prenoient, & venoit presque toujours à bout de faire tourner les délibérations à son gré. Par là il sut tromper la prudence, éluder les efforts, & endormir la vigilance des peuples qui, jusques-là, avoient passé pour les plus actifs, les plus sages, & les plus clair-

a reproché des mœurs abſolument rompues & déréglées. On en peut j par ſes liaiſons les plus intimes, & les compagnies qui fréquentoient le ordinairemen maiſon trou débauchés plus de pantomi qui teurs, que l'ar ſent en fou gracés, eu fidence & ſeulement proches à l ſuſpects d

Diod. lib. 16. pag. 408. déclaré. Th qui avoit cinquante ſement il gers frag encore

Theopomp. apud Athen. lib. 6. p. 260. » dit-
» m
»
»
»
»

Mais ce qui, à mon jugement, doit
le plus deshonorer Philippe, c'est l'en-
droit même par lequel il paroit le plus
[illegible] à bien des personnes, je veux
[illegible] Il passe, dans ce genre,
[illegible]
[illegible] créatures, [illegible]
[illegible] ges dans ton-
[illegible] par le moien
[illegible] à ses gages,
[illegible], il étoit in-
[illegible] s les résolu-
[illegible] venoit pres-
[illegible] tourner les
[illegible] il fut trom-
[illegible] efforts, &
[illegible] euples qui,
[illegible] ur les plus
[illegible] s plus clair-

voians de la Gréce. En suivant toutes ses démarches pendant vingt ans, on le voit cheminer à pas réglés, & s'avancer réguliérement vers son but, mais toujours par des détours & des souterrains, dont l'issue seule découvre les desseins.

Polyæn. lib. 4. cap. 19. Polyen nous marque clairement par quels moiens il s'assujettit la Thessalie, ce qui lui fut d'un grand secours pour venir à bout de ses autres desseins. » Il » ne fit point la guerre ouvertement aux » Thessaliens, dit-il, mais il profita des » divisions qui partageoient les villes & » tout le pays en différentes factions. Il » donnoit du secours à ceux qui lui en » demandoient; & lorsqu'il avoit vaincu, » il ne détruisoit point ceux qui avoient » eu du désavantage, il ne les désarmoit » point, il ne rasoit point leurs murail- » les : il protégeoit les plus foibles, & » s'appliquoit à affoiblir & à humilier les » plus forts : en un mot, il nourrissoit » plutôt les divisions, qu'il ne les appai- » soit, tenant par-tout à ses gages les » Orateurs, vrais artisans de discordes, » & les boutefeux des Républiques. Et » ce fut par ces artifices, & non par les » armes, que Philippe se rendit maître » de la Thessalie.

Demost. Olynth. 2. pag. 22. Tout cela est un chef-d'œuvre & une merveille en fait de politique. Mais quels ressorts fait-elle jouer, & quels

moiens emploie-t'elle pour parvenir à ses fins ? la finesse, la ruse, la fraude, le mensonge, la perfidie, le parjure. Sont-ce-là les armes de la vertu ? On voit dans ce Prince une ambition démesurée, conduite par un esprit adroit, insinuant, fourbe, & artificieux; mais on n'y voit point les qualités d'un homme véritablement grand. Philippe étoit sans foi & sans honneur. Tout ce qui pouvoit servir à augmenter sa puissance, lui paroissoit juste & légitime. Il donnoit des paroles, qu'il étoit bien résolu de ne point garder. Il faisoit des promesses, qu'il auroit été bien fâché de tenir. Il se croioit habile à proportion de ce qu'il étoit perfide, & mettoit sa gloire à tromper tous ceux avec qui il traitoit. En un mot, il ne rougissoit pas de dire, *qu'on amuse les enfans avec des jouets, & les hommes avec des sermens.* *Ælian. l. 7. cap. 12.*

Quelle honteuse distinction pour un Prince, que celle d'être plus artificieux, plus dissimulé, plus profond en malice, plus fourbe qu'aucun autre de son siécle; & de laisser de lui cette idée infamante à toute la postérité!

Que penseroit-on dans le commerce de la vie, d'un homme qui se feroit un mérite de jouer tous les autres, & qui mettroit au rang des vertus la mauvaise foi & la fourberie? On déteste un tel ca-

ractére dans les particuliers, comme la peste & la ruine de la société. Comment peut-il devenir digne d'estime & d'admiration dans des Princes & des Ministres, plus obligés encore que le reste des hommes, par l'éminence de leurs places & par l'importance de leurs emplois, à respecter la bonne foi, la sincérité, la justice, & sur-tout la sainteté des Traités & des sermens, où l'on fait intervenir le nom & la majesté d'un Dieu, vengeur inexorable de la perfidie & de l'impiété. La simple parole, parmi de simples particuliers, doit être sacrée & inviolable, s'ils ont quelque sentiment d'honneur : combien plus parmi des Princes? » On » doit la vérité au prochain dès lors qu'on » lui parle, dit un célébre Ecrivain. Car » le commerce de la parole enferme une » promesse tacite de la vérité, la parole ne » nous étant donnée que pour cela. Ce » n'est pas une convention d'un particu- » lier avec un autre particulier. C'est une » convention commune de tous les hom- » mes entre eux, & une espéce de droit » des gens : ou plutôt un droit & une loi » de la nature. Cette loi & cette conven- » tion commune sont violées par celui » qui ment. « Quelle énormité n'ajoute point à ce violement de la parole la sainteté du serment, & le nom de Dieu pris à témoin, comme on le prend tou-

M. Nicole, sur l'Ep. du XIX Diman. après la Pentecôte.

jours dans les Traités? *Si la bonne foi & la vérité étoient bannies de tout le reste de la terre*, disoit Jean I Roi de France, sollicité de violer un Traité, *elles devroient se retrouver dans le cœur & dans la bouche des Rois.* Mezerai.

Ce qui porte les politiques à en user de la sorte, c'est qu'ils sont persuadés que c'est là le seul moien de faire réussir une négociation. Quand cela seroit, peut-il être jamais permis d'en acheter le succès au prix de la probité, de l'honneur, & de la religion? *Si votre beau pere*, (Ferdinand le Catholique) disoit Louis XII à Philippe, Archiduc d'Autriche, *a fait une perfidie, je ne veux pas lui ressembler; & j'aime beaucoup mieux avoir perdu un Roiaume* (le Roiaume de Naples) *que je saurai bien reconquérir, que non pas l'honneur, qui ne se peut jamais recouvrer.* Mezerai.

Mais, en cela même, ces politiques sans honneur & sans religion se trompent. Je n'ai point recours au christianisme, qui nous fournit des Princes & des Ministres bien éloignés d'une telle politique. Sans sortir de notre Histoire Grecque, combien avons-nous vû de grands hommes réussir parfaitement dans le maniement des affaires publiques, dans les Traités de paix & de guerre, en un mot, dans les négociations les plus im-

portantes, sans jamais emploier le secours de l'artifice & de la tromperie? un Aristide, un Cimon, un Phocion, & tant d'autres: dont quelques-uns poussoient la délicatesse sur ce qui regarde la vérité, jusqu'à croire qu'il n'étoit pas permis d'user de mensonge même en riant & par maniére de jeu. Cyrus, le plus fameux des Conquérans, ne trouvoit rien de plus indigne d'un Prince, ni de plus capable de lui attirer le mépris & la haine, que de mentir & de tromper. Il doit donc demeurer pour constant, que nul succès, quelque brillant qu'il soit, ne peut & ne doit couvrir la honte & l'infamie de la mauvaise foi & du parjure.





LIVRE QUINZIÉME.

HISTOIRE D'ALEXANDRE.

J'Ai déja remarqué que l'histoire d'Alexandre, contenue dans ce Livre, renferme l'espace de douze ans & huit mois. Cet intervalle est court, mais renferme des événemens si considérables & en si grand nombre, qu'on a de la peine à concevoir comment un seul homme a pu faire tant & de si grandes choses dans un si petit nombre d'années. Il avoit formé encore bien d'autres desseins, car c'étoit un Prince insatiable de gloire : mais une mort prématurée ne lui permit pas de les exécuter.

§. I. *Naissance d'Alexandre. Incendie du Temple d'Ephése arrivé ce jour-là même. Heureuses inclinations de ce Prince. Il a pour maître Aristote, qui lui inspire un goût merveilleux pour les sciences. Il domte Bucéphale.*

ALEXANDRE naquit la premiére année de la CVI[e] Olympiade. AN. M. 3648. Av. J. C. 356.

Le même jour précisément qu'il vint au monde, le fameux Temple de Diane *Plin. lib. 36. cap. 14.*

fut brulé à Ephése. On sait que ce Temple étoit une des sept merveilles du monde. Il avoit été bâti au nom & aux dépens de toute l'Asie Mineure. La construction en avoit duré beaucoup * d'années. Il avoit de longueur quatre cens vingt-cinq piés, sur deux cens vingt de largeur. Il étoit soutenu par cent vingt-sept colonnes hautes de soixante piés, qu'autant de ** Rois avoient fait construire avec de grands frais, & par les plus habiles ouvriers, tâchant d'enchérir les uns sur les autres. Tout le reste du Temple répondoit à cette magnificence.

Plut. in Alex. p. 665. Hégésias *** de Magnésie, selon Plutarque, dit *qu'il ne faloit pas s'étonner que ce temple eût été brulé, parce que ce jour là Diane étoit occupée aux couches d'Olympias pour faciliter la naissance d'Alexandre.* Réflexion, ajoute notre Auteur, si **** froide, qu'elle auroit suffi à éteindre cet embrasement. Cicéron, a qui attribue ce mot à Timée, le

* *Pline marque deux cens vingt ans, ce qui a peu de vraisemblance.*

** *Dans les anciens tems chaque ville presque avoit son roi.*

*** *C'étoit un historien qui vivoit du tems de Ptolémée fils de Lagus.*

**** *Je ne sai si la réflexion de Plutarque n'est pas encore plus froide.*

a Concinnè, ut multa, Timæus; qui, cùm in historia dixisset, qua nocte natus Alexander esset, eadem Dianæ Ephesiæ templum deflagravisse, adjunxit: Minimè id esse mirandum, quòd Diana, cùm in partu Olympiadis adesse voluisset, absuisset domo. *De Nat. deor. lib. 2. n. 69.*

trouve bon. Je m'en étonne. La pente qu'il avoit à la raillerie le rendoit peut-être peu difficile sur ces sortes de traits.

Un nommé Hérostrate avoit mis le feu exprès à ce Temple. Quand on lui donna la torture pour lui faire déclarer ce qui l'avoit porté à faire cette action, il avoua que c'étoit pour se faire connoitre dans la postérité, & pour immortaliser son nom, en détruisant un si bel ouvrage. Les Etats Généraux d'Asie crurent empécher qu'il n'y réussît, en faisant un Décret qui défendoit de le nommer. Leur défense ne servit qu'à exciter encore davantage la curiosité, presque aucun des Historiens de ce tems-là n'aiant manqué à raporter une extravagance si monstrueuse, en appellant le criminel par son nom.

Val. Max. lib. 8. cap. 14.

La passion dominante d'Alexandre, dès sa plus tendre jeunesse, fut l'ambition, & une vive ardeur pour la gloire, mais non pour toute sorte de gloire. Philippe se piquoit, comme un Sophiste, d'éloquence & de beau langage, & il avoit la vanité de faire graver sur ses monnoies les victoires qu'il avoit remportées aux Jeux Olympiques à la course des chars. Ce n'étoit pas à quoi son fils aspiroit. Ses amis lui demandant un jour s'il ne se présenteroit pas aux mêmes Jeux pour y disputer le prix, car il étoit très-

Plut. in vit. Alex. p. 665-668. Id. de fortun. Alex. p. 342.

léger à la course ; il répondit *qu'il s'y présenteroit, s'il devoit avoir des Rois pour antagonistes.*

Toutes les fois qu'on lui apportoit la nouvelle que son pere avoit pris quelque ville, ou gagné quelque grande bataille, loin de s'en réjouir avec tout le Roiaume, il disoit d'un ton plaintif aux jeunes gens qui étoient élevés avec lui : *Mes amis, mon Pere prendra tout, & ne nous laissera rien à faire.*

Un jour des Ambassadeurs du Roi de Perse étant arrivés à la Cour pendant l'absence de Philippe, Alexandre les reçut avec tant d'honnêteté & de politesse, & leur fit si bien les honneurs de la table, qu'ils en furent charmés. Mais, ce qui les surprit plus que tout le reste, c'est l'esprit & le jugement qu'il fit paroitre dans les divers entretiens qu'il eut avec eux. Il ne leur proposa rien de puérile ni qui res sentît son âge, comme auroit été de savoi ce que c'étoit que ces jardins suspendu en l'air, qui étoient si vantés ; ces riche ses & ce superbe appareil du Palais & d la Cour du Roi de Perse, qui faisoiei

Athen. l. 12. pag. 739.

l'admiration de tout le monde ; ce pl tane d'or dont on parloit tant, & cet vigne d'or dont les grapes étoient fait d'émeraudes, d'escarboucles, de rubi & de toutes sortes de pierres précieuse sous laquelle on dit que le Roi de Pe

donnoit souvent ses audiences aux Ambassadeurs. Il leur fit des questions toutes différentes : quel chemin il faloit tenir pour arriver dans la haute Asie; quelle étoit la distance des lieux ; en quoi consistoit la force & la puissance des Perses ; quelle place le Roi prenoit dans une bataille, comment il se conduisoit à l'égard de ses ennemis, & comment il gouvernoit ses peuples. Ces Ambassadeurs ne se lassoient point de l'admirer, & sentant dès-lors ce qu'il pouvoit devenir un jour, ils marquérent en un mot la différence qu'ils mettoient entre Alexandre & Artaxerxe, en se disant les uns aux autres : [a] *Ce jeune Prince est grand, le nôtre est riche.* C'est être réduit à bien peu de chose, que de l'être uniquement à ses richesses, sans avoir d'autre mérite !

C'étoit Artaxerxe Ochus.

Un jugement si prématuré dans ce jeune Prince, n'étoit pas moins l'effet de la bonne éducation qu'il avoit reçue, que de son heureux naturel. Il avoit auprès de lui plusieurs Maîtres chargés de lui apprendre tout ce qui convient à l'héritier d'un grand roiaume : au-dessus desquels étoit Léonidas, parent de la Reine, & d'une grande austérité de mœurs. Alexandre lui-même raportoit dans la suite, que ce Léonidas, dans les voiages qu'il

[a] Ὁ παῖς οὗτος, βασιλεὺς μέγας· ὁ δὲ ἡμέτερος, πλούσιος.

faisoit avec lui, alloit souvent visiter les coffres & les males où l'on serroit ses lits & ses habits, pour voir si sa mere Olympias n'y auroit fait rien mettre de superflu, & qui ne fût que pour la délicatesse & pour le luxe.

Le plus grand service que Philippe rendit à son fils, fut de lui attacher Aristote, le plus célébre & le plus savant des philosophes de son tems, à qui il confia pleinement le soin de son instruction. Une des raisons qui le portérent à lui donner un Maître de ce mérite & de cette réputation, fut, disoit-il, pour faire éviter à son fils bien des fautes où lui-même étoit tombé.

Plut. in Apophthegm. pag. 178.

Philippe connut tout le prix du trésor qu'il avoit dans la personne d'Aristote. Il lui établit de gros appointemens, & lui paia un autre salaire de ses peines encore plus glorieux. Car, aiant ruiné & détruit la ville de * Stagire, qui étoit la patrie de ce Philosophe, il la rebâtit pour l'amour de lui, y rétablit les habitans qui s'en étoient retirés, ou qui avoient été réduits en servitude, & leur donna pour lieu de leurs études & de leurs assemblées un beau parc au fauxbourg de Stagire. On y voioit encore, du tems de Plutarque, des siéges de pierre qu'Aristote y fit faire, & de grandes allées d'arbres pour se promener à l'ombre.

* *Ville de Macédoine, près du bord de la mer.*

Alexandre, de ſon côté, ne marqua point moins d'eſtime pour ſon Maître, qu'il ſe croioit obligé d'aimer comme ſon propre pere. *Car*, [a] diſoit-il, *il étoit redevable à l'un de vivre, & à l'autre de vivre bien.* Les progrès du diſciple répondirent aux ſoins & à l'habileté du Maître. Il conçut une grande ardeur pour la philoſophie, & en embraſſa toutes les parties, mais avec la diſcrétion qui convenoit à ſon rang. Ariſtote s'appliqua à lui former le jugement, en lui donnant des régles ſûres pour diſcerner un raiſonnement juſte & exact, d'un autre qui n'en auroit que l'apparence, & en l'accoutumant à ſéparer tout ce qui peut éblouir dans un diſcours, du fond réel & ſolide qui en doit faire tout le prix. Il l'exerça auſſi dans les connoiſſances qu'on appelle métaphyſiques, qui peuvent être fort utiles à un Prince s'il s'y applique avec meſure, & qui lui apprennent ce qu'eſt l'eſprit de l'homme, combien il eſt diſtingué de la matiére, comment il voit les choſes ſpirituelles, comment il ſent l'impreſſion de celles qui l'environnent, & beaucoup d'autres queſtions pareilles. On juge bien qu'il ne lui laiſſa ignorer, ni les mathématiques ſi propres à donner à l'eſprit de la juſteſſe & de l'exactitude, ni les merveilles de la nature,

Retinuit ex ſapientia modum. Tacit.

a Ὡς δι' ἐκεῖνον μὲν ζῶν, διὰ τοῦτον δὲ καλῶς ζῶν.

dont l'étude, outre beaucoup d'autres avantages, montre combien toutes les recherches des hommes ſont incapables d'arriver juſqu'aux principes ſecrets des choſes dont ils ſont tous les jours témoins. Mais la grande application d'Alexandre fut la Morale, qui eſt, à proprement parler, la ſcience des Rois, parce qu'elle eſt la connoiſſance des hommes, & de tous leurs devoirs. Il en fit une étude ſérieuſe & profonde, & la regarda dès lors comme le fondement de la prudence, & d'une ſage politique. Combien croit-on qu'une telle éducation peut contribuer à mettre un Prince en état de ſe bien conduire lui-même, & de bien conduire ſes peuples !

Il n'y eut pas juſqu'à la Médecine, dont il ne voulût s'inſtruire. Il n'en étudia pas la théorie ſeulement, mais auſſi la pratique; & il marquoit lui-même dans quelques lettres, qu'il avoit ſecouru pluſieurs de ſes amis dans leurs maladies, & leur avoit ordonné les remédes & les régimes dont ils avoient beſoin.

Ariſt. in Rhetor. ad Alex. p. 608. 609.

Le plus habile maître de Rhétorique qu'ait eu l'antiquité, & qui nous en a laiſſé une ſi excellente, ne manqua pas d'y former ſon Eléve; & nous voions qu'Alexandre, dans le plus fort de ſes guerres, le preſſa pluſieurs fois de lui envoier un traité ſur cette matiére. C'eſt ce qui a

donné lieu au livre intitulé *La Rhétorique à Alexandre* : dans l'exorde duquel Ariſtote lui fait ſentir de quel ſecours eſt pour un Prince le talent de la parole, qui le fait régner ſur les eſprits par ſes diſcours, comme il doit le faire par ſa ſageſſe & par ſon autorité. Quelques répliques & quelques lettres qui nous reſtent d'Alexandre, montrent qu'il poſſédoit parfaitement cette éloquence mâle & forte, pleine de ſens & de choſes, où tout eſt néceſſaire, & dont tous les mots portent, qui eſt, à proprement parler, l'éloquence des Princes.

Son eſtime, ou, pour mieux dire, ſa paſſion pour Homére, nous fait voir non-ſeulement avec quelle ardeur & quel ſuccès il s'appliquoit aux belles lettres, mais l'uſage ſenſé qu'il en faiſoit, & le fruit ſolide qu'il ſe propoſoit d'en tirer. Ce n'étoit pas ſimplement curioſité, ou délaſſement du travail, ou délicateſſe de goût pour la poéſie, qui le portoient à lire ce Poéte, c'étoit pour y puiſer des ſentimens dignes d'un grand Roi & d'un grand Conquérant; le courage, l'intrépidité, la magnanimité, la tempérance, la prudence, l'art de bien combattre & de bien gouverner. Auſſi, entre tous les vers d'Homére, il donnoit la préférence à celui [a] qui repréſente Agamemnon *com-*

Imperatoria brevitate. Tacit.

[a] Ἀμφότερον, βασιλεύς τ' ἀγαθὸς, κρατερός τ' αἰχμητής. *Iliad. III. v.* 179.

me un bon Roi, & comme un courageux guerrier.

Il n'eſt pas étonnant, après tout cela, qu'Alexandre ait fait un ſi grand cas de ce Poéte. Quand, après la bataille d'Arbelles, on eut trouvé parmi les dépouilles de Darius une caſſette d'or, enrichie de pierreries, où étoient enfermés les parfums exquis dont uſoit le Prince; ce Héros, tout couvert de pouſſiére, & peu curieux d'eſſences & de parfums, deſtina cette riche caſſette à recevoir en dépôt les Livres d'Homére, qu'il regardoit [a] comme la production de l'eſprit humain la plus parfaite & la plus précieuſe qui eût jamais été. Il admiroit ſur-tout l'Iliade, qu'il appelloit [b] *La* meilleure *proviſion d'un homme de guerre.* Il eut toujours avec lui l'édition qui avoit été revûe & corrigée par Ariſtote, qu'on nommoit *L'Edition de la caſſette;* & il la mettoit toutes les nuits avec ſon épée ſous ſon chevet.

Aul. Gell. lib. 20. c. 5. Avide, juſqu'à la jalouſie, de la gloire même qui revient des ſciences, il ſut mauvais gré à Ariſtote ſon maître, d'avoir publié en ſon abſence certains livres

a Pretioſiſſimum humani animi opus. *Plin. lib. 7. cap. 29.*

b Τῆς πολεμικῆς ἀρετῆς ἐφόδιον. *Ce mot, que je n'ai pu mieux traduire, ſignifie qu'on trouve dans l'Iliade tout ce qui a raport à la ſcience militaire & aux qualités d'un Général, en un mot tout ce qui eſt néceſſaire pour former un bon Commandant.*

de Métaphyſique qu'il auroit voulu poſſéder ſeul ; & dans le tems même qu'il étoit occupé à la conquête de l'Aſie & à la pourſuite de Darius, il lui écrivit, pour s'en plaindre, une lettre que l'on a encore, où il lui marque, » Qu'il [a] ai» meroit beaucoup mieux être au deſſus » des autres hommes par la ſcience des » choſes ſublimes & excellentes, que par » la grandeur & l'étendue de ſon pou» voir. « Il lui recommanda de même, par raport au Livre de Rhétorique dont *Ariſt. p. 609.* j'ai parlé, de ne le communiquer à qui que ce fût. Il y a de l'excès, je l'avoue, dans cet avide deſir de gloire, qui le porte à vouloir étoufer le mérite d'autrui, pour ne faire paroitre que le ſien : mais on y voit au moins une ardeur pour l'étude bien louable dans un Prince, & bien éloignée de l'indifférence, pour ne pas dire du mépris & de l'averſion, que la plupart de nos jeunes Seigneurs témoignent pour tout ce qui a raport à l'étude & à la ſcience.

Plutarque nous fait obſerver en trois mots l'utilité infinie qu'Alexandre tira de ce goût, que ſon maître, habile s'il en fut jamais en matiére d'éducation, avoit pris ſoin de lui inſpirer dès ſa plus tendre

a Ἐγὼ δὲ βουλοίμην ἂν ταῖς περὶ τὰ ἄριστα ἐμπειρίαις, ἢ ταῖς δυνάμεσι, διαφέρειν.

jeunesse. *Il [a] aimoit*, dit-il, *à converser avec les gens de Lettres, à s'instruire, à lire:* trois sources du bonheur d'un Prince, capables de lui faire éviter mille écueils; trois moiens sûrs d'apprendre à régner par lui-même. La conversation des gens d'esprit l'instruit en l'amusant, & lui apprend mille choses curieuses, & utiles, sans qu'il lui en coute aucune peine. Les leçons que lui donnent d'habiles maîtres sur les sciences les plus relevées, & principalement sur la politique, lui forment merveilleusement l'esprit, & lui apprennent les régles d'un sage gouvernement. Enfin la lecture, sur-tout celle de l'histoire, met le comble à tout le reste, & est à son égard un maître de toutes les saisons & de toutes les heures, qui sans se rendre jamais incommode, lui dit des vérités que nul autre n'oseroit lui dire, & sous des noms étrangers le montre à lui-même, & lui apprend à se connoitre & à connoitre les hommes, qui dans tous les siécles sont toujours les mêmes. Alexandre dut tous ces avantages à l'excellente éducation qu'il reçut d'Aristote.

Plut. de Fortun. Alex. serm. 2. pag. 333.

Il eut aussi du goût pour tous les Arts, mais comme il convient à un Prince, c'est-à-dire, pour en connoitre l'utilité & le prix. La musique, la peinture, la sculpture, l'architecture fleurirent sous son

[a] Ἦν φιλόλογος, καὶ φιλομαθὴς, καὶ φιλαναγνώστης.

régne,

régne, parce [a] qu'elles trouvérent en lui un juge habile, & en même tems un rémunérateur libéral, qui savoit, en tout genre, discerner & récompenser le mérite.

Il n'avoit que du mépris pour certaines adresses frivoles, & qui n'étoient d'aucune utilité. On admiroit beaucoup un homme qui s'exerçoit fort sérieusement à faire passer par le trou d'une * éguille de petits pois qu'il jettoit d'assez loin, & qui n'en manquoit pas un. Alexandre le vit un jour, & on dit qu'il lui fit un présent digne de son occupation : c'étoit un boisseau de pois. *Quintil. l. 2. c. 21.*

Alexandre étoit d'un caractére vif, ferme, arrété à son sentiment, qui ne cédoit jamais à la force, mais qu'on ramenoit aisément au devoir par la raison. Pour manier de tels esprits, il faut beaucoup de dextérité. Aussi Philippe, malgré sa double autorité de pere & de Roi, croioit devoir emploier à son égard la persuasion plutôt que la contrainte, & cherchoit plus à se faire aimer qu'à se faire craindre.

Une occasion fortuite lui donna lieu de concevoir une grande idée d'Alexan-

a Μάρτυρα ἔλαβον καὶ θεατὴν, τὸν ἄριστα κρῖναι τὸ κατορθούμενον, καὶ μάλιστα ἀμείψασθαι δυνάμενον.

* *On conçoit assez que c'étoit quelque instrument en forme d'éguille.*

dre. On avoit amené de Thessalie à Philippe un cheval de bataille, grand, fier, ardent, plein de feu. Il se nommoit * Bucéphale. On vouloit le vendre treize talens, c'est-à-dire, treize mille écus de notre monnoie. Le Roi, avec ses Courtisans, descendit dans la plaine pour le faire essaier. Personne ne put le monter, tant il étoit ombrageux & se cabroit dès qu'on vouloit l'approcher. Philippe, fâché qu'on lui présentât un cheval si farouche & si indomtable, commanda qu'on le remmenât. Alexandre étoit présent. *Quel cheval ils perdent-là*, dit-il, *faute d'adresse & de hardiesse!* Philippe traita d'abord ce discours de folie & de témérité de jeune homme. Mais comme il insistoit avec force, véritablement affligé qu'on renvoiât ce cheval, son pere lui permit d'en faire l'essai. Le jeune Prince alors, plein de joie & de confiance, s'approche du cheval, prend les rênes, & lui tourne la tête au soleil, aiant remarqué sans doute que ce qui l'effraioit & l'effarouchoit, c'étoit son ombre qu'il voioit tomber devant lui, & se remuer à mesure qu'il s'agitoit. Il commença par le caresser doucement de la voix & de la main; puis, voiant son ardeur calmée, & prenant adroitement

* *Quelques-uns croient qu'il fut ainsi appellé, parce qu'il étoit marqué de la tête d'un bœuf.*

ſon tems, il laiſſe tomber ſon manteau à terre, & s'élançant légérement il ſaute deſſus; lui lâche d'abord la bride ſans le fraper ni le tourmenter: & quand il vit que ſa férocité étoit adoucie, qu'il n'étoit plus ſi furieux ni ſi menaçant, & qu'il ne demandoit qu'à aller, il lui baiſſa la main, & le pouſſa à toute bride, en lui parlant d'une voix plus rude, & en lui appuiant les talons. Philippe cependant, auſſi bien que toute la Cour, trembloit de crainte, & gardoit un profond ſilence. Mais quand le Prince, après avoir fourni ſa carriére, revint tout fier & plein de joie d'avoir réduit ce cheval qui avoit paru ſi indomtable, tous les Courtiſans à l'envi lui applaudirent & le félicitérent; & l'on aſſure que Philippe verſa des larmes de joie, & que l'embraſſant après qu'il fut deſcendu de cheval, & lui baiſant la tête, il lui dit: *Mon fils, cherche un autre roiaume qui ſoit plus digne de toi; la Macédoine ne te ſuffit pas.*

On raconte des choſes extraordinaires de ce Bucéphale: car tout ce qui appartenoit à Alexandre, devoit tenir du merveilleux. Quand il étoit ſellé & équipé pour le combat, il ne ſe laiſſoit monter que par ſon maître, & il n'auroit pas été ſûr pour tout autre de l'approcher. Il s'abaiſſoit, en fléchiſſant les piés de

Aul. Gell. lib. 5. c. 2.

devant, pour le recevoir ſur ſon dos. Quelques-uns prétendent que dans la bataille contre Porus, où Alexandre s'étoit jetté trop imprudemment dans un gros d'ennemis, ſon cheval, tout percé de coups qu'il étoit, lui ſauva la vie, & que malgré ſes bleſſures, n'en pouvant plus, & aiant perdu preſque tout ſon ſang, il tira ſon maître de la mélée, & l'emporta avec une extrême vigueur juſques dans un lieu où il fut hors de danger: & que là, n'aiant [a] plus rien à craindre pour le Roi, & joieux en quelque ſorte de mourir après le ſervice qu'il venoit de lui rendre, il expira. Alexandre pleura amérement ſa mort, & crut, en le perdant, avoir perdu un ami fidéle & affectionné. Il fit bâtir en ſon honneur une ville dans le lieu même où il fut enterré près de l'Hydaſpe, & l'appella *Bucéphalie*.

J'ai marqué ailleurs qu'Alexandre, à l'âge de ſeize ans, fut laiſſé dans la Macédoine pendant l'abſence de Philippe avec une entiére autorité, qu'il s'y comporta avec beaucoup de prudence & de courage, & qu'il ſe diſtingua enſuite d'une maniére particuliére à la bataille de Chéronée.

a Et Domini jam ſuperſtitis ſecurus, quaſi cum ſenſus humani ſolatio, animam expiravit. *Aul. Gell.*

§. II. *Alexandre, après la mort de Philippe, monte sur le trône, âgé de vingt ans. Il soumet & réduit les peuples voisins de la Macédoine qui s'étoient revoltés. Il passe en Gréce, pour dissiper la ligue qui s'y étoit formée contre lui. Il prend & détruit Thébes. Il pardonne aux Athéniens. Il se fait nommer dans la Diette de Corinthe, Généralissime des Grecs contre la Perse. Il retourne en Macédoine, & se prépare à porter la guerre en Asie.*

DARIUS & Alexandre commencérent à régner la même année. Celui-ci n'avoit que vingt ans quand il parvint à l'empire. Son premier soin fut de célébrer les obséques de son pere avec toute la magnificence possible, & de venger sa mort.

An. M. 3668. Av. J.C. 336. *Plut. in Alex. p. 670-672. Diod. l. 17. p. 486-489. Arrian. lib. 1. de expedit. Alex. pag. 2-23.*

En montant sur le trône, il le trouva environné d'extrêmes dangers de tous côtés. Les nations barbares, à qui Philippe, pendant tout son régne, avoit fait la guerre, sur lesquelles il avoit fait des conquêtes, qu'il avoit unies à sa couronne, & à qui il avoit ôté leurs Rois naturels, crurent devoir profiter de la conjoncture d'un nouveau régne & d'un Prince encore jeune, pour se remettre dans leur liberté, & pour s'unir ensemble contre le commun usurpateur. Il n'avoit pas moins à craindre du côté de la

Gréce. Philippe, en laissant en apparence dans chaque ville, dans chaque république, l'ancien gouvernement, l'avoit changé entiérement dans le fond, & s'en étoit rendu maître absolu. Quoiqu'absent, il dominoit dans toutes ses assemblées, & nulle résolution ne s'y prenoit que dépendamment de lui. Après s'être ainsi soumis la Gréce, soit par la terreur des armes, soit par les sourdes menées de sa politique, il n'avoit pas eu le tems de l'apprivoiser & de l'accoutumer à sa domination, mais y avoit laissé toutes choses dans un grand mouvement, les esprits n'étant pas encore calmés, ni pliés à la servitude.

Dans une conjoncture si délicate, les Macédoniens conseilloient à Alexandre d'abandonner la Gréce, & de ne pas s'opiniâtrer à la retenir par la force; de faire revenir par la douceur les Barbares qui avoient pris les armes, & de flater, pour ainsi dire, ces commencemens de revoltes & de nouveautés, en usant de ménagemens, de complaisance, & d'insinuations, pour gagner les esprits. Alexandre n'écouta point ces conseils timides. Au contraire, il prit le parti de tirer la sûreté & le salut de ses affaires de l'audace & de la magnanimité, persuadé que si dans les commencemens il mollissoit en la moindre chose, tout le monde lui tom-

θεραπεύειν τὰς ἀρχὰς τῶν νεωτερισμῶν.

beroit ſur les bras ; & que s'il entroit en compoſition, il lui faudroit rendre tout ce que Philippe avoit conquis, & ſe réduire aux bornes étroites de la Macédoine. Il ſe hâte donc d'arrêter les mouvemens & les guerres des Barbares, en menant en toute diligence ſon armée juſques ſur les bords du Danube, qu'il traverſe en une ſeule nuit. Il défait dans un grand combat le Roi des Triballiens ; met en fuite les Gétes, qui n'oſent l'attendre ; ſubjugue divers peuples barbares, les uns par la terreur de ſon nom, les autres par la force de ſes armes ; & malgré l'arrogante * réponſe de leurs Ambaſſadeurs, il leur apprend à connoitre un péril plus prochain que la chute du ciel & des aſtres.

Pendant qu'Alexandre étoit ainſi occupé au loin contre les Barbares, toutes les villes de la Gréce, animées ſur-tout par Démoſthéne, formérent une ligue puiſſante contre ce Prince. Un faux bruit de ſa mort inſpira aux Thébains une audace qui les perdit. Ils égorgérent une partie de la garniſon Macédonienne qu'ils avoient dans leur citadelle. D'un autre côté Démoſthéne étoit tous les jours à la *Æſchin. contr. Cteſiph. p. 453.*

* *Alexandre, s'imaginant que le bruit de ſon nom avoit jetté la terreur parmi ces peuples, demanda à leurs Ambaſſadeurs ce qu'ils craignoient le plus au monde. Ils répondirent fiérement qu'ils ne craignoient rien que la chûte du ciel & des aſtres.*

Tribune haranguant le peuple, & plein de mépris pour Alexandre qu'il appelloit *un enfant* & * un jeune étourdi, il assuroit d'un ton décisif qu'on n'avoit rien à craindre du nouveau Roi de Macédoine qui n'étoit point en état de mettre le pié hors de son Roiaume, & qui se trouveroit trop heureux de pouvoir s'y maintenir en paix & en sûreté. En même tems il écrivoit lettres sur lettres à Attale, l'un des Lieutenans que Philippe avoit envoiés dans l'Asie Mineure, pour le porter à la revolte. Attale étoit oncle de Cléopatre, seconde femme de Philippe. Il étoit fort disposé à écouter les propositions de Démosthéne. Néanmoins, comme il étoit devenu très-suspect à Alexandre, & il savoit bien que ce n'étoit point sans raison; pour effacer de son esprit tous les soupçons qu'il pouvoit avoir conçus contre lui, & pour mieux couvrir ses desseins, il envoia à ce Prince les lettres de Démosthéne. Il ne put pas néanmoins si bien cacher ses intrigues, qu'il n'en transpirât encore quelque chose au dehors. Hécatée, l'un des Commandans d'Alexandre, qu'il avoit envoié exprès en Asie, le fit assassiner par son ordre. Sa mort rétablit le calme dans l'armée, & étoufa toute semence de division.

* *Le grec porte μαργίτης nom auquel on donne différentes significations.*

Quand Alexandre eut mis son roiaume en sûreté du côté des Barbares, il marcha à grandes journées vers la Gréce, & passa les Thermopyles. Il dit alors à ceux qui l'accompagnoient: *Démosthéne, dans ses harangues, m'a appellé enfant pendant que j'ai été en Illyrie & dans le pays des Triballes: il m'a appellé jeune homme quand j'ai été en Thessalie. Il faut donc lui montrer aux piés des murailles d'Athénes que je suis homme fait.* Il entra en Béotie avec tant de diligence, que les Thébains n'en croioient qu'à peine leurs propres yeux. Quand il fut devant les murs de leur ville, il voulut leur donner le tems de se repentir, & demanda seulement qu'on lui livrât Phénix & Prothute, les deux principaux auteurs de la revolte, & fit publier à son de trompe une amnistie & une sûreté entiére pour tous ceux qui reviendroient à lui. Les Thébains, comme pour lui insulter, demandérent à leur tour qu'il leur livrât Philotas & Antipater, & firent publier de même que ceux qui voudroient contribuer à la liberté de la Gréce, vinssent se joindre à eux.

AN. M. 3669.
AV. J.C. 335.

Alexandre, ne pouvant vaincre leur opiniâtreté par les propositions qu'il leur faisoit, vit avec douleur qu'il en faloit venir aux mains, & décider l'affaire par la voie des armes. Il se donna une grande

bataille, où les Thébains combattirent avec une ardeur & un courage bien au-delà de leurs forces: car leurs ennemis étoient plusieurs contre un. Mais, après une longue & vigoureuse résistance, ce qui étoit resté de la garnison Macédonienne dans la citadelle en étant descendu, & les aiant chargés par derriére, alors envelopés de tous côtés, ils furent presque tous taillés en piéces, & la ville fut prise & pillée.

On ne sauroit exprimer les affreuses calamités qu'elle eut à essuier dans ce saccagement. Il y eut des Thraces, qui aiant abattu la maison d'une Dame de qualité & de vertu, nommée Timocléa, pillérent tous ses meubles & tous ses trésors; & leur capitaine l'aiant prise elle-même par force, & assouvi sa brutale passion, lui demanda si elle n'avoit point de l'or & de l'argent caché. Timocléa, animée d'un violent desir de se venger, lui aiant répondu qu'elle en avoit, le mena seul dans son jardin, lui montra un puits, & lui dit que dès qu'elle avoit vû la ville forcée, elle avoit jetté là elle-même tout ce qu'elle avoit de plus précieux. L'Officier ravi s'approcha du puits, se baissa pour regarder dedans, & en examiner la profondeur. Timocléa, qui étoit derriére, le poussa de toute sa force, le précipita dans le puits, & jetta dessus quantité de pier-

res dont elle l'assomma. En même tems elle fut prise par les Thraces, & on la mena à Alexandre les fers aux mains. A sa contenance & à sa démarche, Alexandre connut d'abord que c'étoit une femme de qualité & d'un grand courage: car elle suivoit fiérement ces brutaux, sans témoigner aucun étonnement, ni faire paroitre la moindre crainte. Le Roi lui aiant demandé qui elle étoit, elle lui répondit qu'elle étoit sœur de Théagéne, qui avoit combattu contre Philippe pour la liberté de la Gréce, & qui avoit été tué à la bataille de Chéronée où il commandoit. Alexandre admira la réponse généreuse de cette Dame; & encore plus l'action qu'elle avoit faite, & commanda qu'on la laissât aller où elle voudroit avec ses enfans.

Alexandre alors délibéra dans son Conseil sur le parti qu'il faloit prendre à l'égard de Thébes. Les Phocéens, & ceux de Platée, de Thespies, d'Orchoméne, qui étoient alliés d'Alexandre, & avoient eu part à la victoire, représentérent la maniére cruelle dont les Thébains avoient traité & détruit leurs villes; & leur reprochérent le zéle constant qu'ils avoient témoigné dans tous les tems pour les Perses contre l'intérêt des Grecs, dont ils étoient devenus l'horreur & l'exécration: & la preuve en étoit que tous

s'étoient engagés par serment à détruire Thébes quand on auroit vaincu les Perses.

Cléade, l'un des prisonniers, aiant eu permission de parler, essaia d'excuser en partie la rebellion des Thébains; faute, selon lui, qu'on devoit plutôt imputer à une crédule & téméraire imprudence, qu'à une mauvaise volonté, & à une perfidie déclarée. Il remontra, que sur le faux bruit de la mort d'Alexandre, saisi avec trop d'avidité, ils s'étoient revoltés, non contre le Roi, mais contre ses successeurs. Que quelle que fût leur faute, ils en avoient été rigoureusement punis par les maux extrêmes qu'ils avoient soufferts. Qu'il ne restoit dans la ville qu'une foible troupe de femmes, d'enfans, & de vieillards, dont on n'avoit rien à craindre, & qui étoit d'autant plus digne de compassion, qu'elle n'avoit point eu de part à la revolte. Il finissoit, en faisant ressouvenir Alexandre que Thébes, qui avoit donné naissance à tant de dieux & à tant de héros dont il comptoit plusieurs au nombre de ses ancêtres, avoit été aussi le berceau de la gloire naissante de Philippe son pere, & lui avoit tenu lieu comme d'une seconde patrie.

Ces motifs étoient puissans, mais la colére du vainqueur prévalut, & la ville fut détruite. Il conserva la liberté aux Prêtres, à tous ceux qui avoient droit

d'hoſpitalité avec les Macédoniens, aux deſcendans de Pindare, célébre Poéte qui avoit fait tant d'honneur à la Gréce, & à ceux qui s'étoient oppoſés à la rebellion, & vendit tous les autres, dont le nombre monta environ à trente mille; & il y avoit eu un peu plus de ſix mille hommes tués dans le combat. Le déſaſtre de Thébes toucha vivement les Athéniens, de ſorte qu'étant ſur le point de célébrer la fête des grands Myſtéres, ils y renoncérent, à cauſe du grand deuil où ils étoient, & reçurent avec toute ſorte d'humanité tous ceux qui s'étant ſauvés de la bataille & du ſac de Thébes, s'étoient réfugiés dans leur ville.

La promte arrivée d'Alexandte dans la Gréce avoit bien rabattu de la fierté des Athéniens, & avoit amorti tout-à-coup la véhémence de Démoſthéne. La ruine de Thébes, encore plus promte, acheva de les conſterner, ils eurent recours aux priéres, & députérent vers Alexandre pour implorer ſa clémence. Démoſthéne étoit du nombre des Députés. Mais il ne fut pas plutôt arrivé au mont Cithéron, que redoutant la colére de ce Prince, il s'en retourna, & abandonna l'Ambaſſade.

Incontinent Alexandre envoie à Athénes demander qu'on lui livre dix des Orateurs, qu'il regardoit comme auteurs

de la ligue que son pere avoit vaincue à Chéronée. Ce fut en cette occasion que Démosthéne conta au peuple la fable des loups & des chiens, dans laquelle on suppose *que les loups demandérent un jour aux brebis, que pour avoir la paix avec eux, elles leur livrassent les chiens qui les gardoient*. L'application étoit aisée & naturelle, sur-tout par raport aux Orateurs, justement comparés aux chiens, dont le devoir est de veiller, d'aboier, & de combattre pour sauver le troupeau.

Dans l'extrême embarras où se trouvoient les Athéniens, qui ne pouvoient se résoudre à livrer eux-mêmes à la mort leurs Orateurs, & qui n'avoient cependant d'autre ressource pour sauver leur ville, Démade, qu'Alexandre honoroit de son amitié, offrit de se charger seul de l'ambassade, & d'aller intercéder pour eux. Le Prince, soit qu'il fût rassasié de vengeance, soit qu'il cherchât à effacer, s'il étoit possible, par un acte de douceur, l'action atroce & barbare qu'il venoit de faire; ou plutôt voulant lever les obstacles qui pouvoient retarder son grand dessein, & ne laisser en son absence ni sujet ni prétexte de mécontentement, se relâcha sur la demande qu'il avoit faite des Orateurs, & se contenta du bannissement de Caridéme, qui,

étant Oritain * de naissance, avoit mérité par ses services le droit de bourgeoisie dans Athénes. Il étoit gendre de Chersoblepte, roi de Thrace. Il avoit appris le métier de la guerre sous Iphicrate, & avoit commandé plusieurs fois les armées des Athéniens. Poursuivi par Alexandre, il se réfugia chez le Roi de Perse.

* *Orée, ville d'Eubée.*

Pour ce qui regarde les Athéniens, non seulement il leur remit tous les sujets de plainte qu'il avoit contre eux, mais encore leur témoigna une bonté particuliére, les exhortant à s'appliquer fortement aux affaires, & à avoir l'œil à tout ce qui se passeroit, parce que, s'il venoit à manquer, c'étoit leur ville qui devoit donner la loi à toute la Gréce. On dit que lontems après cette expédition, le malheur des Thébains lui causa de cuisans repentirs, & que cette pensée le rendit plus doux & plus humain envers beaucoup d'autres.

Un tel exemple de sévérité exercée contre une ville aussi puissante que Thébes, répandit dans toute la Gréce la terreur de ses armes, qui fit tout plier devant lui. Il convoqua à Corinthe une * Diette de tous les Etats & de toutes les villes libres de la Gréce, pour se faire

* *Plutarque place ici cette Diette. D'autres la placent plus tôt; ce qui a donné lieu à Monsieur Prideaux de supposer qu'elle fut convoquée deux fois.*

donner le même Commandement en chef contre la Perſe, qui avoit été accordé à ſon Pere un peu avant ſa mort. Jamais Diette ne fournit une plus magnifique matiére de délibération. C'eſt l'Occident qui délibére ſur la ruine de l'Orient, & ſur les moiens d'exécuter une vengeance ſuſpendue depuis plus d'un ſiécle. L'aſſemblée qui ſe tient ici va donner lieu à des événemens dont le récit étonne & paroit preſque incroiable, & à des révolutions qui feront changer la face de preſque tout le monde.

Pour former un tel deſſein, il faloit un Prince hardi, entreprenant, aguerri, qui eût de grandes vûes, qui ſe fût déja fait un grand nom par ſes exploits, qui ne fût ni intimidé par les périls, ni arrété par les obſtacles, mais ſur-tout qui réunît ſous ſon autorité tous les Etats de la Gréce, dont aucun ſéparément n'étoit capable d'une entrepriſe ſi hardie, & qui avoient beſoin, pour agir de concert, d'être ſoumis à un ſeul Chef, qui mît en mouvement toutes les parties de ce grand Corps, en les faiſant toutes concourir à un même but & à une même fin. Or Alexandre étoit ce Prince. Il ne lui fut pas difficile de rallumer dans l'eſprit des peuples la haine ancienne contre les Perſes, leurs ennemis perpétuels & irréconciliables, dont ils avoient juré plus d'une

fois la perte, & qu'ils étoient bien résolus de détruire, si jamais l'occasion s'en présentoit : haine, à laquelle les dissensions domestiques avoient bien pu donner comme une tréve, mais qu'elles n'avoient point éteinte. La glorieuse retraite des Dix mille Grecs malgré l'opposition de l'armée nombreuse des Perses, la terreur qu'Agésilas, avec une poignée de soldats, avoit jettée jusques dans Suse, faisoient voir clairement ce qu'on devoit attendre d'une armée, composée de l'élite des troupes de toutes les villes de la Gréce, & de celles de Macédoine, commandée par des Généraux & des Officiers que Philippe avoit formés, &, pour tout dire, qui avoit Alexandre pour Chef. On n'hésita donc point dans la Diette; & d'un commun accord il y fut nommé Généralissime contre les Perses.

Aussitôt plusieurs Officiers & Gouverneurs de villes, & plusieurs Philosophes se rendirent auprès de lui pour le congratuler sur cette élection. Il se flatoit que Diogéne de Sinope, qui étoit alors à Corinthe, y viendroit comme les autres. Ce Philosophe, qui faisoit peu de cas des grandeurs, croioit que ce n'étoit pas le tems d'aller féliciter les hommes quand ils viennent d'être élevés à quelque haute place; mais qu'il faut attendre qu'ils en aient dignement rempli les

devoirs. Il ne sortit donc point de chez lui. Alexandre alla lui-même avec toute sa Cour pour le voir. Il étoit alors couché au soleil : mais voiant approcher cette foule de gens, il se mit en son séant, & attacha sa vûe sur Alexandre. Ce Prince, étonné de voir un Philosophe d'une si grande réputation réduit à une entiére indigence, après l'avoir salué très-gracieusement, lui demanda s'il n'avoit pas besoin de quelque chose. *Oui*, lui répondit Diogéne, *c'est que tu t'ôtes un peu de mon soleil.* Cette réponse excita le mépris & l'indignation des Courtisans. Mais le Roi, frapé d'une telle grandeur d'ame, *Si je n'étois Alexandre*, dit-il, *je voudrois être Diogéne.* Ce mot cache un sens profond, & découvre parfaitement le fond du cœur humain. Alexandre sent qu'il est fait pour tout avoir : voila sa destinée, & en quoi il met son bonheur. Mais, s'il ne pouvoit parvenir à ce but, il sent aussi, que pour être heureux, il faudroit s'étudier à se passer de tout. En un mot, *tout ou rien*, c'est Alexandre & Diogéne. Quelque [a] grand & quelque puissant que se crût ce Prince, il dut ici se reconnoitre inférieur à un homme à qui il ne pouvoit ni rien donner, ni rien ôter.

a Homo supra mensuram humanæ superbiæ tumens, vidit aliquem, cui nec dare quidquam posset, nec eripere. *Senec. de Benef. lib. 5. cap. 6.*

Avant que de partir pour l'Asie, il voulut consulter Apollon sur cette guerre. Il alla donc à Delphes : mais il arriva par hazard que c'étoit pendant les jours qu'on appelle *malheureux*, dans lesquels il n'étoit pas permis de consulter l'Oracle ; & la Prêtresse refusoit de se rendre au temple. Alexandre, qui ne pouvoit souffrir de résistance à ses volontés, l'aiant prise brusquement par le bras, & la conduisant au temple, elle s'écria : *O mon fils, on ne te peut résister.* Il n'en demanda pas davantage, & saisissant cette parole, qui lui tenoit lieu d'oracle, il prit le chemin de la Macédoine pour se préparer à sa grande expédition.

Ἀνίκητος εἶ ὦ παῖ.

NOTE pour ce qui suit.

J'AUROIS souhaité & j'en avois eu la pensée, de mettre à la tête du récit des exploits d'Alexandre une carte géographique, comme je l'ai fait pour Cyrus le Jeune, ce qui est d'un grand secours pour le Lecteur, & le met en état de suivre des yeux son Héros dans toutes ses conquêtes. Mais ici je n'ai pu le faire, la carte des expéditions d'Alexandre étant d'une trop grande étendue pour pouvoir être insérée commodément dans un *in*-12. On peut acheter celle qu'a fait sur ce sujet feu Monsieur Guillaume de Lisle, dont le nom est connu de tous les savans.

Cette Carte se vend chez sa Veuve sur le Quai de l'Horloge. Pour y suppléer en quelque sorte, je mettrai ici, sous un même point de vûe, une suite abrégée des pays qu'Alexandre a parcourus jusqu'à son retour de l'Inde.

Il part de la Macédoine, qui fait partie de la Turquie en Europe, & passe l'Hellespont ou Détroit des Dardanelles.

Il traverse l'Asie-Mineure, (la Natolie) où il donne deux batailles: la premiére au passage du Granique, & la seconde près de la ville d'Issus.

Après cette seconde bataille, il entre dans la Syrie & la Palestine, passe en Egypte, où il bâtit Alexandrie sur l'un des bras du Nil, pénétre jusques dans la Libye au temple de Jupiter Ammon, d'où il retourne sur ses pas, jusqu'à Tyr, (Sour) & de là il s'avance vers l'Euphrate.

Il passe ce fleuve, puis le Tigre, & remporte la fameuse victoire d'Arbelles. Prend Babylone, Capitale de la Babylonie; & Ecbatane, de la Médie.

De là il passe dans l'Hyrcanie, jusqu'à la mer qui en porte le nom, autrement dite la mer Caspienne: dans la Parthie, la Drangiane, le pays de Paropamise.

Il remonte dans la Bactriane, & dans la Sodgiane, s'avance jusqu'à l'Iaxarte, nommé par Quinte-Curce le Tanaïs, au-

delà duquel habitent les Scythes, dont le pays fait partie de la grande Tartarie.

Après avoir parcouru divers pays, il passe le fleuve Indus, entre dans les Indes qui sont en deçà du Gange, & qui forment l'Empire du Grand Mogol, & s'avance assez près du Gange, qu'il avoit aussi dessein de passer : mais son armée refusa de l'y suivre. Il se contenta donc d'aller voir l'Océan, & descendit jusqu'à l'embouchure du fleuve Indus.

Depuis la Macédoine jusqu'au Gange, dont Alexandre approcha bien près, on peut compter onze cens lieues au moins.

Ajoutez à cela les différens détours que fit Alexandre, premiérement pour aller de l'extrémité de la Cilicie, où se donna la bataille d'Issus, jusqu'au temple d'Ammon dans la Libye, & pour revenir de là à Tyr, voiage qui ne peut pas être moins de trois cens lieues; & autant tout au moins pour les autres détours en différens endroits : il se trouvera qu'Alexandre, dans l'espace de moins de huit ans, aura fait avec son armée plus de dix-sept cens lieues, sans parler de son retour à Babylone.

§. III. *Alexandre part de Macédoine pour son expédition contre les Perses. Arrivé à Ilion, il rend de grands honneurs au tombeau d'Achille. Il livre une pre-*

miére bataille aux Perses au Granique, & remporte une célébre victoire.

AN. M. 3670. AV. J.C. 334. *Diod l. 17. p. 499-503. Arrian. lib. 1. p. 23-36. Plut. in Alex. p. 672. 673. Justin. l. 11. cap. 5 & 6.*

QUAND Alexandre fut arrivé dans son roiaume, il tint Conseil avec les principaux Officiers de l'armée, & les Grands de sa Cour, sur l'expédition qu'il méditoit contre la Perse, & sur les mesures qu'il faloit prendre pour la faire réussir. Les avis ne furent partagés que sur un article. Antipater & Parménion croioient que le Roi, avant que de s'engager dans une entreprise qui ne pouvoit manquer d'être de longue haleine, devoit choisir une épouse & s'assurer un successeur. Mais vif & bouillant comme il étoit, il ne put goûter cet avis; & il crut, qu'après avoir été nommé Généralissime des Grecs, & avoir reçu de son pere des troupes invincibles, il lui seroit honteux de perdre le tems à célébrer des noces, & à en attendre le fruit. Le départ fut donc résolu.

Il offrit aux dieux de magnifiques sacrifices, & fit célébrer à Die, ville de Macédoine, des Jeux * Scéniques, établis par un de ses ancêtres en l'honneur de Jupiter & des Muses. La fête dura neuf jours, selon le nombre de ces déesses. Il dressa pour le festin une tente qui contenoit cent tables, où par conséquent il pouvoit y avoir neuf cens couverts. Tous

* *On appelloit ainsi les représentations de théâtre.*

les Princes de sa famille, tous les Ambassadeurs, tous les Généraux, tous les Officiers y furent invités. Il régala aussi toute l'armée. Ce fut pour lors qu'il eut une célébre vision dont il sera parlé dans la suite, dans laquelle on l'exhortoit à passer promtement dans l'Asie. *Joseph. Antiquit. l. 11.*

Avant que de partir pour cette expédition, il mit ordre aux affaires de la Macédoine, où il laissa Antipater pour gouverner en qualité de Viceroi, avec douze mille hommes de pié, & presque autant de cavalerie.

Il voulut aussi examiner les affaires domestiques de ses amis, & donna à l'un une terre, à l'autre un village, à celui-ci le revenu d'un bourg, à celui-là les droits d'un port. Et comme tous les revenus de son domaine étoient déja emploiés & consumés par ces largesses, Perdiccas lui demanda, *Seigneur, que réservez-vous pour vous?* Et Alexandre aiant répondu, *l'espérance; Et bien,* lui répartit Perdiccas, *la même espérance doit donc nous suffire:* & il refusa généreusement le don que le Roi lui avoit assigné.

C'est une connoissance bien importante à un Prince que celle du cœur de l'homme, & le secret de s'en rendre maître. Or Alexandre savoit que ce secret consiste à intéresser tout le monde à sa grandeur, & à ne faire sentir aux autres sa

puissance que par des bienfaits. Alors tous les intérêts sont réunis dans celui du Prince. C'est son bien propre, c'est son bonheur qu'on aime en lui; & on lui est autant de fois attaché, & par des liens aussi étroits, qu'il y a de choses qu'on aime, & qu'on reçoit de lui. Toute la suite de cette histoire nous montrera que jamais personne ne pratiqua mieux cette maxime qu'Alexandre, qui croioit n'être Roi que pour faire du bien, & dont la libéralité vraiment roiale n'étoit ni satisfaite ni épuisée par les plus grandes largesses.

Alexandre, après avoir tout réglé dans la Macédoine, & avoir pris les précautions nécessaires pour prévenir les troubles & les mouvemens qui pourroient s'y élever en son absence, partit pour l'Asie au commencement du printems. Son armée n'étoit guéres que de trente mille hommes de pié, & de quatre ou cinq mille chevaux: mais c'étoient tous hommes braves, aguerris, disciplinés, qui avoient fait plusieurs campagnes sous Philippe, & [a] qui, dans le besoin, auroient pu commander. La plupart des Officiers n'avoient guéres moins de soixante ans, & [b] quand ils étoient assemblés,

a Ut non tam milites, quàm magistros militiæ electos putares. *Justin.*

b Ut, si principia castrorum cerneres, senatum te alicujus priscæ reip. videre diceres. *Id.*

blés, ou rangés à la tête du camp, on croyoit voir un Sénat respectable. Parménion commandoit l'infanterie; Philotas son fils avoit sous lui dix-huit cens chevaux de Macédoine, & Callas fils d'Harpalus autant de chevaux de Thessalie. Le reste de la Cavalerie, tiré de différens peuples de la Gréce, & qui montoit à six cens, avoit un Commandant particulier. Les Thraces & les Péoniens, qui prenoient toujours les devants, avoient pour Chef Cassandre. Alexandre prit sa marche le long du lac de Cercine vers Amphipolis; passa le Strymon vers son embouchure, puis l'Hébre; & arriva enfin à Seste après vingt jours de marche. Il ordonna à Parménion de passer sa cavalerie, & une partie de son infanterie, de Seste à Abyde; ce qu'il fit avec cent soixante galéres, & plusieurs vaisseaux ronds. Pour lui, il passa d'Eléonte au port des Achéens, conduisant lui-même sa galére; & quand il fut au milieu de l'Hellespont, il sacrifia un Taureau à Neptune & aux Néréides, & fit des effusions dans la mer avec une coupe d'or. On dit aussi, qu'après avoir lancé un javelot sur la terre comme pour en prendre possession, il descendit le premier en Asie, & que sautant tout armé & plein de joie hors du navire, il dressa des autels sur le rivage à Jupiter, à Minerve, à

Hercule, qui lui avoient procuré une descente si favorable. Il avoit fait la même chose en quittant l'Europe.

Il comptoit si fort sur l'heureux succès de ses armes, & sur les riches dépouilles qu'il trouveroit en Asie, qu'il n'avoit fait presque aucun fonds pour une si grande expédition, persuadé que la guerre, quand on la fait heureusement, fournit aux besoins de la guerre. Sa caisse militaire n'étoit que de soixante & dix talens, & il n'avoit de vivres que pour un mois. En sortant de Macédoine, il avoit distribué, comme je l'ai dit, tout son patrimoine à ses Généraux & à ses Officiers; &, ce qui est bien plus important, il leur avoit inspiré à tous un tel courage & une telle confiance, qu'ils croioient marcher non à une guerre douteuse, mais à une victoire assurée.

Soixante & dix mille écus.

Quand il fut près de Lampsaque, qu'il avoit résolu de ruiner pour punir la rébellion de ses habitans, il vit venir à lui Anaximéne, qui étoit de cette ville, célébre Historien, fort connu de Philippe son pere, & pour qui lui-même il avoit beaucoup de considération, l'aiant eu pour maître. Se doutant bien pourquoi il le venoit trouver, il le prévint, & lui jura en termes formels qu'il ne lui accorderoit point sa demande. *Ce que j'ai à vous demander, Seigneur*, lui dit Anaximéne,

Val. Max. lib. 7. cap. 3.

c'est qu'il vous plaise de détruire Lampsaque. Par cet ingénieux détour il sauva sa patrie.

De là Alexandre arriva à Ilion. Il y rendit de grands honneurs à la mémoire d'Achille, & fit célébrer des Jeux autour de son tombeau. Il admira & envia le double bonheur qu'il avoit eu, de trouver pendant sa vie un ami fidéle dans la personne de Patrocle, & après sa mort un digne héraut de son courage dans Homére. En [a] effet, sans l'admirable poéme de l'Iliade, le corps & le nom d'Achille eussent été enfermés dans le même tombeau.

Enfin Alexandre arrive sur les bords du Granique, riviére de Phrygie. Les Satrapes l'attendoient de l'autre côté, résolus de lui en disputer le passage. Leur armée étoit * de cent mille hommes de pié, & de plus de dix mille chevaux. Memnon qui étoit de Rhodes, & qui commandoit sur toute la côte de l'Asie pour Darius, avoit conseillé aux Géné-

a Cùm in Sigæo ad Achillis tumulum constitisset, O fortunate, inquit, adolescens, qui tuæ virtutis Homerum præconem inveneris! Et verè. Nam, nisi Ilias illa extitisset, idem tumulus, qui corpus ejus contexerat, etiam nomen obruisset. Cic. pro Arch. n. 24.

* *Justin donne à cette armée six cens mille hommes de pié, & Arrien ne lui en donne que vingt mille. L'un & l'autre est sans vraisemblance, & il y a sans doute quelque faute dans le texte. Je m'en suis tenu au sentiment de Diodore.*

raux de ne point risquer un combat, mais de ruiner le plat pays sans excepter les villes, à dessein d'affamer l'armée d'Alexandre, & de la contraindre à retourner sur ses pas. Memnon étoit le plus habile des Généraux de Darius, & le plus sûr instrument de ses victoires. On ne sait ce qu'on devoit le plus estimer en lui, ou sa profonde sagesse dans les conseils, ou son courage & sa capacité dans la conduite des armées, ou son attachement & son zêle pour les intérêts de son Maître. Le conseil qu'il donnoit dans la conjoncture présente, étoit excellent par raport à un ennemi vif & impétueux ; qui étoit sans villes, sans magazins, sans retraite; qui entroit dans un pays inconnu & ennemi ; que les retardemens seuls pouvoient affoiblir & ruiner ; & qui n'avoit de ressource & d'espérance que dans le promt succès d'une bataille. Arsite, Satrape de Phrygie, s'y opposa, & protesta qu'il ne souffriroit pas qu'on désolât ainsi les terres de son Gouvernement. Le mauvais avis du Satrape prévalut sur le sage conseil de l'Etranger, que les Perses, à leur grand dommage, soupçonnérent de vouloir tirer la guerre en longueur, & se rendre par là nécessaire.

Alexandre cependant marchoit avec son infanterie pesamment armée, rangée sur deux lignes, & la cavalerie sur les

ailes : le bagage venoit à la queue des troupes. Quand il fut arrivé au bord du Granique, Parménion lui conseilloit de camper dans cet endroit en ordre de bataille, pour laisser aux troupes le tems de se reposer ; & d'attendre au lendemain à passer la riviére, de grand matin & même avant le jour, parce qu'alors les ennemis seroient moins en état de l'en empécher. Il ajoutoit qu'il étoit dangereux de hazarder le passage d'une riviére à la vûe de l'ennemi, d'autant plus que celle-ci étoit profonde, & les bords escarpés, de sorte qu'il seroit aisé à la cavalerie Persane, qui les attendoit de l'autre côté en bataille, de les défaire avant qu'ils fussent formés. Qu'outre la perte qu'on y feroit, cette entreprise, si elle réussissoit mal, seroit d'une dangereuse conséquence pour l'avenir, parce que la réputation des armes dépend des commencemens.

Ces raisons ne firent point d'impression sur l'esprit d'Alexandre. Il répondit qu'il rougiroit de honte, si, après avoir passé l'Hellespont, il s'arrétoit devant un ruisseau ; car c'est ainsi que par mépris il appelloit le Granique. Qu'il faloit profiter de la terreur qu'avoit répandu parmi les Perses la promtitude de son arrivée, & la hardiesse de son dessein ; & répondre dignement à l'idée qu'on avoit con-

çue de son courage, & de la valeur des Macédoniens. La cavalerie ennemie, qui étoit fort nombreuse, bordoit tout le rivage, & faisoit un grand front pour occuper le passage dans toute sa longueur. L'infanterie, composée principalement des Grecs qui étoient à la solde de Darius, étoit derriére, placée dans un lieu qui alloit en montant.

Les deux armées demeurérent lontems en présence chacune sur le bord de la riviére, comme si elles eussent redouté l'événement. Les Perses attendoient que les Macédoniens entrassent dans l'eau pour les charger à leur avantage, lorsqu'ils voudroient prendre terre, & ceux-ci sembloient choisir de l'œil l'endroit le plus propre pour passer, & épier la contenance des ennemis. Alors Alexandre, s'étant fait amener son cheval, ordonna aux Seigneurs de sa Cour de le suivre, & de se comporter en gens de cœur. Il commandoit la droite, & Parménion la gauche. Il fit d'abord entrer dans la riviére un gros détachement, & le suivit de près avec le reste des troupes. Il fit ensuite avancer l'aile gauche que commandoit Parménion. Pour lui, menant l'aile droite, il entra dans le fleuve, suivi du reste des troupes.

Les Perses voiant approcher ce détachement, commencérent à tirer dessus,

& descendirent en bas où la pente étoit plus facile, pour en défendre l'abord. Les chevaux s'entrechoquérent rudement, les uns tâchant de prendre terre, les autres de l'empécher. Les Macédoniens, beaucoup inférieurs en nombre pour la cavalerie, outre le désavantage du lieu, étoient encore percés des traits qu'on leur tiroit d'en haut. D'ailleurs la fleur de la cavalerie Persane s'étoit ramassée en cet endroit, & Memnon y combattoit avec ses fils. Les Macédoniens donc pliérent d'abord, après avoir perdu les premiers rangs, qui avoient fait une vigoureuse défense. Alexandre, qui les avoit suivis de près, & les soutenoit avec ses meilleures troupes, se met à leur tête, les ranime par sa présence, renverse les Perses, & les met en déroute. Toutes les troupes le suivent, passent la riviére, & attaquent les ennemis de tous côtés.

Alexandre donna le premier dans le plus épais de la cavalerie ennemie, où combattoient les Généraux. Il étoit remarquable à son bouclier, & au pannache qui ombrageoit son casque, aux deux côtés duquel s'élevoient comme deux ailes d'une grandeur merveilleuse, & d'une blancheur qui éblouissoit. Le choc fut des plus rudes autour de sa personne; & quoiqu'on se battît à cheval, le combat étoit de pié ferme & d'homme à homme

comme dans l'infanterie, chacun tâchant de repousser son adversaire, & de gagner du terrain sur lui. Spithrobate, Satrape de l'Ionie, & gendre de Darius, se distinguoit par sa valeur entre tous les Généraux. Environné de quarante Seigneurs Persans, tous ses parens, & tous d'une bravoure connue, qui ne le quittoient point, il portoit par-tout la terreur. Alexandre pique contre lui. Les voila tous deux aux mains. Aiant lancé chacun un javelot, ils se blessent l'un l'autre, mais légérement. Le Satrape en fureur se jette l'épée à la main contre Alexandre. Mais celui-ci le prévient, & d'un coup de lance dans le visage le porte mort par terre. Dans l'instant même Rosacès, frere du Satrape, l'attaquant de côté, lui décharge sur la tête un grand coup de hache, qui lui abbat le pannache, & pénétre jusqu'aux cheveux seulement. Comme il alloit fraper un second coup sur sa tête que l'armet brisé faisoit voir à nud, Clitus d'un coup de sabre lui coupe la main, & sauve la vie à son Maître. Le danger où avoit été Alexandre, redoubla le courage des siens : ils firent des efforts extraordinaires de bravoure. Les Perses qui étoient au centre de la cavalerie, accablés d'une grêle de traits par les soldats armés à la légére qu'on avoit entremélés parmi les cavaliers, & ne pouvant sou-

tenir plus lontems l'attaque des Macédoniens qui les frapoient tous dans le visage, commencérent à plier, & les deux ailes auſſitôt ſe renverſérent, & prirent la fuite. Alexandre ne s'attacha point à les pourſuivre, mais il tourna tout court ſur l'infanterie.

Elle demeura ferme d'abord dans ſon poſte, plutôt par étonnement, dit l'Hiſtorien, que par réſolution. Mais quand elle ſe vit attaquée en même tems par la cavalerie, & par la phalange Macédonienne qui avoit paſſé la riviére, & que les bataillons en furent venus aux mains, ceux des Perſes ne firent ni une forte ni une longue réſiſtance, & furent bientôt mis en fuite, excepté l'infanterie Grecque qui étoit à la ſolde de Darius. Cette infanterie, s'étant retirée ſur une colline, demandoit qu'Alexandre lui donnât ſa parole qu'il la laiſſeroit aller : mais ce Prince, ſuivant plutôt l'impétuoſité de ſa colére que ſa raiſon, ſe jetta au milieu de cette infanterie, & perdit d'abord ſon cheval, qui fut percé d'un coup d'épée ; c'étoit un autre cheval que Bucéphale. La mêlée fut ſi rude autour de lui, que la plupart de ceux qui furent tués ou bleſſés de ſon côté, le furent en cet endroit : car ils combattoient contre des hommes très-aguerris, très-braves, & qui ſe battoient en déſeſpérés. Ils furent tous taillés en piéces,

à la réserve de deux mille qui furent faits prisonniers.

Un grand nombre de Généraux Persans des plus considérables restérent sur la place. Arsite se sauva en Phrygie, où l'on dit qu'il se tua lui-même de regret d'avoir été cause de la bataille. Il seroit mort plus glorieusement les armes à la main. Il resta dans cette bataille, du côté des Barbares vingt mille hommes de pié, & deux mille cinq cens chevaux. Du côté des Macédoniens il demeura d'abord sur la place vingt-cinq cavaliers des compagnies roiales, qui furent tués à la premiére attaque. Alexandre leur fit dresser à tous des statues de bronze faites de la main de Lysippe : elles furent placées dans une ville de Macédoine, appellée Die, d'où lontems après, Q. Métellus les fit toutes porter à Rome. Du reste de la cavalerie, il en fut tué un peu plus de soixante; & quelque trente fantassins, qui furent tous enfermés dès le lendemain dans un même tombeau avec leurs armes & leur équipage, & le Prince donna exemtion de toute sorte de tributs & de services à leurs enfans & à leurs peres.

Il eut aussi un très-grand soin des blessés, les visita lui-même, & voulut les voir panser. Il parut curieux de savoir comment ils s'étoient comportés dans le combat, & permit à chacun de lui com-

pter ſes prouëſſes, & de vanter ſa bravoure. Un Prince gagne beaucoup, en s'abaiſſant & ſe familiariſant de la ſorte. Il donna auſſi la ſépulture aux Grands de Perſe, & ne la refuſa pas même aux Grecs qui étoient morts à leur ſervice: mais tous ceux d'entre eux qu'il fit priſonniers, il les mit à la chaîne, & les envoia travailler en Macédoine, pour avoir porté les armes pour les Barbares contre leur patrie, malgré la défenſe expreſſe qu'en avoit fait la Gréce.

Alexandre ſe fit un devoir & un plaiſir d'aſſocier les Grecs à l'honneur de ſa victoire; & en particulier il envoia aux Athéniens trois cens boucliers des dépouilles ennemies, & voulut que ſur le reſte du butin on mît cette inſcription glorieuſe: *Alexandre fils de Philippe, & les Grecs, excepté les Lacédémoniens, ont gagné ces dépouilles ſur les Barbares qui habitent l'Aſie.* Cette action marque une grandeur d'ame bien rare & bien eſtimable dans un vainqueur, qui, pour l'ordinaire, ſouffre avec peine qu'on entre avec lui en partage de ſa gloire. Elle marque auſſi beaucoup de prudence dans ce Prince. Il avoit encore beſoin du ſecours des Grecs, & il eſpéroit, en les aſſociant à l'honneur de ſa victoire, ſe les rendre plus fidéles & plus affectionnés. Pour la vaiſſelle d'or & d'argent, les tapis de

pourpre, & autres meubles du luxe des Perses, il les envoia à sa mere, au moins pour la plus grande partie.

§. IV. *Alexandre fait la conquête de presque toute l'Asie Mineure. Il est attaqué d'une maladie mortelle pour s'être baigné dans le Cydne. Le medecin Philippe le guérit parfaitement en peu de jours. Alexandre passe le défilé de Cilicie. Cependant Darius approchoit. Libre réponse de Caridéme à ce Prince, qui lui coute la vie. Description de la marche de Darius.*

An. M. 3670. Av. J.C. 334. *Diod. l. 17. p. 503-511. Arrian. l. 1. p. 36-59. & lib. 2. pag. 60-66. Plut. in Alex. p. 673. 674. Q. Curt. l. 3. cap. 1-3. Justin. l. 11. cap. 7 & 8.*

L'HEUREUX succès de la bataille du Granique eut toutes les suites qu'on en pouvoit attendre. Sardes, qui étoit comme le boulevard de l'empire des Barbares du côté de la mer, se rendit à Alexandre. Il laissa à cette ville sa liberté, & l'usage de ses loix. Quatre jours après il arrive à Ephése, ramenant avec soi les bannis qui en avoient été chassés à son occasion, & y rétablit le gouvernement populaire. Pour les tributs qu'on paioit aux Rois de Perse, il les assigna au temple de Diane. Il offrit beaucoup de sacrifices à cette déesse, célébra ses mystéres avec grande pompe, & conduisit la cérémonie avec toute son armée rangée en bataille. Les Ephésiens avoient commencé à rebâtir le temple de Diane, qui avoit été brûlé la

Strab. lib. 14. pag. 640. Solin. cap. 40.

nuit même de la naissance d'Alexandre, & l'ouvrage étoit déja fort avancé. Dinocrate, célébre architecte, qui avoit l'intendance de la construction de ce temple, étoit le même que ce Prince emploia depuis pour bâtir Alexandrie en Egypte. Les peuples contribuoient à l'envi aux frais de ce superbe édifice, & les Dames y sacrifioient de bon cœur tous leurs bijoux, & tout ce qu'elles avoient de plus rare & de plus précieux. Alexandre, avide de toute espéce de gloire, offrit de rembourser la ville des dépenses qu'elle avoit déja faites pour ce bâtiment, & de lui fournir toutes celles qui restoient à faire, pourvû que son nom seul parût dans l'inscription du temple. Les habitans d'Ephése ne voulant pas y consentir, & n'osant pas néanmoins lui refuser ouvertement cet honneur, eurent recours à une ruse de flaterie qui les tira d'embarras. Ils lui dirent qu'il ne convenoit pas à un dieu d'ériger des monumens à un autre dieu. Avant qu'il sortît d'Ephése, les Députés de Tralles & de Magnésie vinrent lui apporter les clés de leurs villes.

Il marcha ensuite vers Milet, qui, dans l'espérance d'un promt & puissant secours, lui ferma ses portes. En effet la flote des Perses fort nombreuse, fit mine de la vouloir secourir: mais, après avoir tenté inutilement à plusieurs repri-

ſes d'engager celle des ennemis à combattre, elle fut obligée de ſe retirer. Memnon s'étoit retiré dans cette place avec un grand nombre des ſiens échapés de la défaite, réſolu de s'y bien défendre. Alexandre, qui ne vouloit point perdre de tems, la fit inſulter de toutes parts, & fit planter par-tout des échelles. L'eſcalade fut des plus vigoureuſes, & fut également bien ſoutenue, quoiqu'Alexandre y envoiât des troupes fraîches, qui ſe ſuccédoient ſans interruption les unes aux autres; & cela dura pluſieurs jours. Mais comme il vit ſes ſoldats repouſſés de quelque côté qu'ils donnaſſent, & que la place ne manquoit d'aucune choſe pour un long ſiége, il mit toutes ſes machines en œuvre, de ſorte qu'il ouvrit la place en pluſieurs endroits, & à l'attaque des bréches il ajouta en même tems une nouvelle eſcalade. Les aſſiégés, après avoir ſoutenu tous ces efforts avec une bravoure extraordinaire, craignant d'être enfin emportés d'aſſaut, capitulérent. Alexandre traita humainement les Miléſiens, & vendit tout ce qu'il y trouva d'étrangers. L'Hiſtorien ne parle point de Memnon. Il ſortit ſans doute avec la garniſon.

Alexandre voiant que la flote ennemie s'étoit retirée, réſolut de rompre la ſienne, dont l'entretien entraînoit beaucoup

de dépenſes, & il avoit beſoin d'argent pour d'autres uſages plus preſſans. Quelques-uns même croient, que, près de donner contre Darius un combat qui décideroit du ſort des deux Empires, il vouloit ôter à ſes troupes toute eſpérance de retraite, & ne leur laiſſer de reſſource que dans la victoire. Il ne retint donc de ſa flote que les vaiſſeaux qui lui étoient néceſſaires pour le tranſport des machines de guerre, & un petit nombre d'autres galéres.

Après la priſe de Milet, il paſſa dans la Carie, pour y former le ſiége d'Halicarnaſſe. Cette place étoit d'un très-difficile accès à cauſe de ſon heureuſe ſituation, & avoit été extrêmement fortifiée. D'ailleurs Memnon, le plus habile & le plus brave de tous les Officiers qui combattoient pour Darius, s'y étoit jetté avec de bonnes troupes, dans le deſſein d'y ſignaler ſon courage, & ſa fidélité pour ſon Maître. Auſſi fit-il une très belle défenſe. Il étoit ſecondé par un autre Officier d'un rare mérite, qui s'appelloit Ephialte. Tout ce qu'on peut attendre de la bravoure la plus intrépide, & de la ſcience de la guerre la plus conſommée, fut mis en uſage de part & d'autre. Après que les aſſiégeans, avec beaucoup de peine & de fatigue, avoient comblé une partie des foſſés, & fait approcher

des murs leurs machines, ils avoient la douleur de voir leurs travaux ruinés en un moment, & leurs machines brulées, par les sorties vives & fréquentes que faisoient les assiégés. Quand à coups réitérés de bélier, ils étoient venus à bout de renverser quelques pans de murailles, ils étoient tout étonnés d'en voir de nouvelles qu'on avoit construites derriére, & qui sembloient sortir tout-à-coup de terre. L'attaque de ces nouvelles murailles construites en demi-cercle, coutoit infiniment de monde, parce que les assiégés du haut des tours qui étoient de côté & d'autre, battoient les ennemis en flanc. On vit en cette occasion qu'il n'y a point de fortifications plus sûres pour une place de guerre que la valeur & le courage de ceux qui la défendent. Le siége fut long, & tout autre qu'Alexandre se seroit rebuté des difficultés qui s'y rencontrérent. Mais les dangers ne servoient qu'à animer ses troupes. Leur constance enfin l'emporta. Memnon se voiant hors d'état de résister plus lontems, fut obligé d'abandonner la place. Comme il étoit maître de la communication de la mer, après avoir mis une bonne garnison dans la citadelle qui étoit bien munie de vivres, il emmena avec lui ce qui restoit d'habitans avec toutes leurs richesses, & les transporta dans l'île de Cos, qui n'é-

toit pas loin d'Halicarnasse. Alexandre ne jugea pas à propos d'assiéger la citadelle, qui n'étoit pas de grande importance, depuis la ruine de la ville qu'il rasa jusqu'aux fondemens. Il se contenta de l'environner de bons murs, & de laisser quelques troupes dans le pays.

Après la mort d'Artémise reine de Carie, Idriée son frere avoit régné à sa place. Ada, sœur & femme d'Idriée, étoit demeurée en possession de cet Etat, selon la coutume du pays. Mais elle fut dépossédée par Pexodore, à qui succéda son gendre Orontobate par ordre de Darius. Elle conserva néanmoins une place forte, nommée Alinde, dont elle avoit porté les clés à Alexandre dès qu'il fut entré dans la Carie, & l'avoit adopté pour son fils. Le Prince, sans mépriser cet honneur, lui laissa la garde de sa ville, & après la prise d'Halicarnasse, étant maître de tout le pays, il lui en rendit le gouvernement. *Plut. in Alex. p. 677.*

Cette Dame, pour témoigner à Alexandre la vive reconnoissance dont elle étoit pénétrée, lui envoioit tous les jours des viandes délicatement préparées, & toutes sortes de patisseries les plus délicieuses ; & enfin elle lui fit présent des plus excellens cuisiniers, boulangers, & patissiers. Mais il lui répondit » que tout » cet attirail lui étoit inutile, & qu'il » avoit de bien meilleurs cuisiniers, qui

» lui avoient été donnés par ſon Gouver-
» neur Léonidas : dont l'un, qui lui pré-
» paroit un bon dîner, c'étoit de beau-
» coup marcher dès le matin avant le
» point du jour ; & l'autre, qui lui ap-
» prétoit un excellent ſouper, c'étoit un
» dîner fort ſobre.

Pluſieurs Rois de l'Aſie Mineure ſe ſoumirent volontairement à Alexandre, entr'autres Mithridate Roi du Pont, qui dans la ſuite s'attacha à ce Prince, & le ſuivit dans ſes expéditions. Il étoit fils d'Ariobarzane, Satrape de Phrygie, & Roi du Pont, dont il a été parlé ailleurs. On le compte pour le ſixiéme Roi depuis Artabaze, qui eſt regardé comme le fondateur de ce Roiaume, en poſſeſſion duquel il fut mis par Darius fils d'Hyſtaſpe ſon pere. Le fameux Mithridate, qui donna tant d'exercice aux Romains, eſt un de ſes ſucceſſeurs.

Florus, lib. 3. cap. 5.

Alexandre, avant que d'entrer dans les quartiers d'hiver, permit à tous ceux de ſon armée qui s'étoient mariés cette année-là, de retourner en Macédoine paſſer l'hiver avec leurs femmes, à condition qu'ils reviendroient au printems. Il leur donna trois Officiers Généraux pour les conduire & pour les ramener.

a Βελτίονας γὰρ ὀψοποιοὺς ἔχειν ὑπὸ τοῦ παιδαγωγοῦ Λεωνίδου δεδομένους αὐτῷ πρὸς μὲν τὸ ἄριστον νυκτοπορίαν, πρὸς δὲ τὸ δεῖπνον ὀλιγαριστίαν.

C'est précisément ce qu'ordonnoit la Loi de Moyse. Et comme on ne trouve cette Loi, ou cette coutume, chez aucune autre nation du monde, il y a beaucoup d'apparence qu'Aristote l'avoit apprise d'un Juif avec qui il avoit eu commerce en Asie; & que l'approuvant comme une pratique fort sage & fort raisonnable, il l'avoit conseillée à son Elève, qui s'en souvint dans cette occasion. Deut. 24. 5.

L'année suivante Alexandre entra de bonne heure en campagne. Il avoit délibéré s'il marcheroit droit contre Darius, ou s'il acheveroit de subjuguer le reste des provinces maritimes. Le dernier parti lui parut le plus sûr, pour ne rien laisser derriére lui qui pût l'inquiéter. Il fut d'abord un peu arrêté dans sa course. Près de Phasélis, ville située entre la Lycie & la Pamphylie, est un défilé le long de la mer, qui est à sec pendant que l'eau est basse, & qui laisse un passage libre aux voiageurs : mais, quand la mer est haute, il est tout couvert d'eau. Comme on étoit alors en hiver, Alexandre, que rien ne rebutoit, voulut partir avant que les eaux se fussent retirées. Ainsi il falut que ses troupes marchassent tout un jour dans l'eau jusqu'à la ceinture. Quelques Historiens, pour embellir ce récit, ont écrit que la mer, par une faveur divine, s'étoit volontairement soumise à Alexan- An. M. 3671. Av. J.C. 333. Strab. l. 14. p. 666.

dre, & que, contre le cours ordinaire de la nature, elle lui avoit laissé un libre passage: Quinte-Curce est de ce nombre. Il est étonnant que l'Historien Joséphe, pour affoiblir l'autorité du miracle qui fit passer aux Juifs la mer rouge à sec, ait raporté en exemple ce fait, dont Alexandre même avoit réfuté la fausseté. Car, au raport de Plutarque, il avoit écrit simplement dans une lettre, *qu'étant parti de la ville de Phasélis, il passa à pié le pas de la montagne appellée Climax.* Et l'on sait que ce Prince, avide du merveilleux, ne manquoit aucune occasion de faire croire aux peuples que les dieux le protégeoient d'une maniére toute singuliére.

Pendant qu'il étoit aux environs de Phasélis, il découvrit une trahison qu'avoit tramée contre lui Alexandre fils d'Erope, qu'il venoit de nommer Général de la cavalerie Thessalienne à la place de Callas, à qui il avoit donné un Gouvernement. Darius, sur une lettre qu'il avoit reçue de ce traître, lui promettoit mille * talens d'or avec le Roiaume de Macédoine, s'il pouvoit tuer Alexandre, ne croiant pas que ce fût acheter trop cher un crime qui le délivreroit d'un si formidable ennemi. Le porteur de la réponse du Roi aiant été arrété, avoua tout, & le coupable fut puni comme il le méritoit.

* *Plus de trente millions.*

Alexandre, après avoir mis ordre aux affaires de la Cilicie & de la Pamphylie, conduisit son armée à Célénes ville de la Phrygie, arrosée par la riviére Marsyas, que les fables des Poétes ont rendu célébre. Il somma la garnison de la citadelle, où les habitans s'étoient retirés, de se rendre. Comme ils la croioient imprenable, ils répondirent fiérement qu'ils ne quitteroient la place qu'avec la vie. Mais se voiant fort pressés, ils demandérent soixante jours de tréve, au bout desquels ils promirent de se rendre, s'ils n'étoient secourus. En effet, le secours ne venant point, ils se rendirent au jour marqué.

De là le Roi passa dans la Phrygie, dont la capitale s'appelloit Gordion, ancien & fameux séjour du Roi Midas, située sur la riviére de Sangare. Aiant pris la ville, il eut envie de voir le fameux chariot où étoit attaché le nœud Gordien. Ce nœud, qui attachoit le joug au timon, étoit fait si adroitement, & le lien faisoit tant de tours & de détours, qu'on ne pouvoit découvrir ni où il commençoit, ni où il finissoit. Selon l'ancienne tradition du pays, un Oracle avoit déclaré que celui qui pourroit le délier, auroit l'Empire de l'Asie. Alexandre se persuada aisément que cette promesse le regardoit. Après plusieurs tentatives qui lui réussirent mal; *il n'importe*, dit-il, *comment*

on le dénoue, & l'aiant coupé avec son épée, il éluda ou accomplit l'Oracle, dit l'Historien.

Sortem oraculi vel elusit, vel implevit. Q. Curt.

Darius cependant ne négligeoit rien pour sa défense. Memnon le Rhodien lui conseilloit de porter la guerre en Macédoine : & ce parti paroissoit le plus sûr pour se tirer de l'embarras où il étoit. Il eût trouvé les Lacédémoniens, & plusieurs autres Etats de la Gréce qui n'aimoient pas la Macédoine, tout prêts à se joindre à lui ; & Alexandre, pour défendre son propre pays, eût été obligé de repasser promtement la mer, & d'abandonner l'Asie. Darius approuva cet avis, &, résolu de le suivre, il chargea de l'exécution celui qui le lui avoit donné. Memnon fut déclaré Amiral de la flote, & Capitaine Général de toutes les troupes destinées pour cette expédition.

Ce Prince ne pouvoit faire un meilleur choix. C'étoit le plus habile homme & le meilleur Général qu'il eût, & depuis plusieurs années il avoit servi la Perse avec une grande fidélité. Si son avis avoit été suivi, on eût évité de donner la bataille du Granique. Il n'abandonna pas les intérêts de son Maître après ce malheur. Il rassembla les débris de l'armée, & se retira, premiérement à Milet, de là à Halicarnasse, & enfin dans l'île de Cos, où il étoit quand il reçut sa nou-

velle commiſſion. La flote s'y rendit, & il ne ſongeoit plus qu'à exécuter ſon plan. Il prit l'île de Chios, & celle de Lesbos toute entiére, excepté la ville de Mityléne. De là il ſe diſpoſoit à paſſer en Eubée, & à faire de la Gréce même & de la Macédoine le théâtre de la guerre. Mais il mourut devant Mityléne, qu'il avoit été obligé d'aſſiéger. Ce fut le plus grand malheur qui pût arriver à la Perſe. On voit ici de quel prix eſt un ſeul homme de mérite, dont la perte entraîne quelquefois celle de l'Etat. La mort de Memnon fit échouer le deſſein qu'il avoit formé : car Darius n'aiant pas de Général d'une aſſez grande capacité à mettre à ſa place, abandonna tout-à-fait une entrepriſe, qui ſeule pouvoit ſauver l'Empire. Il n'y avoit donc plus de reſſource que dans les armées d'Orient. Darius, mécontent de tous ſes Généraux, réſolut de commander en perſonne, & marqua le rendez-vous des troupes à Babylone, où il en fit le dénombrement, qui ſe trouva monter à quatre, ou cinq, ou ſix cens mille hommes, car les Hiſtoriens varient fort ſur ce nombre.

Alexandre étant parti de Gordion, alla ſoumettre la Paphlagonie & la Cappadoce. Là il apprit la mort de Memnon. Cette nouvelle le confirma dans la réſolution de marcher ſans délai vers les pro-

vinces de la haute Asie. Il s'avança donc à grandes journées vers la Cilicie, & arriva dans la contrée qu'on appelloit le * camp de Cyrus. Il n'y a de là que cinquante stades (deux lieues & demie) jusqu'au pas de la Cilicie, qui est un défilé fort étroit, par lequel il faut passer pour venir de la Cappadoce à Tarse. Celui qui en avoit la garde au nom de Darius, y avoit laissé peu de soldats, lesquels à la premiére nouvelle de l'arrivée des ennemis, prirent la fuite. Alexandre entra donc dans ce passage, & après avoir considéré attentivement la situation des lieux, il admira sa bonne fortune, & avoua qu'il auroit pu être arrété là tout court, & défait aisément à coups de pierres. Car, outre que c'étoit un défilé où quatre hommes armés pouvoient à peine marcher de front, le haut de la montagne répondoit sur le chemin, qui n'étoit pas seulement étroit, mais rompu en plusieurs endroits par la chute des torrens qui descendent des montagnes.

Alexandre fit passer toute son armée jusqu'à la ville de Tarse, où elle arriva précisément dans le tems que les Perses y mettoient le feu, de peur que l'ennemi ne profitât du butin d'une ville si opulente.

* *Quinte-Curce l'entend du grand Cyrus, Arrien du jeune Cyrus. Ce dernier sentiment paroit plus vraisemblable.*

lente. Mais Parménion, que le Roi y avoit envoié avec quelque cavalerie, y arriva fort à propos pour empêcher l'embrasement, & entra dans la ville qu'il avoit sauvée, les Barbares aiant pris la fuite au premier bruit de son arrivée.

A travers cette ville passe le Cydne, riviére moins renommée par la grandeur de son canal, que pour la beauté de ses eaux, qui sont extrêmement claires, mais aussi extrêmement froides, à cause de l'ombrage dont ses rives sont couvertes. On étoit alors vers la fin de l'été, dont les chaleurs sont très-grandes en Cilicie. C'étoit encore au plus chaud du jour; & comme le Roi arrivoit tout couvert de sueur & de poussiére; voiant cette eau si claire & si belle, il lui prit envie de s'y baigner. Il n'y fut pas sitôt entré, qu'il se sentit saisi d'un frisson si grand, qu'on crut qu'il alloit mourir. On l'emmena dans sa tente, aiant perdu toute connoissance. La consternation fut générale dans tout le camp. Ils fondoient tous en larmes, & se plaignoient » de ce que » le plus grand Roi qui eût jamais été leur » étoit ravi au milieu de ses prospérités » & de ses conquêtes, non dans une ba» taille ou dans un assaut de ville, mais » pour s'être baigné dans une riviére. » Que Darius, près d'arriver, se trou» veroit vainqueur avant que d'avoir vû

» l'ennemi. Qu'ils feroient contraints de » fe retirer comme fugitifs par les mê» mes pays, par où ils étoient venus » triomphans, & que rencontrant par» tout des lieux ravagés ou déferts, la » faim feule, quand ils n'auroient point » d'autres ennemis à combattre, fuffiroit » pour les faire périr. Qui les condui» roit dans leur fuite, & qui oferoit fuc» céder à Alexandre? Mais, quand ils » feroient affez heureux pour gagner » l'Hellefpont, qui leur donneroit des » vaiffeaux pour le paffer? « Puis tournant toutes leurs penfées vers le Prince, & s'oubliant eux-mêmes; ce n'étoient que regrets & que plaintes, de ce que » dans la fleur de fa jeuneffe, & dans le » cours de fes plus grandes profpérités, » celui qui étoit leur Roi & leur compa» gnon de guerre tout enfemble, leur » étoit ainfi enlevé & comme arraché » d'entre les bras.

Cependant il reprenoit fes efprits, & peu à peu revenant à foi, il reconnoiffoit ceux qui étoient autour de lui, quoique fon mal ne femblât s'être relâché, qu'en ce qu'il commençoit à le fentir. Mais l'efprit étoit encore plus agité que le corps n'étoit malade: car il avoit nouvelles que Darius pourroit bientôt arriver. Il ne ceffoit de fe plaindre de fa deftinée, qui le livroit fans défenfe à fon

ennemi, & lui déroboit une si belle victoire, le réduisant à mourir dans une tente d'une mort obscure, & bien éloignée de cette gloire qu'il s'étoit promise. Aiant fait entrer ses confidens & ses médecins: » Vous voyez, mes amis, leur » dit-il, dans quelle extrêmité pressante » la fortune me réduit. Il me semble en» tendre déja le bruit des armes enne» mies, & voir arriver Darius. Il étoit » sans doute d'intelligence avec ma mau» vaise fortune, quand il écrivoit à ses * » Satrapes des lettres si pleines de hau» teur & de fierté à mon égard. Mais il » n'en est pas où il pense, pourvû que » l'on me traite à mon gré. L'état de mes » affaires ne souffre pas des remédes » lents, ni des médecins timides. Une » promte mort m'est meilleure, qu'une » guérison tardive. Si les médecins croient » avoir quelque ressource pour moi dans » leurs remédes, qu'ils sachent que je » ne cherche pas tant à vivre qu'à com» battre.

Cette impatience précipitée du Roi allarmoit tout le monde. Les médecins, qui savoient qu'on les rendroit respon-

* *Darius, qui se croioit sûr de remporter la victoire contre Alexandre, avoit écrit à ses Satrapes des lettres, portant qu'ils châtiassent ce jeune fou, & qu'après l'avoir revêtu de pourpre par dérision, ils le lui envoiassent piés & mains liés.* Freinshem. in Q. Curt.

ſables de l'événement, n'oſoient hazarder un remède violent & extraordinaire, d'autant moins que Darius avoit fait publier qu'il donneroit mille talens à quiconque tueroit Alexandre. Philippe, un des médecins d'Alexandre, Acarnanien de nation, qui, l'aiant toujours ſervi dès ſon bas âge, l'aimoit tendrement, non-ſeulement comme ſon Roi, mais comme ſon nourriſſon, s'élevant, par affection pour ſon Maître, au-deſſus de toutes les conſidérations d'une prudence humaine, offrit de lui donner un reméde, qui ne ſeroit pas fort violent, & qui ne laiſſeroit pas de faire un promt effet. Il demandoit trois jours pour le préparer. A cette offre chacun trembla, excepté celui qui y étoit le plus intéreſſé, que le délai ſeul de trois jours affligeoit dans l'impatience où il étoit de paroitre à la tête de ſes armées.

Trois millions.

Sur ces entrefaites, Alexandre reçut une lettre de Parménion, qui étoit reſté en Cappadoce, celui de tous les Grands de ſa Cour, en qui il ſe fioit le plus; par laquelle il lui mandoit de ſe garder de Philippe, que Darius avoit corrompu en lui promettant mille talens, & ſa ſœur en mariage. Cette [a] lettre le jetta dans une

[a] Ingentem animo ſollicitudinem literæ incuſſerant; & quicquid in utramque partem aut metus aut ſpes ſubjecerat, ſecreta æſtimatione penſabat. *Quint. Curt.*

grande perplexité, aiant tout le tems de peser en lui-même les raisons de craindre & d'espérer qui s'offroient à son esprit. La confiance en un médecin, dont il avoit connu & éprouvé dès sa premiére enfance le tendre & fidéle attachement, l'emporta bientôt, & dissipa tous ses doutes. Il referma la lettre, & la mit sous son chevet, sans la communiquer à personne.

Le jour venu, Philippe entra avec son reméde. Alexandre, tirant la lettre de dessous son chevet, la donne à lire à Philippe : en même tems il prend la coupe, & les yeux attachés sur lui, il l'avale sans hésiter, & sans témoigner ni le moindre soupçon, ni la moindre inquiétude. Philippe en lisant la lettre, avoit témoigné plus d'indignation que de surprise & de crainte, & la jettant sur le lit du Roi : *Seigneur*, lui dit-il d'un ton ferme & assuré, *votre guérison me justifiera bientôt du parricide dont on m'accuse. La seule grace que je vous demande, est que vous mettiez votre esprit en repos, & que vous laissiez opérer le reméde, sans songer à ces avis que vous ont donné des serviteurs pleins de zéle à la vérité, mais d'un zéle peu discret, & tout-à-fait hors de saison.* Ces paroles ne rassurérent pas seulement le Roi, mais lui remplirent l'ame de joie & d'espérance, & prenant Philippe par

la main : *Soiez vous-même en repos*, lui dit-il, *car je vous crois doublement inquiet : sur ma guérison d'abord, puis sur votre justification.*

Cependant la médecine le travailla de telle sorte, que les accidens qui s'ensuivirent, fortifiérent l'accusation de Parménion. Le Roi perdit la parole, & tomba dans de si grandes syncopes, qu'il n'avoit presque plus de poulx, ni d'apparence de vie. Philippe n'oublia rien de ce qui étoit de son art pour le secourir. Et quand il le vit revenir à lui, il se mit à l'entretenir de choses agréables, lui parlant tantôt de sa mere & de ses sœurs, tantôt de cette grande victoire qui s'avançoit à grands pas pour couronner ses premiers triomphes. Enfin, la médecine s'étant rendue maitresse, & aiant répandu dans toutes les veines une vertu salutaire & vivifiante, l'esprit fut le premier à reprendre sa vigueur, & le corps ensuite, beaucoup plutôt qu'on ne l'avoit espéré. Trois jours apr[illegible] il se fit voir à son armée, qui ne pouvoit se lasser de le contempler, & qui avoit peine à croire ce qu'elle voioit, tant la grandeur du danger l'avoit consternée & abattue. Il n'y eut point de caresse qu'elle ne fit au Médecin, chacun venant l'embrasser, & lui rendre grace comme à un dieu qui avoit sauvé la vie au Prince.

Outre la vénération que ces peuples ont naturellement pour leurs Rois, il n'est pas imaginable combien ils avoient celui-ci en admiration par-dessus les autres, & combien étoit grande l'affection qu'ils lui portoient. Ils étoient persuadés qu'il n'entreprenoit rien sans une assistance particuliére des dieux, & comme le succès répondoit toujours à ses desseins, sa témérité lui tournoit à gloire, & sembloit avoir je ne sai quoi de divin. Son âge, qui paroissoit incapable de si hautes entreprises, & qui cependant venoit à bout de tout, ajoutoit à ses actions un nouveau prix & un nouvel éclat. D'ailleurs certains avantages, dont [a] pour l'ordinaire on ne fait pas grand cas, mais qui ont un merveilleux pouvoir pour gagner le cœur des gens de guerre, relevoient beaucoup son mérite; se plaire aux exercices du corps, y montrer de l'adresse & y exceller, être vétu comme les autres, savoir se familiariser sans rien perdre de sa dignité, partager avec les plus laborieux & les plus braves la fatigue & le danger: qualités, qui, soit qu'il les dût à la nature, ou qu'elles fussent le fruit de ses réflexions, le faisoient également aimer & respecter des soldats.

Pendant que tout ce que je viens de

a Quæ leviora haberi militari gratiora vulgo solent, plerumque in re sunt. *Q. Curt.*

raporter se passoit, Darius s'étoit mis en marche, plein d'une folle confiance dans la multitude immense de ses troupes, & jugeant uniquement des deux armées par le nombre. Les plaines d'Assyrie où il étoit campé, lui permettoient d'étendre librement sa cavalerie, & de se prévaloir de l'avantage du nombre. Séduit par sa présomption, il songe à s'engager dans des défilés, où sa cavalerie & ses troupes innombrables, devenues inutiles, ne feront plus que l'embarrasser. Il va chercher l'ennemi, qu'il devoit attendre, & court visiblement à sa perte. Mais les Satrapes, accoutumés à le flater & à lui applaudir en tout, le félicitoient par avance sur la victoire qu'il alloit remporter, comme si elle eût été assurée & immanquable. Il avoit dans ses troupes un Athénien, nommé Cariděme, homme fort habile dans le métier de la guerre, & qui haïssoit personnellement Alexandre, parce que c'étoit lui qui l'avoit fait chasser d'Athénes. Darius se tournant de son côté, & lui adressant la parole, lui demanda s'il le trouvoit assez puissant pour passer sur le ventre de son ennemi. Cariděme, nourri & élevé dans le sein de la liberté, & oubliant qu'il étoit dans un pays de servitude, où il étoit dangereux de heurter l'inclination des Princes, lui répondit en ces termes: » Peut-être,

» Seigneur, que vous ne ferez pas bien
» aise que je vous dise la vérité; mais, si
» je ne le fais maintenant, il n'en sera
» plus tems une autre fois. Ce superbe
» appareil de guerre, ce prodigieux nom-
» bre d'hommes qui a épuisé tout l'O-
» rient, pourroit être formidable à vos
» voisins. L'or & la pourpre y brillent
» de toutes parts, & tout y est si plein
» de pompe & de magnificence, qu'à
» moins que de l'avoir vû, on ne sauroit
» se l'imaginer. Mais l'armée des Macé-
» doniens, affreuse à voir, & toute hé-
» rissée d'armes, ne s'amuse point à cette
» vaine parade. Elle n'a soin que de bien
» former ses bataillons, & de se bien
» couvrir de ses boucliers & de ses pi-
» ques. Leur Phalange est un corps d'in-
» fanterie, qui combat de pié ferme, &
» se tient si serré dans ses rangs, que les
» hommes & les armes sont comme une
» haie impénétrable. Au reste, ils sont
» tous, les soldats comme les Officiers,
» si bien dressés & si attentifs aux com-
» mandemens de leurs Chefs, que soit
» qu'il faille se ranger sous les drapeaux,
» ou tourner à droite & à gauche, ou
» doubler ses rangs, & faire front à l'en-
» mi de tous côtés, on les voit, au moin-
» dre signal, faire tous les mouvemens
» & toutes les évolutions de l'art mili-

» taire. Et [a] afin que vous ne croiez pas » que ce soit l'or ou l'argent qui les méne, cette discipline jusqu'ici n'a subsisté qu'à l'aide & par les leçons de la » pauvreté. Ont-ils faim ? toute nourriture leur est bonne. Sont-ils fatigués ? » ils couchent sur la terre, & jamais le » jour ne les trouve que debout. Pensez-vous que la cavalerie Thessalienne, & » celle des Acarnaniens & des Etoliens, » peuples invincibles, armés de toutes » piéces, soient gens à être repoussés à » coups de fronde, & avec des bâtons » brûlés par le bout ? Il faut des forces » pareilles aux leurs pour les arréter ; & » c'est dans leur pays qu'il faut chercher » du secours contre eux. Faites-y passer » tout cet or & cet argent inutile que je » vois ici, & achetez-en de bonnes troupes. « Darius [b] étoit par lui-même d'un caractére doux & traitable. Mais quel naturel la fortune ne corrompt-elle point ? Il y a peu de Rois assez fermes & assez courageux pour résister à leur propre puissance, pour rejetter la flaterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions,

a Et, ne auri argentique studio teneri putes, adhuc illa disciplina paupertate magistra stetit. *Q. Curt.*

b Erat Dario mite ac tractabile ingenium, nisi etiam suam naturam plerumque fortuna corrumperet. *Q. Curt.* suam *me paroit suspect.*

& pour faire cas d'un homme qui les aime assez pour les contredire & leur déplaire en leur représentant la vérité. Darius ne pouvant la souffrir, fait trainer au supplice un homme qui s'étoit mis sous sa protection, qui étoit devenu son hôte, & qui lui donnoit alors le meilleur conseil qu'il eût pu prendre. Cariléme ne rabattant rien pour cela de sa liberté accoutumée, s'écria: » J'ai un vengeur » tout prêt dans la personne de celui-là » même contre qui je vous ai donné con» seil, qui vous punira bientôt du mé» pris que vous en faites. Pour [a] vous, » en qui la puissance souveraine a fait » un si promt changement, vous appren» drez à la postérité, que quand les hom» mes s'abandonnent une fois à la fortu» ne, elle étoufe en eux toutes les bon» nes semences de la nature. « Darius se repentit bientôt d'avoir fait mourir un tel homme, & reconnut, mais trop tard, la vérité de tout ce qu'il lui avoit dit.

Le Roi fit avancer ses troupes vers l'Euphrate. C'étoit une ancienne coutume des Perses, de ne faire marcher leur armée qu'après que le soleil étoit levé; & alors on donnoit, de la tente du Roi, le signal avec la trompette. Au dessus de

a Tu quidem, licentia regni subitò mutatus, documentum eris posteris, homines, cùm se permisere fortunæ, etiam naturam dedifcere. *Q. Curt.*

cette tente on expoſoit à la vue de tout le monde, l'image du ſoleil, enchaſſée dans du cryſtal. Voici en quel ordre ils marchoient.

Premiérement, on portoit des autels d'argent, ſur leſquels il y avoit du feu, qu'ils appelloient éternel & ſacré; & les Mages ſuivoient chantant des hymnes à la façon du pays. Ils étoient accompagnés de trois cens ſoixante-cinq jeunes garçons, ſelon le nombre des jours de l'année, vétus de robes de pourpre. Après venoit un char conſacré à * Jupiter, traîné par des chevaux blancs, & ſuivi d'un courſier d'une grandeur extraordinaire, qu'ils appelloient le cheval du ſoleil; & les Ecuiers étoient habillés de blanc, avec une baguette d'or à la main.

Dix chariots, ornés de gravures d'or & d'argent, ſuivoient. Puis marchoit un corps de cavalerie, tiré de douze nations, différentes d'armes & de mœurs. Enſuite ceux que les Perſes appellent Immortels au nombre de dix mille, paſſant en ſomptuoſité tout le reſte des barbares. Ils avoient des coliers d'or, des robes de drap d'or friſé, avec des caſaques à manches ornées de pierreries.

A trente pas de là, ſuivoient ceux qu'ils

* *Jupiter étoit un dieu inconnu aux Perſes. Quinte-Curce appelle ainſi apparemment le premier & le plus grand de leurs dieux.*

appellent les Coufins ** ou Parens du Roi, jufqu'au nombre de quinze mille, parés à peu près comme des femmes, & plus remarquables par le luxe des habits, que par l'éclat des armes.

Ceux qu'ils appelloient les * Doryphores, venoient après : ils portoient le manteau du Roi, & marchoient devant fon char, dans lequel il paroiffoit affis comme fur un trône élevé. Ce char étoit enrichi des deux côtés d'images de dieux d'or & d'argent ; & du milieu du joug, qui étoit tout femé de pierreries, s'élevoient deux ftatues de la hauteur d'une coudée, dont l'une repréfentoit la * Guerre, & l'autre la Paix ; avec un aigle d'or entre-deux, qui déploioit les ailes comme pour prendre fon vol.

* *C'étoient des gardes qui portoient des demi-piques.*

* *D'autres Editions de Quinte Curce portent Ninus & Bélus.*

Mais rien n'égaloit la magnificence du Roi. Il étoit vétu d'une cafaque de pourpre raiée d'argent ; & par deffus il avoit une longue robe, toute brillante d'or & de pierreries, où deux éperviers fembloient fondre des nues, & s'entrebecqueter. Il portoit une ceinture d'or à la façon des femmes, d'où pendoit fon cimetére, qui avoit un foureau tout couvert de pietres précieufes. Il avoit fur la tête une tiare, ceinte d'un bandeau de couleur bleue, mélée de blanc. *Cidaris.*

** *C'étoit un titre de dignité. Il pouvoit s'y trouver un grand nombre des parens du Roi.*

A ſes côtés marchoient deux cens de ſes plus proches parens, & dix mille piquiers le ſuivoient, aiant leurs piques enrichies d'argent, avec la pointe garnie d'or; enfin trente mille hommes de pié, qui faiſoient l'arriére-garde. Ils étoient ſuivis des chevaux du Roi au nombre de quatre cens, qu'on menoit à la main.

A cent ou ſix vingts pas de là, venoit Syſigambis, mere de Darius, ſur un char, & ſa femme ſur un autre, & toutes les femmes des deux Reines ſuivoient à cheval. Il y avoit enſuite quinze grands chariots, où étoient les enfans du Roi, & ceux qui avoient ſoin de leur éducation, avec une troupe d'Eunuques, qui ne ſont pas en petite conſidération parmi ces peuples. Puis marchoient les concubines, juſqu'au nombre de trois cens ſoixante, en équipage de Reines, ſuivies de ſix cens mulets, & de trois cens chameaux, qui portoient l'argent du Roi, & qui étoient eſcortés d'une nombreuſe garde d'archers.

Après, venoient les femmes des Officiers de la Couronne, & des plus grands Seigneurs de la Cour: puis les vivandiers & les valets d'armée montés auſſi ſur des chariots.

A la queue étoient quelques Compagnies armées à la légére, avec leurs Chefs, qui fermoient toute la marche.



52
53
38
38
C
Tyane
Lamnus Fl.
Calycadnus Fl.
Pas de
C I L I C I
Anchiale
Tarse
Adan
37
37
Soles
Seleucie la Rude
Corycus
MER DE CIL
30
36
Gravé par P.Bourgoin
52
53



R DE CIL



53

Ne croiroit-on pas que c'eſt ici une deſcription de tournoi, & non d'une marche d'armée? Conçoit-on que des Princes ſenſés aient été capables d'une telle folie, de mener avec leurs troupes un attirail ſi incommode de Femmes, de Princeſſes, de Concubines, d'Eunuques, de Serviteurs, & de Servantes? La coutume du pays l'exigeoit: c'en eſt aſſez. Darius à la tête de ſix cens mille hommes, & au milieu de ce ſuperbe appareil qui étoit pour lui ſeul, ſe jugeoit grand, & enfloit par toute cette vaine pompe extérieure l'idée qu'il avoit de lui-même. Réduit à ſa juſte meſure, & à ſon mérite perſonnel, qu'il étoit petit! Il n'eſt pas le ſeul qui ait penſé de la ſorte, & de qui l'on puiſſe porter le même jugement. Mais il eſt tems de mettre aux mains les deux Rois.

§. V. *Célébre victoire remportée par Alexandre ſur Darius près la ville d'Iſſus. Suites de cette victoire.*

POUR bien entendre ici la marche d'Alexandre, & celle de Darius, & pour mieux fixer la ſituation du lieu où ſe donna la ſeconde bataille, il eſt néceſſaire de diſtinguer trois défilés, ou trois paſſages, que j'appellerai quelquefois du nom de *Pas*. Le premier défilé ſe rencontre d'abord en deſcendant du mont Tau-

AN. M. 3671. Av. J.C. 333. *Diod. lib* 17. *p.* 512-518. *Arrian lib.* 2. *p.* 66-82. *Plut. in Alex. p.* 675. 676. *Q. Curt. lib.* 3. *cap.* 4-12.

Justin. l. 11. cap. 9 & 10. rus, pour aller à la ville de Tarſe, par lequel nous avons vû qu'Alexandre paſſa de Cappadoce en Cilicie. Le ſecond eſt le Pas de Cilicie ou de Syrie, par lequel on entre de la Cilicie dans la Syrie. Le troiſiéme eſt le Pas Amanique, ainſi appellé du mont Amanus. Ce défilé, par lequel on entre de l'Aſſyrie dans la Cilicie, eſt au-deſſus du Pas de Syrie, vers le Septentrion.

Alexandre avoit envoié Parménion avec une partie de l'armée, ſe ſaiſir du Pas de Syrie, afin d'avoir un débouché ſûr pour ſes troupes. Pour lui, étant parti de Tarſe, il arriva le lendemain à Anchiale, qu'on dit avoir été bâtie par Sardanapale. Son tombeau s'y voioit encore, avec cette inſcription: *Sardanapale a bâti Anchiale & Tarſe en un jour.* VA, PASSANT: BOI, MANGE, ET TE RÉJOUI; CAR LE RESTE N'EST RIEN. De là, il vint à Soles, où il offrit des ſacrifices à Eſculape, en reconnoiſſance du rétabliſſement de ſa ſanté, & conduiſit la cérémonie les cierges allumés, ſuivi de toute l'armée, & y fit célébrer des Jeux. Il retourna à Tarſe. Après avoir chargé Philotas de mener la cavalerie par la plaine d'Aleie, vers le fleuve Pyrame, il alla avec ſon infanterie & ſa compagnie des Gardes à cheval à Magarſe, & de-là gagna Malles, puis Caſtabale. Il avoit appris que Darius, avec

toute son armée, étoit campé à Soques, lieu de l'Assyrie à deux journées de la Cilicie. Il tint Conseil de guerre sur la nouvelle qu'il avoit reçue. Tous les Généraux & les Officiers le priant de les mener contre l'ennemi, il partit le lendemain pour aller à la rencontre des Perses. Parménion s'étoit rendu maître de la petite ville d'Issus, & après s'être saisi du défilé de Syrie, y avoit laissé des troupes pour le garder. Le Roi laissa les malades dans Issus, passa le défilé avec toute l'armée; & campa près de la ville de Myriandre, où le mauvais tems le contraignit de s'arréter.

Cependant Darius étoit dans une plaine de l'Assyrie, qui avoit beaucoup d'étendue. Les commandans des Grecs qui étoient à sa solde, & qui faisoient la principale force de l'armée, lui conseillérent d'y attendre l'ennemi. Car, outre que le lieu étoit découvert de tous côtés & très-avantageux pour sa cavalerie, il étoit capable de contenir le grand nombre de ses troupes, avec tout le bagage & l'attirail de l'armée. Du moins, s'il rejettoit ce conseil, ils étoient d'avis qu'il séparât cette multitude, qu'il en choisît l'élite, & qu'il ne mît point toutes ses forces au hazard d'être abbattues d'un seul coup & en une seule journée. Les Courtisans, dont les Cours des Rois, dit

Arrien, sont toujours pleines, traitoient ces Grecs de nation infidéle & d'ames vénales. Ils firent entendre au Roi qu'ils ne lui proposoient de diviser ses troupes, qu'afin qu'étant à l'écart ils pussent livrer plus aisément à l'ennemi ce qui seroit en leur pouvoir, & que le plus sûr étoit de les investir avec toute l'armée, & de les faire tous passer au fil de l'épée, pour faire un exemple mémorable de la punition des traîtres. Cette proposition fit horreur à Darius, qui étoit naturellement doux & plein d'humanité. Il répondit » qu'il étoit bien éloigné de com- » mettre un crime si horrible: que nulle » nation désormais ne se fieroit à sa pa- » role; qu'il [a] étoit inoui qu'un conseil, » qui pouvoit n'être pas prudent, eût » jamais été puni de mort: qu'il ne se » trouveroit plus personne qui voulût » donner son avis, s'il étoit dangereux » de le faire, ce qui étoit le plus grand » malheur qui pût arriver à un Prince ». Il fit remercier les Grecs de leur zéle & de leur bonne volonté, & voulut bien leur rendre compte des raisons qui le portoient à ne pas suivre le parti qu'ils lui avoient proposé.

Les Courtisans avoient persuadé à Da-

a Neminem stolidum consilium capite luere debere: defuturos qui suaderent, si suasisse periculum esset. *Q. Curt.*

rius que les longs délais d'Alexandre étoient une preuve & un effet de la terreur que l'approche des troupes Persanes lui avoient inspirée, (ils n'avoient rien sû de sa maladie:) que leur bonne fortune l'avoit conduit dans des détroits & des défilés, dont il ne lui seroit pas possible de se tirer, si on l'attaquoit promtement: qu'il faloit profiter du moment favorable, parce qu'il étoit à craindre que les ennemis ne se hâtassent de prendre la fuite, & qu'Alexandre ne lui échapât. Il fut donc arrêté dans le Conseil qu'on iroit le chercher; les dieux, dit un Historien, aveuglant ce Prince, pour le faire tomber dans le précipice qu'ils lui avoient creusé, & préparant ainsi la voie à la destruction de la monarchie Persane. *Arrien.*

Darius, aiant envoié son argent, & ce qu'il avoit de plus précieux, à Damas ville de Syrie, sous une légére escorte, marcha avec le gros de son armée vers la Cilicie, & y entra par le Pas Amanique, situé au-dessus des défilés de Syrie. Sa femme, & sa mere, avec les Princesses ses filles & le petit Prince son fils, étoient, selon la coutume de la nation, à la suite de l'armée. Mais pendant le combat elles demeurérent dans le camp. Quand il eut un peu avancé dans la Cilicie, en allant d'Orient en Occident, il se rabattit vers Issus, ne sachant pas qu'il étoit derriére

Alexandre. On lui avoit fait croire que ce Prince fuioit devant lui, & qu'il se retiroit en désordre dans la Syrie. Il ne songea donc plus qu'à le poursuivre. Il fit mourir cruellement tous les malades qui se trouvérent dans la petite ville d'Issus, excepté quelques soldats qu'il renvoia après les avoir fait promener dans tout le camp pour faire montre de ses troupes. Ils portérent la nouvelle à Alexandre que Darius approchoit. Il n'en vouloit rien croire d'abord, tant la chose lui paroissoit incroiable, & tant d'ailleurs il l'a souhaitoit. Mais il en fut bientôt assuré par ses propres yeux, & il songea sérieusement à se préparer au combat.

Alexandre, dans la crainte d'être insulté dans son camp par le grand nombre des Barbares, le fortifia de fossés & de palissades, témoignant une joie incroiable de voir son desir accompli, qui étoit de combattre dans ces défilés, où les dieux sembloient avoir amené Darius, pour le livrer entre ses mains.

En effet le lieu qui ne laissoit d'espace qu'autant qu'il en faloit à une armée médiocre pour agir & pour se mouvoir avec liberté, réduisoit à une sorte d'égalité les forces des deux Rois. Ainsi les Macédoniens avoient assez de terrain pour emploier toutes leurs troupes, au lieu que les Perses ne pourroient pas faire agir la vingtiéme partie des leurs.

Néanmoins, comme cela est assez ordinaire même aux plus grands Capitaines, Alexandre se voiant sur le point de tout hazarder, sentit quelque émotion. Plus, jusques-là, les succès lui avoient été favorables, plus il craignoit quelque revers de fortune, touchant presque au moment qui devoit décider de son sort. D'un autre côté il s'animoit par la vûe de la récompense plus grande que le péril; & s'il étoit incertain de la victoire, du moins il se flatoit de mourir glorieusement & en Alexandre. Il retenoit tous ces sentimens dans son cœur, sachant bien qu'aux approches d'une bataille le Général ne doit jamais laisser paroitre sur son visage ni tristesse, ni perplexité, & que l'armée ne doit voir que de la fermeté & de la résolution dans celui qui la commande.

Aiant fait prendre de la nourriture à ses soldats, & leur aiant ordonné de se tenir prêts pour la troisiéme veille de la nuit, qui commençoit à minuit, il monta sur le * sommet d'une montagne, & à la lueur des flambeaux il y sacrifia à la façon de son pays aux dieux du lieu. Quand on eut donné le signal, ses troupes, qui étoient prêtes à marcher & à combattre, aiant ordre de doubler le pas, arrivérent au point du jour dans les postes qu'elles

* *Les Anciens avoient coutume de choisir des lieux élevés pour y offrir des sacrifices.*

vouloient occuper. Cependant les coureurs raportérent que Darius n'étoit plus qu'à trente ſtades de là. Le Roi fit faire alte, & rangea ſon armée en bataille. Les payſans effraiés avertirent auſſi Darius de l'arrivée de l'ennemi, ce qu'il ne put croire d'abord, s'étant imaginé qu'Alexandre fuioit devant lui, & cherchoit à lui échaper. Cette nouvelle cauſa un grand trouble & une grande confuſion parmi ſes troupes, qui ſe trouvant ſurpriſes, couroient avec précipitation & en déſordre prendre leurs armes.

Une lieue & demie.

Le lieu où ſe donna la bataille étoit près de la ville d'Iſſus, fermé d'un côté par les montagnes, & de l'autre par la mer. La plaine, qui étoit entre deux, devoit avoir un eſpace conſidérable, puiſque les deux armées y campérent, & j'ai déja marqué que celle de Darius étoit fort nombreuſe. La riviére de Pinare couloit au milieu de cette plaine depuis la montagne juſqu'à la mer, & la partageoit en deux portions à peu près égales. La montagne formoit un enfoncement ſemblable à un golfe, dont l'extrémité venant à ſe recourber, embraſſoit une partie de la plaine.

Alexandre rangea ainſi ſon armée. Il mit à la pointe de l'aile droite qui étoit près des montagnes, * les Argyraſpides

* *C'étoit un Corps d'infanterie, diſtingué par ſes boucliers d'argent, & encore plus par ſa rare valeur.*

commandés par Nicanor, ensuite la phalange de Coenus, puis celle de Perdiccas, qui finissoit au centre du corps de bataille. A la pointe de l'aile gauche il mit la phalange d'Amyntas, puis celle de Ptolémée, & enfin celle de Méléagre. Voila ce qui formoit la fameuse Phalange Macédonienne, composée ici, comme on voit, de six corps distingués, ou de six brigades. D'habiles Généraux étoient à la tête de ces Corps differens, mais Alexandre en étoit toujours le premier Général, & en régloit toutes les opérations. La cavalerie fut placée sur les deux aîles : les Macédoniens avec les Thessaliens à la droite, ceux du Péloponnése & les autres Alliés à la gauche. Cratére commandoit toute l'infanterie de l'aile gauche, & Parménion l'aile toute entiére. Alexandre s'étoit réservé le commandement de la droite. Il avoit recommandé à Parménion de se tenir le plus près qu'il pourroit de la mer, pour se mettre hors d'état d'être envelopé par les Barbares; & à Nicanor au contraire, de se tenir assez éloigné des montagnes, pour n'être point à portée des traits de ceux qui s'en seroient saisis. Il couvrit la cavalerie de son aile droite des coureurs de Protomaque, & des Péoniens ; & son infanterie des archers d'Antiochus. Il réserva

les * Agriens commandés par Attale, qui étoient fort estimés, & quelques troupes nouvellement arrivées de Gréce, pour les opposer à celles que Darius avoit posées sur les montagnes.

Pour l'armée de Darius, voici quelle étoit sa disposition. Aiant eu avis qu'Alexandre marchoit à lui en bataille, il fit passer la riviére de Pinare à trente mille chevaux & à vingt mille hommes de trait, afin de pouvoir ranger commodément ses troupes en deça. Il plaça au centre, les trente mille Grecs qu'il avoit à sa solde, qui étoient sans contredit la fleur & la force de son armée, & qui ne le cédoient en rien pour le courage à la Phalange Macédonienne; & trente mille Cardaques sur leur droite, avec autant sur leur gauche, le lieu n'en pouvant pas tenir davantage. Ils étoient tous pesamment armés. Le reste de l'infanterie, distingué par nations, étoit placé derriére la premiére ligne. Il seroit à souhaiter qu'Arrien eût marqué combien ces deux lignes avoient chacune de profondeur. Elle devoit être extraordinaire dans un terrain tel que celui de ce défilé, surtout par raport au grand nombre des troupes Persanes. Sur la montagne qui

* Agria *étoit une ville entre le mont Hoemus & le mont Rhodope.*

étoit

étoit à la gauche contre l'aile droite d'Alexandre, Darius plaça vingt mille hommes, disposés de telle sorte, qu'à la faveur des sinuosités de la montagne, les uns étoient derriére l'armée d'Alexandre, & les autres l'avoient en tête.

Darius, après avoir rangé son armée, fit repasser la riviére à sa cavalerie, & en envoia la plus grande partie vers la mer contre Parménion, parce que c'étoit le lieu où elle pouvoit le mieux combattre; & jetta le reste sur la gauche, du côté de la montagne. Mais, comme il vit qu'elle seroit inutile de ce côté-là, à cause que le lieu étoit trop étroit, il en fit repasser encore une grande partie sur la droite. Pour lui, il se plaça au centre de son armée, selon la coutume des Rois de Perse.

Alexandre, voiant presque toute la cavalerie de l'ennemi contre son aile gauche, où il n'y avoit que celle du Péloponnése & celle de quelques autres alliés, y envoia en diligence la cavalerie Thessalienne, & la fit passer derriére ses bataillons pour n'être point aperçue des Barbares. A la même gauche, il plaça devant son infanterie les archers de Créte, & les Thraces de * Sitalce, qui étoient couverts par la cavalerie. Les étrangers à la solde étoient derriére tous les autres.

** C'étoit un roi de Thrace.*

Comme il s'aperçut que son aile droite n'avoit pas tant de front que la gauche

des Perses, laquelle auroit pu l'envelopper & la prendre en flanc, il tira du centre de son armée deux Régimens d'infanterie qu'il y envoia, avec ordre de passer par derriére pour ne point attirer l'attention des ennemis. Il renforça aussi cette aile des troupes qu'il avoit opposées aux Barbares de la montagne. Car comme il vit qu'ils ne descendoient point, il les fit attaquer par les Agriens & quelques archers, & les chassa vers le sommet; de sorte qu'il se contenta de laisser là trois cens chevaux pour les contenir, & envoia le reste, comme j'ai dit, pour fortifier son aile droite, qu'il étendit par ce moien au delà de celle des Perses.

Les deux armées étant ainsi rangées en bataille, Alexandre marchoit lentement pour laisser reprendre haleine à ses troupes, de sorte que l'on crut que l'on ne se battroit que fort tard. Car Darius contenoit les siennes au deça de la riviére, pour ne point perdre l'avantage de son poste; & il fit même palissader les endroits de la rive qui n'étoient point assez escarpés, ce qui fit croire aux Macédoniens qu'il craignoit déja d'être battu. Quand les armées furent en présence, Alexandre passant à cheval le long des rangs, appelloit par leurs noms les principaux Officiers tant des Macédoniens que des étrangers, & exhortoit les troupes à bien faire, leur

parlant à chacune selon le génie & l'humeur de leur nation. Aux Macédoniens, » il représentoit les anciennes batailles » qu'ils avoient gagnées en Europe, la » gloire encore récente de la journée du » Granique, le grand nombre de villes » & de provinces qu'ils avoient laissées » derriére eux, après les avoir soumises » à leur obéissance. Il ajoutoit qu'une » seule victoire alloit les rendre maîtres » de l'empire des Perses, & que les dé- » pouilles de l'Orient seroient le prix de » leur valeur & de leurs fatigues. Il ani- » moit les Grecs, par le souvenir de tous » les maux que les Perses, ennemis irré- » conciliables de la Gréce, lui avoient » fait souffrir, & leur remettoit devant » les yeux les fameuses journées de Ma- » rathon, des Thermopyles, de Salami- » ne, de Platée, & tant d'autres, qui » leur avoient acquis une gloire immor- » telle. « Aux Illyriens & aux Thraces, peuples accoutumés à vivre de rapines, » il montroit l'armée des ennemis, toute » éclatante d'or & de pourpre, & moins » chargée d'armes que de butin. Qu'ils » allassent donc, eux qui étoient des » hommes, ravir tous ces ornemens à » ces femmes, & qu'ils fissent un échange » de leurs montagnes toujours couvertes » de neiges & de frimats, avec les belles » plaines & les riches campagnes de la

» Perse. « Il s'éleva alors un cri de toute l'armée, qui demandoit qu'on ne tardât plus à la mener au combat.

Alexandre s'étoit avancé d'abord au petit pas, pour ne point rompre ses rangs, ni le front de sa phalange, & faisoit des altes de tems en tems. Mais quand il fut à la portée du trait, il ordonna à toute sa droite de se jetter avec impétuosité dans la riviére, pour étonner les Barbares, & pour en venir plus tôt aux mains, & avoir moins de traits à essuier; ce qui lui réussit. L'action fut des plus rudes & des plus opiniâtres. Etant forcés de combattre de près, ils mirent tous l'épée à la main, & alors il se fit un grand carnage. Car on se battoit corps à corps, & l'on se portoit la pointe de l'épée contre le visage les uns des autres. Alexandre, faisant le devoir de soldat & de capitaine, ne cherchoit rien tant que la gloire de tuer de sa main Darius, qui monté sur un haut char paroissoit à la vûe de tous; puissant objet pour animer, & les siens à le défendre, & les ennemis à l'attaquer. La mélée devint encore plus furieuse & plus meurtriére qu'auparavant. Grand nombre de Seigneurs Persans furent tués. Il se fit de part & d'autre des prodiges de valeur. Oxathrès, frere de Darius, voiant qu'Alexandre pressoit vivement ce Prince, se jetta devant son

chariot avec la cavalerie qu'il commandoit, & se distingua parmi tous les autres. Les chevaux qui traînoient le chariot de Darius, étant tout percés de coups, commencérent à se cabrer, & à secouer le joug avec tant de violence, qu'ils alloient renverser le Prince, lorsque craignant de tomber vif en la puissance des ennemis, il se jetta en bas, & monta sur un autre char. Alors tous les autres se mirent à fuir, & jettant bas leurs armes, se sauvérent comme ils purent. Alexandre avoit été blessé légérement à la cuisse, mais sa blessure n'eut point de suite.

Pendant qu'une partie de l'infanterie Macédonienne de la droite poussoit ainsi son avantage contre les Perses, le reste, qui avoit à combattre contre les Grecs, trouva plus de résistance. Ceux-ci remarquant que cette infanterie n'étoit plus couverte par la droite de l'armée d'Alexandre qui poursuivoit l'ennemi, vinrent l'attaquer en flanc. Le combat fut sanglant, & la victoire demeura lontems douteuse. Les Grecs tâchoient de repousser les Macédoniens dans la riviére, & de réparer le désordre de leur gauche: les Macédoniens aussi faisoient tous leurs efforts pour conserver l'avantage qu'Alexandre venoit de remporter, & pour maintenir l'honneur de la Phalange Ma-

cédonienne, estimée jusqu'alors invincible. D'ailleurs il y avoit une jalousie perpétuelle entre ces deux nations, Grecs & Macédoniens, qui animoit extrêmement leur courage, & qui rendoit de part & d'autre la résistance opiniâtre. Ptolémée, fils de Séleucus, y mourut du côté d'Alexandre, & avec lui six vingts autres des plus signalés.

Cependant l'aile droite, victorieuse sous la conduite du Prince, après avoir défait tout ce qui étoit devant elle, se replia sur sa gauche contre les Grecs qui en étoient aux mains avec le reste de la Phalange Macédonienne, & la poussoient vivement; & les aiant chargés en flanc, elle les mit en déroute.

Dès le commencement du combat, la cavalerie Persane qui étoit à l'aile droite, sans attendre qu'on la vînt attaquer, avoit passé la riviére, & étoit allée fondre sur celle de Thessalie qui lui étoit opposée, dont elle enfonça plusieurs escadrons. Le reste, pour éviter l'impétuosité de ce premier choc, & engager les ennemis à se rompre, fit mine de se retirer avec une fraieur apparente, comme s'ils eussent été épouvantés du nombre supérieur des ennemis. Les Perses, pleins d'audace & de confiance, & marchant la plupart sans ordre & sans précaution comme à une victoire certaine, ne songent qu'à

les pourſuivre. Alors les Theſſaliens les voiant en déſordre, firent tout d'un coup volte face, & recommencérent le combat avec une nouvelle ardeur. Les Perſes, de leur côté, ſe défendirent avec courage, juſqu'à ce qu'ils virent Darius en fuite, & les Grecs taillés en piéces par la phalange.

La défaite de la cavalerie Perſane acheva la déroute de l'armée. Les chevaux Perſans eurent beaucoup à ſouffrir dans la retraite, à cauſe de la peſanteur des armes des cavaliers; outre que ſe retirant en déſordre, & venant à paſſer en foule par des défilés, ils s'écraſoient les uns les autres, & étoient plus incommodés de leurs gens que de leurs ennemis. D'ailleurs la cavalerie Theſſalienne les pourſuivoit vivement, de ſorte qu'ils ne furent pas moins maltraités que l'infanterie, & qu'il n'en reſta pas moins ſur la place.

Pour Darius, comme nous l'avons déja dit, auſſitôt qu'il avoit vû ſon aile gauche rompue, il s'étoit enfui des premiers ſur ſon char. Mais lorſqu'il fut parvenu en des lieux raboteux & inégaux, il monta à cheval, quittant ſon arc, ſon bouclier, & ſon manteau roial. Alexandre ne ſongea à le pourſuivre, qu'après qu'il eut vû ſa Phalange victorieuſe des Grecs, & la cavalerie Perſane miſe en

fuite, ce qui donna beaucoup d'avance au Prince fugitif.

Des Grecs que Darius tenoit à sa solde, soutenus par leurs Officiers qui étoient fort braves, se retirérent, au nombre d'environ huit mille, par les montagnes vers Tripoli de Syrie; & y aiant trouvé à sec les navires qui les avoient amenés de Lesbos, ils en équipérent ce qui leur en faloit, & brulérent le reste, afin qu'on ne pût point les poursuivre.

Pour ce qui regarde les Barbares, après avoir montré assez de courage dans les premiéres attaques, ils lâchérent honteusement le pié, & ne songeant qu'à se sauver, ils prirent des routes différentes. Les uns suivirent le chemin qui méne droit en Perse: les autres gagnérent les bois & les montagnes écartées, un petit nombre retournérent dans leur camp. L'ennemi vainqueur s'en étoit déja rendu maître, & l'avoit saccagé. La mere de Darius, nommée Sysigambis, & sa femme, qui étoit aussi sa sœur, y étoient restées avec deux filles du Roi, & un fils encore enfant, & quelques Dames de Perse. Car les autres avoient été menées à Damas, avec une partie de l'argent de Darius, & tout ce qui ne servoit qu'au luxe & à la magnificence de sa Cour. Il ne se trouva dans son camp que trois

mille talens: le reste tomba ensuite entre les mains de Parménion, à la prise de Damas. *Neuf millions.*

Alexandre, las de poursuivre Darius, voiant que la nuit approchoit, & qu'il ne le pouvoit atteindre, retourna au camp des ennemis, que ses gens venoient de piller. Telle fut l'issue de cette mémorable bataille, qui se donna la quatriéme année du régne d'Alexandre. Les * Perses, soit dans le combat, soit dans la fuite, y perdirent un grand nombre de leurs troupes, tant de pié que de cheval. Du côté d'Alexandre, la perte fut très-médiocre. **An. M. 3672. Av. J.C. 332.**

Le soir même, il fit aux Grands de la Cour & aux principaux Officiers un festin, où sa blessure qui n'avoit fait qu'effleurer la peau, ne l'empécha pas d'assister. Mais ils ne furent pas plutôt à table, qu'ils entendirent dans la tente prochaine un grand bruit, mélé de gémissemens, qui effraiérent toute la compagnie; de sorte que ceux même qui étoient en garde devant le logis du Roi, coururent aux armes appréhendant une émeute. Ce tumulte venoit de la mere & de la femme de Darius, & des autres Dames captives,

* *Quinte-Curce & Arrien font monter la perte des Perses à cent mille hommes de pié, & à dix mille chevaux: & Quinte-Curce ne fait mourir du côté d'Alexandre que cent cinquante cavaliers, & trois cens fantassins; ce qui paroit peu vraisemblable.*

qui croiant ce Prince mort, le pleuroient, à la façon des Barbares, avec des cris & des heurlemens épouvantables. Un Eunuque, qui avoit vû le manteau du Roi entre les mains d'un soldat, jugeant qu'il le lui avoit pris après l'avoir tué, leur avoit porté cette fausse nouvelle.

On dit qu'Alexandre, informé du sujet qui avoit causé cette fausse allarme, ne put retenir ses larmes en considérant l'infortune de Darius, & le bon naturel de ces Princesses, uniquement attentives & sensibles à son malheur. Il envoia Léonatus, l'un des Principaux de sa Cour, pour les assurer que celui qu'elles pleuroient comme mort, étoit plein de vie. Léonatus aiant pris quelques soldats avec lui, vint au pavillon des Princesses, & leur fit dire qu'il étoit là de la part du Roi. Mais ceux qui se trouvérent à l'entrée, voiant des hommes armés, crurent que c'étoit fait de leurs Maitresses, & coururent dans la tente, criant que leur derniére heure étoit venue, & qu'on avoit envoié des gens pour les faire mourir: de sorte que ces Princesses, ne sachant à quoi se résoudre, ne faisoient point de réponse, mais attendoient en silence l'ordre du Vainqueur. Enfin Léonatus, après avoir lontems attendu, & voiant que personne ne paroissoit, laissa ses soldats à la porte, & entra dans la tente: ce qui

les effraia encore davantage, sur ce qu'il étoit ainsi entré sans que personne l'eût introduit. Elles se jettérent donc à ses piés, & le priérent, » qu'avant qu'on » les fit mourir, il leur fût permis d'en» sevelir le corps de Darius à la maniére » de leur pays; & qu'après avoir rendu » ce dernier devoir à leur Roi, elles mour» roient contentes.« Léonatus leur répondit, » que Darius étoit vivant; & que » loin qu'on leur voulût faire aucun dé» plaisir, elles seroient traitées en Rei» nes, avec tout l'éclat de leur premiére » fortune. « Alors Sysigambis, commençant à reprendre courage, souffrit que Léonatus lui aidât à se relever.

Le lendemain Alexandre, après avoir visité les blessés, fit rendre aux morts les derniers honneurs en présence de toute l'armée rangée en bataille dans son plus superbe appareil. Il en usa de même à l'égard des plus qualifiés d'entre les Perses, & permit à la mere de Darius de faire aussi ensevelir ceux qu'il lui plairoit, suivant la coutume & les cérémonies de son pays. Cette sage Princesse n'usa de cette permission qu'à l'égard de quelques-uns de ses plus proches, & ce fut encore avec une réserve & une modestie qu'elle croioit convenir à son état présent. Le Roi témoigna sa joie & sa reconnoissance à toute l'armée, & sur-tout aux princi-

paux Officiers, dont il fit valoir les belles actions, tant celles dont il avoit été témoin par lui-même, que celles qu'on lui avoit raportées ; & il fit des largesses à tous selon leur mérite & leur rang.

Après qu'Alexandre se fut acquitté de tous ces devoirs, véritablement dignes d'un grand Roi, il envoia avertir les Reines qu'il alloit les visiter ; & aiant fait retirer toute sa suite, il entra seul dans la tente avec Ephestion. C'étoit son favori ; & comme ils avoient été élevés ensemble, le Roi lui faisoit part de tous ses secrets, & [a] personne n'osoit lui parler si librement que lui : mais il usoit de cette liberté avec tant de discrétion & de réserve, qu'il paroissoit le faire moins par inclination & par goût, que pour obéir au Roi qui le vouloit ainsi. Ils étoient de même âge, mais Ephestion avoit sur lui l'avantage de la taille, de sorte que les Reines le prirent pour le Roi, & lui rendirent leurs respects. Quelques Eunuques d'entre les captifs leur montrant qui étoit Alexandre, Sysigambis se jetta à ses piés, & lui demanda pardon, s'excusant sur ce qu'elles ne l'avoient jamais vû. Le Roi la relevant, lui dit : *Non, ma mere, vous ne vous êtes*

[a] Libertatis quoque in admonendo eo non alius jus habebat : quod tamen ita usurpabat, ut magis à Rege permissum, quàm vindicatum ab eo videretur. *Q. Curt.*

point trompée : car celui-ci est aussi Alexandre. Belle [a] parole, & qui fait beaucoup d'honneur à l'un & à l'autre! Si Alexandre eût toujours pensé & agi de la sorte, il auroit véritablement mérité le surnom de Grand : mais [b] la fortune ne s'étoit pas encore saisi de son esprit. Il en porta les commencemens avec modération & sagesse : mais à la fin elle devint plus forte que lui, & il ne put lui résister.

Sysigambis, pénétrée de toutes ces marques de bonté, ne put s'empécher de lui en marquer sa reconnoissance. » Grand » Prince, lui dit-elle, quelles actions de » graces puis-je vous rendre, qui répon- » dent à votre générosité ? Vous m'ap- » pellez votre Mere, & m'honorez en- » core du nom de Reine: & moi je con- » fesse que je suis votre captive. Je [c] sai » & ce que j'ai été, & ce que je suis. Je » comprends toute l'étendue de ma gran- » deur passée, & je me sens en état de » porter tout le poids de ma fortune pré- » sente. Mais il est de l'intérêt de votre » gloire, que pouvant tout sur nous, » vous ne nous fassiez sentir ce pouvoir

a O donum inclitæ vocis, danti pariter atque accipienti speciosum! *Val. Max. lib. 4. cap. 7.*

b Sed nondum fortuna se animo ejus infuderat. Itaque orientem eam moderate & prudenter tulit : ad ultimum magnitudinem ejus non cepit. *Q. Curt.*

c Et præteritæ fortunæ fastigium capio, & præsentis jugum pati possum. *Q. Curt.*

» que par votre clémence, & non par de
» mauvais traitemens.

Le Roi, après avoir rassuré les Princesses, prit le fils de Darius entre ses bras. Ce petit enfant, sans s'étonner, l'embrassa, de sorte qu'Alexandre, touché de son assurance, & se tournant vers Ephestion, lui dit : *Que je souhaiterois que Darius eût eu quelque chose de ce bon naturel!*

Il est certain que dans ces premiéres années il se gouverna de telle sorte, qu'il surpassa en bonté tous les Rois qui avoient été avant lui, & se montra supérieur à une passion qui domte & entraîne les plus forts. La femme de Darius étoit la plus belle Princesse du monde, comme Darius étoit le plus beau de tous les Princes, & de la taille la plus grande & la plus majestueuse : & les Princesses leurs filles leur ressembloient. Elles furent, dit Plutarque, dans le camp d'Alexandre, non comme dans un camp ennemi, mais comme dans un saint temple, & comme dans un lieu sacré destiné à être l'asyle de la pudeur & de la modestie, où toutes ces Princesses vivoient retirées sans être vûes de personne, & sans que qui que ce fût osât approcher de leurs appartemens.

Il paroit même qu'après la premiére visite dont j'ai parlé, qui étoit une visite

de devoir & de cérémonie, Alexandre, pour ne point expoſer ſa foibleſſe, s'impoſa la loi de ne plus voir la femme de Darius. C'eſt lui même qui nous apprend cette mémorable circonſtance de ſa vie, dans une lettre qu'il écrivit à Parménion, pour lui ordonner de faire punir de mort des Macédoniens qui avoient fait violence à quelques femmes de ſoldats étrangers. Dans cette lettre on liſoit ces propres paroles: *Car, pour moi, on ne trouvera pas que j'aie ſeulement vû ni voulu voir la femme de Darius, ni même que j'aie ſouffert que l'on parlât de ſa beauté devant moi.* Il faut ſe ſouvenir qu'Alexandre étoit jeune, vainqueur, & libre, c'eſt-à-dire qu'il n'étoit point encore engagé dans les liens du mariage, comme on l'a remarqué du premier Scipion dans une pareille conjoncture. *Et juvenis, & cœlebs, & victor.*

Plut. in Alex.

Val. Max. lib. 4. c. 3.

Enfin, il en uſa avec tant d'humanité à l'égard de ces Princeſſes, qu'à leur captivité près elles ne pouvoient s'apercevoir de leur infortune; & de tous les avantages qu'elles avoient auparavant, rien ne leur manqua avec lui que la confiance, qu'on ne ſauroit prendre en ſon ennemi, quelque bon traitement qu'on en reçoive.

§. VI. *Alexandre vainqueur passe en Syrie. Les trésors renfermés à Damas lui sont livrés. Darius lui écrit une lettre pleine de fierté : il y répond de même. La ville de Sidon lui ouvre ses portes : Abdolonyme est placé malgré lui sur le trône. Alexandre met le siége devant Tyr, qui est prise d'assaut après sept mois d'une vigoureuse résistance. Accomplissement de différentes prophéties sur Tyr.*

An. M. 3672.
Av. J.C. 332.
Diod. lib. 17. p. 517. 518.
Arrian. lib. 2. p. 83-86.
Plut. in Alex. p. 678.
Q. Curt. lib. 3. cap. 13. & lib. 4. cap. 1.
Justin. lib. 11. cap. 10.

ALEXANDRE prit le chemin de la Syrie, après avoir consacré trois autels sur la riviére de Pinare, l'un à Jupiter, l'autre à Hercule, & le troisiéme à Minerve, comme autant de monumens de sa victoire. Il avoit envoié Parménion à Damas, où étoit le trésor de Darius. Le Gouverneur de la place, trahissant son Maître de qui il n'espéroit plus rien, écrivit à Alexandre qu'il étoit prêt de lui remettre entre les mains tout l'argent & tous les meubles de Darius. Mais voulant couvrir sa trahison d'un spécieux prétexte, il feignit de ne se tenir pas assuré dans la place, fit charger dès le point du jour sur des porte-faix tout l'argent, avec ce qu'il y avoit de plus précieux dans la ville, & se mit en fuite avec ces richesses, en apparence pour les sauver, mais en effet pour les livrer à l'ennemi, comme il en étoit convenu avec Parménion,

qui avoit ouvert la lettre écrite au Roi. A la premiére vûe des troupes que conduisoit ce Général, ceux qui portoient ces fardeaux prenant l'épouvante, les jettérent, & se mirent à fuir, aussi bien que les soldats qui les escortoient, & le Gouverneur même, qui parut plus effraié que tous les autres. On voioit des richesses immenses éparses çà & là dans la campagne; tout l'or & l'argent destiné pour le paiement d'une si grande armée; les superbes équipages de tant de grands Seigneurs & de tant de Dames; les vases d'or, les freins d'or, les tentes magnifiques, les chariots abandonnés de leurs conducteurs. En un mot tout ce que la longue prospérité & l'épargne de tant de Rois avoient amassé depuis plusieurs siécles, étoit abandonné au Vainqueur.

Mais ce qu'il y avoit de plus touchant dans ce désastre, étoit de voir les femmes des Satrapes & des grands Seigneurs de Perse, dont la plupart traînoient leurs petits enfans par la main, d'autant plus dignes de compassion, qu'ils sentoient moins leur malheur. De ce nombre étoient trois jeunes Princesses, filles d'Ochus qui avoit régné avant Darius : la veuve du même Ochus, la fille d'Oxathrès frere de Darius, la femme d'Artabaze le plus grand Seigneur de la Cour, & son fils Ilionée. On y prit encore la

femme & le fils de Pharnabaze, que le Roi avoit fait Amiral de toutes les côtes, trois filles de Mentor, la femme & le fils de Memnon ce grand Capitaine: & à peine y eut-il une maison illustre dans toute la Perse, qui n'eût part à cette calamité.

On trouva aussi à Damas les Ambassadeurs des villes Grecques, surtout de Lacédémone & d'Athénes, que Darius avoit cru mettre dans un asyle assuré, en les confiant à la bonne foi de ce traître.

Outre l'argent monnoié, & l'argent mis en œuvre, qui montoient à des sommes immenses, il y fut pris jusqu'à trente mille personnes, & sept mille bêtes chargées de bagages. Parménion, dans la lettre qu'il écrivit à Alexandre, marque qu'il avoit trouvé à Damas trois cens vingt-neuf concubines de Darius, qui savoient toutes la musique en perfection, & une grande multitude d'Officiers chargés de différens soins qui regardent la table & les repas, pour faire des couronnes, préparer des parfums & des essences, apprêter les viandes & les mets, travailler à la patisserie, gouverner les celliers & dispenser le vin, & pour d'autres ministéres pareils. Le nombre de ces Officiers montoit à quatre cens quatre-vingts douze. Digne cortége d'un Roi qui court à sa perte!

Athen. l. 13. pag. 607.

Darius qui s'étoit vû, peu d'heures

auparavant, une si nombreuse & si florissante armée, & qui étoit venu à la bataille élevé sur un char, plutôt en appareil de triomphe qu'en équipage de guerre, s'enfuioit à travers les campagnes, couvertes auparavant du nombre infini de ses troupes, mais qui n'avoient plus que la face d'un désert & d'une vaste solitude. Cet infortuné Prince courut toute la nuit avec peu de suite : car tous n'avoient pas pris la même route, & la plupart de ceux qui l'accompagnoient n'avoient pu le suivre, parce qu'il changeoit souvent de chevaux. Enfin il arriva à * Soque, où il ramassa les débris de son armée qui ne montoient qu'à quatre mille hommes, tant Perses qu'étrangers : & de là il gagna Thapsaque en diligence, pour mettre l'Euphrate entre Alexandre & lui.

Cependant, Parménion aiant fait entrer tout le butin dans Damas, le Roi lui commanda d'en avoir soin, & de garder aussi les prisonniers. La plupart des villes de Syrie se rendirent aux premiéres approches du Vainqueur. Lorsqu'il étoit à Marathe, il reçut une lettre de Darius, où il prenoit le titre de Roi sans le donner à Alexandre. Il le sommoit plutôt qu'il ne le prioit, » de recevoir autant » d'argent qu'il voudroit, à condition

* *Cette ville étoit à deux ou trois journées du lieu où la bataille s'étoit donnée.*

» qu'il lui rendroit sa mere, sa femme, & ses enfans. Que pour ce qui » étoit de l'Empire, il ne tiendroit qu'à » lui de vuider le différent dans une action générale où l'on se battît à forces » égales. Mais que s'il étoit encore capable de recevoir des avis, il lui conseilloit de se contenter du roiaume de ses » ancêtres, sans envahir celui d'autrui: » qu'à l'avenir ils vécussent en bons amis » & en fidéles alliés. Qu'il étoit prêt à » lui en donner sa foi, & à recevoir la » sienne.

Cette lettre, pleine d'une fierté & d'une hauteur si mal placée, choqua extrêmement Alexandre. Il lui répondit en ces termes: » Le Roi Alexandre à Darius. » Cet ancien Darius, dont vous avez » pris le nom, ruina autrefois de fond » en comble les Grecs qui tiennent la » côte de l'Hellespont, & les Ioniens » nos anciennes colonies. Depuis, aiant » traversé la mer avec une puissante armée, il porta la guerre jusques dans le » sein de la Macédoine & de la Gréce. » Après lui, Xerxès descendit encore » avec une multitude effroiable de Barbares pour nous combattre; & aiant » été vaincu en une bataille navale, laissa, en se retirant, Mardonius en Gréce, pour saccager nos villes, & désoler nos campagnes. Mais qui ne sait que

» Philippe mon pere a été assassiné par » ceux que les vôtres ont subornés sous » de grandes espérances? Car, vous au- » tres Perses, vous entreprenez des guer- » res impies; & aiant les armes à la main, » vous mettez la tête de vos ennemis à » prix. Et vous-même tout récemment, » quoique suivi d'une grande armée, » vous avez promis mille talens à qui- » conque me tueroit. Je ne fais donc que » me défendre, & je ne suis point l'ag- » gresseur. Aussi les dieux, qui sont pour » la bonne cause, ont favorisé mes ar- » mes, & à l'aide de leur protection j'ai » réduit une grande partie de l'Asie sous » mon obéissance, & vous ai défait vous- » même en bataille rangée. Au reste, » quoique je ne vous dûsse rien accorder » de tout ce que vous me demandez, » parce que vous ne m'avez pas fait bon- » ne guerre; néanmoins, si vous venez » vous présenter à moi comme suppliant, » je vous donne ma parole que je vous » rendrai sans rançon votre mere, votre » femme, & vos enfans. Je veux vous » montrer que je sai vaincre, & obliger » les vaincus. Que si vous craignez de » vous mettre entre mes mains, je vous » donnerai ma foi que vous pourrez ve- » nir en assurance. Mais souvenez-vous » une autre fois quand vous m'écrirez, » que vous écrivez non seulement à un

Et vincere, & consulere victis scio.

» Roi, mais à votre Roi. « Therſippe fut chargé de cette lettre.

Alexandre, paſſant de là dans la Phénicie, reçut la ville de Byblos dans ſon obéiſſance. Tout ſe rendoit à ſon approche, mais perſonne ne le fit avec plus de plaiſir que les Sidoniens. On a vû comment, dix-huit ans auparavant, Ochus avoit détruit leur ville, & fait périr tous ſes habitans. Quand il fut retourné en Perſe, ceux qui à cauſe de leur trafic, ou par quelque autre hazard, s'étoient trouvés abſens, & avoient échapé au maſſacre, y retournérent & rebâtirent la ville. Mais ils avoient conſervé tant d'horreur pour les Perſes depuis cette barbarie, qu'ils furent ravis de trouver cette occaſion de ſecouer leur joug : auſſi furent-ils les premiers de ces pays-là qui envoiérent faire leurs ſoumiſſions au Vainqueur malgré Straton leur Roi, qui s'étoit déclaré pour Darius. Alexandre lui ôta ſa couronne, & permit à Epheſtion de mettre en ſa place celui des Sidoniens qu'il jugeroit le plus digne d'une ſi haute fortune.

Ce Favori étoit logé chez deux jeunes freres des plus conſidérables du pays, auſquels il offrit le ſceptre : mais ils le refuſérent, apportant pour raiſon de leur refus, que par les loix de l'Etat nul ne pouvoit monter ſur le trône, qu'il ne fût du ſang roial. Epheſtion, admirant cette

grandeur d'ame, qui méprisoit ce que les autres cherchent par le fer & par le feu : » Continuez, leur dit-il, de penser » ainsi, vous qui les premiers avez com- » pris combien il est plus glorieux de re- » fuser un Roiaume que de le posséder. » Mais, au moins, donnez-moi quelqu'un » de la race Roiale, qui se souvienne, » quand il sera Roi, que vous lui avez » mis la couronne sur la tête. « Ces deux freres voiant que plusieurs, dévorés d'ambition, aspiroient à ce haut rang, & que, pour y parvenir, ils faisoient servilement la cour aux favoris d'Alexandre, déclarérent qu'ils ne connoissoient personne plus digne du diadême qu'un certain Abdolonyme, descendu, quoique de loin, de la tige Roiale, mais si pauvre qu'il étoit contraint, pour vivre, de cultiver par un travail journalier un jardin hors de la ville. Sa probité l'avoit réduit, comme beaucoup d'autres, à cette pauvreté. Uniquement occupé de son travail, il n'entendoit point le bruit des armes qui avoit ébranlé toute l'Asie.

Les deux freres aussitôt l'étant allé chercher avec les habits roiaux, le trouvent qui arrachoit les mauvaises herbes de son jardin. Ils le saluent Roi : & l'un d'eux portant la parole : » Il s'agit, lui » dit-il, de changer ces vieux haillons » avec l'habit que je vous apporte. Quit-

» tez cet extérieur vil & bas dans lequel » vous avez vieilli: [a] prenez un cœur de » Roi : mais portez & conſervez ſur le » trône cette vertu qui vous en a rendu » digne. Et quand vous y ſerez monté, » devenu le ſouverain arbitre de la vie & » de la mort de tous vos citoiens, gardez- » vous bien d'oublier l'état dans lequel, » ou plutôt pour lequel vous avez été » choiſi. « Il ſembloit à Abdolonyme que c'étoit un ſonge, & ne comprenant rien à tous ces diſcours, il leur demandoit s'ils n'avoient pas honte de ſe mocquer ainſi de lui. Mais comme il tardoit trop à leur gré, ils le nettoient eux-mêmes, & lui jettent ſur les épaules une robe de pourpre toute brillante d'or; & après lui avoir fait mille ſermens qu'ils ne ſe mocquoient point, ils le conduiſirent au palais.

La renommée incontinent porta cette nouvelle dans toute la ville. Le plus grand nombre en fut ravi de joie: quelques-uns en murmurérent, principalement les riches, qui pleins de mépris pour la baſſeſſe de ſa fortune précédente & pour ſa pauvreté, ne purent s'empécher d'en marquer leur mécontentement dans la

a Cape Regis animum, & in eam fortunam, qua dignus es, iſtam continentiam perfer. Et, cùm in regali ſolio reſidebis, vitæ neciſque omnium civium dominus, cave obliviſcaris hujus ſtatus in quo accipis regnum, imò hercule, propter quem. *Q. Curt.*

Cour

Cour du Prince. Alexandre commanda qu'on le fît venir, &, après l'avoir lontems consideré, il lui dit » a Ton air ne » dément point ce qu'on dit de ton origine. Mais je voudrois bien savoir avec » quelle patience tu as porté ta misére. » Plaise aux dieux, répondit-il, que je » puisse porter cette Couronne avec autant de force! Ces bras ont fourni à » tous mes desirs, & tandis que je n'ai » rien eu, rien ne m'a manqué. » Cette réponse fit concevoir au Roi une grande opinion de sa vertu, de sorte qu'il lui fit donner, non-seulement les précieux meubles de Straton, mais plusieurs autres choses du butin fait sur les Perses; & de plus, il ajouta à son État une des contrées voisines.

LA SYRIE & la Phénicie étoient déja au pouvoir des Macédoniens, excepté la seule ville de Tyr. Ce n'étoit point sans raison que cette ville s'appelloit la Reine de la mer, qui lui apportoit en effet le tribut de tous les peuples de la terre. Elle se vantoit d'avoir la premiére inventé la navigation, & enseigné aux hommes

Diod. l. 17. p. 518-525. Arrian. lib. 2. p. 87-100. Plut. in Alex. p. 678. & 667. Q Curt. lib. 4. cap. 2. 3. 4. Justin. l. 11. cap. 10.

a Corporis, *inquit*, habitus, famæ generis non repugnat. Sed libet scire, inopiam qua patientia tuleris. *Tum ille:* Utinam, *inquit*, eodem animo regnum * pati possim! Hæ manus suffecere desiderio meo. Nihil habenti, nihil defuit. *Q. Curt.*

* *La pensée est belle & juste. Il regarde la roiauté comme un poids, plus difficile à porter que la pauvreté:* regnum pati.

l'art d'affronter les vagues & les tempêtes par le ſecours d'un frêle vaiſſeau. L'heureuſe ſituation de Tyr, la commodité & l'étendue de ſes ports, le caractére de ſes habitans, induſtrieux, laborieux, patiens, & pleins d'honnêteté pour les Étrangers, y attiroient les marchands de toutes les parties du monde; de ſorte qu'on pouvoit la regarder, non pas tant comme une ville qui appartînt à un peuple particulier, que comme la ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commerce.

Quand Alexandre en approcha, les Tyriens lui envoiérent une ambaſſade avec des préſens pour lui, & des rafraîchiſſemens pour ſon armée. Ils vouloient bien l'avoir pour ami, mais non pour maître : de ſorte que quand il témoigna vouloir entrer dans leur ville pour y offrir un ſacrifice à Hercule qui en étoit le Dieu tutélaire, on lui en refuſa l'entrée. Ce Conquérant, après tant de victoires, avoit le cœur trop haut, pour ſouffrir un pareil affront. Il réſolut de les forcer par un ſiége : & eux de leur côté ſe diſpoſérent à ſe bien défendre. Le printems approchoit. Tyr étoit alors dans une île de la mer, à un quart de lieue à-peu-près du continent. Elle avoit une forte muraille de cent cinquante piés de haut, que les flots de la mer baignoient : & les Cartha-

Quatre ſtades.

ginois, colonie de Tyr, fort puissans, & maîtres de la mer, dont les Ambassadeurs se trouvérent alors dans cette ville pour y offrir à Hercule, selon la coutume ancienne, un sacrifice annuel, s'étoient engagés de leur envoier du secours. C'est ce qui les rendoit si fiers. Déterminés à ne se point rendre, ils rangent les machines sur les remparts & sur les tours, arment la jeunesse, dressent des atteliers pour emploier des ouvriers qui étoient en grand nombre dans la ville, de sorte que tout retentissoit du bruit & des préparatifs de la guerre. Ils faisoient aussi forger des mains de fer pour jetter sur les ouvrages des ennemis & les arracher, des crampons, & autres semblables instrumens inventés pour la défense des villes.

Alexandre croioit avoir des raisons essentielles de se rendre maître de Tyr. Il sentoit bien qu'il ne pourroit ni attaquer aisément l'Égypte, tandis que les Perses seroient maîtres de la mer; ni poursuivre en sûreté Darius, s'il laissoit derriére lui tant de pays suspect ou ennemi. Il craignoit aussi qu'il ne s'élevât quelque mouvement dans la Gréce, & que ses ennemis, après avoir repris en son absence les villes maritimes de l'Asie Mineure, & grossi leur armée navale, ne portassent la guerre dans son pays, tandis qu'il seroit occupé à poursuivre Darius dans les

plaines de Babylone. Ces craintes étoient d'autant mieux fondées, que les Lacédémoniens étoient ouvertement déclarés contre lui, & que les Athéniens demeuroient dans ſon parti plutôt par crainte que par affection. Mais, s'il venoit à bout de ſoumettre Tyr, toute la Phénicie étant en ſon pouvoir, il ôteroit aux Perſes la moitié de leur armée navale, qui étoit compoſée de la flote de cette province, & réduiroit bientôt l'île de Cypre & l'Égypte, qui ne pourroient lui réſiſter, dès qu'il ſeroit devenu maître de la mer.

D'un autre côté, il ſemble que ſelon toutes les régles de la guerre, Alexandre, après la bataille d'Iſſus, devoit pourſuivre vivement Darius, ſans lui donner lieu de revenir de la fraieur où ſa défaite l'avoit jetté, & ſans lui laiſſer le tems de mettre ſur pié une nouvelle armée; le ſuccès de cette entrepriſe, qui paroiſſoit immanquable, devant ſeul le rendre formidable & ſupérieur à tous ſes ennemis. Ajoutez que, s'il venoit à manquer cette place, comme cela paroiſſoit aſſez vraiſemblable, il décrioit lui-même ſes armes, perdoit le fruit de ſes victoires, & apprenoit à ſes ennemis qu'on pouvoit le vaincre. Mais Dieu, qui vouloit par ſon miniſtére punir l'orgueil de Tyr, comme la ſuite le fera connoitre, lui ôta toutes

ces pensées, & le détermina au siége de cette place, malgré toutes les difficultés qui s'opposoient à un dessein si hazardeux, & malgré toutes les raisons qui devoient le porter à suivre un parti contraire.

Il étoit impossible d'approcher de la ville pour donner assaut, à moins de faire une chaussée qui allât du continent à l'île : & cette entreprise avoit des difficultés qui paroissoient insurmontables. Le petit bras de mer qui séparoit l'île de la terre ferme, étoit exposé au vent du couchant, lequel y excitoit de fréquentes & d'horribles tempêtes, de sorte que la violence des vagues entraînoit en un moment tous les ouvrages, & ruinoit tous les travaux. D'ailleurs la ville étant battue des flots de tous côtés, on ne pouvoit ni y planter des échelles, ni y dresser des batteries que de loin sur des navires, & le mur qui avançoit dans la mer par la partie inférieure, empéchoit qu'on ne pût y aborder; outre que les machines qu'on eût pu mettre sur les galéres, n'eussent pas fait grand effet à cause de l'agitation des vagues.

Rien ne fut capable de rebuter ni de vaincre la fermeté & le courage d'Alexandre, qui étoit résolu d'emporter cette place à quelque prix que ce fût. Mais, comme le peu qu'il avoit de vaisseaux

étoit éloigné, & que le siége d'une si forte ville pouvoit traîner en longueur, & différer pour lontems ses autres entreprises, il crut devoir tenter d'abord des voies d'accommodement. Il envoia donc d'abord des Hérauts, pour convier les habitans à la paix. Les Tyriens les tuérent tous contre le droit des gens, & les jettérent du haut des murs dans la mer. Alexandre, outré d'un si sanglant affront, ne délibéra plus, & donna toute son application à construire une digue. Il trouva dans les ruines de la vieille Tyr, qui étoit sur le continent, & qu'on appelloit Palæ-Tyros, des matériaux, qui lui servirent à faire ses jettées: car il en prit toutes les pierres & tous les décombres. Le mont Liban qui n'étoit pas éloigné, si fameux dans l'Écriture-Sainte pour ses cédres, lui fournit le bois pour la charpente & pour le pilotage.

Les soldats se portoient avec ardeur à l'ouvrage, animés par la présence du Prince qui donnoit ordre à tout lui-même, & qui, [a] habile dans l'art de manier & de gagner l'esprit des soldats, excitoit les uns par des louanges, les autres par de légéres réprimandes qu'il assaisonnoit de bonté & qu'il accompagnoit de promesses. On avança assez vîte d'abord,

a **Haud quaquam rudis tractandi militares animos.** *Q. Curt.*

parce qu'il n'étoit pas difficile d'enfoncer les pieux dans la vase, qui servoit aux pierres de mortier & de ciment; & que l'endroit où l'on travailloit étant encore éloigné de la ville, le travail se continuoit sans interruption. Mais à mesure qu'on s'éloignoit du rivage, la difficulté augmentoit, parce que la mer se trouvoit plus profonde, & que les ouvriers étoient fort incommodés des traits qu'on leur tiroit du haut des murs. Les ennemis, qui étoient maîtres de la mer, s'avançant sur des chaloupes, & rasant de côté & d'autre la digue, empêchoient qu'on ne pût la continuer commodément. Ajoutant l'insulte à leurs attaques, ils crioient aux Macédoniens, » Qu'il » faisoit beau voir ces Conquérans si re» nommés par tout le monde, porter des » fardeaux sur leur dos comme des bêtes » de charge; & ils leur demandoient » d'un ton railleur, si Alexandre étoit » plus grand que Neptune, & s'il pré» tendoit l'emporter sur lui.

Ces traits piquans ne faisoient qu'enflammer le courage des soldats. La chaussée parut enfin hors de l'eau, & commença à s'applanir sur une largeur assez considérable, & à s'approcher de la ville. Alors les assiégés voiant avec effroi la grandeur du travail, dont la mer leur avoit dérobé la connoissance, venoient

avec des esquifs reconnoitre la digue; qui n'étoit pas encore bien liée. Ces esquifs étoient chargés de frondeurs, d'archers, & de gens qui lançoient des javelots, & même du feu: &, répandus à droit & à gauche autour de la digue, ils tiroient de tous côtés sur les travailleurs. Plusieurs y furent blessés sans se pouvoir garantir des coups, parce qu'il étoit facile d'avancer & de retirer ces esquifs comme on le vouloit; tellement qu'ils furent contraints de quitter l'ouvrage pour songer à se défendre. On s'avisa donc de tendre des peaux & des voiles pour couvrir les ouvriers, & de faire deux tours de bois à la tête du travail pour empêcher les approches de l'ennemi.

D'un autre côté, les Tyriens firent une descente sur le rivage hors de la vûe du camp, où ils mirent à terre quelques soldats qui taillérent en piéces ceux qui portoient la pierre; & sur le mont Liban il y eut aussi des paysans Arabes, qui, trouvant les Macédoniens écartés, en tuérent près de trente, & n'en firent guére moins de prisonniers. Ces petites pertes obligérent Alexandre de séparer ses troupes en différens corps.

Cependant il n'y eut point d'inventions & de stratagémes dont les assiégés ne s'avisassent pour ruiner les travaux des ennemis. Ils prirent un vaisseau de

charge, & l'aiant rempli de sarmens & d'autre matiére séche & légére, ils firent une large enceinte vers la proue, où ils enfermérent toutes ces choses avec du souffre & de la poix, & d'autres matiéres qui prennent aisément feu. Au milieu de cette enceinte ils plantérent deux mats, à chacun desquels ils attachérent deux antennes où pendoient des chaudrons pleins d'huile & d'autres choses semblables. Ils chargérent ensuite le derriére du navire de pierre & de sable pour faire lever la proue, & aiant choisi un vent propre, le traînérent en mer avec leurs galéres. Quand ils furent près des tours, ils mirent le feu au brulot, & le tirérent vers la pointe de la digue. Cependant les matelots qui étoient dedans se sauvent à la nage. La flamme prend aux tours avec grande violence, aussi bien qu'aux autres ouvrages qui étoient à la tête de la chaussée; & les antennes poussées avec violence de côté & d'autre, versent l'huile dans le feu, & accroissent l'embrasement. Et de peur que les Macédoniens n'accourussent pour l'éteindre, les galéres Tyriennes tiroient continuellement vers les tours des dards enflammés, des torches ardentes, de sorte qu'on n'osoit en approcher. Plusieurs des Macédoniens périrent misérablement sur la digue, percés de traits, ou brûlés par le feu: les

autres, quittant leurs armes, se précipitérent dans la mer. Mais, comme ils nageoient, les Tyriens, qui aimoient mieux les prendre vifs que de les tuer, leur estropioient les mains à grands coups de pierres & de gros bâtons, & les enlevoient après les avoir mis hors de défense. Les assiégés, en même tems, sortant de la ville avec de petits bateaux, rasoient les bords de la digue, & en arrachérent les pieux : ils brûlérent aussi le reste des machines.

Alexandre, qui voioit tous ses desseins presque entiérement renversés, ne se laissa point décourager ni abbattre par tous ces contretems & par toutes ces pertes. On travailla avec une nouvelle ardeur à réparer les ruines de la digue ; & il fit construire & placer de nouvelles machines avec une promtitude incroiable qui étonna les ennemis. Il se trouvoit partout, & conduisoit les différens travaux. Sa présence & sa capacité les avançoient encore plus que ne faisoient tant de mains qui y étoient employées. L'ouvrage approchoit beaucoup de sa fin, & touchoit presque au mur de la ville, lorsqu'il s'éleva tout-à-coup un vent impétueux, qui poussa les vagues contre la digue avec tant de violence, que tout ce qui lioit se lâcha, & le flot passant à travers les pierres, la rompit par le mi-

lieu. Quand cet amas de pierres qui soutenoit la terre fut renversé, le reste fondit comme dans un abyme.

Tout autre qu'Alexandre eût alors renoncé à l'entreprise; & il délibéra en effet s'il ne leveroit point le siége. Mais un Maître supérieur qui avoit prédit & juré la ruine de Tyr, & dont ce Prince ne faisoit qu'exécuter les ordres sans les connoitre, le retint à ce siége, & dissipant ses inquiétudes & ses craintes, le remplit de courage & de confiance, & inspira les mêmes sentimens à toute l'armée. Les soldats, comme s'ils n'eussent fait que d'arriver devant la ville, oubliant toutes les fatigues qu'ils avoient déja essuiées, se mirent à recommencer une nouvelle digue, & y travaillérent sans relâche.

Alexandre sentoit bien qu'il ne pourroit ni achever sa digue, ni prendre la ville, tant que les Tyriens seroient maîtres de la mer. Il songea donc à rassembler à Sidon le peu de galéres qui lui étoient restées. Dans ce tems là même les Rois d'Arade & de Byblos, qui avoient appris que leurs villes étoient au pouvoir d'Alexandre, aiant quitté l'armée navale des Perses, vinrent le trouver avec leur flote, & celle des Sidoniens, qui faisoient en tout quatre-vingts voiles. Il y arriva aussi, presque en même tems, dix

Villes de Phénicie.

galéres de Rhodes, trois de Soles & de Males, dix de Lycie, & une de Macédoine à cinquante rames. Peu de tems après, les Rois de Cypre voiant que l'armée des Perses avoit été battue près de la ville d'Issus, & qu'Alexandre étoit maître de la Phénicie, vinrent se joindre à lui avec plus de six-vingts galéres.

Le Prince, tandis qu'on préparoit les vaisseaux & les machines, prit avec lui quelques compagnies de Cavalerie, avec son régiment des gardes, & marcha vers une montagne de l'Arabie, qu'on nomme l'Antiliban. Les égards qu'il eut dans cette expédition pour un ancien Maître qui avoit voulu absolument le suivre, l'exposérent à un grand danger. C'étoit Lysimaque, qui donnoit à son Éleve le nom d'Achille, & se disoit son * Phénix. Quand le Roi fut au pié de la montagne, il quitta les chevaux, & commença à monter à pié. Ses troupes le devancérent considérablement. Il étoit déja tard. Ne voulant pas abandonner son Maître qui étoit pesant, & qui ne marchoit qu'à peine, il se trouva séparé de sa petite armée avec très-peu de gens auprès de lui, & passa ainsi la nuit tout près de l'ennemi, qui auroit pu aisément l'accabler par le nombre. Son bonheur ordinaire & son courage le tirérent de ce péril. Quand il eut rejoint ses troupes, il avan-

* *On sait que Phenix avoit été Gouverneur d'Achille.*

ça dans le pays, ſe rendit maître de toutes les places ou par force, ou par compoſition; & revint l'onziéme jour à Sidon, où il trouva Alexandre fils de Polémocrate, qui lui avoit amené quatre mille Grecs du Péloponnéſe.

L'armée navale étant prête, il prit quelques ſoldats des gardes qu'il fit embarquer avec lui pour s'en ſervir en un combat de main, & fit voile vers Tyr en bataille rangée. Il étoit à la pointe de l'aile droite qui s'étendoit en pleine mer, & avec lui les Rois de Cypre & de Phénicie; Cratére commandoit la gauche. Les Tyriens d'abord avoient réſolu de livrer bataille: mais lorſqu'ils eurent appris la jonction de ces troupes, & qu'ils virent paroitre l'armée en un ſuperbe appareil, car il avoit fait alte pour attendre ſon aile gauche, ils renfermérent toutes leurs galéres dans leurs ports pour en empêcher l'abord. Le Prince, ne voiant paroitre perſonne, s'avança plus près de la ville; & comme il vit qu'il ne pouvoit forcer le port qui étoit du côté de Sidon, parce que l'entrée en étoit trop étroite, & défendue par un grand nombre de galéres qui avoient toutes la proue tournée en haute mer, il ſe contenta d'en couler à fond trois qui étoient dehors, & vint après mouiller l'ancre avec toute ſa flote aſſez près de la digue,

le long du rivage où il y avoit un abri pour ſes navires.

Pendant tous ces mouvemens la nouvelle digue avançoit beaucoup. Les travailleurs jettoient des arbres entiers dans la mer avec toutes leurs branches, & les chargeoient après de groſſes pierres, ſur leſquelles ils mettoient d'autres arbres qu'ils couvroient d'une terre graſſe qui leur ſervoit de mortier : puis là-deſſus entaſſant encore des arbres & des pierres, le tout venoit à ſe lier en corps. On donna à cette digue plus de largeur qu'aux premiéres, afin que les tours qui étoient bâties au milieu fuſſent hors de la portée des traits lancés de deſſus les vaiſſeaux qui viendroient raſer les bords de la digue. D'autre côté les aſſiégés faiſoient des efforts extraordinaires & mettoient tout en uſage pour empécher le travail. Mais ce qui leur ſervoit le plus, c'étoit leurs plongeurs, qui nageant entre deux eaux venoient ſans être apperçus juſqu'à la digue, & avec des crocs amenoient à eux les branches qui ſortoient en dehors, & les tirant de force, élles entraînoient avec elles tout ce qu'il y avoit deſſus. Par-là l'ouvrage fut encore retardé; mais, après bien des délais, la patience des ouvriers aiant ſurmonté tous les obſtacles, il fut enfin achevé, & conduit à ſa derniére perfection. On

plaça ſur la digue des machines de toutes ſortes, pour battre les murs à coups de bélier, & lancer ſur les aſſiégés des traits, des pierres, & des torches enflammées.

En même tems Alexandre envoia la flote de Cypre, commandée par Andromaque, ſe camper devant le port qui regarde Sidon; & celle de Phénicie devant le port qui étoit au-delà de la digue du côté de l'Égypte, vers l'endroit où ſa tente étoit dreſſée; & il ſe mit en état d'attaquer la ville de toutes parts. Les Tyriens ſe préparoient à une vigoureuſe défenſe. Du côté de la digue ils avoient dreſſé des tours ſur le mur qui étoit d'une hauteur extraordinaire, & large à proportion, tout bâti de grandes pierres liées enſemble avec du plâtre.

L'approche n'étoit guére plus facile aux autres endroits, parce qu'ils avoient remparé le pié de la muraille de groſſes pierres pour en empécher l'abord. Il fut donc queſtion de les tirer auparavant, ce qu'on ne put faire qu'à grande peine, parce qu'on ne travailloit pas de pié ferme dans un vaiſſeau. D'ailleurs les Tyriens venoient avec des galéres couvertes couper les cables des ancres qui tenoient attachés les navires; de ſorte qu'Alexandre fut contraint de couvrir de même pluſieurs vaiſſeaux à trente rames,

& de les mettre de travers pour servir de rempart aux ancres contre l'abord des galéres Tyriennes. Ils ne laissoient pas encore de les venir couper subtilement par le moien de leurs plongeurs; ce qui obligea à la fin de les attacher avec des chaînes de fer. Après on tira ces pierres avec des cables, & les aiant enlevées avec des machines, on les jettoit au fond de la mer où elles ne pouvoient plus nuire. Le bas du mur étant ainsi nettoié, il fut aisé d'en approcher les navires. Les Tyriens furent donc investis de tous côtés, & on les attaquoit tout à la fois par mer & par terre.

Les Macédoniens avoient joint deux à deux des galéres à quatre rangs, en telle sorte que les proues tenoient ensemble, & que les poupes étoient éloignées l'une de l'autre autant qu'il faloit pour faire que les piéces de bois qui seroient entre deux n'eussent pas trop de portée. Après on jettoit d'une poupe à l'autre des antennes qui s'attachoient ensemble avec des ais en travers pour placer les soldats dans cet espace. Puis avec des galéres ainsi équipées, ils voguoient à force de rames vers la ville, & tiroient à couvert contre ceux qui défendoient la muraille, parce que les proues leur servoient de parapet. Le Roi les fit avancer sur le minuit pour environner les murs, &

donner un assaut général. Les Tyriens desespérés ne savoient plus que faire, quand tout-à-coup le ciel se couvrit de nuées si épaisses, qu'elles dérobérent le peu de clarté qui restoit au milieu des ténébres. La mer émue s'enfle peu-à-peu, & les vagues agitées par la violence des vents excitent une horrible tempête. Les vaisseaux s'entrechoquent si rudement, que les cables qui les tenoient attachés ensemble se lâchent ou se brisent, les planches viennent à fondre, & avec un fracas épouvantable entraînent les hommes avec elles. Car il n'étoit pas possible, dans une si furieuse tourmente, de gouverner des galéres ainsi liées l'une à l'autre. Le soldat empéchoit le matelot, & le matelot le soldat: &, comme il arrive dans ces sortes d'accidens, tel commandoit qui devoit obéir, la crainte & le trouble causant un désordre général. Cependant la mer céda aux efforts opiniâtres des rameurs, qui sembloient lui arracher de vive force leurs vaisseaux; & ils les ramenérent enfin sur le bord, mais la plupart fracassés.

En ce même tems arrivérent à Tyr trente Ambassadeurs de Carthage: mais ils n'amenérent rien moins aux assiégés que ce grand secours qu'on leur avoit fait espérer. Car ils n'apportoient que des excuses, alléguant que les Carthagi-

nois se voioient avec douleur hors d'état de les secourir, aiant à combattre eux-mêmes, non plus pour l'empire, mais pour leur propre pays. En effet ceux de Syracuse ravageoient alors toute l'Afrique avec une puissante armée, & s'étoient campés assez près des murs de Carthage. Les Tyriens, quoiqu'ils se vissent frustrés de leur grande espérance, ne perdirent point courage. Ils prirent seulement la sage précaution de faire passer la plupart de leurs femmes & de leurs enfans à Carthage, pour se mettre en état de se défendre en desespérés, & de souffrir plus courageusement tout ce qui pourroit arriver, quand ils auroient mis en sûreté ce qu'ils avoient au monde de plus cher.

Voiez le premier Tome dans l'histoire de Carthage.

Il y avoit dans la ville une statue de bronze d'Apollon, qui étoit d'une grandeur énorme. Ce Colosse avoit été autrefois dans la ville de Géle en Sicile. Les Carthaginois l'aiant prise environ l'an 412 avant Jesus-Christ, en avoient fait présent à la ville de Tyr, qu'ils regardoient toujours comme la mere de Carthage. Les Tyriens l'avoient placée dans leur ville, & elle y étoit adorée. Pendant le siége, sur un songe qu'eut un des habitans, ils s'imaginérent qu'Apollon les vouloit quitter, & aller trouver Alexandre. Aussitôt on fait enchaîner

Diod. lib. 13. pag. 226.

ſa ſtatue avec une chaîne d'or à l'autel d'Hercule, pour empécher ce dieu de s'enfuir. Car ces bonnes gens croioient que, ſa ſtatue étant ainſi enchaînée, il ne lui ſeroit pas poſſible de ſe ſauver, & qu'Hercule, dieu tutélaire de la ville, l'empécheroit de s'enfuir. Quelle idée les payens avoient de leurs dieux!

Quelques-uns propoſérent auſſi de rétablir un ſacrifice diſcontinué depuis pluſieurs ſiécles, qui étoit d'immoler un enfant de condition libre à Saturne. Carthage, qui avoit reçu de ſes fondateurs cette ſacrilége coutume, l'a gardée juſqu'à ſa deſtruction; & ſi les anciens, qui avoient la principale autorité dans Tyr, ne s'y fuſſent oppoſés, cette cruelle ſuperſtition alloit l'emporter ſur l'humanité.

Les Tyriens, qui ſe voioient toujours à la veille d'être forcés, réſolurent d'attaquer la flote de Cypre qui étoit à l'ancre du côté de Sidon. Ils prirent le tems que les matelots des ennemis étoient écartés çà & là, & qu'Alexandre étoit retiré dans ſa tente ſur le bord de la mer. Ils ſortirent ſur le midi avec treize galéres, remplies de ſoldats choiſis & exercés aux combats de mer; & vinrent, à force de rames, fondre ſur les vaiſſeaux ennemis. Ils en trouvérent une partie vuide, & l'autre qu'on avoit remplie à

la hâte. Ils en coulérent quelques-uns à fond, & en firent échouer plusieurs contre le rivage. La perte auroit été plus considérable, si Alexandre, au premier bruit qu'il eut de la sortie des Tyriens, n'étoit promtement accouru avec sa flote. Ils ne l'attendirent pas, & se retirérent dans le port, après avoir aussi perdu quelques-uns de leurs vaisseaux.

Les machines aiant été mises en mouvement, la ville étoit vivement attaquée de toutes parts, & non moins vivement défendue. Les assiégés, instruits & animés par le danger pressant & l'extrême nécessité, inventoient tous les jours de nouveaux moiens de se défendre & de repousser l'ennemi. Ils rendoient inutiles les traits que les balistes lançoient contre eux par des roues tournantes qui les brisoient ou les détournoient ailleurs. Ils amortissoient la violence des pierres, en leur opposant des espéces de voiles & de rideaux d'une matiére mollasse, & qui cédoit aisément. Pour incommoder de leur côté les navires qui approchoient de leurs murailles, ils attachoient des corbeaux, des grapins, des faulx, des mains de fer à des solives, ou à des poutres: puis aiant bandé leurs machines faites comme des arbalêtes, & ajusté dessus au lieu de fléches ces grosses piéces de bois, ils les décochoient tout-à-coup contre les

ennemis. Elles écrasoient les uns par leur poids, & les crocs ou les faulx pendantes dont elles étoient garnies déchiroient les autres, & endommageoient même considérablement les vaisseaux. Ils avoient aussi des boucliers d'airain, qu'ils tiroient tout rouges du feu, les remplissoient de sable embrasé, & les jettoient promtement de dessus la muraille sur les ennemis. Les Macédoniens ne craignoient rien tant que cette derniére invention. Car, dès que ce sable ardent avoit atteint la chair par le défaut de la cuirasse, il pénétroit jusqu'aux os, & s'y attachoit tellement qu'on ne le pouvoit tirer : de sorte que les soldats jettant leurs armes & déchirant leurs habits, demeuroient sans défense exposés aux coups des ennemis.

Ce fut alors qu'Alexandre, rebuté d'une si vigoureuse défense, délibéra sérieusement s'il ne devoit point lever le siége, & passer en Egypte. Car, après avoir couru toute l'Asie avec une rapidité incroiable, il se voioit là malheureusement arrété, & perdoit autour d'une ville seule l'occasion d'exécuter tant d'autres projets de plus grande importance. D'un autre côté, il considéroit que ce seroit une grande bréche à sa réputation qui lui avoit plus servi que ses armes, de laisser Tyr derriére lui comme une marque

qu'on pouvoit lui résister. Il résolut donc de faire un dernier effort avec un plus grand nombre de navires, qu'il chargea de la fleur de ses troupes. Il se donna un second combat naval, où les Tyriens, après s'être battus en gens de cœur, furent enfin obligés de se retirer vers la ville avec toute leur flote. Le Roi les suivit en queue, sans pouvoir néanmoins entrer dans le port, étant repoussé à coup de traits qu'on lui tiroit du haut des murs: mais il prit, ou coula à fond, un grand nombre de leurs vaisseaux.

Alexandre, après avoir donné deux jours à ses troupes pour se reposer, fit avancer sa flote & ses machines pour l'assaut général. L'attaque & la défense furent encore plus vives qu'elles ne l'avoient été jusques-là. Le courage croissoit à proportion du danger. Animés de part & d'autre par les motifs les plus puissans, ils se battoient comme des lions. Quand les béliers eurent abbattu quelques pans de murailles, & qu'on eut jetté les ponts, les Argyraspides montent courageusement à la bréche, aiant à leur tête Admete, l'un des plus braves Officiers de l'armée, qui fut tué d'un coup de pertuisane pendant qu'il encourageoit les siens. La présence du Prince, & encore plus son exemple, animoient les troupes. Il monta lui-même sur une des tours qui

étoit fort haute, & s'exposa au plus grand péril où jamais son courage l'eût porté. Car étant d'abord reconnu aux marques roiales & à la richesse de ses armes, il servit de but à tous les traits des ennemis. Là il fit des prodiges de bravoure. Il tua à coup de javelot plusieurs de ceux qui défendoient la muraille : puis les joignant de plus près, il renversa dans la ville ou dans la mer, les uns à coups d'épée, les autres avec son bouclier, parce que la tour d'où il combattoit touchoit presque au mur. Il y passa bientôt par le moien des pontons, & suivi de sa Noblesse, il se rendit maître de deux tours, & de l'espace qui étoit entre deux. Déja les béliers avoient fait bréche en plusieurs endroits, l'armée navale avoit forcé le port, & quelques-uns des Macédoniens s'étoient saisis des tours qu'ils trouvérent abandonnées. Les Tyriens voiant les ennemis maîtres de leur rempart, se retirérent vers la place d'Agénor, où ils firent ferme : mais Alexandre, survenant avec son régiment des gardes, en tua une partie, & chassa l'autre. En même tems, la ville étant prise du côté du port, les Macédoniens couroient par-tout, & n'épargnoient personne, irrités de la longue résistance des assiégés, & du mauvais traitement qu'on avoit fait à quelques-uns de leurs compagnons qui avoient été pris

au retour de Sidon, & jettés en bas du mur après avoir été égorgés à la vûe de toute l'armée.

Les Tyriens ſe voiant accablés de tous côtés, les uns s'enfuient aux temples implorant le ſecours des dieux, les autres s'enfermant dans leurs maiſons préviennent le vainqueur par une mort volontaire, d'autres enfin ſe lancent ſur l'ennemi réſolu de vendre chérement leur vie. La plupart étoient montés ſur les toits, & jettoient des pierres, & tout ce qui leur venoit à la main, ſur ceux qui avançoient dans la ville. Le Roi commanda qu'on fìt main-baſſe ſur tous les habitans, à la réſerve de ceux qui s'étoient réfugiés dans les temples, & qu'on mît le feu par-tout. Quoique cet ordre eût été publié à ſon de trompe, aucun de ceux qui portoient les armes n'eut recours aux aſyles. Les temples n'étoient pleins que des filles & des enfans qui étoient reſtés dans la ville. Les vieillards ſe tenoient à l'entrée de leurs maiſons, n'attendant que l'heure d'être immolés à la fureur du ſoldat. Il eſt vrai que les Sidoniens qui ſe trouvérent dans le camp d'Alexandre, en ſauvérent beaucoup. Car étant entrés dans la ville pêle-mêle avec les victorieux, & ſe reſſouvenant de l'affinité qu'ils avoient avec les Tyriens, parce qu'on tenoit qu'Agénor avoit fondé

fondé les villes de Sidon & de Tyr, ils en menérent plusieurs secrettement dans leurs vaisseaux, & les transportérent à Sidon. Il y en eut jusqu'à quinze mille qui furent, par cette officieuse tromperie, dérobés à la rage du vainqueur; & l'on peut juger combien le carnage fut grand, puisqu'il fut trouvé jusqu'à six mille soldats taillés en piéces sur le rempart de la ville. Mais la colére du Roi n'étant pas encore assouvie, il fit voir un spectacle horrible aux yeux même des vainqueurs. Car deux mille hommes étant restés du massacre après qu'on fut las de tuer, il les fit attacher en croix le long du rivage de la mer. Il pardonna aux Ambassadeurs de Carthage qui étoient venus dans leur métropole, selon l'ancienne coutume, pour offrir à Hercule un sacrifice annuel. Le nombre des prisonniers, tant habitans qu'étrangers, monta à trente mille personnes: ils furent tous vendus. La perte, du côté des Macédoniens, fut très-médiocre.

Alexandre sacrifia à Hercule, & conduisit la cérémonie avec toutes ses troupes sous les armes: & la flote en fit autant de son côté. Il célébra aussi des Jeux Gymniques en l'honneur du même dieu, & dans son temple. Pour ce qui regarde la statue d'Apollon dont on a parlé, il lui fit ôter ses chaînes, lui rendit sa pre-

AN. M. 3672. AV. J. C. 332.

miére liberté, & ordonna que ce dieu ſeroit honoré déſormais ſous le ſurnom de *Philalexander*, c'eſt-à-dire, *ami d'Alexandre.* Si l'on en croit Timée, les Grecs commencérent à lui rendre ce culte ſolennel comme à l'auteur de la priſe de Tyr, arrivée le jour & l'heure même que les Carthaginois avoient enlevé cette ſtatue à ceux de Géle. La ville de Tyr fut priſe après ſept mois de ſiége, vers la fin de Septembre.

C'eſt ainſi qu'achevérent de s'accomplir les menaces que Dieu avoit prononcées contre la ville de Tyr par la bouche de ſes Prophétes. Nabucodonoſor en avoit commencé l'exécution par le ſiége & la priſe de cette ville. Alexandre y mit le comble par la déſolation qui vient d'être décrite. Comme ce double événement eſt un des faits de l'Hiſtoire les plus conſidérables, & que l'Écriture-Sainte nous en a marqué des circonſtances très-ſingulieres, j'eſſaierai de réunir ici ſous un même point de vûe tout ce qu'elle nous apprend de la ville de Tyr: ſa puiſſance, ſes richeſſes, ſa fierté, ſon irréligion; les différentes punitions dont Dieu châtie ſon orgueil & ſes autres vices; enfin un dernier rétabliſſement, mais d'une eſpéce toute différente des autres. Il me ſemble que je reſpire, lorſqu'à travers cette foule d'hiſtoires profanes que me

fournit le paganisme, & où régne partout un profond oubli de Dieu, pour ne rien dire de plus; l'Écriture-Sainte se présente à moi, & me dévoile les secrets desseins de Dieu sur les roiaumes & sur les empires, & m'apprend ce qu'on doit penser de ce qui paroit le plus grand & le plus estimable aux yeux des hommes.

Mais, avant que de raporter les prophéties qui regardent Tyr, je donnerai ici un petit abrégé de l'histoire de cette fameuse ville, qui pourra contribuer à mieux entendre les prophéties.

Tyr avoit été bâtie par les Sidoniens deux cens quarante ans avant la construction du temple de Jérusalem. C'est pour cela qu'elle est appellée dans Isaïe *la fille de Sidon*. Elle surpassa bientôt sa mere en grandeur, en puissance, & en richesses.

AN. M. 2752. AV. J. C. 1252. *Joseph. Antiq. lib. 8. cap. 2.*

Elle fut assiégée par Salmanasar, & résista, quoique seule, aux flotes combinées des Assyriens & des Phéniciens; ce qui augmenta beaucoup son orgueil.

AN. M. 3285. AV. J. C. 719. *Joseph Antiq. l. 9. c. 14.*

Nabucodonosor mit le siége devant Tyr, lorsqu'Ithobale en étoit roi. Il ne la prit que treize ans après. Mais avant sa prise, les habitans s'étoient retirés avec la plupart de leurs effets dans une île voisine, où ils bâtirent une nouvelle ville. L'ancienne fut rasée jusqu'aux fonde-

AN. M. 3432. AV. J. C. 572. *Joseph. Antiq. lib. 10. cap. 11.*

mens, & n'a plus été depuis qu'un simple village, connu sous le nom de *Pala-Tyros*, ou l'ancienne Tyr. La nouvelle devint plus puissante que jamais.

Elle étoit dans cet état de grandeur & de puissance, lorsqu'Alexandre l'assiégea & la prit. Et là commencent les 70 années d'obscurité & d'oubli où elle devoit demeurer selon Isaïe. Il est vrai qu'elle fut bientôt rétablie, parce que les Sidoniens qui entrérent dans la ville avec les troupes d'Alexandre, sauvérent dans leurs vaisseaux quinze mille de ses citoiens, qui après leur retour s'appliquérent au commerce, & relevérent avec un soin infatigable les ruines de leur patrie; outre que les femmes & les enfans qui avoient été envoiés à Carthage, & mis en sûreté, y revinrent aussitôt. Mais Tyr alors étoit réduite à son île. Son commerce ne s'étendoit qu'aux villes voisines, & elle avoit perdu l'empire de la mer. Et lorsque, dix-huit ans après, Antigone en fit le siége avec une nombreuse flote, il ne paroit pas que les Tyriens lui aient opposé aucunes forces maritimes. Ce second siége, qui la mit une seconde fois en servitude, la fit retomber dans l'oubli dont elle s'efforçoit de sortir; & cet oubli dura aussi lontems qu'il avoit été prédit par Isaïe.

Quand ce terme fut expiré, Tyr re-

prit son ancien crédit, & en même tems les anciens vices, jusqu'à ce qu'enfin, convertie par la prédication de l'Évangile, elle devint une ville sainte & religieuse. L'Écriture-Sainte nous apprend une partie de ces changemens : & c'est ce qu'il s'agit maintenant de faire voir.

Avant la captivité des Juifs à Babylone, Tyr passoit pour une des plus anciennes & des plus florissantes villes du monde. Son industrie, & l'avantage de sa situation, l'avoient rendu maitresse de la mer, & le centre du commerce de tout l'univers. Depuis les extrémités de l'Arabie, de la Perse, & des Indes, jusques aux côtes les plus reculées de l'Occident ; depuis la Scythie & les contrées septentrionales jusqu'à l'Egypte, l'Ethiopie, & les pays méridionaux, toutes les nations contribuoient à augmenter ses richesses, son éclat, & sa puissance. Non-seulement tout ce qui se trouvoit dans ces diverses régions de nécessaire & d'utile à la société, mais ce qu'on y voioit de rare, de curieux, de magnifique, de précieux, & de plus propre à nourrir les délices & le faste, tout se portoit à ses marchés. Et elle de son côté, comme d'une source commune, le répandoit dans tous les roiaumes, & leur communiquoit l'air contagieux de sa corruption, en leur

Ezech. chap. 26. & 27. entiers.

Ezech. cap. 7. v. 4-25.

inspirant l'amour des commodités, de la vanité, du luxe & des délices.

Ezech. chap. 26. v. 17 ch. 27. v. 3. 4. 25-32. 33.

Un long cours de tant de prospérités avoit fortifié l'orgueil de Tyr. Elle se regardoit avec complaisance comme la Reine des villes, qui porte sur le front le diadême, qui a pour correspondans les plus illustres Princes, dont les riches négocians disputent le rang aux têtes couronnées, qui voit dans son alliance ou sous sa dépendance toutes les puissances maritimes, & qui s'est rendue nécessaire ou redoutable à tous les peuples.

Ibid. v. 2.

A des dispositions si criminelles, Tyr venoit de mettre le comble par son impiété contre Dieu, & par son inhumanité contre son peuple. Elle s'étoit réjouie de la ruine de Jérusalem, en s'écriant d'un ton d'insulte : a *Voila donc les portes de cette ville si pleine de peuples brisées; ses habitans viendront à moi, & je m'aggrandirai de ses ruines maintenant qu'elle est déserte.* Elle ne s'étoit pas contentée de réduire les Juifs en servitude malgré l'alliance qu'elle avoit avec eux, de les vendre aux nations, & de les livrer à leurs plus cruels ennemis. Elle b

Joël. c. 3. v. 2-8. Amos. c. 1. v. 9. & 10.

a Euge, confractæ sunt portæ populorum, conversa est ad me : implebor, deserta est.

b Argentum meum & aurum tulistis; & desiderabilia mea & pulcherrima intulistis in delubra vestra. *Joël.*

s'étoit encore emparée de l'héritage du Seigneur, & avoit enlevé de son temple ce qu'il y avoit de plus précieux pour enrichir les temples de ses idoles.

C'est cette irréligion & cette dureté qui attireront sur Tyr la vengeance divine. C'est à cause de la confiance qu'elle a en ses forces, en sa sagesse, en ses richesses, en ses alliances, que Dieu a résolu de l'abbattre. Il [a] aménera contre elle Nabucodonosor, ce Roi des Rois, pour l'inonder par ses troupes nombreuses comme par des eaux débordées, pour renverser ses remparts, pour ruiner ses superbes palais, pour livrer au pillage ses marchandises & ses trésors, & pour la raser jusqu'aux fondemens, après y avoir fait mettre le feu, & en avoir exterminé ou dispersé les habitans.

Joël. c. 3. v. 2. 4. 7. Amos. c. 1. v. 9. 10. Jerem. c. 47. v. 2-6. Ezech. c. 26. v. 3-12. & 19. c. 27. v. 27-34.

Par cette chûte si imprévue il apprendra à toutes les nations étonnées, que c'est par les révolutions les plus incroiables des États qu'il manifeste plus clairement sa Providence, & que sa volonté seule régle les entreprises des hommes, & les tourne où il lui plait pour humilier les superbes.

Ezech. c. 26. v. 15-18. & c. 27. v. 33-36. Isai. c. 23. v. 8. 9.

MAIS TYR, après avoir réparé ses

a Ecce ego adducam ad Tyrum Nabuchodonosor regem Babylonis ab aquilone, regem regum, cum equis, & curribus, & equitibus, & cœtu populoque magno.... Et dissipabunt muros Tyri, & destruent turres ejus. *Ezech. c. 26. v. 7. & 4.*

pertes & relevé ses ruines, avoit oublié sa première humiliation, & les crimes qui la lui avoient attirée. Elle continuoit d'être flatée de la gloire de posséder l'empire de la mer; d'être le siége du trafic de toutes les nations; d'avoir donné naissance aux plus célébres colonies; de porter dans son sein des [a] marchands, qui par leur crédit, leur opulence & leur splendeur, égaloient les Princes & les Grands de la terre; [b] d'avoir un Roi qu'on pouvoit justement appeller le dieu de la mer; de remonter par son antiquité jusqu'aux tems les plus reculés; d'avoir acquis par une longue suite de siécles une espéce d'éternité; & d'être en droit de s'en promettre une égale pour l'avenir.

Isai. c. 23. v. 3. 4. 7. 8. 12.

Isai. 23. 13. Mais puisque cette ville, corrompue par l'orgueil, par l'avarice, par le luxe, n'a pas profité de la première leçon que Dieu lui avoit donnée par le Roi de Babylone, & qu'accablée de toutes les forces de l'Orient elle n'a pas appris à ne plus mettre sa confiance dans les faux appuis de sa grandeur: Dieu lui prédit un autre châtiment, qu'il lui envoiera de l'Occident près de quatre cens ans après le premier. Sa perte viendra de la terre de Céthim, c'est-à-dire, de la Macédoine,

Isai. c. 23. v. 11. 12.

Isai. 23. 1. 1 Maccab. c. 1. v. 1.

a Cujus negotiatores principes, institores ejus inclyti terræ. *Isai.* 23. 8.

b Elevatum est cor tuum, & dixisti: Deus ego sum... Sedi in corde maris. *Ezech.* c. 28. v. 2.

d'un Roiaume foible, obſcur, mépriſé peu d'années auparavant, & d'où elle ne l'auroit jamais attendue. *Pleine* [a] *de ſa haute ſageſſe, fiére* de ſes forces navales, *de ſes richeſſes immenſes qu'elle a amaſſées par monceaux comme on fait la boue des rues*, & protégée par toute la puiſſance de l'empire des Perſes, elle ne voit pas ce qu'elle peut avoir à craindre de ces nouveaux ennemis, qui, éloignés par leur ſituation, ſans argent, ſans force, ſans réputation; n'aiant ni ports ſur leurs côtes, ni vaiſſeaux, ni ſcience de la marine, ne peuvent rien entreprendre contre elle avec leurs troupes de terre. Elle ſe croit imprenable, parce qu'elle eſt défendue par de hautes fortifications, & qu'elle eſt environnée de toute part de la mer comme d'un foſſé & d'une ceinture. Mais Alexandre, en comblant le bras de mer qui la ſépare de la terre ferme, lui [b] enlevera ſa ceinture, & renverſera les remparts qui lui ſervoient de ſeconde enceinte.

Zachar. c. 9. v. 2-5.

Iſai. c. 23. v. 10. 11. 13.

Tyr, ainſi dégradée de ſa dignité de Reine & de ville libre, n'aiant plus ni

a Tyrus & Sidon aſſumpſerunt ſibi ſapientiam valde, & ædificavit Tyrus munitionem ſuam, & coacervavit argentum quaſi humum, & aurum ut lutum platearum. Ecce Dominus poſſidebit eam, & per utiet in mari fortitudinem ejus: & hæc igni devorabitur. *Zach.*

b Non eſt cingulum ultra tibi. *Iſai.*

diadême ni ceinture, sera réduite pendant 70 ans à l'humiliation d'une esclave.
Isai. 23. 9. *C'est*[a] *le Seigneur des armées qui en a prononcé l'arrêt*, & qui l'exécutera, *pour flétrir toute la gloire des superbes*, *& pour faire tomber dans l'ignominie tous ceux qui brilloient dans le monde avec le plus d'éclat.* Sa chute entraînera
Isai. c. 23. v. 1. 11. & 14. celle du commerce général, & elle deviendra pour toutes les villes maritimes un sujet de douleur & de gémissemens, en leur faisant perdre les moiens présens & les espérances futures de s'enrichir.

Isai. c. 23. v. 13. & 14. Pour prouver sensiblement à Tyr que la prédiction de sa ruine n'a rien d'incroiable, & que toute la force & toute la sagesse des hommes ne peuvent rien pour détourner ou pour arrêter les châtimens que Dieu a préparés à l'orgueil & à l'abus des richesses; Isaïe lui présente l'exemple de Babylone, dont le renversement auroit dû lui servir d'instruction. Cette * ville où Nemrod a jet-

a Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret superbiam omnis gloriæ, & ad ignominiam deduceret universos inclytos terræ.

* *Voila la terre des Caldéens exposée à vos yeux. Ce peuple n'est déja plus. Assur en avoit été le fondateur. On y avoit élevé des forteresses, mais pour servir de retraite aux bêtes sauvages. On y avoit bâti des palais, mais Dieu les a ruinés* Autrem. *les a réduits à des cabanes. Criez, hurlez, vaisseaux de la mer, parce que toute votre force est détruite.* Isai. c. 23. v. 13. & 14. traduit selon l'hébreu.

té les fondemens de son empire, étoit la plus ancienne du monde, la plus peuplée, la plus embellie d'édifices publics & particuliers. Elle étoit la capitale du premier empire qui ait jamais été, & née pour commander à toute la terre, qui ne paroissoit habitée que par les familles sorties de son sein comme autant de colonies dont elle étoit la mere. Cependant elle n'est plus, dit le Prophéte, ni elle, ni son empire. On y avoit multiplié les remparts & les citadelles, pour en rendre l'attaque même impossible. On y avoit bâti de superbes palais, pour éterniser les noms de ses citoiens. Mais toutes ces fortifications, dans les desseins de Dieu, n'étoient que des mazures préparées aux bêtes sauvages; & ces édifices étoient condannés à tomber en poudre, ou à être réduits à de simples cabanes.

Après un tel exemple, continue le Prophéte, Tyr, qui est une ville si inférieure en tant de maniéres à Babylone, osera-t-elle espérer que les menaces de Dieu contre elle seront moins réelles pour lui ôter l'empire de la mer, & briser ses forces navales?

Pour a lui mieux faire sentir l'abus *Isai. c. 23. v. 15.*

a Et erit in die illa: In oblivione eris, ô Tyre, septuaginta annis.... Post septuaginta autem annos erit Tyro quasi canticum meretricis.

qu'elle a fait de la prospérité, Dieu la tiendra dans l'humiliation & l'oubli pendant soixante-dix ans. Mais après ce tems d'obscurité, elle cherchera à reparoitre dans le monde comme une courtisane pleine d'attraits & d'artifices, [a] qui ne pense qu'à corrompre la jeunesse & qu'à flater les passions. Elle emploiera les fraudes, la séduction, les appâts, pour relever son commerce. Elle fera le tour du monde pour amasser ce qui est rare & délicieux en chaque pays ; pour enchanter les nations par l'amour & l'admiration du superflu, du magnifique ; pour leur inspirer l'aversion de la simplicité, de la frugalité, des anciennes mœurs : & elle mettra tout en usage pour renouer ses anciennes liaisons, pour regagner la confiance de ses premiers correspondans, & pour récompenser par une promte abondance la stérilité de soixante-dix ans.

v. 16.

v. 17. Ainsi [b] à proportion que Dieu donnera à Tyr des facilités pour rétablir son négoce & son crédit, elle retournera à son trafic honteux, qu'il avoit voulu faire cesser, en lui ôtant tous les biens

a Sume citharam, circui civitatem, meretrix oblivioni tradita : bene cane, frequenta canticum, ut memoria sit tui.

b Et erit post septuaginta annos, visitabit Dominus Tyrum, & reducet eam ad mercedes suas : & rursum fornicabitur cum universis regnis terræ super faciem terræ.

dont elle faisoit un si pernicieux usage.

Mais [a] enfin Tyr, convertie par l'Evangile, ne sera plus le scandale de l'univers. Elle ne sacrifiera plus son travail à l'idolâtrie des richesses, mais au culte du Seigneur, & au soulagement de ceux qui le servent. Elle ne les rendra plus stériles en les retenant, mais elle les répandra comme une semence féconde dans les mains des Fidéles & des Ministres de l'Evangile. v. 18.

Un des desseins de Dieu dans les prophéties que nous venons de raporter, est de nous donner une juste idée d'un commerce, dont l'avarice est l'unique motif, & dont les délices, la vanité, & la corruption des mœurs sont le fruit. Nous regardons les villes qu'un tel commerce enrichit, (& il en est de même des particuliers) comme plus heureuses que les autres, comme dignes d'envie, comme méritant par leur industrie, par leur travail, & par le succès de leurs soins & de leur conduite, d'être proposées aux autres comme des modéles. Mais Dieu nous les représente au contraire sous l'idée honteuse d'une femme sans vertu & sans pudeur, qui ne pense qu'à

a Et erunt negotiationes ejus & mercedes ejus sanctificatæ Domino Non condentur, neque reponentur, quia his qui habitaverint coram Domino, erit negotiatio ejus, ut manducent in saturitatem, & vestiantur usque ad vetustatem.

séduire & qu'à corrompre la jeunesse; qui ne flate que les passions & les sens, qui est ennemie de la modestie & de tout sentiment d'honneur, & qui effaçant de son front tout vestige de honte, fait gloire de son ignominie. Il ne s'ensuit pas de-là que le trafic soit mauvais en lui-même. On doit séparer du fonds essentiel du commerce, juste & légitime quand on en use bien, les passions des hommes qui s'y mêlent, & qui en pervertissent l'ordre & la fin. Tyr, devenue chrétienne, apprend aux Négocians la conduite qu'ils doivent garder dans leur trafic, & l'usage qu'ils doivent faire de leurs gains.

§. VII. *Secondes Lettres de Darius à Alexandre. Voiage de celui-ci à Jérusalem. Honneurs qu'il rend au Grand Prêtre Jaddus. On lui montre les prophéties de Daniel qui le regardoient. Le Roi accorde de grands priviléges aux Juifs : en refuse de pareils aux Samaritains. Il assiége & prend Gaza : entre en Egypte, & s'en rend maître : commence à y bâtir Alexandrie : passe en Lybie, visite le temple de Jupiter-Ammon, & se fait déclarer le fils de ce dieu. Il retourne en Egypte.*

Plut. in Alex. pag. 681. PENDANT qu'Alexandre étoit encore occupé au siége de Tyr, il avoit reçu

une seconde lettre de Darius, qui enfin le traitoit de Roi. » Il lui offroit dix mille » talens (trente millions) pour la ran- » çon des Princesses captives, avec sa » fille Statira en mariage, & tout le pays » qu'il avoit conquis jusqu'à l'Euphrate. » Il le faisoit souvenir de l'inconstance » de la fortune, & étaloit avec pompe » les forces immenses qui lui restoient. » Croioit-il que ce fût une chose aisée » de passer l'Euphrate, le Tigre, l'A- » raxe, & l'Hydaspe, qui étoient com- » me autant de remparts de son empire? » Qu'il ne seroit pas toujours enfermé » dans des rochers & des défilés : qu'il » faloit se voir en rase campagne, où » Alexandre auroit honte de paroitre » devant lui avec une poignée de gens. « Le Prince aiant mis l'affaire en délibération, Parménion étoit d'avis d'accepter ces offres, & dit que pour lui il le feroit, s'il étoit Alexandre. *Et moi aussi*, reprit Alexandre, *si j'étois Parménion*. Il répondit : » Qu'il n'avoit pas besoin de » l'argent de Darius. Qu'il avoit mau- » vaise grace d'offrir ce qui n'étoit plus » à lui, & de vouloir partager ce qu'il » avoit entiérement perdu. Que s'il étoit » le seul qui ignorât qui d'eux étoit le » Maître, il pouvoit s'en éclaircir par » une bataille. Qu'il n'espérât pas épou- » vanter par le nom de ses fleuves celui

Quint. Curt. lib. 4. cap. 5. Arrian. lib. 2. pag. 101.

» qui avoit passé tant de mers. Qu'en
» quelque lieu qu'il pût s'enfuir, il fau-
» roit bien le suivre à la trace. « Darius
aiant reçu cette réponse, perdit toute
espérance d'accommodement, & se pré-
para tout de nouveau à la guerre.

Joseph. Antiq. 11. 8. De Tyr Alexandre marcha à Jérusalem, dans le dessein de ne la pas mieux traiter que Tyr; & voici ce qui lui fit prendre cette résolution. Les Tyriens étoient tellement occupés du commerce, qu'ils négligeoient tout-à-fait l'agriculture, & tiroient presque tout leur blé & les autres denrées de leur voisinage. La *Act. 12. 20.* Galilée, la Samarie, & la Judée, étoient les pays qui leur en fournissoient le plus. Quand Alexandre forma le siége de leur ville, il fut obligé de tirer des vivres des mêmes lieux. Il envoia donc des Commissaires sommer les habitans de ces pays-là de se soumettre, & de fournir aux besoins de son armée. Les Juifs s'en excusérent, sur ce qu'ils avoient prété serment de fidélité à Darius, & persistérent à répondre que tandis qu'il vivroit, ils ne pouvoient pas reconnoitre d'autre maître. Rare exemple de fidélité, & digne de l'unique peuple qui connût pour lors le vrai Dieu! Les Samaritains ne firent pas comme eux. Ils se soumirent de bonne grace à Alexandre, & lui envoiérent même huit mille hommes, pour le

servir au siége de Tyr, & ailleurs. Pour l'intelligence de ce qui suit, il paroit nécessaire d'exposer ici en peu de mots l'état où étoient pour lors les Samaritains, & la cause de l'extrême aversion qui étoit entre eux & les Juifs.

J'ai marqué ailleurs que les Samaritains ne descendoient point des Israélites, mais que c'étoit une colonie de peuples idolâtres, tirés des pays au delà de l'Euphrate, qu'Asarraddon Roi des Assyriens, après la ruine du Roiaume des dix Tribus, avoit envoiés pour habiter dans les villes de Samarie. Ces peuples, appellés *Cuthéens*, mélérent le culte du Dieu d'Israel à celui de leurs Idoles; & se montrérent toujours ennemis des Juifs. Cette haine éclata sur-tout depuis le retour de la captivité de Babylone, avant & depuis le rétablissement du temple. *Tom. II. hist. des Assyr.*

Malgré la réforme que le saint homme Néhémie avoit établie à Jérusalem au sujet des mariages avec des filles étrangéres, le mal avoit si fort gagné, que la maison Pontificale, qui devoit être la plus pure de ces mélanges criminels, s'en trouva elle même souillée. Un des fils de Joiada le souverain Sacrificateur, que Joséphe nomme Manassé, avoit épousé la fille de Sanaballat l'Horonite; & son exemple avoit été suivi par beaucoup d'autres. Néhémie, plein de zéle pour la *2. Esdr. 13. 28.*

loi du Seigneur si indignement violée ; condanna sans exception tous ceux qui avoient pris des femmes étrangéres à les répudier sans délai, ou à quitter le pays. Manassé aima mieux prendre le parti de l'exil, que de se séparer de sa femme. Il se retira à Samarie, où il fut suivi par quantité d'autres aussi opiniâtres que lui dans leur rebellion ; & il les y établit sous la protection de Sanaballat son beau-pere, qui en étoit Gouverneur.

Joseph. Antiquit.

Ce dernier obtint de Darius Nothus, que la guerre entre l'Egypte & la Perse obligea apparemment de venir en Phénicie, la permission de bâtir sur le mont Garizim près de Samarie un temple semblable à celui de Jérusalem, & d'en donner la sacrificature à son gendre Manassé. Depuis ce tems-là, Samarie devint le refuge & l'asyle de tous les mécontens de Judée. Et c'est ce qui mit le comble à l'animosité des Juifs contre les Samaritains, quand ils virent que ceux-ci, malgré la défense expresse de la Loi, qui fixoit à Jérusalem le culte solennel du Dieu d'Israel, avoient élevé autel contre autel & temple contre temple, & qu'ils donnoient retraite à tous ceux qui quittoient Jérusalem pour éviter les poursuites qu'on faisoit contr'eux à cause des violemens de la Loi dont ils s'étoient rendu coupables.

Voila quel étoit l'état de la Judée, quand Alexandre forma le siége de Tyr. Les Samaritains alors, comme on l'a dit, lui envoiérent un corps de troupes assez considérable: les Juifs ne crurent pas pouvoir se soumettre à lui tant que Darius, à qui ils avoient juré fidélité, seroit en vie.

Alexandre, peu accoutumé à un tel langage, sur-tout depuis ses victoires, & croiant que tout devoit plier devant lui, résolut, dès qu'il eut emporté Tyr, d'aller punir les Juifs de leur désobéissance avec autant de rigueur, qu'il avoit puni celle des Tyriens.

Dans un danger si pressant, Jaddus le Grand Prêtre qui gouvernoit sous les Perses, se voiant exposé avec tout le peuple à la colére du Vainqueur, eut recours à la protection de Dieu, ordonna des priéres publiques pour implorer son secours, & lui offrit des sacrifices. Dieu lui apparut en songe la nuit suivante, & lui dit » de faire répandre des fleurs dans » la ville, de faire ouvrir toutes les portes, & d'aller revétu de ses habits pontificaux avec tous les Sacrificateurs aussi » revétus des leurs, & tous les autres vétus de blanc, au-devant d'Alexandre, » sans rien appréhender de ce Prince, » parce qu'il les protégeroit. « Ces ordres furent exécutés ponctuellement. Cette

auguste procession, dès le lendemain, s'avança hors de la ville jusqu'à un endroit élevé qu'on appelloit * *Sapha*, d'où l'on découvroit tout le plat pays, aussi bien que le temple & la ville de Jérusalem. On y attendit dans cet état l'arrivée d'Alexandre.

Les Syriens & les Phéniciens qui étoient dans son armée, ne doutoient point que dans la colére où étoit ce Prince, il ne fît une punition exemplaire du Grand Sacrificateur, & qu'il n'allât pour détruire cette ville, comme il avoit détruit celle de Tyr; & pleins de joie, ils s'attendoient à repaître leurs yeux des malheurs d'une nation qu'ils haïssoient mortellement. Quand les Juifs apprirent que le Roi étoit proche, ils allérent au-devant de lui de la maniére pompeuse qui a été décrite. Alexandre fut frapé à la vûe du Souverain Sacrificateur, qui portoit sur la tiare & sur le front une lame d'or sur laquelle le nom de Dieu étoit écrit. Dès qu'il l'aperçut, plein d'un profond respect il s'avança vers lui, s'inclina en terre, adora ce nom auguste, & salua le Grand Prêtre avec une vénération religieuse. Les Juifs s'étant assemblés autour d'Alexandre, élevérent leurs voix pour lui souhaiter toutes sortes de prospérités. La

* *Le mot hébreu* Sapha *signifie découvrir de loin, comme on fait de dessus une tour ou une guérite.*

ſurpriſe de tous les aſſiſtans fut inexprimable. A peine en croioient-ils le témoignage de leurs propres yeux, & ils ne comprenoient rien à un ſpectacle qui renverſoit toutes leurs idées, & qui étoit contre toute vraiſemblance.

Parménion, qui ne pouvoit revenir de ſon étonnement, demanda au Roi d'où venoit donc que lui, qui étoit adoré de tout le monde, adoroit le Grand Sacrificateur des Juifs. » Ce n'eſt pas, lui » répondit Alexandre, le Grand Sacrifi- » cateur que j'adore, mais c'eſt le dieu de » qui il eſt le miniſtre. Car, lorſque j'é- » tois encore à Die en Macédoine, & » que l'eſprit plein du grand deſſein de la » guerre contre la Perſe, je délibérois par » quel moien je pourrois conquérir l'A- » ſie, ce même homme, & avec les mê- » mes habits, m'apparut en ſonge, m'ex- » horta à ne rien craindre, me dit de paſ- » ſer hardiment le détroit de l'Helleſ- » pont, & m'aſſura que ſon dieu marche- » roit à la tête de mon armée, & me fe- » roit vaincre l'armée des Perſes.« Alexandre ajouta, qu'il n'avoit pas plutôt aperçu ce Prêtre, qu'il l'avoit reconnu à ſon habit, auſſi bien qu'à ſa taille, à ſon air, & à ſon viſage, pour la même perſonne qui lui étoit apparue à Die : qu'il ne pouvoit douter que ce ne fût par les ordres & ſous la conduite de Dieu qu'il avoit

entrepris cette guerre : qu'il se tenoit assuré désormais de vaincre Darius, & de détruire l'empire des Perses ; & que c'étoit pour cela qu'il adoroit ce Dieu en la personne de son Prêtre. Alexandre, après avoir ainsi répondu à Parménion, embrassa le Grand Sacrificateur & les autres Prêtres, marcha ensuite au milieu d'eux, arriva en cet état à Jérusalem, monta au temple, & offrit des sacrifices à Dieu en la maniére que le Grand Sacrificateur lui dit qu'il le faloit faire.

Le Grand Prêtre lui fit voir ensuite les endroits de la prophétie de Daniel qui le regardoient. J'en raporterai ici un précis, qui fera voir combien les événemens les plus reculés sont présens à Dieu.

Dan. c. 2. v. 20. 21. 37. Dieu manifeste par le prophéte Daniel, que [a] la grandeur, l'empire, & la gloire sont à lui ; qu'il les communique à qui bon lui semble, & les retire de même pour en punir l'abus : Que sa sagesse & sa puissance président seules au cours des événemens de tous les siécles : Qu'il change, selon son bon plaisir, la face du *Ibid. 2. 35.* monde : Qu'il y établit de nouveaux roiaumes, & qu'il brise les anciens, & [b]

[a] Sapientia & fortitudo ejus sunt. Et ipse mutat tempora, & ætates : transfert regna atque constituit... Tu rex regum es, & Deus cœli regnum, & fortitudinem, & imperium, & gloriam dedit tibi.

[b] Tunc contrita sunt, & redacta quasi in favillam

en fait disparoitre jusqu'aux traces, avec la même facilité que le vent emporte la menue paille hors de l'aire.

Le dessein de Dieu, en soumettant les Etats à ces éclatantes révolutions, est d'apprendre aux hommes, Qu'ils ne [a] sont tous devant lui que comme un néant: Qu'il est le seul Très-haut, le Roi éternel, l'arbitre suprême; qui fait tout ce qu'il veut dans le ciel & sur la terre avec une souveraine liberté. Pour l'exécution de ce dessein, le Prophéte [b] voit un conseil auguste, où les Anges établis surveillans & inspecteurs sur les États & sur les Rois, examinent quel usage ceux-ci font de l'autorité que Dieu leur a confiée comme à ses Ministres; & quand ils en abusent, ces * Esprits, Zélateurs de la gloire de leur Maître, demandent que Dieu punisse leur injustice & leur ingratitude, & qu'il humilie leur orgueil, en les précipitant du trône, &

Ibid. 4. 32. 34. 3. 100.

Dan. 4. 14.

æstivæ areæ, quæ rapta sunt vento; nullusque locus inventus est in eis.

a Omnes habitatores terræ apud eum in nihilum reputati sunt: juxta voluntatem enim suam facit tam in virtutibus cœli quàm in habitatoribus terræ; & non est qui resistat manui ejus, & dicat: Quare fecisti?

b In sententia vigilum decretum est, & sermo sanctorum, & petitio: donec cognoscant viventes, quoniam dominatur Excelsus in regno hominum, & cuicumque voluerit dabit illud, & humillimum hominem constituet super eum.

* *C'est à la requête de ces Anges que Nabucodonosor fut chassé de la compagnie des hommes, & relégué parmi les bêtes.*

y faisant monter à leur place les derniers d'entre les hommes.

Dan. 7. 2. 3. Afin de rendre plus sensibles ces importantes vérités, Dieu montre à Daniel quatre bêtes terribles qui montent hors d'une vaste mer, où les quatre vents se combattent l'un l'autre avec furie; & sous ces symboles, il représente au Prophéte l'origine, les caractéres, & la décadence des quatre grands Empires, qui doivent successivement dominer sur les peuples de l'univers. Terrible, mais trop véritable image! Les Empires naissent de la confusion & du tumulte: ils vivent de carnage & de sang: ils exercent leur pouvoir avec violence & cruauté: ils mettent leur gloire à porter par-tout la terreur & les ravages: & malgré tous leurs efforts ils sont sujets à des vicissitudes continuelles, & à des renversemens inopinés.

Le Prophéte entre ensuite dans un plus grand détail sur le caractére particulier de chacun de ces Empires. Après avoir Dan. 7. 4. 5. 6. représenté l'Empire des Babyloniens sous la figure d'une lionne, & celui des Perses & des Médes sous la forme d'un ours avide de proie, il caractérise la Monarchie des Grecs par des traits plus marqués. Sous l'image d'un [a] léopard mar-

a Ecce alia quasi pardus, & alas habebat quasi avis quatuor super se, & quatuor capita erant in bestia; & potestas data est ei.

qué

qué de taches, & portant ſur lui quatre ailes & quatre têtes, il dépeint Alexandre, mêlé de bonnes & de mauvaiſes qualités; promt & impétueux dans ſes réſolutions; rapide dans ſes conquêtes; volant plutôt avec la légéreté d'un oiſeau de proie, que marchant avec la peſanteur d'une armée chargée de tous les attirails de la guerre; ſoutenu par la valeur & la capacité de ſes Généraux, dont quatre partagérent entr'eux ſon Empire, après l'avoir aidé à le conquérir.

A ce tableau le Prophéte ajoute ailleurs de nouveaux traits. Il [a] compte par ordre la ſucceſſion des Rois de Perſe. Il déclare précisément qu'après les trois premiers Rois (c'eſt-à-dire après Cyrus, Cambyſe & Darius) il s'élévera un quatriéme Roi, qui n'eſt autre que Xerxès, lequel ſurpaſſera en puiſſance & en richeſſes tous ſes prédéceſſeurs. Que ce Prince, enflé de l'idée de ſa grandeur qui ſera montée à ſon comble, raſſemblera tous les peuples de ſes États immenſes, pour les mener à la conquête de la Gréce. Mais le Prophéte ne parlant que de la marche de cette multitude, ſans rien dire du ſuccès, donne aſſez clairement à entendre, que *Dan. 11. 2.*

a Ecce adhuc tres reges ſtabunt in Perſide, & quartus ditabitur opibus nimiis ſuper omnes; &, cùm invaluerit divitiis ſuis, concitabit omnes gentes adversùm regnum Græciæ.

Xerxès, Prince mou, sans capacité & sans vigueur, n'exécutera rien de ses vastes projets.

Dan. 11. 3. 4. Au contraire, [a] parmi ces mêmes Grecs, attaqués sans succès par les Perses, il s'élévera un Roi fort différent de Xerxès : c'est Alexandre le Grand. Il sera plein de valeur & de hardiesse : il réussira dans toutes ses entreprises : il étendra fort loin sa domination, & sur les ruines des peuples vaincus il établira une puissance à qui rien ne pourra résister. Mais, dans le tems qu'il se croira le mieux affermi, il perdra avec la vie le souverain pouvoir, sans laisser de postérité à qui il la puisse transmettre. Cette nouvelle Monarchie, perdant tout d'un coup l'éclat & la puissance qu'elle avoit sous Alexandre, se partagera vers les quatre vents du ciel. De ses démembremens, non-seulement se formeront les quatre grands Roiaumes de l'Egypte, de la Syrie, de l'Asie Mineure, & de la Macédoine ; mais encore plusieurs Etrangers ou Barbares en usurperont des Provinces pour en composer des États.

Dan. cap. 8. Enfin, au chapitre huitiéme, le Prophéte achéve de peindre par des couleurs

a Surget verò rex fortis, & dominabitur potestate multa, & faciet quod placuerit ei. Et, cùm steterit, conteretur regnum ejus, & dividetur in quatuor ventos cœli, sed non in posteros ejus, neque secundùm potentiam illius, qua dominatus est.

encore plus vives le caractére, les combats, la suite des progrès, l'élévation & la décadence de ces deux Empires rivaux. Par la description qu'il fait d'un bélier puissant qui a deux cornes inégales, il annonce que le premier de ces empires sera composé des Perses & des Médes; que sa force consistera dans l'union de ces deux peuples; que l'autorité des Perses néanmoins sera supérieure à celle des Médes, qu'ils étendront de proche en proche leurs conquêtes, sans trouver de résistance; qu'ils commenceront par les pousser vers l'Occident, en subjuguant les Lydiens, les provinces de l'Asie Mineure & la Thrace; qu'ils tourneront ensuite leurs armes vers le Septentrion, pour soumettre une partie des Scythes, & les nations voisines de la mer Caspienne; qu'enfin ils chercheront à s'aggrandir vers le Midi, en soumettant l'Egypte & l'Arabie; mais qu'ils n'entreprendront rien contre les peuples de l'Orient.

La Monarchie des Grecs est ensuite montrée à Daniel sous le symbole d'un bouc extraordinaire. Il voit que l'armée des Macédoniens partira de l'Occident pour venir attaquer l'Empire des Perses: Qu'elle sera conduite par une chef plein de force & de gloire: Qu'elle traversera des espaces immenses de pays pour chercher l'ennemi jusques dans le cœur de

ses États : Qu'elle s'avancera contre lui avec tant de rapidité, qu'elle ne paroitra pas toucher à terre : Qu'elle lui portera des coups mortels, qu'elle l'abbattra par des victoires réitérées, & qu'elle détruira la double puissance des Perses & des Médes, sans qu'aucun Prince, ou allié, ou voisin, se mette en peine de venir à leur secours.

Mais aussitôt que cette Monarchie sera parvenue au comble de la grandeur, Alexandre, qui faisoit sa principale force, lui sera enlevé, & il se formera vers les quatre parties du monde quatre Monarchies Grecques, qui seront considérables, sans approcher néanmoins de celle qu'Alexandre avoit fondée.

Est-il rien de plus admirable & de plus divin que des prédictions si claires, si précises, si détaillées, & qui vont jusqu'à marquer qu'un Prince mourra sans laisser dans sa maison de successeurs, & que quatre de ses Généraux partageront entr'eux son Empire ? Mais il faut voir ces prédictions dans l'Écriture même. La Vulgate est assez conforme à l'Hébreu, excepté en quelques endroits que je traduirai selon le texte original.

Dan. cap. 8. v. 1-8. *Etant*, dit Daniel, *au château de Suse, au pays d'Elam, la troisiéme année de Baltazar, je vis un* BELIER *qui se tenoit devant le marais. Il avoit les deux*

cornes élevées ; & l'une l'étoit plus que l'autre, & croissoit peu-à-peu. Après cela je vis que ce Bélier donnoit des coups de corne contre l'Occident, contre l'Aquilon, & contre le Midi, & toutes les bêtes ne pouvoient lui résister, ni se délivrer de sa puissance. Il fit tout ce qu'il voulut, & devint fort puissant. J'étois attentif à ce que je voiois : & en même tems un Bouc *vint de l'Occident sur la face de toute la terre, sans qu'il touchât néanmoins la terre : & ce Bouc avoit une corne fort grande entre les deux yeux. Il vint jusqu'à ce Bélier qui avoit deux cornes, & qui se tenoit devant la porte, & s'élançant avec une grande impétuosité, il courut à lui de toute sa force. Lorsqu'il fut venu près du Bélier, il l'attaqua avec furie, & le perça de coups. Il lui rompit les deux cornes, sans que le Bélier pût lui résister ; & l'aiant jetté par terre, il le foula aux piés, & il ne se trouva personne qui délivrât le Bélier de sa puissance. Le Bouc ensuite devint extraordinairement grand ; & étant cru, sa grande corne se rompit ; & il se forma quatre cornes considérables au-dessous, vers les quatre vents du ciel.*

Il y auroit beaucoup de réflexions importantes à faire sur les prophéties que je viens de raporter. Je les laisse à l'intelligence & à la religion des Lecteurs, &

je me contente d'une ſeule obſervation, ſur laquelle même je n'inſiſterai pas autant qu'elle le mériteroit.

Dieu préſide généralement à tout ce qui arrive dans l'univers, & régle en maître abſolu le ſort de tous les particuliers, de toutes les villes, de tous les empires: mais il cache les reſſorts de ſa Sageſſe & les merveilles de ſa Providence ſous le voile des cauſes naturelles & des événemens ordinaires. Dans tout ce que préſente à nos yeux l'hiſtoire profane, ſiéges & priſes de villes, batailles gagnées ou perdues, établiſſemens ou renverſemens d'empires, il ne nous paroit rien que d'humain & de naturel: Dieu ce ſemble n'y entre pour rien, & l'on ſeroit tenté de croire qu'il abandonne entiérement les hommes & les peuples à leurs vûes, à leurs talens, & à leurs paſſions; à l'exception peut-être de la nation Juive, qu'il conſidéroit comme ſon peuple & comme ſon propre domaine.

Pour nous épargner une tentation ſi contraire à la religion & à la raiſon même, Dieu rompt de tems en tems ſon ſilence, diſſipe les nuages qui le cachent, & veut bien nous découvrir les reſſorts ſecrets de ſa Providence, en faiſant prédire par ſes Prophétes, lontems avant l'événement, le ſort qu'il a préparé aux différens peuples de la terre. Il montre à

Daniel l'ordre, la ſucceſſion, & les différens caractéres des quatre grands Empires auxquels il a réſolu de ſoumettre toutes les nations de l'univers : celui des Babyloniens, celui des Perſes & des Médes, celui des Grecs, & enfin celui des Romains.

C'eſt dans la même vûe qu'il inſiſte fortement ſur les deux plus fameux Conquérans qui aient jamais été, Cyrus & Alexandre, l'un fondateur, l'autre deſtructeur du puiſſant Empire des Perſes. Il fait nommer le premier par ſon nom deux cens ans avant ſa naiſſance, prédit par la bouche d'Iſaïe ſes victoires, & marque en détail toutes les circonſtances de la priſe de Babylone, auxquelles on n'avoit encore rien vû de pareil. Ici, par la bouche de Daniel, il déſigne Alexandre, & lui attribue des qualités & des caractéres qui ne conviennent qu'à lui ſeul, & qui le font connoitre auſſi clairement que s'il avoit été nommé.

Ces endroits de l'Écriture, où Dieu s'explique nettement, doivent nous paroitre bien précieux, & nous ſervir comme de clés pour entrer dans l'intelligence des voies ſecrettes par leſquelles il conduit le monde. A la lueur de ces raions de lumiére, un homme raiſonnable & religieux doit ouvrir les yeux ſur tout le reſte, & conclure de tout ce qui eſt dit

des quatre grands Empires, de Cyrus & d'Alexandre, de Babylone & de Tyr, qu'il faut reconnoitre & admirer dans tous les événemens de l'histoire profane l'attention continuelle de Dieu sur tous les hommes & sur tous les États, dont la destinée dépend uniquement de sa sagesse, de sa puissance, & de sa liberté.

On conçoit aisément quelle joie & quelle admiration causérent à Alexandre des prophéties si claires, si détaillées, si avantageuses. Avant que de sortir de Jérusalem, il fit assembler les Juifs, & leur ordonna de lui déclarer quelle grace ils souhaitoient de lui. Ils lui répondirent qu'ils le prioient de leur permettre de vivre selon les loix de leurs peres, & de les exemter en la septiéme année du tribut ordinaire; parce que cette année là, selon leurs loix, il ne leur étoit pas permis de semer leurs terres, ni de faire par conséquent de récolte. Alexandre leur accorda leur requête. Et sur ce que le Grand Prêtre le pria d'agréer aussi que les Juifs qui étoient dans Babylone & dans la Médie pussent vivre de même selon leurs loix, il le promit avec beaucoup de bonté, & dit que si quelques-uns vouloient le servir dans ses armées, il leur permettroit d'y vivre selon leur religion, & d'y observer toutes leurs cou-

tumes. Sur quoi plusieurs s'enrollérent.

A peine étoit-il sorti de Jérusalem, que les Samaritains vinrent le trouver en grande pompe, & le supplier de faire aussi à leur temple l'honneur d'y aller. Comme ils s'étoient soumis de bonne grace à Alexandre, & qu'ils lui avoient envoié du secours, ils crurent, après un tel service, mériter bien mieux ses faveurs que les Juifs; & ils se flatoient d'obtenir les mêmes graces qu'eux, & de plus grandes encore. Ce fut dans cette vûe qu'ils firent cette procession pompeuse pour l'inviter à passer dans leur ville; & les huit mille hommes de leurs troupes qui étoient dans son armée joignirent leurs priéres à celles de leurs compatriotes. Alexandre les remercia obligeamment, & leur dit qu'il étoit obligé de se rendre en Egypte, qu'il n'avoit point de tems à perdre, & qu'à son retour, si ses affaires le lui permettoient, il y passeroit. Alors ils le priérent de leur accorder l'exemtion du tribut chaque septiéme année. Alexandre leur demanda s'ils étoient Juifs. Sur la réponse ambigue qu'ils lui firent, le Prince, n'aiant pas alors le tems d'examiner à fond leur exposé, remit aussi cette affaire à son retour, & il continua sa marche vers Gaza.

En arrivant devant cette place, il la

Diod. lib. 17. p. 526.

Arrian. lib. 2. p. 101-103. Q. Curt. l. 4. cap. 6. Plut. in Alex. p. 679.

trouva pourvûe d'une bonne garnison, commandée par Bétis un des Eunuques de Darius. Ce Gouverneur, brave homme & très-fidéle à son Maître, la défendit très-bien contre Alexandre. Il faloit absolument emporter cette ville pour entrer en Egypte, car il n'y avoit point d'autre passage. Ainsi ce Prince fut obligé de l'assiéger; & quoique tout l'art militaire, & toute la vigueur & l'application possibles fussent emploiés à ce siége, il en couta deux mois pour la prendre. Le dépit de se voir arrété si lontems, & deux blessures qu'il y reçut, le portérent à traiter le Commandant, & tout le reste des habitans & des soldats, avec une cruauté que rien n'est capable d'excuser. Il fit passer dix mille hommes au fil de l'épée, & fit vendre tous les autres avec leurs femmes & leurs enfans. Quand on lui amena Bétis, qui fut pris en vie dans le dernier assaut couvert de glorieuses blessures, au lieu de le traiter comme sa valeur & sa fidélité le méritoient, ce jeune Prince, qui d'ailleurs estimoit la bravoure même dans ses ennemis, alors, plein d'une joie insolente, lui dit: *Tu ne mourras pas, Bétis, comme tu l'as souhaité. Résous-toi de souffrir tous les tourmens que la vengeance peut inventer.* Bétis regardant le Roi d'un visage non-seulement assuré, mais fier, ne

répondit rien à ces menaces. Le Roi, encore plus outré par ce silence dédaigneux : *Voyez, je vous prie*, s'écria-t-il, *cette arrogance muette. A-t-il fléchi le genou ? A-t-il dit une parole de soumission ? Je vaincrai ce silence obstiné, & si je n'en tire autre chose, j'en tirerai pour le moins des gémissemens.* Enfin a sa colére se tourna en rage, ses mœurs commençant à changer avec sa fortune. Il lui fit percer les talons, y fit passer une corde, & la faisant ensuite attacher à un char, il le fit traîner ainsi autour de la ville jusqu'à ce qu'il en mourut. Il se vantoit d'imiter en cela Achille dont il étoit descendu, qui, selon Homére, fit la même chose au corps mort d'Hector, autour des murailles de Troie : comme si l'on devoit jamais se piquer de suivre un mauvais exemple. Action barbare de côté & d'autre, mais bien plus encore pour Alexandre, qui fit traîner Bétis tout en vie ; & cela pour avoir servi fidélement & vaillamment son Maître en défendant une place qu'il lui avoit confiée, fidélité qui méritoit d'être admirée & récompensée même par un ennemi, plutôt que d'être punie si cruellement.

Decipit exemplar vitiis imitabile. *Horat.*

Il envoia la plus grande partie du butin qu'il avoit fait à Gaza, à sa mere

a Iram deinde vertit in rabiem, jam tum peregrinos ritus nova subeunte fortuna. *Q. Curt.*

Olympias, à Cléopatre sa sœur, & à ses amis. Il fit aussi présent à son Gouverneur Léonidas de cinq cens quintaux d'encens, & de cent quintaux de myrrhe, se souvenant d'un avertissement qu'il en avoit reçu autrefois étant encore enfant, & qui lui sembloit alors un présage des conquêtes qu'il venoit de faire. Car Léonidas aiant vû un jour Alexandre à un sacrifice prendre de l'encens à pleines mains, & le jetter dans le feu, il lui dit : *Alexandre, quand vous aurez conquis la région qui porte ces aromates, alors vous pourrez prodiguer l'encens tant qu'il vous plaira : mais, en attendant, épargnez celui que vous avez.* Alors donc il lui écrivit : *Je vous envoie une bonne provision d'encens & de myrrhe, afin que vous cessiez d'être si réservé & si épargnant envers les dieux.*

Diod. l. 17. p. 526-529. Arrian. l. 3. p. 104-110. Plut. in Alex. p. 679-681. Q. Curt. lib. 4. c. 7. & 8. Justin. lib. 11. cap. 11.

Dès qu'Alexandre eut mis fin au siége de Gaza, il y laissa une garnison, & tourna ses efforts du côté de l'Egypte. En sept jours de marche il arriva devant Péluse. Un grand nombre d'Egyptiens s'y étoient rendus, se hâtant de venir le reconnoitre pour leur Souverain, & se soumettre à lui.

La haine qu'ils portoient aux Perses étoit si forte, qu'il ne leur importoit guéres qui seroit leur nouveau maître, pourvû qu'ils trouvassent un vengeur

qui les délivrât de l'insolence & de l'indignité avec laquelle eux & leur religion étoient traités. Car quelque fausse que soit une religion, & assurément il ne s'en peut guéres imaginer de plus absurde que l'étoit celle des Egyptiens, tant que c'est la religion du pays, il n'y a point de nation qui la laisse outrager impunément, ni rien qui touche si sensiblement, ni qui souléve davantage les esprits. Ochus avoit fait égorger leur dieu Apis de la maniére la plus insultante pour eux & pour leur religion. Les Persans, à qui il avoit laissé le Gouvernement, continuoient à s'en divertir comme lui. Tout cela avoit aliéné les esprits à un point, que quand Amyntas y vint, un peu auparavant, avec une poignée de gens, il les trouva tout prêts à se déclarer pour lui, & à lui aider à chasser les Perses.

Cet Amyntas étoit un déserteur qui avoit quitté Alexandre, & étoit entré au service de Darius. Il avoit commandé les troupes Grecques à la bataille d'Issus, & s'étant sauvé du côté de Tripoli en Syrie avec un corps de huit mille hommes, il y prit le nombre de vaisseaux dont il avoit besoin, mit le feu au reste, & fit voile d'abord vers l'île de Cypre, & ensuite vers Péluse, qu'il surprit en faisant croire qu'il avoit une commission de Darius qui l'établissoit Gouverneur de

l'Egypte à la place de Sabacès tué à la bataille d'Issus. Quand il se vit maître de cette place importante, il leva le masque, & prétendit ouvertement à la Couronne d'Egypte, déclarant qu'il venoit pour en chasser les Perses. Un grand nombre d'Egyptiens, qui ne songeoient qu'à se défaire de ces maîtres devenus insupportables, se joignirent à lui. Il marcha droit à Memphis capitale du Roiaume, & dans un combat qui se donna il remporta la victoire, & renferma les Perses dans la ville. Mais, après cette victoire, n'aiant pas eu soin d'empécher le soldat de se débander pour aller au pillage, l'ennemi fit sur ceux qui restoient une sortie, où il les tailla tous en piéces avec Amyntas leur Chef.

Cet événement, bien loin d'arréter l'aversion des Egyptiens pour les Perses, ne servit qu'à l'augmenter: de sorte que dès qu'Alexandre parut sur la frontiére, le peuple, tout disposé à le recevoir, accourut en foule lui tendre les bras, & se soumettre à lui. Sa venue, avec une armée victorieuse, leur montroit une protection assurée, qu'Amyntas n'avoit pas été en état de leur donner: ainsi tous se déclarérent ouvertement pour lui. Mazée qui commandoit à Memphis, voiant lui-même qu'il étoit inutile de faire des efforts pour se défendre contre

une si grande puissance, & que Darius son maître n'étoit pas à portée de le secourir, se soumit, ouvrit les portes de la Capitale au vainqueur, & lui mit entre les mains huit cens talens, c'est-à-dire deux millions quatre cens mille livres, & tous les meubles du Roi. Ainsi Alexandre, sans trouver la moindre opposition, se vit maître de toute l'Egypte.

A MEMPHIS il fit le projet du voiage au temple de Jupiter-Ammon. Ce temple étoit situé au milieu des deserts sabloneux de la Libye, à douze journées de Memphis. *Plin. lib. 5. cap. 9.* Cham, fils de Noé, commença après le déluge, à peupler l'Egypte & la Libye; & lorsque l'idolâtrie s'introduisit dans le monde quelque tems après, il fut la grande divinité de ces deux pays où sa postérité étoit demeurée. On lui bâtit un temple au milieu de ces deserts, dans un espace d'assez bonne terre d'environ deux lieues de large, *40 stades.* qui faisoit comme une espéce d'île dans une mer de sable. C'est lui que les Grecs appelloient Ζεὺς, *Jupiter* * & les Egyptiens *Ammon.* Dans la suite, on joignit ces deux noms, & on l'appella *Jupiter Ammon.*

* *De-là vient que la ville d'Egypte que l'Ecriture* * *nomme* No Ammon, (la ville de Cham *ou* d'Ammon,) *est appellée par les Grecs* Διοσπολις, *ou* la ville de Jupiter. * *Jeremie*, 46. 25. *Ezech.* 30. 15. *Nahum.* 3. 8.

Le dessein de ce voiage, aussi périlleux qu'insensé, naissoit d'une vanité pitoiable. Alexandre, voiant dans Homére & dans les autres Auteurs fabuleux des Anciens, que la plupart de leurs Héros étoient représentés comme fils de quelque divinité, & cherchant à passer pour Héros, il voulut aussi avoir un dieu pour pere. Il choisit pour cela Jupiter-Ammon, & commença par envoier corrompre les Prêtres, & les instruire du rôle qu'ils devoient jouer.

C'est en vain qu'on eût entrepris de le détourner de ce dessein, qui n'avoit rien de grand que l'orgueil & l'extravagance qui l'avoit conçu. Enflé par ses victoires il avoit déja commencé à prendre, comme l'observe Plutarque, ce caractére de roideur & d'inflexibilité, qui ne sait que commander; qui ne peut souffrir d'avis & encore moins de résistance; qui ne connoit ni obstacles ni dangers; qui fait consister le beau dans ce qui paroit impossible; en un mot, qui se croit en état de forcer, non-seulement les ennemis, mais les lieux, les saisons, & l'ordre entier de la nature: effet ordinaire d'une longue suite de prospérités, qui renverse les plus forts, & fait oublier qu'on est homme. Nous avons vû de nos jours un fameux Conquérant, qui se piquoit de marcher sur les traces d'Alexandre,

Charles XII roi de Suéde.

pousser encore plus loin que lui cette sorte d'héroïsme féroce, & se faire un principe de ne jamais reculer.

Alexandre se met donc en chemin, & de Memphis descendant le long du fleuve jusqu'à la mer, il la cotoie, & après avoir passé Canope, il remarque sur la côte, vis-à-vis de l'île de Pharos, un endroit qui lui parut tout-à-fait propre à bâtir une ville. Il en dressa lui-même le plan, & désigna les lieux où devoient être les temples & les places publiques. Pour la bâtir, il se servit de l'architecte Dinocrate, fameux pour avoir rebâti à Ephése le temple de Diane brulé par Hérostrate. Il appella cette ville de son nom Alexandrie, & elle devint la capitale du roiaume. Son port, qui étoit des plus commodes, aiant la Méditerranée d'un côté, le Nil & la mer Rouge dans le voisinage, y attira le commerce du Levant & du Couchant, & la rendit en fort peu de tems une des villes les plus florissantes du monde. AN. M. 3673. AV. J. C. 331.

Il y avoit seize cens stades de chemin à faire pour se rendre au temple de Jupiter-Ammon, c'est-à-dire quatre-vingts de nos lieues; & presque toute cette route n'étoit que des deserts sabloneux. Les deux premiéres journées furent supportables pour les soldats, parce qu'ils n'étoient point encore entrés dans ces gran-

des & affreuſes ſolitudes. Mais quand ils ſe virent dans de vaſtes campagnes couvertes de ſable d'une hauteur exceſſive, la fraieur les ſaiſit. Enfermés comme dans une mer, ils portoient le plus loin qu'ils pouvoient les yeux pour voir s'ils ne découvriroient point quelque endroit habité. Il n'y paroiſſoit pas un arbre, ni aucune marque de terre cultivée. Pour ſurcroit de malheur, l'eau même qu'on portoit ſur des chameaux dans des peaux de boucs avoit manqué, & il n'y en avoit pas une goute dans tout ce terroir ſablonneux. Ils étoient donc réduits à mourir de ſoif, ſans parler du danger d'être enſevelis ſous des montagnes de ſable que le vent y éléve quelquefois, & qui firent autrefois périr cinquante mille hommes de l'armée de Cambyſe. Tout étoit ſi brulé & l'air ſi ardent, qu'on avoit peine à reſpirer; lorſque tout-à-coup, ſoit que ce fût par hazard, diſent les Hiſtoriens, ou par une faveur particuliére de Dieu, le ciel ſe couvrit de nuages épais qui cachérent le ſoleil, ce qui fut déja un grand ſoulagement à l'armée, quoiqu'elle manquât encore d'eau. Mais l'orage s'étant déchargé par une groſſe pluie, chacun fit ſa proviſion; & il y en eut de ſi preſſés de la ſoif, que tenant leur bouche ouverte, ils recevoient l'eau comme elle tomboit. Le Lecteur judicieux ſent aſſez

par lui-même ce qu'il faut penser de ces faits merveilleux, dont il a plu aux Historiens d'embellir ce récit.

On fut plusieurs journées à traverser ces deserts. Comme ils approchérent du lieu de l'Oracle, ils virent quantité de corbeaux qui voloient devant les premiéres enseignes, & qui tantôt se posoient en terre quand l'armée marchoit lentement, tantôt s'avançoient comme pour lui servir de guides, jusqu'à ce qu'enfin on arriva au temple du dieu. C'est une chose étonnante, qu'étant situé au milieu d'une vaste solitude, il est environné d'un bois si touffu, qu'à peine le soleil le peut-il percer avec ses raions; & il y a aussi plusieurs fontaines d'eau douce qui arrosent ce bois, & en conservent la verdure. On dit que, près de ce bois, il y en a encore un autre, au milieu duquel est une fontaine qu'ils appellent *l'eau* ou *la fontaine du soleil*. Au point du jour elle est tiéde, à midi froide, vers le soir elle s'échauffe peu-à-peu, & à minuit elle est toute bouillante. Puis, à mesure que le jour approche, sa chaleur diminue, continuant toujours dans cette même vicissitude.

Le dieu qu'on adoroit dans ce temple n'avoit point la figure que les peintres & les sculpteurs ont accoutumé de donner aux dieux. Il étoit fait d'émeraudes

& d'autres pierres précieuses, & depuis la tête jusqu'au * nombril il ressembloit à un bélier. Le Roi s'étant avancé dans le temple, le plus ancien des Prêtres le déclara fils de Jupiter, & l'assura que le dieu lui-même lui donnoit ce nom. Il l'accepta avec joie, & reconnut Jupiter pour son pere. Il lui demanda ensuite si Jupiter son pere ne lui avoit pas destiné l'empire de tout le monde. Et le Prêtre, porté à la flaterie autant que le Roi à la vanité, lui répondit qu'il seroit Monarque de l'univers. Enfin il s'enquit si tous les meurtriers de son pere avoient été punis. Sur quoi le Prêtre s'écria qu'il blasphémoit; que son pere étoit immortel : mais que pour les meurtriers de Philippe, ils étoient tous exterminés, ajoutant qu'il seroit invincible jusqu'à ce qu'il eût pris rang entre les dieux. Quand il eut achevé son sacrifice, il fit de magnifiques présens au dieu, & n'oublia pas les Prêtres qui l'avoient si bien servi.

Orné du titre superbe de fils de Jupiter, & se croiant élevé au-dessus de la nature & de la condition humaine, il revint de son voiage comme en triomphe. Depuis ce tems-là, dans toutes ses let-

* *Cet endroit de Quinte-Curce souffre quelque difficulté, & est différemment expliqué par les interprétes.*

tres, ses ordres, ses décrets, il prenoit toujours cette qualité : ALEXANDRE, ROI, FILS DE JUPITER-AMMON. Sur quoi sa mere Olympias lui fit en peu de mots une remontrance bien spirituelle, en lui mandant qu'il cessât de la brouiller avec Junon.

Varro apud A. Gell. l. 13. c. 4.

Pendant qu'il se repaissoit de ces chiméres, & goutoit tout le plaisir que sa vanité lui faisoit trouver dans ce titre fastueux, tout le monde se moquoit de lui en secret, & quelques-uns même, qui n'avoient pas encore entiérement subi le joug d'une basse flaterie, osérent lui en faire des reproches : liberté qui leur couta cher, comme la suite le fera connoitre. Non content de vouloir passer pour fils d'un dieu, & de se le persuader à lui-même, si pourtant cela étoit possible ; il voulut passer aussi lui-même pour dieu ; jusqu'à ce qu'enfin la Providence aiant fait par lui tout ce qu'elle vouloit, l'égala par la mort au reste des hommes.

Alexandre, au retour du temple de Jupiter-Ammon, étant arrivé aux Palus Maréotides qui sont assez proche de l'île de Phare, visita sa nouvelle ville qui commençoit déja à s'avancer. Il pourvut aux moiens de la peupler, en y invitant sous de favorables conditions des habitans de plusieurs endroits. Il y attira entr'autres un grand nombre de Juifs, en

Joseph. contra Appion. leur accordant de grands privileges. Car, non-seulement il leur laissa le libre exercice de leur religion & de leurs loix, mais il les mit sur le même pié, à tous égards, que les Macédoniens mêmes qu'il y établit. De-là il s'en alla passer le reste de l'hiver à Memphis.

Varron remarque que ce fut dans le tems que ce Prince bâtit Alexandrie, que l'on trouva en Egypte l'usage du *Papyrus* pour écrire dessus.

Arrian. l. 3. p. 108-110. Q. Curt. lib. 4. cap. 8. Pendant le séjour qu'Alexandre fit à Memphis, il régla les affaires de l'Égypte. Il ne confia qu'à des Macédoniens le commandement des troupes. Il partagea le pays en départemens, dans chacun desquels il établit un Lieutenant de Roi qui ne recevoit ses ordres que de lui-même; ne croiant pas qu'il fût à propos de confier le commandement général de toutes les troupes à une seule personne dans un pays si grand & si peuplé. Pour le gouvernement civil, il le mit tout entier entre les mains d'un Egyptien, nommé Doloaspe. Car, voulant que l'Égypte continuât à être gouvernée selon les anciennes loix & les coutumes reçues, il crut qu'un Egyptien naturel qui les connoissoit de longue main, étoit plus propre à cet emploi qu'un étranger quel qu'il fût.

Afin de faire avancer plus promte-

ment l'ouvrage de sa nouvelle ville, il nomma Cléoméne pour y veiller; & le chargea aussi du soin de lever le tribut que devoit paier l'Arabie. Comme c'étoit un fort méchant homme, il abusa étrangement de son autorité pour opprimer cruellement les peuples.

§. VIII. *Alexandre, de retour d'Egypte, songe à aller chercher Darius. En partant, il apprend la mort de la femme de ce Prince. Il lui fait rendre tous les honneurs dûs à son rang. Il passe l'Euphrate & le Tigre, & atteint Darius. Fameuse bataille d'Arbelles.*

ALEXANDRE, après avoir mis ordre aux affaires d'Egypte, en partit vers le printems, pour aller en Orient chercher Darius. En passant par la Palestine, il apprit une nouvelle qui lui causa beaucoup de chagrin. Il avoit laissé, en allant en Egypte, le gouvernement de la Syrie & de la Palestine à Andromaque, pour qui il avoit une grande considération. Ce Gouverneur étant venu à Samarie régler quelques affaires, les Samaritains se mutinérent; &, dans un tumulte, ils mirent le feu à la maison où il étoit, & l'y brulérent. Apparemment que ce fut un effet de la rage où ce peuple étoit de voir qu'on lui refusoit les priviléges qu'on venoit d'accorder aux Juifs ses ennemis.

Diod. l. 17. p. 530-536. Arrian. l. 3. p. 111-127. Plut. in Alex. p. 681-685. Q. Curt. lib. 4. cap. 9-16. Justin. l. 11. cap. 12-14

Darius la mort de sa femme. Il fut affligé au dernier point de cette triste nouvelle, sur-tout parce qu'il la croioit privée des obséques dûes à son rang. L'Eunuque le détrompa, en lui raportant les honneurs qu'Alexandre avoit fait rendre à la Reine après sa mort, & les bontés qu'il avoit toujours eues pour elle pendant sa vie. A ce mot, de cruels soupçons lui vinrent dans l'esprit, & ne lui laissérent point de repos.

Aiant tiré l'Eunuque à part, il lui tint ce discours. » Si tu reconnois encore Da-» rius pour ton Maître & ton Roi, dis-» moi par le respect que tu dois à cette » grande lumiére de * Mithrès qui nous » éclaire, & à cette main que le Roi te » tend, dis-moi si en pleurant la mort » de Statira, je ne pleure pas le moindre » de ses maux; & si, étant tombée entre » les mains d'un jeune vainqueur, la » perte de son honneur n'a pas précédé » celle de sa vie? « Alors l'Eunuque se jettant à ses piés, le conjure de ne pas faire ce tort à la vertu d'Alexandre, de ne pas deshonorer ainsi sa femme & sa sœur après sa mort, & de ne pas se priver lui-même de la plus grande des consolations qu'il pouvoit avoir dans ses malheurs, qui étoit de croire qu'il avoit été

* *Les Perses adoroient le soleil sous le nom de* Mithrès, *& la lune sous celui de* Mithra.

vaincu par un Prince fort au-dessus des foiblesses des autres hommes. Qu'il devoit plutôt admirer Alexandre de ce qu'il avoit donné aux femmes des Perses de plus grandes preuves de sa continence, qu'il n'en avoit donné aux Perses mêmes de sa valeur. Et avec des sermens & des exécrations horribles, il lui confirme tout ce qu'il vient de déposer, & lui fait le détail de tout ce qu'on avoit connu de la sagesse, de la tempérance, & de la magnanimité d'Alexandre.

Alors Darius rentrant dans la salle où étoient ses Courtisans, & levant les mains au ciel, fit aux dieux cette priére. » Dieux qui présidez à la naissance des » hommes, & qui disposez des Rois & » des Empires, faites-moi la grace qu'a» près avoir rétabli la fortune des Perses, » je la transmette à mes descendans dans » le même éclat que je l'ai reçue, afin » que, vainqueur de mes ennemis, je » puisse reconnoitre les graces dont Ale» xandre m'a prévenu dans mon malheur » envers les personnes du monde qui me » sont les plus chéres. Ou, si le tems or» donné par les destinées est enfin venu, » où il faut nécessairement que par la » colére des dieux, ou par la vicissitude » ordinaire des choses humaines, cet » Empire des Perses finisse; faites, grands » dieux, qu'il n'y ait que le seul Ale-

» xandre assis sur le trône de Cyrus.

Cependant Alexandre s'étant remis en marche, arriva avec toute son armée à Thapsaque, y passa l'Euphrate sur un pont, & poursuivit sa route vers le Tigre, où il espéroit trouver l'ennemi. Darius lui avoit déja fait faire deux fois des ouvertures de paix : mais voiant enfin qu'il n'y en avoit point à espérer à moins de lui céder tout l'Empire, il se prépara à une nouvelle bataille. Il assembla pour cela à Babylone une armée plus nombreuse de la moitié que celle qu'il avoit eue à Issus, & la mena du côté de Ninive. Ses troupes couvroient toutes les plaines de la Mésopotamie. Aiant eu avis que l'ennemi n'étoit pas loin, il fit avancer Satropate, Colonel de la cavalerie, avec mille chevaux d'élite, & en donna six mille à Mazée Gouverneur de la province, pour empécher qu'Alexandre ne traversât le fleuve, & pour faire le dégât par-tout où il devoit passer : mais il arriva trop tard.

De tous les fleuves d'Orient, celui-ci est le plus rapide ; & il ne roule pas seulement les eaux de plusieurs torrens, mais traîne encore avec lui de grosses pierres ; de sorte que pour son extrême vitesse on l'appelle Tigre, qui veut dire fléche en langue Persane. Alexandre envoia sonder le gué de la riviére, où il se trouva

que les chevaux en avoient à l'entrée jusqu'au flanc, & au milieu jusqu'au poitrail. Aiant disposé l'infanterie en forme de croissant, & mis la cavalerie sur les ailes, ils vinrent jusqu'au fil de l'eau sans beaucoup de peine, portant leurs armes sur leur tête. Le Roi passa à pié parmi l'infanterie, & fut le premier qui parut à l'autre bord, où il montroit de la main le gué aux soldats, ne pouvant leur faire entendre sa voix. Mais ils ne pouvoient se soutenir qu'à grande peine, tant à cause des pierres qui les faisoient glisser, que de l'impétuosité du courant qui les entraînoit. Ceux qui portoient leurs hardes avec leurs armes, avoient encore plus de peine, parce que ne pouvant se conduire, ils étoient emportés dans des gouffres, qu'ils n'évitoient qu'en abandonnant leurs fardeaux. Cependant les monceaux de hardes flotant çà & là, en faisoient tomber plusieurs: & comme chacun tâchoit de reprendre ce qui lui appartenoit, ils se causoient plus d'embarras les uns aux autres, que ne leur en causoit le fleuve. Le Roi avoit beau crier qu'on sauvât seulement les armes, & qu'il rendroit tout le reste, on n'entendoit ni son conseil, ni ses ordres, tant on faisoit de bruit, & tant le tumulte étoit grand. Enfin ils passérent par l'endroit où le gué étoit plus aisé, & l'eau

moins impétueuſe ; & l'on ne trouva à dire en tout qu'un peu de bagage.

Il eſt certain que cette armée pouvoit être taillée en piéces, s'il y eût eu quelqu'un qui eût oſé vaincre ; c'eſt-à-dire, qui eût oſé apporter la moindre réſiſtance à leur paſſage. Mais Mazée, qui pouvoit les défaire aiſément, s'il fût ſurvenu lorſqu'ils paſſoient la riviére en déſordre, n'arriva qu'après qu'ils ſe furent mis en bataille. Un pareil bonheur avoit toujours accompagné ce Prince juſques là, & lorſqu'il traverſa le Granique à la vûe de tant de milliers d'hommes de cheval & de pié qui l'attendoient ſur le rivage, & lorſque dans les rochers de la Cilicie il trouva ouverts & ſans défenſe des défilés, où un petit nombre de troupes pouvoit l'arréter tout court. Et [a] c'eſt ce qui rend moins étonnant cet excès de hardieſſe qui étoit ſon caractére particulier, & qui lui faiſoit affronter aveuglément les plus grands dangers ; puiſqu'étant toujours heureux, il n'eut jamais lieu de ſoupçonner qu'il eût été téméraire.

Le Roi aiant campé deux jours près du fleuve, commanda que le lendemain on ſe tînt prêt pour la marche. Mais environ les neuf ou dix heures du ſoir, le

a Audaciæ quoque, qua maximè viguit, ratio minui poteſt : quia nunquam in diſcrimen venir, an temerè feciſſet. *Q. Curt.*

ciel étant clair & ferein, la lune perdit premiérement fa lumiére, & parut après toute fouillée & comme teinte de fang. Et parce que cela arrivoit fur le point d'une fi grande bataille, dont l'événement donnoit déja affez d'inquiétude, l'armée fut touchée d'un fentiment de religion, & enfuite faifie de fraieur. Ils crioient, » Que le ciel leur faifoit paroître les marques de fon courroux, & » qu'on les traînoit, contre la volonté » des dieux, aux extrémités de la terre. » Que les riviéres s'oppofoient à leur » paffage, que les aftres leur refufoient » leur clarté accoutumée, & qu'ils ne » voioient plus que des deferts & des folitudes. Que pour l'ambition d'un feul » homme, tant de milliers d'hommes » répandoient leur fang, & encore pour » un homme qui dédaignoit fa patrie, » qui défavouoit fon pere, & qui prétendoit fe faire paffer pour un dieu.

Ces murmures alloient à une fédition toute ouverte, lorfqu'Alexandre, qui ne s'étonnoit de rien, fit appeller dans fa tente les Officiers de l'armée, & commanda aux Devins Egyptiens, qui étoient les plus verfés en la fcience des aftres, de dire ce qu'ils en croioient. Ils favoient bien quelle étoit la caufe naturelle des éclipfes de la lune: mais, fans entrer dans ces raifonnemens de phyfique, ils

ſe contentérent de dire : Que le ſoleil étoit pour les Grecs, & la lune pour les Perſes ; & qu'elle ne s'éclipſoit jamais ſans les menacer de quelque grande calamité, dont ils raportoient pluſieurs exemples, qu'ils donnoient pour certains & indubitables. La ſuperſtition a une force merveilleuſe pour remuer les eſprits de la populace. Quelque emportée & inconſtante qu'elle ſoit, ſi elle a une fois l'eſprit frapé d'une vaine image de religion, elle obéira mieux à des Devins qu'à ſes Chefs. La réponſe des Egyptiens étant divulguée parmi les troupes, releva leur eſpérance & leur courage.

Le Roi, pour profiter de cette ardeur, décampa après minuit. Il avoit à ſa droite le Tigre, & à ſa gauche les montagnes appellées Gordiennes. Au point du jour les partis qu'il avoit envoiés pour reconnoitre les ennemis, lui raportérent que Darius marchoit à lui. Auſſitôt aiant rangé ſes troupes en bataille, il ſe mit à leur tête. Mais il ſe trouva que ce n'étoit qu'un détachement de mille chevaux qui alloient à la découverte, & qui ſe retirérent bientôt vers le gros de l'armée. Cependant le Roi eut nouvelles que Darius n'étoit plus qu'à cent cinquante ſtades. *Sept ou huit lieues.*

On avoit ſurpris, quelque tems auparavant, des lettres de Darius, par leſ-

quelles il sollicitoit les soldats Grecs à tuer le Roi, ou à le trahir. Rien n'est plus capable de faire détester la mémoire de ce Prince, qu'une tentative de cette sorte, si pleine de lâcheté & de noirceur, & réitérée plus d'une fois. Alexandre fut en doute s'il devoit lire ces lettres en pleine assemblée, ne comptant pas moins sur l'affection & la fidélité des Grecs, que sur celle des Macédoniens. Mais Parménion l'en dissuada, en lui représentant qu'il étoit dangereux de faire naître de telles pensées aux soldats; qu'il n'en faloit qu'un pour faire un mauvais coup, & qu'il n'y avoit rien dont l'avarice ne fût capable. Il suivit un si sage conseil, & fit marcher son armée.

Quoique Darius eût déja demandé deux fois la paix en vain, & qu'il crût n'avoir plus de ressource que dans les armes; cependant vaincu par tout ce qu'il avoit appris de la bonté d'Alexandre à l'égard de sa famille, il lui envoia dix des principaux de ses parens, pour lui proposer de nouvelles conditions de paix, encore plus avantageuses que les premiéres, & pour le remercier des bons traitemens qu'il avoit faits à sa famille. Il lui avoit d'abord abandonné toutes les provinces jusqu'au fleuve Halys: il y ajoutoit maintenant tout ce qui est entre l'Hellespont & l'Euphrate, c'est-à-dire

tout ce qu'il possédoit déja. Alexandre leur fit cette réponse. » Dites à votre » Maître que les remercimens sont su- » perflus entre gens qui se font la guerre ; » & que si j'ai usé de clémence & de » bonté envers les siens, ç'a été pour » moi-même & non pour lui, pour sui- » vre mon inclination, & non pour lui » plaire. Je ne sai ce que c'est que d'in- » sulter aux misérables. Je ne m'attaque » ni aux prisonniers, ni aux femmes. Je » n'en veux qu'à ceux qui ont les armes » à la main. Si c'étoit de bonne foi qu'il » me demandât la paix, je délibérerois » sur ce que j'aurois à faire. Mais puis- » qu'il ne cesse par lettres & par argent » de solliciter mes soldats à me trahir, » & mes amis à me tuer, je suis résolu » de le poursuivre à toute outrance, » non plus comme un ennemi, mais » comme un empoisonneur & un assas- » sin. Il a bonne grace de m'offrir ce que » j'ai déja entre les mains. S'il se conten- » toit d'être le second après moi, sans » vouloir aller de pair, peut-être l'écou- » terois-je. Dites-lui que le monde ne » peut souffrir ni deux soleils, ni deux » maîtres : qu'ainsi il choisisse, ou de se » rendre aujourd'hui, ou de combattre » demain ; & qu'il ne se promette pas » un meilleur succès que par le passé. « Les propositions de Darius ne paroissent

pas certainement raisonnables : mais la réponse d'Alexandre l'est-elle beaucoup plus ? On voit dans le premier un Prince qui ne sent point encore sa foiblesse, ou du moins qui ne peut se résoudre à l'avouer ; & dans l'autre on en voit un enivré de sa fortune, & qui porte l'orgueil jusqu'à un excès de folie qui n'a point d'exemple : *Le monde ne peut souffrir ni deux soleils, ni deux maîtres.* Si c'est là grandeur, & non enflure, je ne sai pas ce qui pourra jamais mériter ce dernier nom. Les Ambassadeurs aiant eu leur congé, s'en retournérent, & déclarérent à Darius qu'il faloit se préparer à la bataille. Celui-ci se campa avec toutes ses forces près du village de Gaugaméle & de la riviére de Boumelle, dans une rase campagne, à une assez grande distance d'Arbelles. Il avoit fait applanir auparavant le terrain qu'il avoit choisi pour le champ de bataille, afin que ses chariots & sa cavalerie pussent agir plus librement, se souvenant que les défilés de Cilicie avoient été cause de la perte du combat qu'il y donna ; & en même tems il avoit fait préparer des * chaussetrapes contre la cavalerie des ennemis.

Sur ces nouvelles, Alexandre séjourna

* Chaussetrape *est un instrument garni de pointes de fer. On en séme plusieurs dans un champ où la cavalerie doit passer, afin qu'elles se fichent dans les piés des chevaux, & les enclouent.* Dict. de Trévoux.

quatre jours au lieu où il étoit, pour laisser reposer son armée, & ferma son camp de fossés & de palissades. Car il avoit résolu d'y laisser tout le bagage & l'attirail, avec les soldats inutiles, & de mener le reste contre l'ennemi sans autre équipage que leurs armes. Il partit donc sur les neuf heures du soir, pour combattre au point du jour Darius, qui sur ces nouvelles avoit rangé ses troupes en bataille. Alexandre marchoit aussi en bataille rangée; car les armées n'étoient éloignées que de deux ou trois lieues. Quand il fut arrivé jusqu'aux montagnes d'où il pouvoit découvrir toute l'armée des ennemis, il fit alte, & aiant assemblé ses Officiers Généraux, tant Macédoniens qu'étrangers, il mit en délibération s'il donneroit sur l'heure la bataille, ou s'il camperoit à cet endroit. Ce dernier avis aiant été suivi, parce qu'on jugea nécessaire de reconnoitre le champ de bataille, & l'ordonnance des ennemis, l'armée campa dans le même ordre où elle étoit; & cependant Alexandre prit son infanterie légére avec ses compagnies Roiales, & fit le tour de la plaine où se devoit donner le combat.

Quand il fut de retour, il assembla une seconde fois ses Officiers Généraux, & leur dit qu'ils n'avoient pas besoin de harangue, parce que leur courage & leurs

belles actions étoient pour eux un assez puissant éguillon de gloire. Qu'ils représentassent seulement aux troupes, qu'il n'étoit pas ici question de la Phénicie, ou de l'Egypte, mais de toute l'Asie, à qui cette bataille donneroit un maître; & qu'après avoir traversé tant de provinces, & laissé derriére eux tant de fleuves & de montagnes, ils ne pouvoient s'assurer le retour dans leur pays que par une victoire complette. Il leur donna ordre ensuite d'aller prendre du repos.

On dit que Parménion lui conseilla d'attaquer l'ennemi de nuit, parce qu'il seroit aisé de le défaire dans la surprise, & à la faveur des ténébres. Il répondit, de sorte que tous les assistans purent l'entendre, qu'il ne convenoit point à Alexandre de dérober la victoire, & qu'il vouloit combattre & vaincre en plein jour. Cette réponse étoit fiére, mais en même tems elle marquoit de la prudence. Car c'étoit beaucoup hazarder, que d'attaquer de nuit une armée si nombreuse, & dans un pays inconnu. Darius, qui craignoit une surprise, parce qu'il n'avoit pas retranché son camp, demeura toute la nuit avec son armée sous les armes; ce qui lui nuisit le plus dans le combat.

Alexandre, qui, dans les grandes crises des affaires, avoit toujours coutume

de consulter les Devins, & de pratiquer scrupuleusement tout ce qu'ils lui ordonnoient pour se rendre les dieux favorables, se voiant près de donner un combat qui alloit décider de l'empire, fit venir Aristandre, en qui il avoit une confiance entiére, s'enferma avec lui pour faire quelques sacrifices secrets, & immola des victimes à la * Peur, sans doute afin qu'elle empéchât ses troupes de prendre l'épouvante à la vûe de l'armée formidable des ennemis. Le Devin, en habit de cérémonie, portant des vervaines à la main, & la tête voilée, prononçoit le premier les priéres que le Roi devoit adresser à Jupiter, à Minerve, à la Victoire. Après que tout fut achevé, Alexandre se mit au lit pour reposer le reste de la nuit. Repassant en lui-même, non sans quelque émotion, les suites du combat qui alloit se donner, il ne put reposer d'abord. Mais le corps étant comme accablé par les inquiétudes de l'esprit, il dormit contre sa coutume le reste de la nuit d'un profond sommeil, de sorte que les Généraux s'étant assemblés à la pointe du jour devant son pavillon pour prendre ses ordres, ils furent fort surpris de ce qu'il n'étoit pas encore éveillé; & d'eux-mêmes ils donnérent aux troupes l'ordre de prendre de la nourriture. Parménion enfin l'aiant éveillé,

* *Il faut lire dans Plutarque* φόβῳ *au lieu de* φωβῷ.

& lui témoignant sa surprise de ce qu'il dormoit si tranquillement sur le point d'une bataille où il s'agissoit de tout pour lui : *Hé comment ne serions-nous pas tranquilles*, dit-il, *l'ennemi venant se livrer lui-même entre nos mains ?* Il prit aussitôt ses armes, monta à cheval, & parcourut les rangs, exhortant les troupes à soutenir, & même, s'il se pouvoit à surpasser leur ancienne réputation, & la gloire qu'ils s'étoient acquise jusques-là. Dans un jour d'action, les soldats croient lire sur le visage du Général le sort du combat. Jamais Alexandre n'avoit paru si tranquille, si gai, ni si résolu. La sérénité & l'assurance qu'on remarquoit en lui étoient comme des garants sûrs de la victoire.

Les deux armées étoient bien différentes pour le nombre, & encore plus pour le courage. Celle de Darius étoit composée au * moins de six cens mille hommes de pié, & de quarante mille chevaux ; l'autre, de quarante mille hommes de pié, & de sept à huit mille chevaux. Mais ici tout étoit force & nerf, au lieu que du côté des Perses c'étoit un grand assemblage d'hommes non de soldats, vain épouventail plutôt qu'une véritable armée.

Nomina verius quàm auxilia. *Q. Curt.*

* *Plusieurs Historiens la font monter à plus d'un million d'hommes.*

L'ordre de la bataille étoit à-peu-près le même de part & d'autre. Les troupes furent rangées sur deux lignes, la cavalerie sur les ailes, & l'infanterie au milieu, l'une & l'autre sous la conduite particuliére des Chefs de chacune des différentes nations qui les composoient, & commandées en général par les principaux Officiers de la couronne. Le front de la bataille des Perses étoit couvert de deux cens chariots armés de faulx, & de quinze éléphans. Darius se plaça au centre de la première ligne. Outre ses Gardes, qui étoient l'élite de ses troupes, il s'étoit fortifié encore de l'infanterie Grecque qu'il avoit rangée près de lui, la jugeant seule capable de tenir tête à la Phalange Macédonienne. Comme son armée avoit beaucoup plus d'étendue que celle des ennemis, son dessein étoit de les enveloper, & de les attaquer en même tems de front & par les flancs.

Alexandre avoit pourvu à cet inconvénient, en donnant ordre aux Commandans de la seconde ligne, s'ils étoient attaqués par derriére, de faire tête de ce côté-là ; ou de mettre leurs troupes en potence pour couvrir leurs ailes, en cas que les ennemis vinssent les prendre en flanc. Il avoit placé devant le front de sa premiére ligne la plus grande partie des

Archers, des frondeurs, des gens de trait, pour s'oppoſer aux chariots armés de faulx, & pour épouvanter les chevaux en lançant ſur eux une grêle de fléches, de traits & de pierres. Ceux qui conduiſoient les ailes avoient ordre de les étendre le plus qu'ils pourroient, ſans trop affoiblir le corps de bataille. Pour le bagage & les priſonniers, entre leſquels étoient la mere & les enfans de Darius, on les laiſſa dans le camp avec peu de troupes pour les garder. Parménion commandoit la gauche comme il avoit accoutumé, & Alexandre la droite.

Quand les deux armées furent en préſence, Alexandre, à qui l'on avoit montré les endroits où les ennemis avoient caché des chauſſetrapes, s'allongeoit toujours ſur ſa droite pour les éviter, & les Perſes de leur côté s'avançoient auſſi à proportion. Darius craignant qu'on ne le tirât du terrain qu'il avoit fait applanir, & qu'on ne le conduisît dans un autre inégal & raboteux, où ſes chariots armés ne pourroient agir, ordonna à la cavalerie de ſon aile gauche, qui débordoit de beaucoup la droite des ennemis, de marcher en avant, & de ſe replier ſur le flanc des Macédoniens, pour les empécher de s'étendre davantage. Alors Alexandre envoia contre eux la Cavalerie qui étoit à ſa ſolde commandée par Mé-

nidas : mais comme elle n'étoit pas en état de résister à l'effort des ennemis qui l'emportoient pour le nombre, il les fit soutenir par les Péoniens que commandoit Arétas, & par la cavalerie étrangére. Les Barbares pliérent d'abord, mais ils revinrent bientôt à la charge, & rétablirent le combat. Outre l'avantage du nombre, ils avoient celui de l'armure, qui les mettoit eux & leurs chevaux bien plus en sureté. La cavalerie d'Alexandre eut beaucoup à souffrir, mais elle soutint avec courage leur choc, & vint à bout enfin de les mettre en fuite.

Alors les Perses lâchérent leurs chariots armés de faulx contre la phalange des Macédoniens, pour la mettre en desordre : mais ce fut avec peu de succès. Le bruit que firent les Phalangites en frapant leurs boucliers avec leurs piques effarouchérent les chevaux, & en firent tourner un grand nombre contre leurs propres troupes. D'autres, saisissant les rênes des chevaux, tiroient à bas ceux qui étoient montés dessus, & les égorgeoient. Une partie des Chars perça entre les bataillons, qui s'ouvrirent pour leur faire place, comme il leur avoit été commandé, & par ce moien n'en souffrirent presque aucun dommage.

Alexandre, voiant que Darius ébranloit toute sa bataille pour tomber sur lui,

emploia la ruse pour encourager ses soldats. Dans le plus fort de la mêlée, & lorsque les Macédoniens étoient exposés au plus grand danger, le Devin Aristandre, revêtu de sa robe blanche, & un laurier à la main, s'avance dans les troupes, de concert avec le Roi & par son ordre, & s'écriant qu'il voioit voltiger un aigle au-dessus de la tête d'Alexandre, présage certain de la victoire, il montre de la main l'oiseau prétendu aux soldats, qui s'en raportant à la bonne foi du Devin crurent aussi le voir, & retournérent à la charge avec plus d'ardeur & de gaieté que jamais. Alors le Roi s'apercevant qu'Arétas, après avoir chargé & mis en désordre la cavalerie qui venoit pour envelopper son aile droite, avoit commencé à se faire jour à travers les premiers rangs du corps de l'armée des Barbares, se mit en marche pour suivre Arétas avec l'élite de ses troupes, acheva de rompre la gauche des ennemis, & sans s'abandonner à la poursuite des troupes qu'il avoit mises en désordre, il se replia sur sa gauche pour tomber sur le corps où étoit Darius. La présence des deux Rois inspira une nouvelle ardeur de part & d'autre. Darius étoit sur un chariot, & Alexandre à cheval, tous deux environnés d'Officiers & de soldats d'élite qui ne songeoient qu'à sauver chacun

leur Prince aux dépens de leur propre vie. Le combat fut opiniâtre & ſanglant. Alexandre aiant percé d'un coup de javeline l'Ecuier de Darius, & Perſes & Macédoniens tous crurent que c'étoit le Roi qui avoit été tué. Les cris & les hurlemens des Perſes jettérent la conſternation dans toute leur armée. Les parens de Darius qui étoient à ſa gauche s'enfuirent avec ſes gardes, abandonnant le chariot : mais ceux qui étoient à ſa droite le reçurent au milieu de leur troupe. On dit que ce Prince, aiant tiré ſon cimetére, délibéra s'il ne devoit point éviter une fuite honteuſe par une mort volontaire. Mais voiant de deſſus ſon chariot que les ſiens ſoutenoient encore le combat, il eut honte de les abandonner : & comme il balançoit entre l'eſpérance & le déſeſpoir, les Perſes lâchérent le pié peu-à-peu, & éclaircirent leurs rangs. Ce n'étoit plus un combat, mais un carnage. Alors Darius, tournant ſon chariot, prit la fuite comme les autres; & le vainqueur ne ſongea plus qu'à le pourſuivre.

Pendant que tout cela ſe paſſoit à l'aile droite des Macédoniens, où la victoire n'étoit pas douteuſe, l'aile gauche où commandoit Parménion, étoit en grand danger. Un détachement de la cavalerie des Perſes, des Indiens, & des Parthes, qui étoit la meilleure de toute l'armée

Perſane, aiant percé à travers l'infanterie de la gauche, s'avança juſqu'au bagage. Dès que les priſonniers les virent arriver dans le camp, ils s'armérent de tout ce qui ſe rencontra ſous leur main, & joints à leur cavalerie, ſe jettérent ſur les Macédoniens qui ſe trouvoient attaqués en même tems par devant & par derriére. Ils firent ſavoir en même tems à Syſigambis que Darius avoit gagné la bataille, (car ils le croioient ainſi) que tout le bagage étoit pillé, & qu'elle alloit recouvrer ſa liberté. Cette ſage Princeſſe, quelque intérêt qu'elle eût à la nouvelle qu'on lui annonçoit, n'y ajoutant pas foi légérement, & ne voulant pas irriter par une joie prématurée ſon Vainqueur qui l'avoit ſi bien traitée, ne fit paroitre aucune émotion, ne changea point de viſage, & ne laiſſa échaper aucune parole : mais demeurant tranquille, & dans ſa ſituation ordinaire, elle attendit en repos que l'événement lui apprît ſon ſort.

Parménion, au premier bruit de cette attaque, avoit envoié vers Alexandre pour l'avertir du danger où étoit le camp, & pour recevoir ſes ordres. » Qu'il ſe » donne bien de garde, dit le Prince, » d'affoiblir ſon corps de bataille ; qu'il » laiſſe là le bagage, & qu'il ne ſonge » qu'à bien combattre. La victoire, non-

» seulement nous restituera ce qui est à
» nous, mais nous rendra maître de tout
» ce qui est à l'ennemi. » Les Officiers Généraux qui commandoient l'infanterie du centre de la seconde ligne, voiant que les ennemis alloient s'emparer du camp & des bagages, firent demi-tour à droite comme il leur avoit été commandé, & donnérent à dos aux Perses, dont plusieurs furent tués, & le reste obligé de se retirer : mais comme c'étoit toute cavalerie, l'infanterie Macédonienne ne put pas les suivre.

Bientôt après, Parménion lui-même se trouva exposé à un bien plus grand danger. Mazée étant venu fondre sur lui avec toute sa cavalerie, prit les Macédoniens en flanc, & commençoit à les enveloper. Parménion aussitôt fit savoir à Alexandre l'état où il se trouvoit, & que s'il n'étoit promtement secouru, il ne pouvoit plus contenir ses troupes. Ce Prince étoit actuellement à la poursuite de Darius, & se croiant tout près de le prendre, faisoit une diligence extraordinaire. Il se flatoit de terminer absolument la guerre, s'il pouvoit se rendre maître de sa personne. Sur cette nouvelle il tourna tout court pour aller au secours de son aile gauche, frémissant de colére de se voir ainsi arracher des mains sa proie & la victoire, & se plaignant

que Darius eût la fortune plus favorable pour fuir, que lui ne l'avoit pour le poursuivre.

Alexandre, dans sa marche, rencontra la cavalerie ennemie qui avoit pillé le bagage, laquelle revenoit en bon ordre, & faisoit sa retraite, non comme vaincue, mais presque comme victorieuse. Le combat fut opiniâtre, & plus rude qu'il n'avoit encore été. Car les Barbares, marchant serrés en colonne, en ordre de marche & non pas de combat, il étoit difficile de les percer & de les rompre; & ils ne s'amusoient pas à lancer le javelot, ni à faire des caracoles selon leur maniére ordinaire, mais combattant d'homme à homme, ils faisoient effort chacun pour renverser son adversaire de dessus le cheval. Alexandre y perdit environ soixante de ses gardes. Ephestion, Coenus & Ménidas, y furent blessés: mais il demeura le maître, & il ne se sauva des Barbares que ceux qui se firent jour à travers les escadrons.

Pendant ce tems-là, Mazée avoit appris la défaite de Darius. Allarmé de cette nouvelle, & abbattu par le malheur de son parti, quoique de son côté il eût tout l'avantage, il ne pressoit plus si vivement l'ennemi qui étoit en désordre. Parménion ne pouvoit concevoir pourquoi le combat s'étoit rallenti tout-à-

coup : mais en habile Capitaine qui ſait profiter de tout, uniquement occupé à ranimer ſes troupes, il leur fit regarder la terreur répandue parmi les ennemis comme un ſigne avant-coureur de leur défaite, & leur fit ſentir quelle gloire ce ſeroit pour elles de mettre la derniére main à la victoire. Ce diſcours leur rendit l'eſpérance & le courage. Transformés tout d'un coup en d'autres hommes, ils pouſſérent leurs chevaux à toute bride, & chargérent les ennemis avec une fureur qui les mit entiérement en déſordre, & les obligea de prendre la fuite. Alexandre arriva dans ce moment-là même ; & ravi de trouver tout rétabli, & l'ennemi entiérement vaincu, il ſe remit à pourſuivre Darius, & Parménion l'accompagna. Il courut juſqu'à Arbelles, où il penſoit le trouver avec tout ſon équipage : mais il n'avoit fait que paſſer, laiſſant ſes tréſors à la merci de ſon ennemi, avec ſon arc & ſon bouclier.

Telle fut l'iſſue de cette fameuſe bataille, qui décida de l'Empire. Arrien dit que les Perſes y perdirent près de trois cens mille hommes, ſans compter les priſonniers; ce qui prouve au moins que de leur côté la perte fut très-conſidérable. Elle fut très-médiocre du côté d'Alexandre; &, ſelon le même Arrien, ne

monta pas à douze cens hommes, dont la plus grande partie fut de la cavalerie.

An. M. 3673. Av. J. C. 331. Cette bataille se donna au mois * d'Octobre, à-peu-près au même tems que s'étoit donnée deux ans auparavant celle d'Issus. Comme Gaugaméle en Assyrie, où elle s'étoit donnée, étoit un trop petit lieu & trop peu connu, on l'appella la bataille d'Arbelles, parce que c'étoit la ville la plus proche du champ de bataille.

§. IX. *Alexandre se rend maître d'Arbelles, de Babylone, de Suse, de Persépolis, & trouve dans ces villes des richesses immenses. Il brûle le palais de la derniére dans une partie de débauche.*

Diod. l. 17. pag. 538-540. Arrian. l. 3. pag. 127-133. Plut. in Alex. pag. 685-688. Q. Curt. lib. 5. cap. 1-7. Justin. l. 11. cap. 14.

Le premier soin d'Alexandre après la victoire, fut d'en rendre graces aux dieux par des sacrifices magnifiques. Ensuite il récompensa ceux qui s'étoient le plus distingués dans le combat, les combla de richesses, & leur donna à tous des maisons, des charges, des gouvernemens. Mais se piquant sur-tout de reconnoissance envers les Grecs, qui l'avoient nommé Généralissime contre les Perses, il ordonna que toutes les Tyran-

* *Le mois appellé chez les Grecs* Boedromion, *répond en partie à notre mois d'Octobre.*

nies

nies qui s'étoient élevées en Gréce, seroient abolies, les villes remises en liberté, & rétablies dans tous leurs droits & priviléges. Il écrivit en particulier aux Platéens, qu'il vouloit que leur ville fût rebâtie, en considération du zéle que leurs ancêtres avoient autrefois témoigné pour la défense de la liberté commune. Il envoia aussi aux Crotoniates en Italie, une partie des dépouilles, pour honorer encore tant d'années après la bonne volonté & le courage de l'Athléte Phaylle leur citoien, qui du tems des guerres des Médes, lorsque tous les autres Grecs établis en Italie avoient abandonné les véritables Grecs les croiant entiérement perdus, équipa lui-même une galére à ses frais, & se rendit à Salamine, pour partager le péril avec ceux de sa nation. Tant, dit Plutarque, Alexandre étoit ami & rémunérateur de toute vertu, & se regardoit chargé, pour ainsi dire, de conserver la mémoire de toutes les belles actions, pour en faire revivre le mérite, & les proposer en exemple à la postérité.

Hérodote touche cette histoire en deux mots, liv. 8. chap. 47.

Darius, après sa défaite, accompagné de peu de gens, avoit pris le chemin de la riviére Lycus. L'aiant passée, plusieurs lui conseilloient de rompre le pont, parce que l'ennemi le poursuivoit. Mais il

répondit généreusement, a qu'il n'estimoit point assez sa vie pour la vouloir conserver au prix de celle de tant de milliers de sujets & d'alliés fidéles, qui demeureroient à la merci des ennemis: qu'ils avoient le même droit que leur Prince à ce passage, qui devoit leur être ouvert comme à lui. Après avoir traversé assez de pays toujours en fuiant, il arriva sur le minuit à Arbelles. De-là il prit sa route vers la Médie à travers les montagnes d'Arménie, suivi de sa Noblesse, & d'un petit nombre de gardes. Deux mille Grecs le joignirent aussi bientôt dans le chemin. Il prit cette route, parce qu'il crut qu'Alexandre prendroit celle de Babylone & de Suse, pour y jouir du fruit de sa victoire. D'ailleurs c'étoit un chemin où l'on ne pouvoit le suivre avec une grande armée, au lieu que l'autre étoit aisé pour les chevaux & les chariots, & dans un pays fertile.

Peu de jours après Arbelles se rendit à Alexandre, qui y trouva quantité de meubles de la Couronne, de riches habits, & d'autres choses précieuses, avec quatre mille talens, (douze millions) & toutes les richesses de l'armée, que Darius, comme on l'a dit, en marchant

a Non ita se saluti suæ velle consultum, ut tot millia sociorum hosti objiciat: debere & aliis fugæ viam patere, quæ patuerit sibi. *Justin.*

contre Alexandre, y avoit laiſſées. Il en falut bientôt ſortir à cauſe des maladies qui ſe mirent dans le camp, par l'infection des corps morts dont toute la campagne étoit couverte. Ce Prince s'avança par les plaines vers Babylone, & en quatre jours de marche il arriva à Memnis, où l'on voit dans une caverne la fameuſe fontaine qui jette le bitume en ſi grande quantité, qu'on tient que les murs de Babylone ont été bâtis avec ce ciment.

Il admira ſur-tout un gouffre, d'où couloient continuellement des ruiſſeaux de feu comme d'une ſource inépuiſable, & un torrent de naphte, qui ſe débordant à cauſe de ſa grande abondance, faiſoit un grand lac aſſez près de ce gouffre. Cette naphte reſſemble parfaitement au bitume, mais elle a cela de plus, qu'elle eſt ſi promte & ſi facile à s'enflammer, qu'avant que de toucher à la flamme, elle prend feu à la ſimple lueur qui environne cette flamme, & embraſe tout l'air qui eſt entre deux. Les Barbares voulant faire voir au Roi la force & la ſubtilité de cette matiére, en répandirent des gouttes çà & là après qu'il fut arrivé à Babylone, dans la rue qui conduiſoit à ſon logement. Enſuite, ſe tenant au bout de la rue, ils approchérent des flambeaux des endroits où il étoit tombé de ces gouttes, car il étoit déja

nuit. Ces premiéres gouttes aiant d'abord pris feu, en un clin d'œil la flamme eut gagné l'autre bout, de sorte que la rue entiére parut un embrasement continu.

Quand Alexandre fut près de Babylone, Mazée, qui s'y étoit retiré après la bataille d'Arbelles, se vint rendre à lui avec ses enfans déja grands, & lui mit la ville entre les mains. Le Roi fut bien aise de sa venue : car ce n'auroit pas été une petite entreprise que le siége d'une ville de cette conséquence, & si bien pourvue de tout. Outre qu'il étoit homme de condition & vaillant, il avoit encore acquis beaucoup d'honneur dans la derniére journée, & il pouvoit, par son exemple, engager les autres à faire comme lui. Il entra dans la ville à la tête de son armée, comme s'il alloit au combat. Les murs de Babylone étoient tout bordés de monde, quoique la plupart fussent sortis au-devant de lui impatiens de voir leur nouveau maître, dont la réputation l'avoit précédé de beaucoup. Bagophane, gouverneur de la forteresse, & gardien du trésor, pour ne pas témoigner moins de zéle que Mazée, fit joncher les chemins de fleurs, & dresser des deux côtés des autels d'argent, qui ne fumoient pas seulement d'encens, mais de toutes sortes de bonnes odeurs. Après lui, suivoient les présens qu'il de-

voit faire au Roi, ſavoir des troupeaux de bêtes & un grand nombre de chevaux, avec des lions & des panthéres qu'on portoit dans leurs cages. Les Mages marchoient enſuite, entonnant des hymnes à leur mode : puis les Caldéens, & avec eux les Devins & les Muſiciens de Babylone. Ceux-ci avoient accoutumé de chanter les louanges du Roi ſur leurs inſtrumens, & les Caldéens d'obſerver le mouvement des aſtres, & la viciſſitude des ſaiſons. La cavalerie Babylonienne venoit la derniére, en un ſi pompeux appareil, hommes & chevaux, qu'il paſſoit toute magnificence. Le Roi fit marcher le peuple à la queue de ſon infanterie, & au milieu de ſes gardes entra ſur un char dans la ville, & delà au palais, comme en triomphe. Le lendemain il ſe fit repréſenter tous les meubles & tout l'argent de Darius. De l'argent qu'il trouva à Babylone, il fit compter, pour récompenſe extraordinaire, à chaque cavalier Macédonien ſix mines, (trois cens livres) à chaque cavalier étranger deux mines, (cent livres) à chaque fantaſſin de Macédoine deux mines, & à chacun des autres deux mois de leur paie ordinaire. Il ordonna, ſelon l'avis des Mages avec qui il eut pluſieurs conférences, qu'on rebâtit les temples que Xerxès avoit démolis, & entr'autres

celui de Bélus, qui eſt le dieu le plus reſpecté à Babylone. Il donna le gouvernement de la province à Mazée, & le commandement des troupes qu'il y laiſſoit à Apollodore d'Amphipolis.

Alexandre, au milieu du tumulte des guerres, conſervoit toujours du goût & de la curioſité pour les ſciences. Il s'entretint ſouvent avec les Caldéens, adonnés de tout tems à l'étude de l'aſtronomie, & qui s'étoient acquis dans cette matiére une grande réputation. Ils lui préſentérent des obſervations aſtronomiques que leurs prédéceſſeurs avoient faites, qui renfermoient l'eſpace de 1903 ans, & remontoient par conſéquent juſqu'au tems de Nemrod. Calliſthéne, qui accompagnoit Alexandre, les envoia à Ariſtote.

Porphyr. apud ſimplic. in lib. 2. de cælo.

Le Roi demeura plus lontems à Babylone qu'en aucun autre lieu; & ce ſéjour fit un tort conſidérable à la diſcipline militaire de ſes troupes. Le peuple, par principe même de religion, s'y livroit aux plaiſirs, aux voluptés, aux débauches les plus infames, ſans que les Dames, même les plus qualifiées, gardaſſent aucune meſure ni aucune réſerve dans leurs déréglemens, dont elles faiſoient gloire, loin d'en rougir ou de les cacher. Il faut avouer que cette armée victorieuſe de l'Aſie, après s'être amol-

lie de la ſorte & comme détrempée dans les délices de Babylone l'eſpace de trente-quatre jours, ſe ſeroit trouvée bien affoiblie pour fournir au reſte de ſes exploits, ſi elle eût eu un ennemi en tête. Mais les recrues qui lui venoient de tems en tems, faiſoient qu'elle ſe ſentoit moins de ces déſordres. Car Amyntas amena ſix mille hommes de pié, & cinq cens chevaux Macédoniens, envoiés par Antipater; & ſix cens chevaux Thraces, avec trois mille cinq cens fantaſſins de la même nation, ſans compter quatre mille hommes ſoudoiés venus du Péloponnéſe avec près de quatre cens chevaux.

Le même Amyntas avoit encore amené au Roi cinquante jeunes Macédoniens, enfans des plus grands Seigneurs du pays, pour la garde du Corps. Ce ſont ceux qui le ſervoient à table, qui lui menoient ſes chevaux dans les armées, qui l'accompagnoient à la chaſſe, & qui faiſoient garde tour à tour à la porte de ſa chambre. Et c'étoient là comme les premiers dégrés pour monter aux plus hautes charges de la Milice & de l'État.

Après qu'Alexandre eut quitté Babylone, il entra dans la province de Sitacéne, pays fertile & abondant en toutes ſortes de biens, ce qui fit qu'il y ſéjourna

plus lontems. Et de peur que l'oisiveté ne ramollit le courage de ses gens, il proposa des prix pour les plus vaillans d'entr'eux ; & pour décider sur les actions de ceux qui disputeroient cet honneur, il nomma des Juges, témoins des preuves de bravoure que chacun avoit données dans les batailles précédentes : car c'est sur quoi l'on devoit adjuger les prix. Aux huit qui se trouveroient les plus braves, il donna à chacun un régiment de mille hommes, & de-là on les appelloit *Chiliarques*. C'étoit la premiére fois qu'on avoit fait les régimens si forts : auparavant ils n'étoient que de cinq cens hommes, & n'avoient point encore été le prix de la valeur. Les soldats accoururent pour assister à cet illustre spectacle, non-seulement comme témoins des faits des uns & des autres, mais comme juges des Juges mêmes ; parce qu'il seroit aisé de voir si les récompenses seroient données au mérite ou à la faveur : discernement sur lequel il n'est pas possible de tromper les soldats. Il paroit que la distribution se fit avec beaucoup d'équité.

Il changea aussi très-utilement dans la discipline militaire plusieurs choses établies par ses prédécesseurs. Car il réduisit toute sa cavalerie en un corps, sans considérer la différence des nations, & lui donna des Commandans tels qu'il les

voulut choisir : au lieu qu'auparavant chaque nation se rangeoit sous sa cornette à part, & n'étoit commandée que par un Colonel de son pays. Le signal de la marche étoit de sonner de la trompette. Mais, parce qu'on avoit souvent de la peine à l'entendre à cause du grand bruit qui se fait en décampant, il ordonna qu'on éléveroit sur sa tente un étendart qui seroit vû de tout le monde. Il établit aussi le feu pour signal durant la nuit, & la fumée durant le jour.

Alexandre marcha ensuite vers Suse, & y arriva vingt jours après son départ de Babylone. Comme il en étoit proche, Abutite, Gouverneur de la province, envoia son fils au-devant de lui, avec promesse de lui rendre la ville ; soit que ce fût de son mouvement, ou par ordre de Darius pour amuser Alexandre par le butin. Le Roi fit grand accueil à ce jeune Seigneur, qui le conduisit jusqu'au fleuve Choaspe, dont l'eau est si célébre pour être exquise & délicieuse à boire. Les Rois de Perse n'en buvoient point d'autre ; quelque part qu'ils allassent, on en portoit toujours à leur suite dans des vases d'argent, après l'avoir mise sur le feu. Ce fut là qu'Abutite le vint trouver avec des présens dignes d'un Roi : entre lesquels il y avoit des dromadaires d'une vitesse incroiable, & douze éléphans que

Herod. l. 1. cap. 188.

Darius avoit fait venir des Indes. Etant entré dans la ville, il tira du trésor des sommes immenses, & pour cinquante mille talens d'argent en masse & en lingots, sans compter les meubles & mille autres choses d'un prix infini. Ces richesses étoient le fruit de bien des vexations qui avoient été faites aux peuples depuis plusieurs siécles, pour tirer de leur sueur & de leur indigence des revenus énormes. Les Rois croioient les avoir amassées pour leurs enfans & pour leur postérité : une seule heure les mit au pouvoir d'un Prince étranger, qui en sut faire un bon usage. Car il sembloit qu'il ne fût que le dépositaire des richesses immenses qu'il trouvoit dans les trésors de Perse, & qu'il ne les conservât que pour en faire le prix de la valeur & la récompense du mérite.

Cent cinquante millions.

Entre autres choses on y trouva cinq * mille quintaux de pourpre ** d'Hermione qui étoit la plus précieuse, qu'on y avoit amassée pendant l'espace de cent quatre-vingt-dix ans, & qui conservoit encore toute sa fleur & tout son lustre.

On y trouva aussi une partie des raretés que Xerxès avoit emportées de la Gré-

* *On comprendra quelle immense richesse c'étoit, quand on saura que cette pourpre se vendoit jusqu'à cent écus la livre. Le quintal est le poids de cent livres de Paris.*

** *Hermione, ville d'Argolide, où se faisoit la meilleure teinture de la pourpre.*

ce ; &, entr'autres, les ſtatues d'airain d'Harmodius & d'Ariſtogiton, qu'Alexandre renvoia depuis à Athénes, où elles ſe voioient encore du tems * d'Arrien.

Ce Prince voulant paſſer dans la Perſe, établit pour Gouverneur de la ville de Suſe Archélaüs, avec une garniſon de trois mille hommes ; pour Gouverneur de la citadelle Mazare l'un des Seigneurs de ſa Cour, avec mille vieux ſoldats Macédoniens, qui étoient trop peſans pour le ſuivre. Il donna le gouvernement de la Suſiane à Abutite.

Il laiſſa à Suſe la mere & les enfans de Darius ; & aiant reçu de Macédoine quantité d'étofes de pourpre, & de riches vétemens à la mode du pays, il les donna à Syſigambis, avec les ouvriers qui les avoient faits : car il lui rendoit toutes ſortes d'honneurs, & ne l'aimoit pas moins tendrement que s'il eût été ſon fils. Il lui fit dire auſſi, que ſi elle trouvoit ces ouvrages à ſon gré, elle pouvoit faire apprendre à ſes petites filles à en travailler de pareils pour ſe divertir, & pour en faire des préſens. A ces mots, les larmes qui lui tombérent des yeux, firent aſſez connoitre combien ce préſent lui étoit déſagréable, & ce compliment

* *Ce qu'Arrien attribue ici à Alexandre au ſujet des ſtatues d'Harmodius & d'Ariſtogiton, eſt attribué par d'autres Hiſtoriens à d'autres Princes.*

injurieux : parce qu'il n'y a rien que les femmes de Perse tiennent à plus grande honte, que de travailler en laine. Ceux qui portérent ces présens aiant fait entendre au Roi que Sysigambis n'en étoit pas contente, il se crut obligé de lui en faire des excuses, & de l'aller consoler. Il fut donc la voir, & lui dit : » Ma mere, cette étofe dont vous me voiez vétu n'est » pas seulement un présent de mes » sœurs, mais c'est l'ouvrage de leurs » mains. Par-là jugez, s'il vous plait, » que la coutume de notre pays m'a » trompé, & n'imputez point mon ignorance à outrage. Je ne pense pas, jusqu'ici, avoir manqué en rien de ce que » j'ai sû être de vos mœurs & de vos cou- » tumes. J'ai appris que parmi vous c'est » une espéce de crime à un fils de s'asseoir » en la présence de sa mere sans sa permission. Vous savez comme j'en ai usé, » & si je l'ai jamais fait, que vous ne me » l'ayez commandé. Et toutes les fois que » vous avez voulu vous prosterner devant moi, vous savez encore si je l'ai » souffert. Pour derniére marque de mon » respect, je vous ai toujours donné le » doux nom de mere, qui n'appartient » qu'à Olympias seule, à qui je dois la » naissance.

Le récit que je viens de faire donne lieu à deux réflexions, bien naturelles.

ce me semble, mais bien importantes.

En premier lieu, nous voions jusqu'où les Perses, nation d'ailleurs si fiére & si vaine, portoient le respect pour les peres & les meres. On se souvient sans doute que le grand Cyrus, au milieu de ses conquêtes, & dans le tems le plus brillant de sa fortune, ne voulut point accepter l'offre avantageuse que lui faisoit son oncle Cyaxare de lui donner sa fille en mariage, & la Médie pour dot, sans avoir auparavant consulté son pere & sa mere, & sans avoir obtenu leur consentement. Ici l'histoire nous apprend [a] que chez les mêmes Perses, un fils, quelque grand & quelque puissant qu'il fût, n'osoit s'asseoir en présence de sa mere sans une permission expresse; & qu'en user autrement, eût été regardé comme un crime. Combien sommes-nous éloignés de telles mœurs!

Je remarque en second lieu, dans ce même récit, des traces précieuses de l'heureuse simplicité des tems anciens, où les Dames, même les plus qualifiées, s'exerçoient à des travaux utiles, & quelquefois même pénibles. Personne n'ignore ce que nous dit sur cela l'Écriture Sainte au sujet de Rébecca, de Rachel, & de plusieurs autres. On voit, dans Homére,

a Scio apud vos, filium in conspectu matris nefas esse considere, nisi cùm illa permisit. Q. *Curt.*

des Princeſſes aller puiſer de l'eau aux fontaines, & laver elles-mêmes le linge de la maiſon. Ici [a] les ſœurs d'Alexandre, c'eſt-à-dire, les filles d'un puiſſant Prince, paroiſſent occupées du ſoin de faire de leurs mains des habits à leur frere. La fameuſe Lucréce travailloit à filer de la laine au milieu de ſes femmes. Auguſte, le maître du monde, pendant un aſſez longtems, ne porta point d'autres habits que ceux que ſa femme & ſa ſœur lui avoient faits de leurs propres mains. C'étoit une coutume dans le Nord, il n'y a pas encore beaucoup d'années, que dans chaque repas il y eût toujours pluſieurs mets préparés par la Princeſſe régnante. En un mot, l'occupation, le travail, les ſoins domeſtiques, une vie ſérieuſe & retirée, c'eſt le partage des femmes; & c'eſt à quoi la Providence les a deſtinées. La corruption du ſiécle a attaché à ces uſages, preſque auſſi anciens que le monde, une idée de baſſeſſe & de mépris. Mais qu'a-t-elle ſubſtitué à ces durs & vigoureux exercices dont une ſaine éducation rendoit le ſexe capable, à cette vie laborieuſe & utilement occupée dans l'intérieur de la maiſon? Une molle indolence, une ſtupide oiſiveté, de frivoles converſations, de vains

a Mater, hanc veſtem qua indutus ſum, ſororum non ſolùm donum, ſed etiam opus vides. *Q. Curt.*

amuſemens, une paſſion pour les ſpectacles, une fureur pour le jeu. Que l'on compare enſemble ces deux ſortes de caractéres, & que l'on juge de quel côté ſe trouve le bon eſprit, le ſolide jugement, & le goût du vrai & du naturel. Il faut pourtant avouer, à l'honneur du ſexe & de la nation, qu'il y a parmi nous beaucoup de Dames, même de la plus haute condition, qui ſe font un devoir & un plaiſir de travailler de leurs mains à des ouvrages non frivoles, mais ſolides, & de ſe préparer elles-mêmes une partie de leur ameublement. Je pourrois ajouter qu'il y en a auſſi un grand nombre attentives à cultiver leur eſprit par des lectures agréables, & en même tems ſérieuſes & utiles.

Alexandre, aiant laiſſé Syſigambis extrêmement ſatisfaite, arriva ſur le bord d'une riviére que ceux du pays appellent Paſi-tigre. L'aiant paſſée avec neuf mille hommes de pié, & trois mille chevaux, tant des Agriens que des Grecs ſoudoiés, & un renfort de trois mille Thraces, il vint à la contrée des Uxiens. Elle eſt voiſine de Suſe, & s'étend juſqu'à la frontiére de la Perſe, ne laiſſant qu'un petit défilé entre elle & les Suſiens. Madate commandoit dans cette province. Ce [a]

C'eſt une riviére différente du Tigre.

a Haud ſanè temporum homo; quippè ultima pro fide experiri decreverat. Q. Curt.

n'étoit point un homme qui réglât son zêle sur les tems, ni qui suivît la fortune : fidéle à son Maître, il étoit résolu de tenir jusqu'à l'extrémité. Il s'étoit retiré dans sa ville située sur des rochers escarpés, & environnée de précipices. Y aiant été forcé, il se réfugia dans la citadelle : d'où les assiégés envoiérent trente députés au Roi, pour lui demander grace. Ce ne fut que par l'entremise de Sysigambis qu'ils l'obtinrent. Il ne se contenta pas de pardonner à Madate, qui étoit allié de près à cette Princesse : il donna la liberté à tous les prisonniers & à tous ceux qui s'étoient rendus, les maintint en leurs priviléges, sauva la ville du sac, & leur laissa labourer leurs terres sans taille & sans tribut. Qu'eût-elle pu obtenir davantage de son propre fils, s'il eût été victorieux ?

Après que les Uxiens furent subjugués, Alexandre, aiant donné une partie de son armée à Parménion, lui commanda de la mener par la plaine : pour lui, avec les troupes armées à la légére, il traversa les montagnes qui régnent jusques dans la Perse. Il arriva le cinquiéme jour au Pas de Suse. Ariobarzane, avec quatre mille hommes de pié, & sept cens chevaux, avoit occupé ces rochers escarpés de toutes parts, & posté les Barbares au sommet hors de la portée du trait. Il

avoit aussi élevé un mur dans ces défilés, & s'étoit campé au pié avec ses troupes. Dès qu'Alexandre se fut avancé pour l'attaquer, les Barbares se mirent à rouler du haut de la montagne des pierres d'une grosseur énorme, qui faisant plusieurs bonds sur les rochers, en tomboient avec plus de violence, & écrasoient des bandes entiéres. Le Roi, effraié d'un tel spectacle, fit sonner la retraite. Il se voioit avec douleur arrété tout court à ce passage, sans qu'il parût aucun moien ni aucune espérance de pouvoir le forcer.

Pendant qu'il s'occupoit de ces tristes pensées, un prisonnier, Grec de nation, s'offrit à lui, & promit de le conduire au sommet de la montagne par un autre chemin. Il laissa à Cratére le soin du camp & de l'armée, lui commanda de faire allumer quantité de feux pour mieux persuader aux Barbares que le Roi y étoit en personne; & aiant pris avec lui des troupes d'élite, il se mit en chemin, prenant les détours que son guide lui montroit. Mais, outre que ces routes étoient très-difficiles, & les rochers si glissans qu'on pouvoit à peine y asseoir le pié, on étoit encore fort incommodé des neiges que le vent avoit amassées, & qui étoient si hautes, que les soldats tomboient, & enfonçoient dedans comme dans des fosses: & quand leurs com-

pagnons entreprenoient de les en retirer, ils étoient bien souvent entraînés eux-mêmes. D'ailleurs, l'horreur de la nuit, un pays inconnu, & un guide dont la fidélité n'étoit pas trop assurée, redoubloient leur appréhension. Après beaucoup de peines & de dangers, ils gagnérent enfin le haut de la montagne. Puis en étant descendus, ils découvrirent le corps de garde des ennemis, & parurent armés à leur dos lorsqu'ils s'en doutoient le moins. Ceux qui se mirent en défense, & il y en eut peu, furent taillés en piéces : de sorte que d'un côté les cris des mourans, & de l'autre l'effroi des fuiards qui regagnoient leur gros, y mirent une telle épouvante, qu'ils prirent la fuite avant que de tenter le combat. A ce bruit Cratére s'avance, comme Alexandre en partant le lui avoit recommandé, & se saisit du défilé qu'il n'avoit pu auparavant emporter; & en même tems Philotas, donnant par un autre endroit avec Amyntas, Coenus, & Polysperchon, acheva de rompre les Barbares, qui se voioient attaqués de tous côtés. Ils furent presque tous taillés en piéces : le reste, cherchant à se sauver, tomba dans des précipices. Ariobarzane se sauva avec quelque cavalerie à travers les montagnes.

Alexandre, par un effet du bonheur

qui le suivoit par-tout, s'étant tiré heureusement du danger qu'il venoit de courir, marcha vers la Perse sans perdre de tems. Sur sa route il reçut des lettres de Tiridate, Gouverneur de Persépolis, par lesquelles il lui mandoit que les habitans de cette ville, sur le bruit de sa venue, vouloient piller les trésors de Darius, dont il avoit la garde, & qu'il se hâtât pour s'en saisir : qu'il n'avoit que * l'Araxe à passer, & que du reste c'étoit tout chemin aisé. Aiant laissé ses gens de pié, il marcha toute la nuit avec sa cavalerie harassée d'une si longue traite, & passa l'Araxe sur le pont qu'il avoit eu la précaution de faire construire quelques jours auparavant.

* *C'est un autre fleuve que celui de l'Arménie.*

Mais, comme il approchoit de la ville, il vit paroitre une grande troupe, exemple mémorable d'une extrême misére. C'étoit environ huit cens Grecs prisonniers de guerre, déja fort âgés, sur qui les Perses avoient exercé leur cruauté par diverses sortes de supplices. Aux uns ils avoient coupé les mains, aux autres les piés, aux autres le nez & les oreilles : puis leur aiant imprimé sur le visage avec le feu des caractéres barbares, ils les avoient gardés pour un objet de risée, dont ils repaissoient leurs yeux & leur cruauté. Ils ressembloient plutôt à des phantômes qu'à des hommes, ne leur étant presque

Quinte-Curce en met quatre mille.

resté que la parole à quoi on pût les reconnoitre. Alexandre, à cette vûe, ne put retenir ses pleurs : & comme ils s'écriérent tous ensemble pour implorer sa miséricorde : il les exhorta d'avoir bon courage, les assurant qu'ils reverroient encore leurs femmes & leur patrie. Cette proposition, qui devoit ce semble les remplir de joie, les jetta dans le trouble & l'embarras, les sentimens se trouvant partagés. » Quelle apparence disoient les » uns, d'aller nous montrer en spectacle » à la Gréce, dans l'horrible état où nous » sommes, dont nous devons avoir en- » core plus de honte que de déplaisir ? » Le meilleur moien de supporter sa mi- » sére, c'est de la cacher ; & il n'est point » de patrie si douce pour les malheureux » que la solitude, & que l'oubli de leur » félicité passée. D'ailleurs nous est-il » possible de faire un si long voiage ? » Loin de l'Europe, confinés aux extré- » mités de l'Orient, cassés de vieillesse, » & tronqués de la plupart de nos mem- » bres, supporterons-nous des travaux » qui ont lassé une armée même triom- » phante ? Le seul parti qui nous reste est » de cacher notre misére & d'achever » notre vie parmi ceux qui sont déja tout » accoutumés à nos malheurs & à nos » disgraces. « D'autres, en qui l'amour du pays natal étoufoit tout autre senti-

ment, repréſentoient » Que les dieux » leur offroient ce qu'ils n'euſſent pas » même oſé ſouhaiter, leur patrie, leurs » femmes, leurs enfans, & toutes les » choſes pour leſquelles les hommes eſti- » ment la vie, & mépriſent la mort. » Qu'ils avoient aſſez lontems porté le » triſte joug de la ſervitude, & qu'il » ne pouvoit leur arriver rien de plus » heureux que d'aller enfin reſpirer un » air libre, reprendre leurs anciennes » mœurs, leurs loix, & leurs ſacrifices, » & mourir ſous les yeux de leurs fem- » mes & de leurs enfans. «

Le premier ſentiment prévalut. Ils demandérent par grace au Roi qu'il leur permît de demeurer dans le pays où ils avoient déja paſſé pluſieurs années. Il y conſentit, & leur fit diſtribuer à chacun trois mille dragmes; cinq habits pour hommes, & autant pour femmes; deux couples de bœufs pour labourer leurs terres, du blé pour les enſemencer. Il ordonna au Gouverneur de la province d'avoir grand ſoin qu'on ne les moleſtât en rien, & voulut qu'ils fuſſent exemts de tout tribut & de toute impoſition. C'eſt là véritablement être Roi. Alexandre ne pouvoit pas leur rendre les membres dont la cruauté des Perſes les avoit privés: mais il leur rend la liberté, la tranquillité, l'abondance. Heureux les

Quinze cens livres.

Princes qui sont sensibles au plaisir de faire du bien, & qui ont des entrailles de compassion pour les malheureux !

Alexandre, le lendemain, aiant assemblé les Généraux de son armée, leur représenta » qu'il n'y avoit jamais eu de » ville plus fatale aux Grecs que Persépo» lis, l'ancien siége des Rois de Perse, & » la Capitale de leur Empire. Que c'étoit » de là qu'étoient venus tous ces déluges » d'armées qui avoient inondé la Gréce, » & d'où premiérement Darius, & Xer» xès ensuite, avoient apporté le flam» beau de la plus détestable guerre qui » eût désolé l'Europe. Qu'il faloit ven» ger les mânes de leurs ancêtres. « Déja les Perses l'avoient abandonnée, chacun s'étant retiré où sa peur l'avoit conduit. Alexandre y entra avec sa phalange. Le soldat vainqueur trouva de quoi assouvir son avarice, & fit main-basse d'abord sur tout ce qui étoit resté. Mais bientôt le Roi fit cesser le massacre, & défendit d'attenter à la pudicité des femmes. Il avoit pris par force ou par composition plusieurs villes d'une opulence incroiable ; mais ce n'étoit rien en comparaison des trésors qui se trouvérent ici. Les Barbares y avoient assemblé comme en un magazin toutes les richesses de la Perse. L'or & l'argent n'y étoient que par monceau, sans parler des habits & des meu-

bles qui montoient à un prix infini : car c'étoit là le régne du luxe. Il se trouva dans le trésor six-vingts mille talens, qui furent destinés aux frais de la guerre. A une somme si considérable, il ajouta encore six mille talens de la prise de Pasargade. C'étoit une ville que Cyrus avoit bâtie, & où, dans la suite, se faisoit le sacre des Rois de Perse.

Trois cens soixante millions.

Dix-huit millions.

Pendant qu'Alexandre étoit encore à Persépolis, & lorsqu'il étoit sur le point d'en partir pour marcher contre Darius, il fit un grand festin à ses amis, où l'on but avec excès. Parmi les femmes qui y furent admises, étoit la courtisanne Thaïs, née dans l'Attique, & pour lors maîtresse de Ptolémée, qui dans la suite fut Roi d'Egypte. Sur la fin du repas, pendant lequel elle avoit pris à tâche de louer le Roi d'une maniére fine & délicate, (adresse assez ordinaire à ces sortes de personnes) elle dit d'un ton gai & plaisant, » qu'elle auroit une joie infinie, » si, pour finir noblement cette fête, elle » pouvoit bruler le magnifique palais de » Xerxès qui avoit brulé Athénes, & le » flambeau à la main y mettre elle-même » le feu en présence du Roi, afin qu'on » dît par toute la terre que les femmes, » qui avoient suivi Alexandre à son ex» pédition d'Asie, avoient bien mieux » vengé la Gréce de tous les maux que

» les Perſes lui avoient faits, que tous
» les Généraux qui avoient combattu
» pour elle & par terre & par mer. « Les convives applaudiſſent à ce diſcours. Le Roi ſe leve de table une couronne de fleurs ſur la tête, & le flambeau à la main s'avance pour exécuter ce grand exploit. Toute ſa troupe le ſuit avec de grands cris en danſant & en ſautant, & environne le palais. Tous les autres Macédoniens, entendant ce bruit, accourent en foule avec des flambeaux allumés, & y mettent le feu de tous côtés. Alexandre s'en repentit bientôt, & donna ordre qu'on éteignît le feu : mais il n'en étoit plus tems.

Comme il étoit naturellement très-libéral, ſes grands ſuccès augmentérent encore en lui cette inclination bienfaiſante : & il accompagnoit ſes préſens de marques de bonté & de maniéres obligeantes, qui en augmentoient infiniment le prix. Il en uſoit ainſi ſur-tout à l'égard de ces cinquante jeunes Seigneurs de Macédoine qui lui ſervoient de garde. Sa mere Olympias trouvoit que ſes libéralités alloient trop loin, & elle lui écrivit ſur ce ſujet. » Je ne vous blâme pas, di-
» ſoit-elle, de faire du bien à vos amis :
» c'eſt agir véritablement en Roi. Mais
» il y a des bornes qu'il faut garder. Vous
» les faites tous égaux à des Rois, & en
» les

» les enrichissant, vous leur donnez les » moiens de faire beaucoup d'amis, que » vous vous ôtez à vous-même. « Et comme elle lui écrivoit souvent la même chose, il tenoit ses lettres secrettes, & ne les montroit à personne; hors un jour, qu'en aiant ouvert une, & s'étant mis à la lire, Ephestion s'approcha, & lisoit avec lui par-dessus son épaule. Il ne l'empécha point, mais tirant seulement son anneau de son doigt, il en mit le cachet à la bouche de son favori, pour lui recommander le secret.

Il envoioit de magnifiques présens à sa mere, mais il ne voulut jamais souffrir, ni qu'elle se mêlât des affaires, ni qu'elle entrât en aucune sorte dans le gouvernement. Comme elle s'en plaignit en des termes fort aigres, il supporta sa mauvaise humeur avec beaucoup de douceur & de patience. Antipater lui aiant écrit un jour une grande lettre contre elle, après l'avoir lue, il dit, *Antipater ignore qu'une seule larme d'une mere efface dix mille lettres comme celle-là.* Cette conduite & cette réponse, font voir qu'Alexandre étoit en même tems bon fils & bon politique, & qu'il comprenoit parfaitement combien il est dangereux d'abandonner l'autorité roiale à une femme du caractére d'Olympias.

§. X. Darius quitte Ecbatane. Il est trahi & chargé de chaînes par Bessus, Chef des Bactriens. Celui-ci, aux approches d'Alexandre, prend la fuite, après avoir couvert de blessures Darius, qui expire un moment avant qu'Alexandre arrivât. Il envoie son corps à Sysigambis.

An. M. 3674. Av. J.C. 330. Diod. l. 17. p. 540-546. Arrian. l. 3. p. 133-137. Plut. in Alex. p. 689. Q. Curt. lib. 5. cap. 8-41. Justin. l. 11. cap. 15.

APRÈS la prise de Persépolis & de Pasargade, Alexandre résolut de poursuivre Darius, qui étoit déja arrivé à Ecbatane, capitale de la Médie. Il restoit encore à ce Prince fugitif trente mille hommes de pié, entre lesquels il y avoit quatre mille Grecs, qui lui furent fidéles jusqu'à la fin. Il avoit outre cela quatre mille frondeurs ou gens de trait, & plus de trois mille chevaux presque tous Bactriens, que commandoit Bessus Satrape de la Bactriane. Darius, avec ses troupes, s'écarta un peu du grand chemin, faisant passer devant le bagage; & aiant assemblé ses principaux Officiers, il leur parla en ces termes. » Chers compagnons, de » tant de milliers d'hommes qui com» posoient mon armée, vous êtes les » seuls qui ne m'avez point abandonné » dans tout le cours de ma mauvaise » fortune; & il n'y a bientôt plus que » votre fidélité & votre constance qui » me fasse croire que je suis Roi. Les

» transfuges & les traîtres régnent dans
» mes villes, non qu'on les juge dignes
» de l'honneur qu'on leur fait, mais afin
» que leur récompense vous tente, &
» ébranle vos courages. Vous avez pour-
» tant mieux aimé suivre ma fortune, que
» celle du vainqueur, en quoi vous avez
» mérité que les dieux vous en récom-
» pensent ; & ne doutez point qu'ils ne
» le fassent, si je ne puis moi-même le
» faire. Avec de telles troupes & de tels
» Officiers, j'affronterai sans crainte l'en-
» nemi, quelque redoutable qu'il pa-
» roisse. Quoi ! voudroit-on que je m'a-
» bandonnasse à la discrétion du vain-
» queur, & que j'attendisse de lui, pour
» prix de ma lâcheté & de ma bassesse,
» le gouvernement de quelque province
» qu'il voudroit bien me laisser ? Non,
» non : il ne sera jamais au pouvoir de
» personne ni de m'ôter ni de me donner
» le diadême que je porte. Une même
» heure verra la fin de mon régne & de
» ma vie. Si vous avez tous ce même
» courage & cette même résolution,
» comme je n'en puis douter, je vous
» réponds de votre liberté, & que vous
» n'aurez point à souffrir le faste & les
» insultes des Macédoniens. Vous avez
» dans vos mains de quoi venger ou ter-
» miner tous vos maux. « Tous répon-
dirent, avec de grands cris, qu'ils

étoient prêts à le ſuivre par-tout, & à répandre leur ſang pour ſa défenſe.

C'étoit le ſentiment des troupes. Mais Nabarzane, l'un des plus grands Seigneurs de Perſe, & Général de la cavalerie, avoit tramé avec Beſſus, Général des Bactriens, le plus grand de tous les crimes; aiant réſolu d'arrêter le Roi, & de l'enchaîner: ce qu'ils pouvoient exécuter facilement par le moien des troupes qu'ils commandoient l'un & l'autre. Leur deſſein étoit, s'ils ſe voioient pourſuivis par Alexandre, de ſe racheter en lui livrant Darius en vie; &, s'ils échapoient à ſa pourſuite, de s'emparer du Roiaume après avoir tué Darius, & de recommencer la guerre. Les traîtres n'eurent pas de peine à gagner les troupes, en leur repréſentant qu'on les traînoit au précipice; qu'ils ſe verroient bientôt accablés ſous les ruines d'un empire tout prêt à tomber, pendant que la Bactriane leur étoit ouverte, & leur tendoit les mains, en leur offrant des richeſſes immenſes. Quelque ſourdes que fuſſent ces menées, Darius en fut averti, mais ne put les croire. Patron, qui commandoit les Grecs, l'exhorta inutilement à faire dreſſer ſa tente dans leur quartier, & à confier la garde de ſa perſonne à des troupes de la fidélité deſquelles il étoit sûr. Il ne put ſe réſoudre à faire cet affront aux Perſes;

& répondit » qu'il auroit moins de pei-
» ne à en être trompé, qu'à les condan-
» ner : qu'il aimoit mieux souffrir parmi
» les siens tout ce que la fortune lui pré-
» paroit, que de chercher sa sûreté par-
» mi des étrangers, quelque fidéles &
» bien affectionnés qu'il les crût : qu'aussi
» bien il ne pouvoit plus mourir que
» trop tard, si les soldats qui étoient
» de sa nation le jugeoient indigne de
» vivre. « Il ne fut pas lontems sans éprouver combien étoient vrais les avis qu'on lui avoit donnés. Les traîtres le saisirent, le liérent avec des chaînes d'or comme pour faire honneur à sa qualité de Roi, & prirent le chemin de la Bactriane, le conduisant dans un chariot couvert.

Quand Alexandre fut arrivé à Ecbatane, il apprit que le Roi de Perse en étoit parti il y avoit cinq jours. Il commanda à Parménion de mettre tous les trésors de la Perse dans le château d'Ecbatane, sous une bonne garde qu'il y laissa. Ces trésors montoient, selon Strabon, à cent quatre-vingts mille talens ; (cinq cens quarante millions) & selon Justin, à dix mille talens de plus, (trente millions.) Il lui ordonna de marcher ensuite vers l'Hyrcanie par la contrée des Cadusiens, avec les Thraces, les étrangers, & le reste de la cavalerie, à la réserve des

Strab. l. 15. pag. 741.
Justin. l. 12. cap. 1.

compagnies roiales. Il écrivit à Clitus, qui étoit demeuré malade à Suse, qu'aussitôt qu'il seroit arrivé à Ecbatane, il prît les troupes qu'on y avoit laissées, & qu'il vînt le trouver dans le pays des Parthes.

Alexandre, avec le reste de ses troupes, se mit à la poursuite de Darius, & arriva l'onziéme jour à * Rhagues, qui est à une grande journée des portes Caspiennes. Mais Darius avoit déja passé les défilés. Alexandre, désespérant de le pouvoir atteindre quelque diligence qu'il pût faire, séjourna là cinq jours, pour laisser reprendre haleine à ses troupes. Ensuite il marcha vers les Parthes, & campa le premier jour vers les portes Caspiennes, & les passa le lendemain. Il apprit bientôt que Darius avoit été arrêté par les traîtres, que Bessus le faisoit traîner sur un chariot, & lui avoit fait prendre les devants pour être plus sûr de sa personne; que toute l'armée lui obéissoit à la réserve d'Artabaze & des Grecs, qui ne pouvant approuver une si noire perfidie, & n'étant pas assez forts pour l'empécher, avoient quitté le grand chemin, & s'étoient retirés vers les montagnes.

* *C'est la ville dont il est parlé dans Tobie, 3. 7.*

Ce fut pour lui une nouvelle raison de hâter sa marche. Les Barbares, à son arrivée, prirent l'épouvante, quoique la partie n'eût pas été égale, si Bessus eût

eu autant de résolution pour le combat que pour le parricide. Car ils surpassoient les ennemis en nombre & en force; & étoient tous frais contre des gens fatigués d'une longue marche. Mais le nom & la réputation d'Alexandre, motif tout puissant à la guerre, les étonna tellement, qu'ils prirent la fuite. Bessus & ses complices aiant atteint Darius, l'exhortérent de monter à cheval, & de se sauver des mains de son ennemi. Il leur répondit que les dieux étoient prêts de le venger, & implorant la justice d'Alexandre, il refusa de suivre des parricides. Ils entrérent alors dans une telle fureur, que lançant leurs dards contre lui, ils le laissérent tout couvert de blessures. Après un parricide si détestable, ils se séparérent, pour laisser en divers lieux des vestiges de leur fuite, & tromper par ce moien l'ennemi s'il vouloit les suivre, ou l'obliger du moins à diviser ses forces. Nabarzane tira vers l'Hyrcanie, & Bessus vers la Bactriane, suivis tous deux de peu de gens de cheval. Les Barbares, destitués de Chefs, se dispersérent çà & là, selon que la peur ou l'espérance les guidoit.

Après plusieurs recherches, on trouva Darius par hazard dans un lieu écarté, le corps tout percé de javelots, couché sur son char, & touchant à sa fin. Cependant, avant que d'expirer, il eut encore

la force de demander à boire. Un Macédonien, nommé Polystrate, lui en apporta. Il avoit avec lui un prisonnier Persan, qui lui servit de truchement. Darius, après avoir bû, dit, en se tournant vers le Macédonien, » Que dans l'état » déplorable de sa fortune, il avoit au » moins la consolation de parler à une » personne qui l'entendroit, & que ses » derniéres paroles ne seroient point per- » dues. Qu'il le chargeoit de dire à Ale- » xandre, que sans l'avoir jamais obligé, » il mouroit son redevable. Qu'il lui ren- » doit mille graces de tant de bontés » qu'il avoit eues pour sa mere, pour sa » femme, & pour ses enfans, ne s'étant » pas contenté de leur sauver la vie, mais » leur aiant laissé tout l'éclat de leur pre- » miére grandeur. Qu'il prioit les dieux » de rendre ses armes victorieuses, & de » le faire Monarque de l'univers. Qu'il » ne croioit pas avoir besoin de lui de- » mander qu'il vengeât l'exécrable parri- » cide commis sur sa personne, parce » que c'étoit la cause commune des » Rois. «

Puis prenant la main de Polystrate: » Touche-lui pour moi dans la main, » lui dit-il, comme je touche dans la » tienne; & porte-lui de ma part ce seul » gage que je puis lui donner de mon af- » fection & de ma reconnoissance. « En

ıiſſant ces mots, il expira. Alexandre
·riva auprès de lui dans ce moment, &
ɔiant le corps de Darius, il pleure amé-
:ment, & par les marques de la douleur
. plus ſenſible, fait voir combien il étoit
ɔuché de l'infortune de ce Prince, qui
ıéritoit un meilleur ſort. Il détacha d'a-
ord ſa cotte d'armes, la jetta ſur le corps
e Darius, & l'aiant fait embaûmer, &
rné ſon cercueil avec une magnificence
ːoiale, il l'envoia à Syſigambis, pour
: faire enſevelir à la façon des Rois de
'erſe, & le mettre au tombeau de ſes
ncêtres.

Ainſi mourut Darius, la troiſiéme an- An. M. 3674.
ıée de l'Olympiade CXII, après avoir Av. J. C. 330.
écu près de cinquante ans, & en avoir
égné ſix: Prince d'un caractére doux &
ɔacifique, dont le régne, ſi on en excepte
a mort de Caridéme, avoit été ſans vio-
ence & ſans cruauté, ou par inclination
ıaturelle, ou parce que la guerre conti-
ıuelle qu'il eut à eſſuier contre Alexan-
lre depuis ſon avénement à la couronne,
ıe lui permit pas d'en uſer autrement.
Avec lui finit l'Empire des Perſes, qui
ıvoit duré deux cens ſix ans depuis le
:ommencement du régne du grand Cy-
:us ſon fondateur, ſous treize Rois, ſa-
voir: Cyrus. Cambyſe. Smerdis le Mage.
Darius, fils d'Hyſtaſpe. Xerxès I. Arta-
xerxe Longue-main. Xerxès II. Sogdien.

Darius Nothus. Artaxerxe Mnémon. Artaxerxe Ochus. Arsès. Darius Codoman.

§. XI. *Vices qui ont causé la décadence & enfin la ruine de l'Empire des Perses.*

LA MORT de Darius Codoman peut bien être regardée comme l'époque, mais non comme la cause unique de la destruction de la Monarchie Persanne. Quand on jette une vûe générale sur l'histoire des Rois dont je viens de faire le dénombrement, & que l'on considére avec quelque attention leurs différens caractéres, & leur maniére de gouverner, soit dans la guerre, soit dans la paix, il est aisé de reconnoitre que cette décadence étoit préparée de loin, & qu'elle fut conduite à sa fin par des dégrés marqués, qui annonçoient une ruine totale.

On peut dire d'abord que l'affoiblissement de l'Empire des Perses, & sa derniére chute, venoient de son origine même & de sa premiére institution. Il avoit été formé par la réunion de deux peuples bien différens d'inclinations & de mœurs. Les Perses étoient sobres, laborieux, modestes : les Médes ne respiroient que le faste, le luxe, la mollesse, & la volupté. L'exemple de la frugalité & de la simplicité de Cyrus, & la nécessité de vivre continuellement sous les armes pour faire tant de conquêtes, &

pour se maintenir au milieu de tant d'ennemis, suspendirent pendant quelque tems la contagion de ces vices. Mais, après que tout fut domté & soumis, le penchant naturel des Médes pour la magnificence & les délices affoiblit bientôt la tempérance des Perses, & devint en peu de tems le goût dominant des deux nations.

Plusieurs autres causes y concoururent. Babylone conquise enivra ses vainqueurs de sa coupe empoisonnée, & les enchanta par les charmes de la volupté. Elle leur fournit les ministres & les instrumens propres à favoriser le luxe, & à entretenir les délices avec art & délicatesse : & les richesses des provinces les plus opulentes de l'univers, exposées à la discrétion des nouveaux maîtres, les mirent en état de satisfaire tous leurs desirs.

Cyrus même, comme je l'ai déja observé ailleurs, y donna occasion sans en prévoir les suites, & y tourna les esprits par la fête superbe qu'il donna après avoir terminé ses conquêtes, & dans laquelle il se montra au milieu de ses troupes, compagnes de ses victoires, avec la pompe la plus capable d'éblouir. Il commença à leur inspirer de l'admiration pour le faste qu'elles avoient jusques-là méprisé. Il leur fit comprendre que la magnificence & les richesses étoient di-

gnes de couronner les plus glorieux exploits, & qu'elles en étoient le terme & le fruit: & en inspirant à ses sujets un violent desir pour des choses qu'ils voioient si fort estimées par un Prince si accompli, il les autorisa par son exemple à s'y livrer sans retenue.

Il étendit encore ce mal en obligeant les Juges, les Officiers, & les Gouverneurs des Provinces, de paroitre avec éclat aux yeux des peuples, & d'y vivre dans la splendeur, afin de mieux représenter la majesté du Prince. D'un côté, ces Magistrats & ces Commandans prirent aisément cette décoration de leurs charges pour l'essentiel, ne songeant à se distinguer que par ces dehors fastueux: & de l'autre, les plus riches dans les provinces se les proposérent pour modéles, & furent bientôt suivis par les gens d'une fortune médiocre, que les petits s'efforcérent d'égaler.

Tant de causes d'affoiblissemens réunies & autorisées publiquement, détruisirent en peu de tems l'ancienne vertu des Perses. Ils ne succombérent pas, comme les Romains, par des déclins imperceptibles, lontems prévûs, & souvent combattus. A peine Cyrus fut-il disparu, que l'on vit paroitre comme une autre nation, & des Rois d'un caractére tout différent. On n'entendit plus parler de cette éduca-

ion forte & sévére de la jeunesse Persane; de ces écoles publiques de sobriété, le patience, & d'émulation pour la vertu; de ces exercices laborieux & guerriers. Il n'en resta pas la moindre trace. Une jeunesse élevée dans l'éclat & dans a mollesse qu'elle voioit en honneur, se dégoûta aussitôt de l'heureuse simplicité de ses peres, & forma, dans l'espace d'une génération, une race toute nouvelle, avec des mœurs, des inclinations, & des maximes contraires aux anciennes. Ils devinrent hauts, vains, mous, inhumains, perfides dans les traités; & eurent pour caractére particulier d'être de tous les peuples les plus livrés au luxe, à la somptuosité, à la bonne chére, & à l'ivrognerie même: de sorte qu'on peut dire que l'Empire des Perses a été presque dès sa naissance ce que les autres Empires ne sont devenus que par la succession des années, & qu'il a commencé par où les autres finissent. Il portoit dans son sein le principe de sa destruction, & ce vice interne ne fit qu'augmenter de régne en régne.

Après le succès malheureux des expéditions de Darius & de Xerxès contre la Scythie & contre la Gréce, les Princes qui vinrent ensuite renoncérent à l'ambition de faire des conquêtes, & se livrérent à l'oisiveté, à la mollesse, & à l'in-

dolence. Ils négligérent la discipline militaire, & substituérent une multitude confuse de milices tirées par force de leurs pays, à des troupes exercées & endurcies aux travaux de la guerre. On a pu remarquer en plus d'une occasion que toute la force & la ressource presque unique de l'armée des Perses étoit dans les Grecs qu'ils tenoient à leur solde, qu'à proprement parler, ils ne comptoient que sur eux, & qu'ils avoient grand soin de les opposer toujours aux meilleures troupes des ennemis. Ils furent les seuls, dans l'armée de Darius, qui firent bien leur devoir, & qui lui demeurérent fidéles jusqu'à la fin; & l'on a vû que le seul grand Capitaine qu'Alexandre ait eu en tête, est Memnon le Rhodien.

Au lieu de choisir, pour commander leurs troupes, des Officiers qui eussent de l'expérience & des talens, ils prenoient les plus considérables de chaque nation, qui n'avoient souvent d'autre mérite que celui de la naissance, des richesses, & du crédit; & qui ne se distinguoient que par la somptuosité de leurs tables, par la magnificence de leurs équipages, par la foule de leurs gardes, des domestiques, des Eunuques, & des femmes. Tout cet assemblage, plus fait pour l'ostentation & pour une vaine montre que pour des expéditions militaires, chargeoit de bou-

ches inutiles une armée déja trop nombreuſe, la rendoit peſante dans ſes marches & dans ſes mouvemens par trop d'équipages, & la mettoit hors d'état de ſubſiſter lontems dans un pays, & de ſuivre juſqu'au bout de grandes entrepriſes en préſence de l'ennemi.

Les Rois de Perſe, ſe renfermant dans l'intérieur de leurs Palais pour ſe livrer aux délices, & ne ſe communiquant guéres audehors, donnoient toute leur confiance, & par-là toute l'autorité, à des Eunuques, à des femmes, à des eſclaves, à des courtiſans flateurs, occupés uniquement à écarter tout vrai mérite qui leur faiſoit ombrage; à faire tomber les récompenſes des ſervices ſur leurs créatures; & à confier les plus importantes charges, plutôt aux perſonnes dévouées à leurs vûes d'intérêt & d'ambition, qu'à des ſujets capables de bien ſervir l'État.

Un autre caractére de ces Princes, qui n'eſt que trop ordinaire, contribua beaucoup à la ruine de l'Empire. Ils étoient accoutumés dès leur enfance à de fauſſes louanges, à des complaiſances exceſſives, à des ſoumiſſions aveugles. On les élevoit dans une ſi haute idée de leur propre grandeur, qu'ils ſe perſuadoient aiſément que le reſte des hommes n'étoit fait que pour les ſervir, & pour leur plaire. On ne prenoit pas ſoin de les inſtruire

de leurs devoirs, des maximes d'un bon & ſage gouvernement, des principes pour juger du ſolide mérite, & pour diſcerner les hommes capables de gouverner ſous eux. Ils ignoroient que le pouvoir ſouverain ne leur étoit confié que pour protéger leurs ſujets, & pour les rendre heureux. On ne leur faiſoit pas ſentir le plaiſir touchant d'être les délices de leurs peuples, & la ſource publique de la félicité d'un ſi vaſte Empire, comme l'avoit été le grand Cyrus, que chaque famille aimoit comme ſon pere, & dont on avoit regardé la perte comme une déſolation publique. On faiſoit conſiſter la grandeur du Prince à être craint, & à pouvoir ſatisfaire impunément toutes ſes paſſions.

Une ſi mauvaiſe éducation ne pouvoit former que des Princes foibles, ou vicieux. Ils n'étoient pas en état de ſoutenir le poids d'un ſi grand Empire, ni d'embraſſer toutes les parties d'un gouvernement ſi étendu & ſi pénible. La pareſſe & l'amour du plaiſir les rendoient inappliqués & ennemis des affaires; & ils ſacrifioient les plus grands intérêts à leurs amuſemens. Quelques-uns avoient naturellement d'aſſez heureuſes diſpoſitions pour devenir bons Princes, s'ils n'avoient été amollis par les charmes d'une vie voluptueuſe, & livrés à la ſéduction d'une

puiſſance trop abſolue, & d'une trop grande proſpérité. La flaterie les avoit rendus incapables d'entendre dans leurs Conſeils aucune parole libre, ni de ſouffrir la moindre réſiſtance à leurs volontés.

Il ne faut pas s'étonner s'ils n'étoient guéres aimés de leurs ſujets, puiſqu'ils n'aimoient que leur propre grandeur, & étoient accoutumés à y ſacrifier tout le reſte. Darius, dans ſon malheur, fut abandonné de ſes Généraux d'armées, de ſes Gouverneurs de provinces, de ſes Officiers, de ſes domeſtiques, de ſes peuples, & ne trouva nulle part une affection ſincére, & un véritable attachement à ſa perſonne & à ſes intérêts. L'éclat éblouiſſant de la Monarchie des Perſes cachoit une foibleſſe réelle. Cette puiſſance énorme, accompagnée de tant de faſte & de hauteur, n'avoit aucune reſſource dans le cœur des peuples. Au premier coup qu'on porta à ce Coloſſe, il fut renverſé.

§. XII. *Lacédémone ſe révolte contre les Macédoniens avec preſque tout le Péloponnéſe. Antipater y accourt, défait les ennemis dans une bataille, où Agis eſt tué. Alexandre marche contre Beſſus. Thaleſtris, reine des Amazones, vient de ſort loin pour le voir. De re-*

tour dans la Parthie, il se livre au plaisir & à la débauche. Il continue sa marche contre Bessus. Prétendue conspiration de Philotas contre le Roi. Il est mis à mort, aussi bien que Parménion son pere. Alexandre domte plusieurs peuples. Il arrive enfin dans la Bactriane. On lui améne Bessus.

AN. M. 3674. AV. J. C. 330. *Diod. l. 17. pag. 537. Q. Curt. lib. 6. cap. 1.*

PENDANT que les choses se passoient dans l'Asie comme nous l'avons vû, il y eut quelques mouvemens dans la Gréce & dans la Macédoine. Memnon *, qu'Alexandre avoit envoié en Thrace, s'y étoit révolté, & par sa rébellion aiant attiré de ce côté-là les forces d'Antipater, les Lacédémoniens crurent que c'étoit une occasion favorable de secouer le joug de Macédoine, & attirérent dans leur parti presque tout le Péloponnése. Sur cette nouvelle, Antipater, après avoir accommodé les affaires de la Thrace le mieux qu'il lui fut possible, revint à la hâte en Gréce, & dépécha sur le champ des couriers à Alexandre pour lui donner avis de ce qui s'y passoit. Dès qu'il eut atteint l'ennemi, il résolut de combattre. L'armée des Lacédémoniens n'étoit composée que de vingt mille hommes de pié, & de deux mille chevaux,

* *C'est un autre que le célébre Memnon, dont il a été parlé auparavant.*

ſous la conduite d'Agis leur roi. Celle d'Antipater étoit plus forte du double. Agis, pour rendre ce grand nombre inutile, avoit choiſi un terrain étroit & reſſerré. La mélée fut rude d'abord, chaque parti faiſant des efforts extraordinaires de bravoure pour ſoutenir l'honneur de ſa nation. Les uns animés par leur ancienne gloire, les autres par leur grandeur préſente, combattoient avec un égal courage, ceux-là pour la liberté, ceux-ci pour l'empire. Tant qu'on demeura dans le terrain où la bataille avoit commencé, Agis eut l'avantage. Mais quand, par une fuite ſimulée, Antipater eut attiré les ennemis en pleine campagne, alors déploiant toutes ſes forces il devint ſupérieur, & ſut bien profiter de ſon avantage. Agis ſe faiſoit remarquer par ſes armes, par ſa bonne mine, & encore plus par ſon courage. Le fort du combat fut autour de lui. Il fit des prodiges de valeur. Enfin, bleſſé de pluſieurs coups, les ſiens l'emportérent ſur ſon bouclier. Ils ne perdirent point courage, & s'étant ſaiſis d'un poſte avantageux où ils ſe tenoient ſerrés dans leurs rangs, ils ſoutinrent vigoureuſement le choc des ennemis. Après une longue réſiſtance, les Lacédémoniens commencérent à plier, ne pouvant plus qu'à peine ſoutenir leurs armes toutes trempées de ſueur : puis ils lâché-

rent le pié, & prirent enfin tout-à-fait la fuite. Le Roi, ſe voiant vivement pourſuivi, fit encore quelques efforts, malgré ſa foibleſſe, pour ſe défendre contre les ennemis. Intrépide & invincible juſqu'à la fin, mais accablé par le nombre, il mourut les armes à la main.

Il périt, dans le combat, du côté des Lacédémoniens plus de trois mille hommes, & mille tout au plus des Macédoniens : mais à peine y en eut-il un ſeul de ceux-ci qui retournât ſans bleſſures. Cette victoire ne ruina pas ſeulement la puiſſance de Sparte & de ſes Alliés, mais l'eſpérance de ceux qui n'attendoient que l'iſſue de cette guerre pour ſe déclarer. Antipater en manda auſſitôt la nouvelle à Alexandre : mais, en ſage courtiſan, il le fit de la maniére du monde la plus modeſte, la plus meſurée, & la plus propre à amortir l'éclat d'une victoire qui pouvoit l'expoſer à l'envie. Il connoiſſoit la délicateſſe de ſon Maître ſur le point d'honneur, qui lui faiſoit regarder la gloire d'autrui comme une diminution de la ſienne. En [a] effet il ne put apprendre cette nouvelle ſans laiſſer échaper quelques mots qui témoignoient ſa jalouſie. Antipater n'oſa diſpoſer de rien par

a Alexander hoſtes vinci voluerat ; Antipatrum viciſſe, ne tacitus quidem indignabatur : ſuæ demptum gloriæ exiſtimans, quicquid ceſſiſſet alienæ. *Q. Curt.*

lui-même. Il permit ſeulement aux Lacédémoniens d'envoier une ambaſſade au Roi, pour apprendre de ſa bouche leur ſort. Il leur pardonna, à la réſerve des auteurs de la révolte qu'il fit punir.

La mort de Darius n'empécha pas Alexandre de pourſuivre Beſſus, qui s'étoit retiré dans la Bactriane, où il avoit pris le titre de Roi, & le nom d'Artaxerxe. Mais voiant enfin qu'il n'y avoit pas moien de l'atteindre, il retourna dans le pays des Parthes. Il ſéjourna quelques jours à Hécatonpyle, & commanda qu'on y amenât des vivres de tous côtés. *Q. Curt. lib. 6. cap. 2-4.*

Pendant ce ſéjour, il ſe répandit un bruit dans toute l'armée que le Roi, content de ce qu'il avoit fait juſques-là, ſe préparoit à retourner en Macédoine. Dans le moment même, les ſoldats, comme ſi on eût donné le ſignal du départ, courent comme des inſenſés dans leurs tentes, ſe mettent à plier leur bagage, ſe hâtent de charger les chariots, & rempliſſent tout le camp de tumulte. Le bruit en vint bientôt aux oreilles d'Alexandre. Effraié de ce déſordre, il fait venir les Officiers dans ſa tente, & les larmes aux yeux il ſe plaint de ce qu'au milieu d'une carriére ſi glorieuſe il ſe voicit tout-à-coup arrété, & contraint de retourner en ſon pays plutôt en vaincu qu'en victorieux. Les Officiers le con-

ſolent & le raſſurent : ils lui repréſentent que ce mouvement ſubit n'eſt qu'une ſaillie & une fougue paſſagére, qui n'aura point de ſuite, ils lui répondent de l'obéiſſance des ſoldats, pourvû qu'il veuille leur parler lui-même, mais avec bonté & douceur. Il promit de le faire. Ce qui avoit donné lieu à ce faux bruit, c'eſt qu'il avoit licentié quelques troupes Grecques, après les avoir richement récompenſées : de ſorte que les Macédoniens crurent la guerre finie pour eux comme pour les autres.

Quand Alexandre eut aſſemblé l'armée, il lui parla en ces termes. » Je ne » m'étonne point, ſoldats, ſi après les » grandes choſes que nous avons faites » juſques ici, vous êtes raſſaſiés de gloi» re, & ne cherchez plus que le repos. » Je ne ferai point ici le dénombrement » des nations que nous avons domtées. » Nous avons conquis plus de provin» ces, que les autres n'ont pris de villes. » Si je croiois nos conquêtes bien aſſu» rées parmi des peuples vaincus ſi prom» tement, je ne le diſſimule point, je » penſerois comme vous, & je me hâte» rois d'aller revoir mes dieux domeſti» ques, ma mere, mes ſœurs, & tous mes » ſujets, & jouir dans le ſein de ma patrie » de la gloire que j'ai acquiſe avec vous. » Mais cette gloire, elle s'évanouira bien-

» tôt si nous n'y mettons le dernier sceau.
» Pensez-vous que tant de peuples, ac-
» coutumés à une autre domination, &
» qui n'ont avec nous nulle conformité
» ni de religion, ni de mœurs, ni de lan-
» gage, aient été domtés au même tems
» que vaincus? Qu'un retour si précipité
» ne leur remettra pas les armes à la main?
» Que deviendront les autres qui restent
» encore à subjuguer? Quoi! faute de
» courage laisserons-nous notre victoire
» imparfaite? Mais, ce qui me touche
» bien plus vivement, laisserons-nous le
» crime & l'attentat de Bessus impuni?
» Pourrez-vous voir passer le sceptre de
» Darius dans les mains meurtriéres de
» ce monstre, qui après l'avoir chargé
» de chaînes comme un captif, l'a enfin
» assassiné, pour nous ravir la gloire de
» le sauver? Pour moi, il me tarde que
» je ne le voie à un infâme gibet paier à
» tous les Rois & à tous les peuples de la
» terre la juste peine de son exécrable
» parricide. Je ne sai si je me trompe,
» mais il me semble que je lis sur vos vi-
» sages l'arrêt de sa mort, & que la co-
» lére qui étincelle dans vos yeux m'an-
» nonce que vous tremperez bientôt
» vos mains dans le sang de ce traître.

Les soldats ne laissérent pas achever Alexandre, & battant des mains ils s'écriérent tous à l'envi qu'il les menât où il

lui plairoit. C'étoit l'effet ordinaire des discours de ce Prince. Dans quelque découragement qu'ils fussent, une seule parole sortie de sa bouche les ranimoit sur le champ, & leur inspiroit cette gaieté & cette ardeur martiale qui paroissoit toujours sur son visage. Le Roi, profitant de cette heureuse disposition où il voioit toute l'armée, traverse le pays des Parthes, & arrive en trois jours sur la frontiére de l'Hyrcanie, qui se soumit. Il subjugua après cela les Mardes, les Ariens, les Drangiens, les Arachosiens, & plusieurs autres nations encore, où ses armées victorieuses passoient avec plus de rapidité que d'ordinaire on ne voiage. Souvent il poursuivoit l'ennemi des jours & des nuits entiéres, sans donner presque aucun repos à ses troupes. Par cette rapidité prodigieuse il surprenoit des peuples qui le croioient encore bien loin, & il les accabloit avant qu'ils eussent eu le tems de se mettre en état de défense. C'étoit l'idée qu'avoit donné de ce Prince, plusieurs siécles auparavant, le prophéte Daniel, en le représentant sous l'image d'une panthére, d'un léopard, d'un bouc qui s'élançoit avec une si grande vitesse, que ses piés sembloient ne pas toucher la terre.

Q. Curt. l. 6. cap. 5. Nabarzane, complice de Bessus, qui avoit auparavant écrit à Alexandre, vint se rendre à lui sur sa parole quand il le

sut

ſut à Zadracarte capitale de l'Hyrcanie ; & entre autres préſens lui amena l'eunuque Bagoas, qui depuis eut un grand crédit ſur l'eſprit de ce Prince, comme il l'avoit eu ſur celui de Darius.

Dans le même tems arriva Thaleſtris Reine des Amazones. Un ardent deſir de voir Alexandre fit ſortir cette Princeſſe de ſes États, & lui fit parcourir beaucoup de terres pour ſatisfaire ſa curioſité. Quand elle fut aſſez proche du camp, elle envoia l'avertir, qu'une Reine qui le venoit viſiter, & qui mouroit d'envie de le connoitre, étoit arrivée, & n'étoit pas bien loin de-là. Alexandre lui aiant donné une réponſe favorable, elle commanda à ſon train de s'arréter, & vint avec trois cens femmes ; & dès qu'elle eut aperçu le Roi, elle ſe jetta en bas de cheval, portant deux lances à la main droite. L'habit des Amazones ne leur couvre pas tout le corps. Car du côté gauche elles ont le ſein découvert, & tout le reſte eſt caché : hors que leur robe trouſſée avec un nœud, ne leur paſſe pas le genou. Elles gardent une de leurs mammelles pour nourrir leurs filles, & brulent la droite pour mieux bander l'arc, & lancer le javelot; d'où leur eſt venu le nom * d'*Amazones.* Thaleſtris [a] regar-

* *C'eſt un mot grec, qui ſignifie ſans mammelles.*

a Interrito vultu Regem Thaleſtris intuebatur, habitum ejus haudquaquam rerum famæ parem oculis

doit le Roi ſans s'étonner, & le conſidérant attentivement, ne trouvoit pas que ſa taille répondît à ſa renommée : car les Barbares ſont fort touchés d'un air majeſtueux, & n'eſtiment capables des grandes choſes que ceux que la nature a favoriſés des avantages du corps. Elle ne lui diſſimula pas qu'elle étoit principalement venue pour avoir de ſa poſtérité, ajoutant qu'elle ſe croioit digne de donner des héritiers à ſon Empire. Cette demande obligea Alexandre de ſéjourner là quelque tems : après lequel Thaleſtris retourna en ſon Roiaume, & le Roi en la province des Parthes. Voila ce qu'en dit Quinte-Curce. Mais cette hiſtoire, auſſi bien que toute celle des Amazones, paroit à des Auteurs fort ſenſés entiérement fabuleuſe.

Q. Curt. lib. 6. cap. 6. Alexandre ſe livra dans la ſuite tout entier à ſes paſſions, changeant en orgueil & en débauche la modération & la continence qui l'avoient fait admirer juſques-là, vertus bien néceſſaires dans une grande fortune. Il n'étoit plus le même. Invincible aux dangers & aux fatigues de la guerre, il ne le fut point à la douceur du repos. Dès qu'il eut un peu de relâche, il s'abandonna aux voluptés ; & celui que

perluſtrans. Quippe omnibus barbaris in corporum majeſtate veneratio eſt, magnorumque operum non alios capaces putant, quàm quos eximia ſpecie donare natura dignata eſt. *Q. Curt.*

les armes des Perses n'avoient pu vaincre, fut vaincu par leurs vices. Ce n'étoit plus que jeux, que parties de plaisir, que femmes, que festins désordonnés, où il passoit les jours & les nuits à boire. Ne se contentant pas des troupes de bateleurs & de joueurs d'instrumens qu'il avoit fait venir de Gréce, il faisoit chanter à des femmes captives qu'il avoit à sa suite, des chansons à leur mode. Dans la troupe de ces femmes il en vit une plus triste que les autres, & qui, par une modeste honte accompagnée de dignité, témoignoit plus de répugnance à se laisser produire en public. Elle étoit d'une grande beauté, à laquelle sa pudeur ajoutoit de nouvelles graces: car elle tenoit les yeux baissés, & faisoit ce qu'elle pouvoit pour se couvrir le visage. Le Roi se douta bien à son air qu'elle n'étoit pas d'une naissance commune, & s'en étant informé d'elle-même, elle répondit qu'elle étoit la petite fille d'Ochus, peu auparavant Roi de Perse, & fille de son fils: qu'elle avoit épousé Hystaspe parent de Darius, & Général d'une grande armée. Alexandre, touché du sort d'une Princesse issue de sang roial, & réduite à un si triste état, ne la mit pas seulement en liberté, mais il la rétablit dans tous ses biens, & fit chercher son mari pour la lui rendre.

Ce Prince avoit naturellement un fonds

de bonté & d'humanité, qui le faisoit compatir aux maux des personnes même de la plus basse condition. Un jour un pauvre Macédonien conduisoit devant lui un mulet chargé d'or pour le Roi. Le mulet étoit si las, qu'il ne pouvoit plus ni marcher, ni se soutenir. Le Muletier prenant la charge, la porta avec beaucoup de peine un assez long espace de chemin. Le Roi le voiant accablé sous le poids, & prêt à jetter le fardeau à terre pour se soulager; *Ne te lasse pas encore, mon ami*, lui dit-il, *tâche de fournir le reste du chemin, & de porter cette charge dans ta tente: car je te la donne.*

Plut. in Alex. p. 687.

Ibid.

Dans une marche forcée que fit Alexandre au travers de lieux arides avec un petit corps de cavalerie pour atteindre Darius, il rencontra des Macédoniens qui portoient sur des mulets de l'eau dans des peaux de chevre. Ces Macédoniens aiant vû ce Prince demi-mort de la chaleur extrême & de la soif ardente qui le consumoient, car c'étoit vers l'heure de midi, remplirent promtement un casque d'eau, & coururent la lui présenter. Alexandre s'informa d'abord à qui ils portoient cette eau. Ils répondirent: *Nous la portons à nos enfans, mais ne vous inquiétez point, Seigneur; pourvû que vous viviez nous en aurons assez d'autres si nous perdons ceux-ci.* A ces

mots, Alexandre prend le casque, & regardant tout autour de lui, il voit tous ses Cavaliers, qui, la tête panchée, & les yeux avidement attachés sur cette boisson, la dévoroient par leurs regards. Il la rend à ceux qui la lui avoient présentée en les remerciant, & sans en boire une goute: *Il n'y en a pas assez pour toute ma troupe*, dit-il: *& si je bûvois seul, les autres en seroient encore plus altérés, & mourroient de langueur & de défaillance.* Ses Cavaliers, touchés jusqu'au vif d'une magnanimité & d'une tempérance si admirables, lui criérent de les mener partout où il voudroit sans les ménager: qu'ils n'étoient plus las, qu'ils n'avoient plus soif, & qu'ils ne se croioient plus des hommes mortels pendant qu'ils auroient un tel Roi.

De tels sentimens d'une bonté généreuse & compatissante font bien plus d'honneur à un Prince que toutes les victoires & que toutes les conquêtes. Si Alexandre les avoit toujours conservés, il auroit véritablement mérité le titre & le surnom de Grand. Mais une prospérité trop éclatante & trop suivie, qui est un poids au-dessus de la force humaine, l'en dépouilla peu-à-peu, & lui fit oublier qu'il étoit homme. Plein d'un mépris dédaigneux pour les coutumes de son pays, comme si elles n'eussent plus convenu au-

Maître du monde, il quitta l'habillement, les mœurs, & la maniére de vivre des Rois de Macédoine, où il trouvoit trop de ſimplicité, & qui lui paroiſſoient au deſſous de ſa grandeur. Il alla juſqu'à affecter le faſte des Rois de Perſe par l'endroit même par lequel ils ſembloient s'égaler aux dieux, en exigeant que les vainqueurs des nations ſe proſternaſſent à ſes piés, & lui rendiſſent des hommages & des ſervices qui ne conviennent qu'à des eſclaves. Il avoit fait un ſerrail de ſon palais, l'aiant rempli de trois cens ſoixante concubines, autant qu'en avoit eu Darius, avec des troupes d'Eunuques les plus infames de tous les hommes. Non content d'avoir pris lui même la robe Perſane, il obligeoit auſſi ſes Capitaines, ſes amis, & tous les Grands de ſa Cour de s'habiller de la même ſorte : ce qui leur cauſoit une douleur ſenſible, mais perſonne n'oſoit ſe plaindre, ni le contredire.

Les vieux ſoldats de Philippe, éloignés de toutes ſortes de voluptés, déteſtoient tout haut ce luxe ſi prodigieux, & tous ces vices dont l'armée s'étoit infectée dans Suſe & dans Ecbatane. C'étoit même un langage tout commun dans l'armée, » qu'on avoit plus perdu que ga» gné par la victoire : que c'étoient les » Macédoniens en effet qu'on pouvoit

» dire vaincus, de prendre ainsi les cou-
» tumes & les mœurs des étrangers : que
» tout le fruit de leur longue absence se-
» roit donc de retourner en leur patrie
» dans l'équipage & l'habit des barbares :
» qu'Alexandre avoit honte d'eux & les
» dédaignoit, qu'il aimoit mieux ressem-
» bler aux vaincus, qu'aux victorieux,
» & que de Roi de Macédoine il étoit
» devenu Satrape de Darius.

Le Roi n'ignoroit pas le mécontentement de sa Cour & de son armée, & il essaia d'en regagner l'estime & l'amitié par ses bienfaits & ses largesses : mais [a] la servitude, à quelque haut prix qu'on la mette, ne peut plaire à des hommes libres. Il crut que le reméde le plus sûr étoit de les occuper, & pour cela il les mena contre Bessus. Mais parce que l'armée étoit si chargée de butin & d'attirail inutile, qu'elle ne pouvoit qu'à peine se remuer, il fit porter au milieu de la place publique tout son bagage premiérement, ensuite celui de ses troupes, à la réserve des choses nécessaires : puis fit porter le tout de-là sur des chariots dans une grande campagne. Tout le monde étoit en peine de ce qu'il vouloit faire. Après avoir renvoié les chevaux, il mit le feu lui-même à ses propres hardes, &

a Sed, ut opinor, liberis pretium servitutis ingratum est. *Q. Curt.*

commanda qu'on en fît autant à toutes les autres. Les Macédoniens allumoient donc eux-mêmes le feu, & bruloient ces riches dépouilles qui étoient le prix de leur sang, & qu'ils avoient bien souvent tirées du milieu des flammes. Un tel sacrifice devoit leur couter beaucoup, mais l'exemple du Roi étoufoit toutes les plaintes, & la perte de leur bagage sembloit les toucher moins que celle de la discipline. Une courte harangue du Prince appaisa toute leur douleur, & se trouvant désormais plus libres pour leurs fonctions, ils partirent avec joie, & prirent leur marche vers la Bactriane. Ils trouvérent dans cette marche des difficultés qui auroient rebuté tout autre qu'Alexandre : mais rien n'étoit capable de l'effraier ni de l'arréter, & il comptoit fermement sur son bonheur, qui en effet ne l'abandonna jamais, & le tira de mille dangers où lui & son armée auroient dû naturellement périr.

Diod. l. 17. pag. 550. 551. Q. Curt. lib. 6. cap. 7-11. & lib. 7. cap. 1. 2. Arrian. l. 3. pag. 141. 142. Plut. in Alex. pag. 692. 693.

Quand il fut arrivé dans le pays des Drances, un nouveau genre de danger lui causa beaucoup d'inquiétude & d'alarme : c'étoit le bruit d'une conspiration contre sa personne. Un certain Dymnus, peu considéré à la Cour, en avoit formé le dessein pour quelque mécontentement particulier. Il en avoit fait part à un jeune homme appellé Nicomachus, qui s'en

ouvrit à Cébalinus son frere. Celui-ci le déclara aussitôt à Philotas, & le pria instamment d'en donner avis au Roi, parce que le tems pressoit, & que dans trois jours ce criminel dessein devoit être mis à exécution. Philotas aiant loué sa fidélité, rentre de ce pas chez le Roi, avec qui il s'entretint lontems de toute autre chose, sans lui dire un mot de ce qu'il venoit d'apprendre. Sur le soir, Cébalinus le prenant à sa sortie, & lui demandant s'il avoit fait ce dont il l'avoit prié, il lui répondit qu'il n'avoit pu en parler au Roi, & passa outre. Le lendemain ce jeune homme se présenta à lui comme il entroit au palais, & le conjura de se ressouvenir de ce qu'il lui avoit communiqué le jour de devánt. Il lui dit qu'il n'avoit garde d'y manquer, & toutefois il n'en parla point encore. Alors Cébalinus commença à se défier de lui, & craignant que si la chose venoit à se découvrir par un autre, on ne lui fît un crime de son silence, la fit savoir à Alexandre par une autre voie. Le Prince aiant appris de la bouche même de Cébalinus tout ce qui s'étoit passé, & les instances réitérées qu'il avoit faites à Philotas, commença par ordonner qu'on lui amenât Dymnus. Celui-ci se doutant bien pourquoi le Roi le demandoit, se passa son épée au travers du corps. Les gardes l'aiant empé-

ché de s'achever, l'emportérent au palais. Le Roi lui demanda quelle raison il avoit eue de juger Philotas plus digne que lui du roiaume de Macédoine. Mais il avoit déja perdu la parole ; de sorte, qu'après un profond soupir, tournant la tête de l'autre côté, il rendit l'esprit.

Le Roi ensuite fit venir Philotas, & lui parlant seul à seul & sans témoins, il s'informa de lui-même s'il étoit vrai que Cébalinus l'eût pressé à diverses reprises de lui parler d'une conspiration formée contre lui. Philotas, sans faire paroitre de trouble, l'avoua ingénuement, mais s'excusa sur ce que l'auteur de cet avis lui avoit paru peu digne de créance. Il ajouta néanmoins que la mort de Dymnus lui faisoit connoitre qu'il avoit eu grand tort de garder un si long silence dans une affaire de cette nature : &, se reconnoissant coupable, il embrassa les genoux du Roi, & le supplia d'avoir plus d'égard à sa vie passée, qu'à la faute qu'il venoit de commettre, non par aucune mauvaise intention, mais dans la crainte d'allarmer mal-à-propos le Roi par un avis qui lui paroissoit sans fondement. Il n'est pas aisé de dire si Alexandre le crut, ou si alors il dissimula. Quoi qu'il en soit, il lui donna la main en signe de réconciliation, & lui dit qu'il vouloit bien croire qu'il avoit plutôt méprisé l'avis, qu'il ne l'avoit célé.

Philotas avoit beaucoup d'envieux & d'ennemis à la Cour ; & il étoit difficile que cela fût autrement, parce qu'entre tous les Courtisans il étoit un de ceux qui avoient le plus de familiarité & de crédit auprès du Roi. Au lieu de tempérer & d'amortir l'éclat d'une faveur si brillante par un air de douceur & de bonté, & par une sage modération ; il sembloit au contraire ne chercher qu'à irriter l'envie par l'affectation d'un faste insensé qui dominoit généralement dans ses vétemens, dans son train, dans ses équipages, dans sa table, & encore plus par des maniéres pleines de hauteur & de fierté, qui le faisoient haïr de tout le monde. Parménion son pere, choqué de cet air fastueux, lui dit un jour : *Mon fils, fais-toi plus petit.* Ce mot est plein de sens, & marque un homme qui connoissoit parfaitement la Cour. Il lui donnoit souvent de pareils avis : mais une trop grande prospérité rend sourd & aveugle, & l'on ne croit pas qu'une faveur si bien établie puisse jamais changer. Philotas éprouva bien le contraire.

Ὦ παῖ, χείρων μοι γίνου.

Alexandre avoit d'anciens sujets de plainte contre lui. Il se donnoit la liberté de parler peu respectueusement du Prince, & fiérement de lui-même. Ouvrant un jour son cœur à une femme qu'il aimoit, elle s'appelloit Antigona, il se mit

Plut. de fortun. Alex. or. 2. p. 339.

à vanter insolemment les services de son pere, & les siens. » Qu'auroit été Phi-» lippe, disoit-il, sans Parménion ? Et » que seroit Alexandre sans Philotas ? » Que deviendroit sa prétendue divinité, » & son pere Ammon, si nous nous op-» posions à cette fable ? « Tous ces discours furent raportés à Alexandre; & le fait fut constaté par la déposition même d'Antigona. Il l'avoit néanmoins dissimulé jusques-là, sans que jamais il eût laissé échaper contre lui aucune plainte à ce sujet dans le vin & dans la débauche, & il ne s'en étoit ouvert à aucun de ses amis, pas même à Ephestion, pour qui il n'avoit rien de secret. Mais l'accusation récente fit revivre tous les anciens mécontentemens.

Aussitôt après l'entretien qu'il avoit eu avec Philotas, il tint conseil avec ses principaux Confidens. Cratére, qui étoit fort bien dans son esprit, & qui, par cette raison-là même, portoit d'autant plus d'envie à Philotas, crut que c'étoit là une belle occasion de supplanter son rival. Cachant donc sa haine sous une apparence de zéle, il fit sentir au Roi » combien il avoit à craindre, & de la part » de Philotas même, parce que le par-» don ne change point un cœur qui a pu » concevoir un parricide si exécrable; » & de celle de Parménion son pere,

» qui ne pourra, dit-il, ſoutenir cette
» penſée, qu'il doit au Prince la vie de
» ſon fils. Il eſt des bienfaits, qui devien-
» nent à charge, & dont on ne cherche
» qu'à abolir la mémoire quoi qu'il en
» doive couter. D'ailleurs, qui peut nous
» répondre que tous deux ne ſoient point
» entrés dans le complot ? Quand il s'a-
» git du ſalut du Prince, tout eſt impor-
» tant, & tout devient preuve, juſqu'aux
» plus légers ſoupçons. Peut-il entrer
» dans l'eſprit qu'un Favori, comblé de
» graces par ſon Roi, demeure tranquille
» ſur un avis de cette importance ? Mais,
» dit-on, c'étoient de jeunes gens peu
» dignes de foi qui faiſoient ce raport.
» Pourquoi donc les tenir deux jours
» comme s'il y eût ajouté créance, & leur
» promettre toujours d'en parler au Roi ?
» Qui ne voit que c'étoit pour les empé-
» cher d'arriver à lui par une autre voie ?
» Sire, votre intérêt, & celui de l'État,
» demandent qu'on mette à la queſtion
» Philotas, pour s'aſſurer du fait, & pour
» connoitre les complices. « Ce fut l'avis
de tous ceux qui aſſiſtoient au Conſeil,
& le Roi s'y rendit. Il les congédia, après
leur avoir recommandé le ſecret ; &,
pour mieux cacher ſa réſolution, il fit
publier le départ pour le lendemain. Il
convia même Philotas à ſouper.

Au commencement de la nuit, diffé-

rens corps de gardes aiant été disposés où il étoit nécessaire, on entra chez Philotas. Il dormoit d'un profond sommeil. S'étant éveillé en sursaut, comme on lui mettoit les fers aux mains, il s'écria: *Ah! Seigneur, la rage de mes ennemis a prévalu sur votre bonté.* Après quoi on lui couvrit le visage, & on l'emmena au palais, sans qu'il dît un seul mot. Le lendemain les Macédoniens aiant eu ordre de s'y rendre en armes, il s'y en trouva au nombre de six mille. C'étoit une ancienne coutume, qu'en tems de guerre l'armée connoissoit des crimes capitaux, & en tems de paix le peuple; de sorte que la puissance du Prince n'avoit point de lieu, si elle n'étoit autorisée de l'un ou de l'autre, & il faloit que [a] le Roi commençât par persuader, avant que de pouvoir user de son pouvoir.

On exposa d'abord le corps de Dymnus, la plupart ne sachant ce qu'il avoit fait, ni par quelle avanture il étoit mort. Puis le Roi vint à l'assemblée, la douleur peinte sur le front, & toute sa Cour de même, chacun attendant où aboutiroit ce funébre appareil. Le Roi tint lontems les yeux baissés contre terre comme tout interdit. Enfin aiant repris ses esprits, il parla de la sorte. » Peu s'en est falu, fol-

a Nihil potestas Regum valebat, nisi priùs valuisset auctoritas. *Q. Curt.*

» dats, que je ne vous aie été ravi par la
» trahison d'un petit nombre de scélé-
» rats : mais me voici encore plein de vie
» par la providence & la miséricorde des
» dieux, & je proteste que rien ne m'a-
» nime davantage à la poursuite des par-
» ricides, que la vûe de cette assemblée,
» dont l'intérêt m'est plus cher que ma
» propre conservation. Car je ne souhai-
» te de vivre que pour vous, & le plus
» doux fruit de ma vie, pour ne pas dire
» l'unique, est la satisfaction que j'au-
» rois de pouvoir reconnoitre les servi-
» ces de tant de braves hommes à qui je
» dois tout. « A ces mots il fut interrom-
pu par les cris & les gémissemens des sol-
dats, qui se prirent tous à pleurer. » Hé
» que sera-ce donc, poursuivit-il, quand
» je vous aurai nommé les auteurs d'un
» si exécrable attentat? Je n'y puis pen-
» ser sans frémir. Ceux que j'avois le plus
» comblés de mes bienfaits, à qui j'avois
» le plus témoigné d'amitié, en qui j'a-
» vois mis toute ma confiance, & qui
» étoient les dépositaires de mes secrets
» les plus intimes, Parménion & Philo-
» tas. « A ces mots tous les soldats se re-
gardoient l'un l'autre, n'osant s'en rapor-
ter au témoignage de leurs yeux & de
leurs oreilles, ni croire ce qu'ils voioient
& ce qu'ils entendoient. On fit venir Ni-
comachus, Métron & Cébalinus, qui dé-

posérent tout ce qu'ils savoient. Pas un d'eux ne chargeoit Philotas d'avoir part à la conjuration. L'assemblée, dans un trouble & un saisissement qu'il est plus facile de concevoir que d'exprimer, gardoit un triste & morne silence.

On amena Philotas, qui avoit les mains liées derriére le dos, & la tête couverte d'un méchant linge tout usé. Quel spectacle! Tout hors de lui-même, il n'osoit ni lever les yeux, ni ouvrir la bouche. Puis les larmes lui coulant des yeux en abondance, il s'évanouit entre les bras de celui qui le tenoit. Et comme on lui essuioit les pleurs dont il avoit le visage baigné, le cœur & la voix lui revenant peu-à-peu, il sembloit vouloir parler. Le Roi lui dit que les Macédoniens seroient ses Juges, & il se retira. Il ne fut pas difficile à Philotas de se justifier. Aucun des témoins, & de ceux qui furent mis à la question, n'avoient déposé contre lui comme complice de la conspiration. Dymnus, qui en étoit l'auteur, ne l'avoit nommé à aucun des Conjurés; & s'il y eût eu part, & qu'il en eût été le chef comme on le prétendoit, il n'auroit pas manqué de le nommer à la tête de tous les autres, pour les engager plus sûrement dans son complot. Si Philotas s'étoit senti coupable, sachant que Cébalinus, instruit de tout, cher-

choit avec empreſſement à en faire donner avis au Roi, étoit-il vraiſemblable qu'il fût demeuré tranquille deux jours entiers, ſans prendre aucune meſure, ou pour ſe défaire de Cébalinus, ou pour mettre à exécution ſon projet, ce qui lui eût été très-facile. Il mit ces preuves, & beaucoup d'autres dans tout leur jour, & n'oublia pas les raiſons qui lui avoient fait mépriſer l'avis qu'on lui avoit donné, comme imaginaire & ſans fondement. Puis tournant tout d'un coup ſon diſcours vers Alexandre comme s'il eût été préſent : » Seigneur, dit-il, quelque part » que vous ſoiez, (car on a cru qu'il écoutoit tout, caché derriére un rideau) » ſi j'ai failli en ne vous communiquant » point l'avis que j'avois reçu, je vous » ai confeſſé ma faute, & vous me l'avez » pardonnée. Vous m'avez donné votre » main roiale pour gage, & vous m'avez » même fait l'honneur de m'admettre à » votre table. Si vous m'avez cru, je ſuis » innocent : ſi vous m'avez pardonné, » j'ai ma grace. Je m'en tiens à votre ju» gement. Quel nouveau crime ai-je com» mis depuis ? Je dormois d'un profond » ſommeil, quand mes ennemis m'ont » éveillé en me chargeant de chaînes. » Eſt-ce là l'état d'un homme qui ſe ſent » coupable du plus horrible des crimes ? » Ma conſcience & votre parole, Sei-

» gneur, me procuroient cette tranquil» lité. Ne souffrez pas que l'envie de mes » ennemis l'emporte sur votre clémence » & sur votre justice.

Le résultat de l'assemblée fut que Philotas seroit mis à la question. C'étoient ses ennemis les plus déclarés qui y présidoient. Il n'y eut sorte de torture qu'on ne lui fit souffrir. Il montra d'abord beaucoup de fermeté & de constance : les tourmens ne purent lui arracher aucune parole, pas même un seul soupir. Mais enfin, vaincu par la douleur, il s'avoua coupable, nomma plusieurs complices, & chargea même son pere. Le lendemain on fit lecture des réponses de Philotas en pleine assemblée, lui présent. Il fut condanné tout d'une voix, & aussitôt après assommé à coups de pierres avec quelques autres conjurés, selon la coutume de Macédoine.

On jugea aussi en même tems, & l'on fit mourir Lyncestes Alexandre, qui avoit été convaincu de conspiration contre le Prince, & qui depuis trois ans étoit retenu en prison.

La condannation de Philotas entraina celle de Parménion, soit que le Roi le jugeât effectivement coupable, soit qu'il crût avoir tout à craindre de sa part après la mort de son fils. Polydamas, l'un des Seigneurs de la Cour, fut chargé de cette

exécution : il avoit été un des plus intimes amis de Parménion, si l'on peut donner ce nom à des Courtisans qui n'aiment que leur fortune. C'est ce qui le fit choisir, comme ne pouvant donner aucun soupçon à celui contre qui on l'envoioit. Il partit pour la Médie, où Parménion commandoit l'armée, & avoit la garde des trésors du Roi, qui montoient à cent quatre-vingts mille talens, c'est-à-dire cinq cens quarante millions. Le Roi l'avoit chargé de plusieurs lettres pour Cléandre Lieutenant de Roi dans la province, & pour les principaux Officiers. Il en avoit deux pour Parménion, l'une d'Alexandre, l'autre scellée du cachet de Philotas comme s'il eût été encore vivant, afin que le pere ne se doutât de rien. Polydamas fit le chemin en onze jours, & descendit de nuit chez Cléandre. Toutes les mesures nécessaires aiant été prises, ils allérent ensemble le lendemain bien accompagnés trouver Parménion. Il se promenoit dans son parc. Du plus loin que Polydamas l'aperçut, il courut l'embrasser, faisant éclater la joie sur son visage; & les complimens faits de part & d'autre mélés de beaucoup de caresses, il lui donna la lettre qu'Alexandre lui écrivoit. En l'ouvrant, il lui demanda ce que faisoit le Roi. Il répondit qu'il l'apprendroit par sa lettre.

Et Parménion, après l'avoir lue, lui dit:
» Le Roi se prépare à marcher contre
» les Arachosiens. Quel admirable Prin-
» ce, qui ne se donne point de repos!
» Il seroit pourtant bien tems qu'il son-
» geât à se ménager, après avoir acquis
» tant de gloire. » Ensuite il prit la lettre écrite au nom de Philotas; &, à en juger par son visage, il la lisoit avec plaisir. Dans ce moment, Cléandre lui plonge le poignard dans le flanc, puis lui porte un autre coup à la gorge, & les autres lui donnérent même plusieurs coups après sa mort.

Ainsi finit ce grand homme, illustre dans la paix comme dans la guerre, qui avoit fait plusieurs belles actions sans le Roi, au lieu que le Roi n'avoit jamais rien fait de grand sans lui. Il étoit homme de tête & d'exécution, aimé des Grands, & plus encore des gens de guerre, qui avoient en lui une entiére confiance, & qui se tenoient sûrs de la victoire quand ils marchoient sous sa conduite, tant ils comptoient sur son habileté & sur son bonheur. Il étoit âgé pour lors de soixante-dix ans, & avoit jusques-là servi le Prince avec un zéle & une fidélité inviolable, dont il fut mal paié, son fils & lui aiant été mis à mort sur un simple soupçon assez léger & destitué de toute preuve réelle, qui fit néanmoins oublier en un

moment tous les grands services qu'ils avoient rendus l'un & l'autre à leur patrie.

Alexandre sentit bien que ces cruelles exécutions pouvoient aliéner de lui les esprits, & il le connut clairement par des lettres que ses soldats écrivoient en Macédoine, & qu'il intercepta. Jugeant à propos de séparer du reste de l'armée ceux qui s'étoient le plus distingués par leurs murmures & leurs plaintes, de peur que leurs discours séditieux n'y répandissent le même esprit, il en fit un corps à part, auquel il donna pour chef Léonidas, sans les punir autrement que par cette espéce d'ignominie. Ils y furent très-sensibles, & travaillérent à en effacer la honte par un courage, une fidélité, & une soumission qui ne se démentirent plus dans la suite.

An. M. 3675. Av. J.C. 329. *Arrian. l. 3. p. 143-148. Q. Curt. lib. 7. cap. 3-5. Diod l. 16. p. 551-554.*

Pour éviter les suites de ce secret mécontentement, Alexandre se mit en marche, & continua la poursuite de Bessus. Ce ne fut pas sans de grandes peines & de grands dangers. Après avoir traversé la Drangiane, l'Arachosie, le pays des Arimaspes, où tout céda à ses armes, il arriva à une montagne, appellée Paropamisus, qui fait partie du Caucase, où son armée essuia d'incroiables fatigues à cause de la lassitude, de la disette, du froid, des neiges, qui firent périr un grand nombre de soldats. Bessus ravagea

tout le pays qui étoit entre lui & le Caucase, pour mettre Alexandre, par la disette de vivres & de fourages, hors d'état de le poursuivre. En effet il eut beaucoup à souffrir : mais rien n'étoit capable de le rebuter. Aiant fait reposer son armée à Drapsaque, il s'avança vers Aorne & Bactre, les deux plus puissantes villes de la Bactriane, & s'en rendit maître. A l'approche d'Alexandre, les Bactriens, au nombre de sept ou huit mille, qui jusques-là avoient paru fort attachés à Bessus, l'abandonnérent tous, & se retirérent chacun chez eux. Bessus, avec le petit nombre de troupes qui lui étoient demeurées fidéles, passa le fleuve Oxus, brula tous les bateaux dont il s'étoit servi, dans la vûe d'en rendre le passage impraticable à Alexandre, & se retira à Nautaque ville de la Sogdiane, résolu d'y lever une nouvelle armée. Alexandre ne lui en laissa pas le tems. N'aiant point trouvé d'arbres ni de bois pour construire des barques & des radeaux, il s'avisa de distribuer aux soldats quantité de peaux pleines de paille & d'autres matiéres séches & légéres, sur lesquelles s'étant couchés ils traversérent le fleuve, & ceux qui étoient passés les premiers se mettoient en bataille, pendant que les autres suivoient. Il fit passer de cette sorte toute son armée en six jours.

Cependant Spitaméne, qui étoit le grand confident de Bessus, forma contre lui une conspiration avec deux autres de ses principaux Officiers. S'etant saisis de sa personne, ils le chargent de chaînes, lui arrachent sa tiare de la tête, mettent en piéces la robe roiale de Darius dont il étoit revêtu, & le font monter sur un cheval pour le livrer à Alexandre.

Ce Prince arriva à une petite ville où habitoient les Branchides. C'étoit une famille d'habitans de Milet, que Xerxès, à son retour de Gréce, avoit autrefois fait passer dans la haute Asie, & qu'il y avoit richement établis, pour les récompenser de ce qu'ils lui avoient livré les trésors du temple d'Apollon surnommé Didyméen, dont ils étoient les gardiens. Ils reçurent le Roi avec de grandes démonstrations de joie, & se rendirent à lui, eux & leur ville. Alexandre fit venir les Milésiens qui étoient de son armée, lesquels conservoient contre les Branchides une haine héréditaire à cause de la perfidie de leurs ancêtres. Il laissa à leur choix, ou de venger l'injure qu'ils en avoient autrefois reçue, ou de leur pardonner en considération de leur commune origine. Etant partagés de sentimens entr'eux, & ne pouvant s'accorder, Alexandre prit sur lui la décision.

Le lendemain il donna ordre à sa phalange d'environner la place, &, dès qu'on en auroit donné le signal, de saccager ce repaire de traîtres, & de les faire tous passer au fil de l'épée. Cet ordre inhumain fut exécuté avec la même barbarie qu'il avoit été donné. Tous les citoiens, dans le tems même qu'ils alloient audevant d'Alexandre pour lui rendre leurs hommages, furent égorgés par les rues & dans leurs maisons, sans qu'on eût aucun égard à leurs cris & à leurs larmes, sans qu'on fît aucune distinction ni de sexe, ni d'âge. On arracha même les fondemens des murs, pour n'y laisser aucun vestige de ville. Quel étoit donc le crime de ces malheureux habitans? Etoient ils responsables de celui qu'avoient commis leurs peres il y avoit plus de cent cinquante ans? Je ne sai si l'histoire fournit quelque autre exemple d'une barbarie si brutale & si forcenée.

Peu de tems après on amena à Alexandre Bessus, non-seulement lié & garoté, mais tout nud. Spitaméne le tenoit attaché avec une chaîne qu'on lui avoit passée au cou, & l'on n'eût sû dire à qui cet objet étoit plus agréable, aux Barbares, ou aux Macédoniens. En le présentant au Roi, il lui dit: » Enfin je vous ai vengés, vous & Darius, mes Rois & mes » Maîtres. Je vous améne ce scélérat, » qui

» qui a assassiné son Seigneur, & qui est » traité maintenant selon l'exemple qu'il » en a lui-même donné. Hélas, que Da- » rius ne peut-il être témoin d'un tel » spectacle ! » Alexandre, après avoir fort loué Spitaméne, se tournant vers Bessus lui dit : » Quelle rage de tigre s'est » emparée de ton cœur, pour avoir osé » charger de chaînes, puis égorger ton » Roi & ton bienfaiteur ? Retire-toi de » devant mes yeux, monstre de perfidie » & de cruauté. « Il n'en dit pas davantage, & aiant fait venir Oxatre frere de Darius, il lui remit Bessus entre les mains, pour lui faire essuier toute l'ignominie qu'il méritoit, différant néanmoins son supplice dans la vûe de le faire juger dans l'assemblée générale des Perses.

§. XIII. *Alexandre, après avoir pris beaucoup de villes dans la Bactriane, en bâtit une près de l'Iaxarte, à laquelle il donne son nom. Les Scythes, allarmés de la construction de cette ville qui les bridoit, lui députent des Ambassadeurs, qui lui parlent avec une liberté extraordinaire. Après les avoir renvoiés, il passe l'Iaxarte, remporte une victoire contre les Scythes, & traite favorablement les vaincus. Il punit & appaise la révolte des Sogdiens. Il envoie Bessus à Ecbatane pour y être*

puni. Il se rend maître de la ville de Petra, qui paroissoit imprenable.

Arrian. l. 3. p. 148.149 & lib. 4. p. 150-160. Q. Curt lib. 7. c. 6-11.

ALEXANDRE, insatiable de victoires & de conquêtes, alloit toujours en avant, cherchant de nouveaux peuples qu'il pût domter. Après avoir recruté sa cavalerie qui avoit beaucoup souffert dans les longues & périlleuses marches qu'il avoit faites, il s'avança jusqu'à * l'Iaxarte.

Près de-là, des Barbares descendant tout-à-coup de leurs montagnes, vinrent attaquer brusquement les troupes d'Alexandre, & aiant emmené avec eux un grand nombre de prisonniers, ils regagnérent leurs retraites, où ils étoient vingt mille hommes qui combattoient avec des arcs & des frondes. Le Roi alla en personne les assiéger, & étant des premiers à l'attaque, il fut blessé d'une fléche à l'os de la jambe, & le fer demeura dans la plaie. Les Macédoniens, également affligés & allarmés, l'emportérent aussitôt, mais non pas si secrettement qu'ils en pussent dérober la connoissance aux Barbares, qui du haut de la montagne voioient tout ce qui se passoit en

* *Quinte-Curce & Arrien l'appellent* le Tanaïs : *mais ils se trompent. Le Tanaïs est bien plus à l'occident, & se décharge, non pas dans la mer Caspienne, mais dans le Pont-Euxin ; & c'est ce que nous appellons aujourd'hui* le Don.

bas. Ils envoiérent donc le lendemain des Ambassadeurs au Roi, qui les fit entrer sur le champ, & ôtant le bandage & l'appareil de sa plaie, leur fit voir sa jambe sans leur témoigner la grandeur de son mal. Ils l'assurérent, qu'aiant appris sa blessure, ils n'en avoient pas reçu moins de déplaisir que les Macédoniens mêmes; & que s'ils eussent pu découvrir celui qui avoit fait le coup, ils le lui auroient mis entre les mains: Qu'il n'appartenoit qu'à des impies de faire la guerre aux dieux: Qu'au reste, vaincus par son incomparable valeur, ils se rendoient à lui, eux & tous les peuples qui les suivoient. Le Roi leur aiant donné sa foi, & retiré ses prisonniers, les reçut en son obéissance.

Après, il leva le camp, & s'étant fait mettre sur un brancart, il y eut une grande dispute entre les gens de pié & de cheval à qui le porteroit, chacun prétendant de part & d'autre que cet honneur leur appartenoit. On ne put les concilier qu'en ordonnant qu'ils le porteroient tour à tour.

De-là il se rendit le quatriéme jour à Maracande, ville très-considérable, capitale de la Sogdiane, dont il se rendit maître, & y laissa une bonne garnison; après quoi il brula & ravagea tout le plat pays.

Il lui arriva alors une ambassade des

Abiens Scythes, qui depuis la mort de Cyrus étoient toujours demeurés libres & indépendans: ils venoient se soumettre à Alexandre. Ils étoient estimés les plus justes de tous les Barbares. Jamais ils ne faisoient la guerre que pour se défendre; & la liberté, dont ils usoient avec modération, avoit entr'eux égalé les plus petits aux plus grands. L'amour de la pauvreté & de la justice faisoit leur propre caractére, & les mettoit en état de se passer & de rois & de loix. Le Roi leur fit un bon accueil, & les reçut sous sa protection. Il envoia un des principaux de sa Cour pour reconnoitre leur pays, & même ces autres Scythes qui habitent au-dessus du Bosphore Cimmérien.

Il avoit choisi un lieu propre à bâtir une ville sur l'Iaxarte, pour tenir en bride, tant ceux qu'il avoit déja domtés, que les autres dont il se vouloit rendre maître. Mais ce dessein fut retardé par la révolte des Sogdiens, suivie bientôt de celle de la Bactriane. Alexandre manda Spitaméne qui lui avoit livré Bessus, le croiant fort propre à remettre ce peuple dans l'obéissance : mais c'étoit lui qui avoit le plus contribué à ce soulévement. Le Roi, étrangement surpris de cette perfidie, songea à en tirer vengeance d'une maniére éclatante. Il alla en personne former le siége de Cyropolis. C'é-

toit la derniére ville de l'Empire des Perses, bâtie par le grand Cyrus dont elle portoit le nom. Il envoia en même tems Cratére, avec deux autres de ses Officiers généraux, assiéger la ville des Mémacéniens. On députa à ceux-ci cinquante cavaliers, pour les exhorter à avoir recours à la clémence d'Alexandre. Ils furent d'abord assez bien reçus : mais la nuit ils furent tous égorgés. Alexandre avoit résolu d'épargner Cyropolis en faveur de Cyrus : car entre ceux qui ont régné sur ces peuples, il n'y en avoit point qu'il admirât davantage que ce Roi, & Sémiramis, comme aiant surpassé tous les autres en grandeur de courage, & en actions héroïques. Il fit donc offrir des conditions très-favorables aux assiégés, qu'une opiniâtreté aveugle leur fit rejetter, même avec hauteur & insolence. Aiant pris la ville d'assaut, il l'abandonna au pillage, & la rasa jusqu'aux fondemens. De-là il passa à l'autre ville, assiégée par Cratére. Jamais place ne se défendit mieux. Alexandre y perdit ses meilleurs soldats, & lui-même fut en grand danger de sa personne : car il reçut un coup de pierre à la tête, dont il tomba évanoui, aiant entiérement perdu connoissance. En effet l'armée le pleura comme mort. Mais ce Prince, que nul danger, nul contretems ne pou-

voit abbattre, pressa encore plus vivement le siége, sans attendre que sa blessure fût guérie, la colére fournissant une nouvelle flamme à son ardeur naturelle. Aiant donc fait saper le mur, il fit une grande bréche, par où il entra dans la place, qui fut mise à feu & à sang, & ruinée de fond en comble. Plusieurs autres villes éprouvérent le même sort. C'étoit ici une troisiéme révolte de la part des peuples de la Sogdiane, que le double pardon qu'Alexandre leur avoit accordé ne put faire revenir à la raison. Ils perdirent plus de six-vingts mille hommes dans ces différens siéges. Alexandre envoia après cela Ménédéme avec trois mille hommes de pié & huit cens chevaux à Maracande, d'où Spitaméne avoit chassé la garnison Macédonienne, & s'y étoit enfermé.

Pour lui, il revint camper sur l'Iaxarte, où il ferma de murs tout l'espace que son armée avoit occupé, & y bâtit une ville de soixante stades de tour, qu'il nomma encore Alexandrie, car il en avoit déja bâti plusieurs autres. Il y fit travailler avec tant de diligence, qu'en moins de vingt jours les ramparts furent élevés, & les maisons construites. Aussi il y eut une grande émulation entre les soldats, à qui auroit le premier fourni sa tâche, car chacun avoit la sienne : &

Trois lieues.

pour peupler sa nouvelle ville, il racheta tout ce qu'il put trouver de prisonniers, y établit plusieurs Macédoniens qui n'étoient plus en état de servir, & y admit aussi plusieurs des gens du pays qui s'offrirent pour l'habiter.

Mais le Roi des Scythes qui sont au-delà de l'Iaxarte, voiant que cette ville bâtie sur le fleuve étoit un joug qu'on lui imposoit, envoia de nombreuses troupes pour la démolir, & chasser bien loin de là celles des Macédoniens. Alexandre, qui n'avoit pas eu dessein d'attaquer les Scythes, voiant qu'ils faisoient des courses à sa vûe avec beaucoup d'insolence, se trouva fort embarrassé, d'autant plus que dans le même tems il apprit que le corps de troupes qu'il avoit envoié contre Maracande, avoit été taillé en piéces presque entiérement. Tant d'obstacles réunis ensemble auroient rebuté tout autre: les Sogdiens révoltés, les Bactriens de même, les Scythes qui le venoient harceler, l'état où il se trouvoit, ne pouvant ni se tenir sur ses piés, ni monter à cheval, ni parler à ses troupes, ni donner ordre à rien. Pour comble de chagrin, son armée paroissoit déterminée à ne point tenter le passage du fleuve à la vûe des ennemis rangés sur l'autre bord. Le roi passa la nuit dans de grandes inquiétudes: mais son courage

le rendoit ſupérieur à tout. On lui avoit annoncé des auſpices malheureux : il força le Devin a en ſubſtituer de favorables. Au point du jour il prend ſa cuiraſſe, & ſe vient montrer à ſes ſoldats, qui ne l'avoient point vû encore depuis ſa derniére bleſſure. Ils avoient tant de vénération pour leur Roi, que ſa préſence ſeule diſſipa d'abord toutes leurs craintes, de ſorte qu'ils verſoient des larmes de joie, & venoient tous lui rendre leurs reſpects, & le preſſer de leur faire voir l'ennemi, contre lequel ils avoient auparavant refuſé d'aller. Ils travaillérent aux radeaux avec tant d'ardeur, qu'en trois jours il y en eut douze mille de faits : on prépara auſſi un grand nombre de peaux pour le même effet.

Comme tout étoit prêt pour paſſer, il arriva des Ambaſſadeurs des Scythes au nombre de vingt ſelon la coutume de leur pays, qui traverſérent le camp à cheval demandant à parler au Roi.

Le Roi les aiant fait entrer dans ſa tente, les pria de s'aſſeoir : & ils furent lontems à le regarder fixement ſans dire mot, ſurpris apparemment, eux qui jugeoient des hommes à la mine & à la taille, de ne pas trouver que la ſienne répondît à ſa grande renommée. Le plus ancien de la troupe porta la parole. Le diſcours que Quinte-Curce lui met dans la bouche eſt

un peu long, mais fort curieux. J'en raporterai une partie.

» Si les dieux t'avoient donné un corps
» proportionné à ton ambition, tout l'u-
» nivers seroit trop petit pour toi. D'une
» main tu toucherois l'Orient, & de l'au-
» tre l'Occident : & non content de ce-
» la, tu voudrois suivre le soleil, & sa-
» voir où il se cache. Tel que tu es, tu ne
» laisses pas d'aspirer où tu ne saurois
» atteindre. De l'Europe tu passes dans
» l'Asie, & quand tu auras subjugué tout
» le genre humain, tu feras la guerre aux
» riviéres, aux forêts, & aux bêtes sau-
» vages. Ne sais-tu pas que les grands ar-
» bres sont lontems à croître, & qu'il ne
» faut qu'une heure pour les arracher :
» que le lion sert quelquefois de pâture
» aux plus petits oiseaux ; que le fer,
» malgré sa dureté, est consumé par la
» rouille ; qu'enfin il n'est rien de si fort
» que les choses les plus foibles ne puis-
» sent détruire ?

» Qu'avons-nous à démêler avec toi ?
» Jamais nous n'avons mis le pié dans
» ton pays. N'est-il pas permis à ceux
» qui vivent dans les bois d'ignorer qui
» tu es, & d'où tu viens ? Nous ne vou-
» lons ni obéir ni commander à person-
» ne. Et afin que tu saches quels gens ce
» sont que les Scythes, nous avons reçu
» du Ciel, comme un riche présent, un

» joug de beufs, un soc de charrue, 1
» fléche, un javelot, & une coupe. C
» de quoi nous nous servons & avec 1
» amis, & contre nos ennemis. A 1
» amis, nous leur donnons du blé p.
» venu du travail de nos beufs, av
» eux nous offrons du vin aux die
» dans la coupe: & pour nos ennem
» nous les combattons de loin à co
» de fléche, & de près avec le javel
» C'est * avec quoi nous avons autref
» domté les peuples les plus belliqueu
» vaincu les Rois les plus puissans, 1
» vagé toute l'Asie, & nous nous for
» mes ouvert le chemin jusques da
» l'Egypte.

» Mais toi qui te vantes de venir po
» exterminer les voleurs, tu es toi-mên
» le plus grand voleur de la terre. Tu :
» pillé & saccagé toutes les nations qu
» tu as vaincues. Tu as pris la Lydie, en
» vahi la Syrie, la Perse, la Bactriane
» tu songes à pénétrer jusqu'aux Indes
» & tu viens ici pour nous enlever no
» troupeaux. Tout ce que tu as, ne fe
» qu'à te faire desirer plus ardemmen
» ce que tu n'as pas. Ne vois tu poin

* *Ceci doit s'entendre de la fameuse irruption des Scythes, qui s'avancérent jusques dans l'Egypte, & demeurérent maîtres de la haute Asie pendant vingt-huit ans. Voyez le secon Tome, dans l'histoire d Assyriens. Je ne me su point ici attaché au tex de Quinte-Curce, qui sou fre de grandes difficulté*

» combien il y a que les Bactriens t'arrê-
» tent? Pendant que tu domtes ceux-ci,
» les Sogdiens se révoltent, & la vic-
» toire n'est pour toi qu'une semence de
» guerre.

» Passe seulement l'Iaxarte, & tu ver-
» ras l'étendue de nos plaines. Tu as
» beau suivre les Scythes, je te défie de
» les atteindre. Notre pauvreté sera tou-
» jours plus agile que ton armée chargée
» des dépouilles de tant de nations: &
» quand tu nous croiras bien loin, tu
» nous verras tout d'un coup tomber sur
» ton camp: car c'est avec la même vi-
» tesse que nous poursuivons & que nous
» fuions nos ennemis. J'apprens que les
» Grecs font passer en proverbe & en
» raillerie les solitudes des Scythes. Oui,
» nous aimons mieux nos deserts, que
» vos grandes villes & vos fertiles cam-
» pagnes. Crois-moi, la fortune est glis-
» sante: tiens-la bien, de peur qu'elle ne
» t'échape. Mets un frein à ton bonheur,
» si tu veux en demeurer maître.

» Si tu es un dieu, tu dois faire du
» bien aux mortels, & non pas leur ravir
» ce qu'ils ont. Si tu n'es qu'un homme,
» songe toujours à ce que tu es. Ceux
» que tu laisseras en paix, seront vérita-
» blement tes amis: parce que les plus
» fermes amitiés sont entre les personnes
» égales; & ceux-là sont estimés égaux,

» qui n'ont point éprouvé leurs forces
» l'un contre l'autre. Mais ne t'imagine
» pas que ceux que tu auras vaincus puiſ-
» ſent t'aimer : il n'y a jamais d'amitié
» entre le maître & l'eſclave, & une paix
» forcée eſt bientôt ſuivie de la guerre.

» Au reſte [a] ne penſe pas que les Scy-
» thes, pour contracter une alliance,
» faſſent aucun ferment. Ils n'ont point
» d'autre ſerment, que de garder la foi
» ſans la jurer. De telles précautions con-
» viennent aux Grecs, qui ſignent leurs
» traités, & appellent les dieux à témoin.
» Pour nous, nous ne nous croions reli-
» gieux, qu'autant que nous avons de
» bonne foi. Qui n'a pas honte de man-
» quer de parole aux hommes, ne craint
» point de tromper les dieux; & de quoi
» te ſerviroient des amis, à qui tu ne te
» fierois point? Conſidére que nous veil-
» lerons pour toi à la garde & de l'Eu-
» rope & de l'Aſie. Nous nous étendons
» juſqu'à la Thrace, & la Thrace, à ce
» que l'on dit, confine à la Macédoine.
» Il ne s'en faut que la largeur de l'Ia-
» xarte, que nous ne touchions à la Bac-
» triane. Ainſi nous ſommes tes voiſins
» des deux côtés. Vois lequel tu aimes le

a Jurando gratiam Scythas ſancire ne crediderís: colendo fidem jurant. Græcorum iſta cautio eſt, qui acta conſignant, & deos invocant: nos religionem in ipſa fide novimus. Qui non reverentur homines, fallunt deos.

» mieux, de nous avoir pour amis ou
» pour ennemis.

Voila ce que dit le Barbare. Le Roi lui répondit en deux mots : *Qu'il useroit de sa fortune, & de leur conseil : de sa fortune, en continuant d'y avoir confiance ; de leur conseil, en n'entreprenant rien témérairement.* Quand il eut renvoié les Ambassadeurs, il mit son armée sur les radeaux qui étoient tout prêts. Il plaça sur le devant ceux qui portoient des boucliers, & les fit mettre à genoux pour être moins exposés aux coups de fléches. Derriére eux étoient ceux qui dressoient des machines pour lancer des traits & des pierres, couverts des deux côtés de soldats armés de toutes piéces. Les autres qui étoient après les machines, avoient leurs boucliers joints sur leurs têtes en forme de tortues, desquels ils défendoient les matelots armés de corselets. Le même ordre étoit gardé aux autres radeaux qui portoient les gens de cheval.

Le trajet couta beaucoup de peine aux troupes. Tout étoit capable de les rebuter : le trouble & la confusion inévitables dans une telle entreprise, la rapidité du fleuve, qui entraînoit tout, la vûe d'une armée nombreuse rangée en bataille sur le bord opposé. Mais la présence d'Alexandre, qui étoit le premier

à essuier les plus grands dangers, les leur faisoit oublier pour eux-mêmes, & ne leur laissoit de crainte que pour lui. Sitôt que les Macédoniens commencérent à approcher du bord, ceux qui portoient des boucliers se levérent tous ensemble, & lançant leurs javelots de pié ferme, ils ne tiroient aucun coup qui ne portât. Quand ils virent que les ennemis, accablés de cette grêle de traits, commençoient à s'ébranler, & tournoient leurs chevaux en arriére, ils sautérent à terre avec une légéreté incroiable, & s'encourageant les uns les autres, les attaquérent vivement. Dans ce désordre, les gens de cheval, qui avoient leurs chevaux tout bridés, donnent contre les ennemis, & achevent de les rompre. Le Roi ne pouvoit faire entendre sa voix qui étoit fort foible, mais son exemple parloit. Ce ne fut qu'un cri d'allégresse & de victoire de la part des Macédoniens, qui se jettérent tous avec fureur contre les Barbares. Ceux-ci ne purent soutenir un si rude choc, & s'enfuirent à toute bride, car ce n'étoit que de la cavalerie. Quelque foible que fût le Roi, il les poussa vivement pendant un assez long espace, jusqu'à ce que, les forces lui manquant, il fut contraint de s'arréter. Après avoir commandé qu'on les poursuivît tant que le jour dureroit, il

se retira dans son camp pour se reposer, & pour y attendre ses troupes. Les Macédoniens avoient déja passé les bornes de Bacchus, qui étoient marquées par de grosses pierres rangées près-à-près, & par de grands arbres, dont les troncs étoient couverts de lierre. Mais l'ardeur de la poursuite les emporta encore plus loin, & ils ne revinrent au camp que sur le minuit, après avoir tué grand nombre des ennemis, & fait encore plus de prisonniers, avec un butin de dix-huit cens chevaux qu'ils chassoient devant eux. De leur côté, il y demeura soixante cavaliers, & cent fantassins à-peu-près; & il y en eut mille de blessés. Alexandre renvoia aux Scythes tous leurs prisonniers sans rançon, pour leur montrer que ce n'étoit point animosité, mais desir de gloire, qui lui avoit mis les armes à la main contre un si vaillant peuple.

Le bruit de cette victoire, & encore plus la clémence du Roi à l'égard des vaincus, relevérent extrêmement sa réputation. On avoit toujours cru que les Scythes étoient invincibles. Après leur défaite, on avoua qu'il n'y avoit point de nation qui ne dût céder aux Macédoniens. Les Saces, nation puissante, envoiérent une ambassade à Alexandre pour se soumettre, & lui demander son amitié. Les Scythes eux-mêmes lui firent faire des

excuses par leurs Ambassadeurs, rejettant la faute de ce qui étoit arrivé sur quelques particuliers, & témoignant qu'ils étoient prêts de faire tout ce qu'il plairoit au Prince de leur ordonner.

Alexandre, délivré si heureusement du soin de cette importante guerre, tourna toutes ses pensées du côté de Maracande, où le traître Spitaméne s'étoit enfermé. Au premier bruit de l'approche d'Alexandre, il avoit pris la fuite, & s'étoit retiré dans la Bactriane. Le Roi l'y suivit : mais désespérant de l'atteindre, il retourna saccager la Sogdiane, qui est arrosée par le fleuve Polytiméte.

Entre les autres prisonniers Sogdiens, il y eut trente jeunes hommes des plus grands Seigneurs du pays, tous bienfaits & de bonne mine, lesquels aiant su qu'on les menoit au supplice par le commandement d'Alexandre, se mirent à chanter des chants d'allégresse, à sauter, & à danser, témoignant une joie excessive. Le Roi, étonné de les voir aller à la mort si gaiement, se les fit amener, & leur demanda d'où leur venoit ce transport de joie, voiant la mort devant leurs yeux. Ils répondirent que si tout autre que lui les faisoit mourir, ils s'affligeroient : mais qu'étant rendus à leurs ancêtres par l'ordonnance d'un si grand Roi, vainqueur de toutes les nations,

ils bénissoient une mort si glorieuse, & dont les plus vaillans hommes souhaiteroient de mourir. Alexandre, admirant cette grandeur de courage, leur demanda s'ils vouloient bien qu'il leur donnât la vie, à condition qu'ils ne seroient plus ses ennemis. Ils l'assurérent qu'ils n'avoient jamais été ses ennemis; qu'étant attaqués, ils s'étoient défendus; & que si l'on fût venu à eux par la douceur & non par la violence, ils auroient tâché de ne se point laisser vaincre en politesse & générosité. Le Roi leur demanda encore quel gage ils lui donneroient de leur foi: » Point d'autre, répondirent-» ils, que cette même vie que nous re-» cevons de votre bonté, & que nous » serons toujours prêts de vous rendre » quand vous nous la redemanderez; « & ils lui tinrent parole. Quatre d'entr'eux, qu'il mit au nombre de ses Gardes, le disputérent aux Macédoniens en zêle & en fidélité.

Le Roi, après avoir laissé un petit corps de troupes dans la Sogdiane, passa à Bactres. Là aiant assemblé tous ses Généraux, il fit amener Bessus en leur présence; & après lui avoir reproché sa perfidie, & lui avoir fait couper le nez & les oreilles, il l'envoïa à Ecbatane pour y souffrir le dernier supplice sous les yeux de la mere de Darius. Plutarque

nous a laissé la description de ce supplice. On fit courber par force des arbres l'un vers l'autre, & l'on attacha à chacun de ces arbres un des membres du corps de ce parricide. Ensuite, quand on on leur eut laissé la liberté de retourner à leur état naturel, ils se redressérent avec tant de violence, qu'ils emportérent chacun le membre qui y étoit attaché, & l'écartelérent de la sorte. C'est encore aujourd'hui le même supplice qu'on fait souffrir aux criminels de leze-Majesté au premier chef, en les faisant tirer à quatre chevaux.

Strab. l. 11. pag. 517. On dit qu'Alexandre abolit dans le pays des Bactriens une coutume inhumaine & barbare qui y régnoit depuis lontems : c'étoit de faire manger tout vivans par les chiens ceux à qui une vieillesse décrépite, ou une maladie mortelle, ne laissoient aucune espérance de pouvoir prolonger leur vie.

Il arriva dans ce tems-là à Alexandre, tant de la Macédoine que de la Gréce, des recrues assez considérables, qui montoient à plus de 16000 hommes. Avec un renfort si nombreux il acheva de réduire & de soumettre tous ceux qui s'étoient soulevés. Pour le tenir en bride, il bâtit quelques places fortes dans la Margiane.

An. M. 3676. Av. J. C. 328. Tout étoit calme. Il ne restoit plus

qu'une place appellée *Petra Oxiana*, le Rocher d'Oxus, que tenoit Arimaze Sogdien, avec trente mille hommes de guerre, & des munitions pour deux ans. Ce rocher, fort haut, & escarpé de tous côtés, n'avoit qu'un sentier taillé dans le roc par où l'on pouvoit y monter. Le Roi aiant reconnu la place, hésita lontems s'il ne devoit pas passer outre: mais, comme son caractére étoit de chercher en tout le merveilleux, & de tenter l'impossible, il se mit en tête de vaincre ici même la nature, qui sembloit avoir fortifié ce Rocher contre toute la puissance des hommes. Néanmoins, avant que de s'engager à ce siége, il fit parler à ces Barbares pour les engager à se rendre. Arimaze reçut avec hauteur cette proposition, & outre plusieurs autres paroles d'insulte, il demanda *si Alexandre, qui pouvoit tout, pouvoit aussi voler, & si la nature lui avoit subitement donné des ailes.*

Cette réponse insolente piqua jusqu'au vif Alexandre. Il donna ordre qu'on lui choisît dans les troupes parmi les montagnards trois cens jeunes hommes des plus dispos & des plus adroits qu'on pourroit trouver. Quand on les lui eut amenés, » Ç'a été avec vous, valeureuse » Jeunesse, leur dit-il, que j'ai forcé les » places qu'on avoit cru imprenables,

» que j'ai franchi les montagnes toujours
» couvertes de neiges, traversé les riviéres, & percé les défilés de la Cilicie.
» Vous me connoissez, & je vous connois. Ce Roc que vous voiez n'a qu'une
» issue, que les Barbares gardent sans
» songer au reste. Il n'y a ni guet ni sentinelle que du côté qui regarde notre
» camp. Si vous cherchez bien, il n'est
» pas que vous ne trouviez quelque sentier qui vous ménera au haut du Rocher. La nature n'a rien fait de si inaccessible, où la valeur ne puisse atteindre; & ce n'est que pour avoir entrepris
» ce que jamais personne n'avoit espéré,
» que nous sommes maîtres de l'Asie.
» Gagnez ce sommet, & quand vous vous
» en serez saisis, élevez un étendart blanc
» pour signal, & je ne manquerai pas de
» vous ôter l'ennemi de dessus les bras,
» & de l'attirer à moi en faisant diversion. « Le Roi accompagna cet ordre de magnifiques promesses: mais la plus grande récompense pour eux étoit de lui plaire. Pleins d'ardeur, & s'imaginant déja être au sommet, ils partent, après avoir fait des provisions de coins de fer pour ficher entre les pierres, de crampons, de grosses cordes.

Sur les neuf ou dix heures. Le Roi fit le tour de la montagne avec eux, & leur commanda de se mettre en marche à la seconde veille de la nuit par

l'endroit qui sembloit le moins difficile, priant les dieux de les conduire heureusement. Ils se pourvûrent de vivres pour deux jours; & n'aiant que leurs épées & leurs javelines ils commencérent à monter, marchant quelque tems à pié: puis, quand il falut grimper, les uns s'accrochoient aux pierres qui s'avançoient, & se soulevoient eux-mêmes; les autres enfonçoient leurs crampons dans la neige qui étoit gelée, pour se soutenir dans les endroits glissans; d'autres enfin plantant leurs coins avec force, en faisoient des échelles pour s'aider à monter. Ils passérent ainsi tout le jour pendus à cette roche avec mille peines & mille dangers, aiant à luter en même tems contre la neige, contre le froid, contre le vent. Néanmoins le plus fort restoit à faire, & il leur sembloit que le Roc croissoit toujours en hauteur, à mesure qu'ils avançoient. Mais ce qui les étonnoit le plus, c'étoit le triste spectacle que quelques-uns de leurs compagnons qui tomboient dans les précipices, & dont le malheur leur apprenoit ce qu'ils avoient à craindre. Ils continuérent pourtant, & firent si bien, que malgré toutes ces difficultés ils gagnérent le haut du Roc. Mais ils étoient tous horriblement fatigués, & quelques-uns même ne pouvoient s'aider d'une partie de leurs membres. La nuit

& le sommeil les prirent en même tems, & se couchant de côté & d'autre dans les endroits qui étoient sans neige, ils dormirent jusqu'au jour. Enfin ils se réveillérent de ce profond sommeil, & regardant de tous côtés pour découvrir en quel endroit un si grand nombre de gens se tenoient cachés, ils virent au-dessous d'eux de la fumée qui leur apprit où se tenoient les ennemis. Ils élevérent donc le signal comme on en étoit convenu, & la troupe s'étant ralliée, il s'en trouva à dire trente-deux, qui avoient péri en montant.

Le Roi, également touché & du desir d'emporter la place, & du danger visible où ces hommes étoient exposés, fut tout le jour sur pié à regarder ce Rocher, & ne se retira point pour se reposer que la nuit ne fût fermée. Le lendemain, dès le grand matin, il fut le premier qui aperçut le signal. Néanmoins il doutoit encore si ses yeux ne le trompoient point, à cause de la fausse clarté que fait l'aube au point du jour : mais la lumiére venant à croître le mit hors de doute. Aiant donc fait appeller Cophès, par lequel il avoit d'abord sondé la volonté des Barbares, il l'envoia pour la seconde fois les exhorter de prendre au moins à cette heure un meilleur parti ; & s'ils s'opiniâtroient sur la bonté de la

place, il avoit ordre de leur faire voir à leur dos ceux qui tenoient le sommet du Rocher. Cophès fit ce qu'il put pour résoudre Arimaze à capituler, lui représentant qu'il gagneroit les bonnes graces du Roi s'il ne l'arrétoit pas davantage devant un Roc, au préjudice des grands desseins qui l'appelloient ailleurs. Arimaze lui parla en des termes encore plus fiers & plus insolens qu'auparavant & lui commanda de se retirer. Cophès le prenant par la main, le pria de sortir avec lui hors de la caverne: ce que le Barbare lui aiant accordé, il lui montra les Macédoniens logés sur sa tête, & d'un ton railleur & insultant, *Vous voyez*, lui dit-il, *que les soldats d'Alexandre ont des ailes.* On entendoit cependant de tous côtés sonner les trompettes dans le camp des Macédoniens, & toute l'armée pousser en l'air des cris d'allégresse & de victoire. Tout cela ensemble, quoiqu'assez frivole par soi-même, jetta néanmoins, comme il arrive assez souvent, une telle allarme & un tel trouble parmi les Barbares, que, sans faire réflexion au petit nombre de ceux qui étoient montés, ils se crurent perdus. On rappella donc Cophès, & on envoia avec lui trente des principaux pour remettre la place à condition de sortir la vie sauve. Le Roi, quoiqu'il eût tout à crain-

dre, irrité de la fierté d'Arimaze, refusa de les recevoir à aucune composition. Une confiance aveugle & téméraire dans son bonheur, qui ne s'étoit jamais démenti, lui ôtoit toute vûe du danger. Arimaze, de son côté, aveuglé par la crainte, & n'envisageant point de ressource, descendit avec ses parens & la principale Noblesse du pays dans le camp d'Alexandre. Ce Prince, qui n'étoit pas maître de sa colére, oubliant ce que la bonne foi & l'humanité exigeoient de lui dans cette occasion, les fit tous battre de verges, puis attacher en croix au pié même du rocher. La multitude qui s'étoit rendue, fut donnée avec tout le butin aux habitans des nouvelles villes bâties en ces quartiers-là; & Artabaze laissé Gouverneur du Roc, & de toute la province d'alentour.

§. XIV. *Mort de Clitus. Diverses expéditions d'Alexandre. Il entreprend de se faire adorer à la maniére des Perses. Mécontentement des Macédoniens. Mort du Philosophe Callisthéne.*

Q. Curt. l. 8. c. 1-8. Arrian. lib. 4 p. 151-171. Plut. in Alex. p. 693-696. Justin l. 12. cap. 6. 7.

ALEXANDRE aiant subjugué les Massagétes & les Dahes, entra dans la Bazarie. C'est une province qui renferme dans son étendue beaucoup de grands parcs remplis de bêtes fauves. Le Prince y prit le plaisir de la chasse, qui ne fut

pas

pas pour lui ſans danger. Un lion d'une épouvantable grandeur vint droit à lui : il le tua d'un ſeul coup. Quoique ce combat lui eût réuſſi, les Macédoniens, allarmés du péril qu'il avoit couru, & toute l'armée en ſa perſonne, ordonnérent, conformément aux coutumes de leur pays, que le Roi n'iroit plus à la chaſſe à pié & ſans avoir quelques-uns des Grands, & de ſes Officiers avec lui. Ils ſavoient qu'un Roi n'eſt point à lui, mais à ſes peuples ; qu'il doit ſe ménager pour eux, & réſerver ſon courage pour d'autres périls ; & que la gloire de paſſer pour habile à tuer des bêtes, peu digne d'un grand Prince, ne doit point être achetée ſi cher.

De-là il revint à Maracande, où il appaiſa quelques mouvemens qui s'étoient élevés dans le pays. Artabaze l'aiant prié de le décharger du Gouvernement de cette province à cauſe de ſon grand âge, il en pourvut Clitus. C'étoit un vieil Officier de Philippe, & qui s'étoit ſignalé en beaucoup de rencontres. Ce fut lui qui à la bataille du Granique, comme Alexandre combattoit la tête nue, & que Roſace avoit déja le bras levé pour le fraper par derriére, couvrit le Roi de ſon bouclier, & abbattit la main du Barbare. Sa ſœur Hellanice avoit nourri Alexandre, qui ne l'aimoit pas moins

que sa propre mere. Comme, pour toutes ces raisons, il considéroit fort Clitus, il lui confia une des provinces les plus importantes de son empire, avec ordre de partir le lendemain.

Avant son départ, il fut convié le soir à un festin, où [a] le Roi, après avoir beaucoup bû, se mit à célébrer ses propres exploits, sans garder aucune mesure dans les louanges qu'il se donnoit à lui-même, jusqu'à se rendre insupportable à ceux même qui savoient qu'il disoit la vérité. Les plus âgés néanmoins se turent, jusqu'à ce qu'aiant commencé à rabaisser les actions guerriéres de Philippe, il se vanta, » Que la fameuse victoire de » Chéronée étoit son ouvrage, & que la » gloire de cette célébre journée lui avoit » été ravie par la malignité & la jalousie » de son pere. Qu'en la sédition survenue entre les Macédoniens & les Grecs » soudoiés, Philippe, affoibli de la blessure qu'il avoit reçue dans ce tumulte, » s'étoit couché par terre; & n'avoit » point trouvé de meilleur expédient » pour se sauver, que de faire le mort; » qu'alors il l'avoit couvert de son bouclier, & tué de sa main ceux qui vouloient se jetter sur lui: mais que son

Il n'est point parlé ailleurs de cette sédition.

a In quo Rex, cùm multo incaluisset mero, immodicus æstimator sui, celebrare quæ gesserat cœpit; gravis etiam eorum auribus, qui sentiebant vera memorari. *Q. Curt.*

» pere n'avoit jamais pu se résoudre à » l'avouer franchement, comme aiant » regret de devoir la vie à son fils. Qu'en » la guerre contre les Illyriens, il avoit » tout fait lui seul, Philippe ne s'y étant » point trouvé, & n'aiant rien sû de la » défaite des ennemis que par ses lettres. » Que ceux-là étoient dignes de louange, » non pas qui s'alloient faire initier aux * » mystéres des Samothraces lorsqu'il fa- » loit mettre à feu & à sang toute l'Asie; » mais qui par la grandeur de leurs ex- » ploits avoient surpassé la créance des » hommes. «

Ces discours, & d'autres pareils, faisoient beaucoup de plaisir à la Jeunesse, mais blessoient vivement ceux qui étoient plus âgés, sur-tout à cause de Philippe, sous lequel ils avoient lontems porté les armes. Clitus, qui étoit aussi échaufé par le vin, se tournant vers ceux qui étoient au-dessous de lui à table, leur raporta un passage d'Euripide, de telle sorte que le Roi pouvoit plutôt ouïr le son de sa voix que les paroles. Le sens de ce passage étoit, » Que les Grecs avoient eu » grand tort d'ordonner qu'aux inscrip-

Dans Andromaque.

* *Les Généraux, avant que de partir pour leurs expéditions, avoient coutume de se faire initier dans ces Mystéres, & d'offrir des sacrifices aux dieux qui y présidoient. Apparemment que Philippe avoit observé cette cérémonie, qui peut-être avoit retardé quelque entreprise.*

» tions des trophées on mettroit seulement le nom des Rois, parce que [a] c'étoit dérober à de vaillans hommes la gloire qu'ils avoient acquise au prix de leur sang. « Le Roi se doutant bien qu'il lui étoit échapé quelque chose de désobligeant, demanda à ceux qui étoient les plus proches ce qu'il avoit dit. Comme personne ne répondit, Clitus, haussant la voix peu à-peu, se mit à raconter les actions & les guerres de Philippe dans la Gréce, les préférant à tout ce qui se faisoit alors; ce qui excita une grande dispute entre les jeunes & les vieux. Quelque peine que le Roi sentît intérieurement, il dissimula d'abord en se faisant violence, & parut écouter patiemment tout ce que disoit Clitus à son désavantage. Il sembloit même qu'il auroit encore retenu son emportement, si Clitus en fût demeuré là. Mais celui-ci, poussant toujours l'insolence plus loin, comme s'il eût pris à tâche d'irriter le Roi & de lui insulter, en vint jusqu'à prendre ouvertement la défense de Parménion, & jusqu'à soutenir que la ruine de Thébes n'étoit rien en comparaison de la victoire de Philippe sur les Athéniens, & que les vieux Capitaines Macédoniens, quoiqu'ils eussent été quelquefois malheureux, valoient beaucoup mieux que

a Alieno enim sanguine partam gloriam intercipi.

ceux qui avoient la témérité de les décrier.

Alexandre lui aiant dit sur cela qu'il plaidoit sa propre cause, en appellant la lâcheté un malheur, Clitus se leve, & les yeux bouffis de vin & de colére: » C'est pourtant cette main, « lui dit-il en étendant le bras, » qui vous sauva la » vie à la bataille du Granique. C'est par » le sang & les blessures de ces Macédo- » niens taxés de lâcheté, que vous êtes » devenu si grand. Mais la fin tragique » de Parménion nous apprend quelle ré- » compense eux & moi nous devons at- » tendre de nos services. « Ce dernier reproche piqua jusqu'au vif Alexandre: il se retint pourtant encore, & se contenta d'ordonner à Clitus de sortir de sa table. » Il a raison, dit Clitus en se le- » vant, de ne vouloir point souffrir à sa » table des hommes libres, qui ne sa- » vent dire que la vérité. Il fera bien de » passer sa vie avec des barbares & des » esclaves, qui adoreront volontiers sa » ceinture Persienne & sa robe blanche. «

Le Roi ne fut plus maître de sa colére: & s'étant jetté sur la javeline de l'un de ses gardes, il en auroit percé sur le champ Clitus, si d'un côté les Courtisans ne l'avoient retenu, & si de l'autre les amis de Clitus ne l'avoient poussé avec grande peine hors de la salle. Mais il y rentra incontinent par une autre porte, en chantant

avec insolence des vers injurieux au Pr
ce, qui le voiant près de lui, le perça d
javeline, & le renversa mort par terre,
lui disant ces paroles: *Va-t-en mainten*
trouver Philippe, Parménion, & Attal

La colére du Roi étant comme étein tout-à-coup dans le sang de Clitus, s crime alors se montra à lui, avec tou son énormité & toute sa noirceur. Il avo tué un homme, qui à la vérité avoit abu sé de sa patience, mais qui jusques-l avoit été un fidéle serviteur, & qui bie que ce Prince eût honte de l'avouer, lu avoit sauvé la vie. Il venoit de faire l'office abominable de bourreau, en punissant par un meurtre horrible des paroles indiscretes, qui pouvoient être imputées au vin. Comment oseroit-il paroitre devant la sœur de Clitus sa nourrice, & lui présenter une main souillée du sang de son frere? Ne pouvant soutenir ces tristes réflexions, il se jette sur le corps de son ami, en arrache la javeline, & s'en seroit percé lui-même, si les Gardes étant promtement accourus ne lui eussent saisi les mains, & ne l'eussent emporté par force dans sa chambre.

Il passa toute la nuit & le jour suivant à fondre en larmes. Après qu'il eut épuisé toutes ses forces à gémir & à se lamenter, il demeura sans voix, étendu par terre, poussant seulement de tems en

tems de profonds ſoupirs. Ses amis, qui craignoient les ſuites de ce ſilence, entrérent par force dans ſa chambre. Il ne fit pas grande attention à ce que tous les autres lui dirent pour le conſoler : mais le Devin Ariſtandre l'aiant fait ſouvenir d'un ſonge où il avoit cru voir Clitus en robe noire aſſis à ſa table, & lui aiant fait entendre que tout ce qui venoit d'arriver étoit réglé de toute éternité par le deſtin, & par conſéquent inévitable, il parut un peu ſoulagé. A ce Devin ſuccédérent deux Philoſophes, Calliſthéne & Anaxarque. Le premier l'aborda doucement, eſſaia de ſe rendre maître de ſa douleur en s'inſinuant peu-à-peu dans ſon eſprit, en tâchant de le rappeller à lui-même par des réflexions ſolides & tirées du fond de la philoſophie, & évitant avec ſoin tout ce qui pouvoit renouveller ſon affliction, & aigrir une plaie encore toute ſaignante, & qui demandoit d'être traitée avec une extrême délicateſſe. Anaxarque ne garda pas tant de meſures. Il ſe mit à crier dès l'entrée, *Quoi ! eſt-ce là cet Alexandre, ſur qui toute la terre a les yeux ouverts ? Eh ! le voila étendu ſur le plancher, fondant en larmes comme un vil eſclave ! Ignore-t-il donc qu'il eſt la loi ſuprême de ſes ſujets, & qu'il n'a vaincu que pour être Seigneur & Maître, & nullement pour ſe ſoumettre à une vaine*

opinion ? Le Roi avoit résolu de se laisser mourir. Ses amis eurent bien de la peine à le faire consentir à prendre de la nourriture. Les Macédoniens déclarérent par un Décret, que Clitus avoit été tué avec justice. Le philosophe Anaxarque avoit donné lieu à ce Décret, en soutenant que la volonté des Princes est la loi souveraine de l'État. Foibles ressources contre les cris d'une conscience justement allarmée, que les flateries & les faux raisonnemens ne sont point capables de faire taire !

La faute de Clitus étoit grande, & ne peut s'excuser. Il étoit à la vérité de son devoir de ne prendre aucune part à des discours qui tendoient à flétrir la gloire de Philippe son bienfaiteur, & de marquer son improbation par un morne & modeste silence. Il pouvoit même peut-être rendre à son mérite un témoignage favorable, pourvu que ce fût avec retenue & sagesse. Si une telle modération avoit mal réussi, il auroit été à plaindre, mais il ne se seroit pas rendu criminel. Mais en venir à des reproches injurieux & sanglans, c'est ignorer ce qui est dû à la personne sacrée des Rois, par raport ausquels, malgré les injustices & les violences qu'ils pourroient commettre, non seulement toute parole de mépris & d'insulte est interdite, mais encore toute pa-

role peu reſpectueuſe & peu meſurée, parce qu'ils tiennent à notre égard la place de Dieu même.

Il faut pourtant avouer que la circonſtance du repas diminue beaucoup, ou du moins couvre un peu la faute de Clitus. Quand un Prince appelle un ſujet à ſa table, qu'il l'aſſocie à ſa débauche, que lui-même l'excite à boire, il ſemble que le Prince oublie qu'il eſt le maître, & qu'il conſent que les conviés l'oublient auſſi; qu'il autoriſe en quelque ſorte les libertés, les familiarités, les ſaillies que le vin inſpire ordinairement: & s'il trouve mauvais qu'un ſujet s'égale à lui, il doit s'en prendre à lui-même, qui le premier s'eſt égalé le ſujet. Une faute commiſe dans ces circonſtances, eſt toujours faute: mais elle ne mérite pas d'être lavée dans le ſang du coupable.

Quelqu'un compare [a] au foudre la colére, quand elle ſe trouve unie à la puiſſance. En effet quel ravage alors ne cauſe-t-elle point? Que ſera-ce donc, ſi l'on y joint encore l'ivreſſe? On le voit dans Alexandre. Quel malheur pour ce Prince de n'avoir pas travaillé de bonne heure à vaincre ces deux défauts, & [b] même

a Fulmen eſt, ubi cum poteſtate habitat iracundia. *Publ. Syr.*

b Nec minùs error eorum nocet moribus: ſiquidem Leonides Alexandri pedagogus, ut à Babylonio Diogene traditur, quibuſdam eum vitiis imbuit, quæ robuſtum quoque &

d'y avoir été fortifié par l'exemple de l' de ses Gouverneurs ! car on prétend qu' furent une suite de son éducation. Qu de plus bas & de plus indigne d'un Ro que l'excès du vin ? Quoi de plus funes & de plus meurtrier, que l'emportemen de la colére ? [a] Alexandre, vainqueur d tant de peuples, succomba à ces deu vices, qui ternirent toute la gloire de ses belles actions. C'est, dit Sénéque, qu'il avoit plus travaillé à vaincre les autres, qu'à se vaincre soi-même, ne sachant pas que le plus grand & le plus glorieux de tous les empires, est celui que l'on prend sur ses passions.

Alexandre, après avoir séjourné dix jours à Maracande pour reprendre ses esprits, & rassurer sa contenance, passa dans la Xenippe, qui est une province frontiére de la Scythie, où s'étoient retirés quelques rebelles, qu'il soumit, & à qui il pardonna. De-là il vint avec son armée au Roc Choriéne, dont Sysimethre étoit Gouverneur. L'accès en paroissoit impraticable. Il vint pourtant à bout d'en approcher après avoir souffert des peines infinies ; & par l'entremise d'O-

jam maximum regem ab illa institutione puerili sunt prosecuta. *Quintil. l. 1. cap. 1.*

a Victor tot regum atque populorum, iræ succubuit. Id enim egerat, ut omnia potiùs haberet in potestate, quàm affectus. . . Imperare sibi, maximum imperium est. *Senec. Epist. 113.*

xyarte, Prince de la même nation qui s'étoit attaché à Alexandre, il engagea Syſimethre à ſe rendre. Le Roi lui laiſſa le gouvernement de cette place, & lui fit eſpérer de grands avantages s'il demeuroit fidéle.

Il avoit réſolu d'attaquer les Dahes, parce qu'il ſavoit que Spitaméne, le Chef des rebelles, s'y étoit retiré. Son bonheur ordinaire lui en épargna la peine. La femme de ce Barbare, ne pouvant plus ſoutenir la vie errante & malheureuſe que ſon mari lui faiſoit mener, & l'aiant preſſé inutilement à pluſieurs repriſes de ſe rendre au Vainqueur, elle l'égorgea pendant la nuit, & toute couverte de ſang elle alla elle-même porter ſa tête au Roi. Un tel ſpectacle lui fit horreur, & il la chaſſa honteuſement de ſon camp.

Alexandre, après avoir tiré ſon armée des garniſons où elle avoit hiverné durant trois mois, prit la route d'une contrée appellée Gabaze. Il eſſuia en chemin un orage effroiable. Des éclairs, qui ſe ſuccédoient de moment en moment ſans relâche, éblouiſſoient les yeux & abbattoient le courage des ſoldats. Il tonnoit preſque ſans ceſſe, & ils voioient à chaque inſtant la foudre tomber devant eux, n'oſant ni marcher ni s'arréter; quand tout-à-coup il vint une groſſe

pluie, mélée de grêle, & qui ressembloit à un torrent; & la force du froid, fort grand dans ce pays, geloit l'eau de cette pluie à mesure qu'elle tomboit à terre. L'armée eut infiniment à souffrir. Le Roi, seul invincible à tant de maux, alloit & venoit autour des soldats, les consoloit, les encourageoit, & leur montrant la fumée qui sortoit de quelques cabanes éloignées, les exhortoit à s'y transporter le plus promtement qu'ils pourroient. Aiant fait couper un grand nombre d'arbres, & les aiant entassés en monceaux de côté & d'autre, il fit faire des feux en plusieurs endroits; & c'est ce qui sauva l'armée. Il y périt plus de mille hommes. Le Roi fit rendre aux Officiers & aux soldats tout ce qu'ils avoient perdu pendant ce fâcheux orage.

Quand ils furent en état de marcher, il passa dans le pays des Saces, qu'il parcourut & ravagea. Bientôt après Oxyarte le reçut chez lui, & lui fit un festin superbe, où il déploia toute la magnificence des Barbares. Il avoit une fille, appellée Roxane, qui joignoit à une rare beauté des enjouemens pleins de grace & d'esprit. Alexandre ne put résister à ses charmes, & l'épousa, couvrant sa passion du prétexte spécieux d'unir les deux nations par des liens qui rendroient leur bonne intelligence plus ferme; en con-

fondant leurs intérêts, & ne laissant plus de différence entre les vaincus & les vainqueurs. Ce mariage déplut extrêmement aux Macédoniens, & révolta les principaux de sa Cour, qui ne pouvoient voir sans peine qu'il eût pris pour son beau-pere un de ses esclaves: mais [a] depuis la mort de Clitus toute liberté de parler étant bannie, ils applaudissoient des yeux & du visage, qui s'accommodent merveilleusement à la flaterie & à une complaisance servile.

Au reste, aiant résolu d'aller aux Indes, & de-là sur l'Océan, il commanda, pour ne rien laisser derriére lui qui pût traverser ses desseins, que de toutes les provinces on choisît trente mille hommes dans la jeunesse, & qu'on les lui amenât armés, pour lui servir d'otages aussi-bien que de soldats. Cependant il envoia Cratére contre quelques révoltés, dont il vint à bout aisément. Polysperchon réduisit aussi sous le joug une contrée nommée Bubacéne; de sorte que, tout étant paisible, Alexandre ne songeoit plus qu'à la guerre des Indes. Ce pays étoit estimé le plus riche de tout l'univers, non-seulement en or, mais en perles & en pierreries, dont les habitans se parent avec plus de luxe que de grace. On disoit

a Sed, post Clyti cædem libertate sublatâ, vultu, qui maximè servit, assentiebantur. *Q. Curt.*

que les boucliers des ſoldats étoient d'or & d'ivoire; & le Roi, qui ſe voioit au-deſſus de tout, ne voulant céder en rien à qui que ce fût, fit garnir les boucliers de ſes ſoldats de lames d'argent, fit mettre des brides dorées aux chevaux, fit embellir d'or & d'argent les cuiraſſes, & ſe prépara à marcher pour cette entrepriſe avec ſix-vingts mille hommes équipés de la ſorte.

Tout étant prêt pour le départ, il crut qu'il étoit tems de faire éclore le deſſein qu'il avoit formé depuis lontems, de ſe faire rendre les honneurs divins: & il ne ſongea plus qu'aux moiens de mettre ce projet à exécution. Il vouloit que non-ſeulement on l'appellât, mais qu'on le crût fils de Jupiter, comme s'il eût pu commander aux eſprits auſſi-bien qu'aux langues; & que les Macédoniens ſe proſternaſſent en terre pour l'adorer à la façon des Perſes. Dans [a] une ſi folle prétention, il ne manquoit point de flateurs, peſte ordinaire des Cours, & plus à craindre pour les Princes que les armes de leurs ennemis. Il eſt vrai que les Macédoniens ne prirent point de part à cette lâche adulation, aucun d'eux n'aiant voulu ſe relâcher en rien des cou-

[a] Non deerat talia concupiſcenti pernicioſa adulatio, perpetuum malum regum, quorum opes ſæpius aſſentatio, quàm hoſtis, evertit. *Q. Curt.*

tumes de ſon pays. Tout le mal venoit de quelques Grecs, dont les mœurs corrompues deshonoroient la profeſſion qu'ils faiſoient d'enſeigner les ſciences & la vertu. Rebut mépriſable de la Gréce, ils avoient néanmoins plus de crédit auprès du Roi, que ni les Princes de ſon ſang, ni ſes Généraux d'armées. C'étoient ces ſortes de gens qui le plaçoient dans le ciel, & qui publioient par-tout qu'Hercule, Bacchus, Caſtor, & Pollux, céderoient la place à ce nouveau dieu.

Il ordonna donc une fête, & fit un feſtin avec une pompe incroiable, où il convia les plus grands Seigneurs de ſa Cour tant Macédoniens que Grecs, & les plus qualifiés d'entre les Perſes. Il ſe mit à table avec eux, & après y avoir demeuré quelque tems, il ſe retira. Alors Cléon, l'un de ſes flateurs, prit la parole, & s'étendit fort ſur les louanges du Roi : tout cela étoit concerté. Il fit un long dénombrement des obligations qu'on lui avoit, qu'ils pouvoient, diſoit-il, reconnoitre & paier à peu de frais & avec deux grains d'encens ſeulement, en le reconnoiſſant pour dieu, puiſqu'auſſi bien ils le croioient tel. Il cita l'exemple des Perſes. Il fit remarquer qu'Hercule même & Bacchus n'avoient été faits dieux, qu'après avoir ſurmonté

l'envie de ceux qui vivoient de leur tems. Que si les autres faisoient difficulté de rendre cette justice au mérite d'Alexandre, il étoit résolu de commencer, & de l'adorer s'il rentroit dans la salle. Mais qu'il faloit que tous fissent leur devoir, & principalement ceux qui faisoient profession de sagesse, lesquels devoient donner aux autres l'exemple de la vénération qui étoit dûe à un si grand Roi.

Diog. Laert. in Aristot. l. 5. pag. 303.

On voioit bien que ces paroles s'adressoient à Callisthéne. C'étoit un parent d'Aristote, qui l'avoit donné à Alexandre son Eleve, pour l'accompagner dans la guerre de Perse. Sa sagesse & sa gravité le faisoient regarder comme la personne la plus propre à lui donner des conseils capables de l'empécher de tomber dans les excès où son sang bouillant & sa jeunesse le portoient. Mais on l'accusoit de n'avoir point les maniéres douces & insinuantes de la Cour, & [a] de ne connoitre point certain milieu, certain tempérament, entre une lâche complaisance, & une roideur inflexible. Aristote avoit tenté inutilement d'adoucir son humeur, & prévoiant les suites que pouvoit avoir cette liberté brusque de dire

a Inter abruptam contumaciam & deforme obsequium pergere iter ambitione ac periculis vacuum. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 20.*

son sentiment, il lui répétoit souvent ce vers d'Homére :

a Ta liberté, mon fils, abrégera tes jours.

Sa prédiction ne fut que trop vraie.

Ce Philosophe, dans l'occasion dont il s'agit, voiant que tout le monde gardoit le silence, & que chacun avoit les yeux tournés sur lui, tint un discours, où il me semble qu'on ne trouve rien d'outré. Mais il arrive souvent, quand on se trouve obligé par son devoir de contredire & de combattre le goût du Prince, que le zêle le plus mesuré & le plus respectueux est traité d'insolence & de rébellion. » Si le Roi, dit-il, eût été » présent au discours que tu viens de » faire, aucun de nous ne seroit en peine » de te répondre : car lui-même te l'au» roit interdit, & n'auroit pas souffert » que tu le portasses à prendre les cou» tumes des Barbares, en rendant odieu» se sa personne & sa gloire par une si » indigne flaterie. Mais puisqu'il est ab» sent, je te répondrai pour lui. J'estime » Alexandre digne de tous les honneurs » qu'un mortel peut recevoir : mais il y » a de la différence entre le culte des » dieux, & celui des hommes. Le pre» mier comprend les temples, les autels, » les priéres & les sacrifices : le second

a Ὠκύμορος δή μοι τέκος ἔσσεαι, οἷ᾽ ἀγορεύεις.

» ſe borne à de ſimples louanges, & à
» des hommages de reſpect. Nous ſa-
» luons ceux-ci, & tenons à gloire de
» leur rendre ſoumiſſion, obéiſſance,
» fidélité: mais nous adorons les autres,
» nous leur conſacrons des fêtes, &
» chantons à leur gloire des hymnes &
» des cantiques. Le culte même des dieux
» eſt différent à proportion de leur gran-
» deur, & les hommages que l'on rend
» à Caſtor & à Pollux ne ſont pas ſem-
» blables à ceux qui ſont dûs à Mercure
» & à Jupiter. Il ne faut donc pas, en
» confondant tout, ni rabaiſſer les dieux
» à la condition des mortels, ni élever
» un mortel à la condition d'un dieu.
» Alexandre entreroit dans une juſte in-
» dignation, ſi l'on rendoit à un autre
» les hommages qui ne ſont dûs qu'à ſa
» perſonne ſacrée: devons-nous moins
» craindre celle des dieux, ſi nous com-
» muniquons leurs honneurs à des mor-
» tels? Notre Prince eſt fort au-deſſus
» des autres, je le ſai; c'eſt le plus grand
» des Rois, & le plus glorieux des Con-
» quérans: mais c'eſt un homme, & non
» un dieu. Pour avoir ce titre, il faut
» qu'il ait dépouillé ce qu'il a de mortel;
» & nous avons bien intérêt de ſouhaiter
» que cela n'arrive que le plus tard qu'il
» ſe pourra. Les Grecs n'ont adoré Her-
» cule qu'après ſa mort, & lorſque l'O-

» racle l'a commandé. On nous cite » l'exemple des Perses. Mais depuis » quand les vaincus font-ils la loi aux » vainqueurs ? A-t-on oublié qu'Alexan- » dre a passé l'Hellespont, pour assujet- » tir l'Asie à la Gréce, & non pas la » Gréce à l'Asie ? «

Le profond silence avec lequel Callisthéne fut écouté, marquoit assez ce qu'on pensoit. Le Roi, caché derriére une tapisserie, avoit tout entendu. Il fit dire à Cléon, que sans insister davantage, il se contentât qu'à son retour les Perses se prosternassent selon leur coutume. Bientôt après il rentra, feignant d'avoir été occupé à quelque affaire d'importance. Aussitôt les Perses se mirent à l'adorer. Polysperchon, qui étoit auprès de lui, voiant qu'un d'entr'eux, à force de s'incliner, touchoit du menton contre terre, lui dit en se mocquant, *qu'il frapât encore plus fort.* Le Roi, piqué de cette raillerie, le fit mettre en prison, & rompit l'assemblée. Il lui pardonna pourtant dans la suite : il n'en fut pas ainsi de Callisthéne.

Pour s'en délivrer, il lui supposa un crime dont il étoit bien éloigné. Hermolaüs, l'un de ces jeunes Officiers qui accompagnoient par-tout le Roi, avoit, pour un mécontentement particulier, formé une conspiration contre lui. Elle

fut heureusement découverte dans le moment même où elle devoit être mise à exécution. Les coupables furent arrétés, mis à la question, & exécutés. Aucun n'avoit chargé Callisthéne. Il avoit été lié assez particuliérement avec Hermolaüs. C'en fut assez. On le jetta dans un cachot, on le mit dans les fers, on lui fit souffrir les plus rudes supplices pour le contraindre de s'avouer coupable. Il protesta toujours de son innocence, & expira dans les tourmens.

Justin. l. 15. cap. 3. Si l'on en croit Justin, Lysimaque, disciple & ami intime de Callisthéne, lui voiant souffrir de longues & cruelles douleurs, pour abréger son supplice lui donna du poison. Alexandre en fut tellement irrité, qu'il le fit exposer lui-même à un lion furieux. Mais Lysimaque, également robuste & intrépide, aiant enfoncé sa main envelopée d'un linge dans la gueule du lion, lui arracha la langue, & le tua sur le champ. Le Roi, après une telle preuve de courage, changeant sa colére en admiration, lui rendit son
Lib. 8. cap. 7. estime & son amitié. Quinte-Curce traite cette histoire de fable, & elle en a bien l'air.

Quoi qu'il en soit, rien n'a tant deshonoré la mémoire d'Alexandre que la mort injuste & cruelle de Callisthéne. C'étoit un homme vraiment Philosophe

par la ſolidité de ſon eſprit, par l'étendue de ſes connoiſſances, par la pureté de ſes maximes, par la rigidité de ſa vie, par la régularité de ſes mœurs, & ſurtout par une haine déclarée de toute diſſimulation & de toute flaterie. Il n'étoit pas né pour la Cour, où il faut avoir un eſprit ſouple, pliant, accommodant; quelquefois même fourbe & perfide; mais au moins diſſimulé & flateur. Il ſe trouvoit rarement à la table du Roi, quoiqu'il y fût fréquemment invité; & quand il gagnoit ſur lui de s'y rendre, ſon air triſte & taciturne étoit une improbation ouverte de tout ce qui s'y diſoit, & de tout ce qui s'y paſſoit. Avec cette humeur un peu trop ſauvage, ç'auroit été un tréſor ineſtimable pour un Prince qui auroit aimé la vérité: car parmi tant de milliers d'hommes qui environnoient Alexandre, & qui lui faiſoient la cour, il étoit le ſeul qui eût le courage de la lui dire. Mais où trouve-t-on des Princes qui connoiſſent le prix d'un tel tréſor, & qui ſachent en faire uſage? La vérité perce bien rarement ces nuages que forment l'autorité des Grands, & la flaterie de leurs Courtiſans. Auſſi, par ce terrible exemple, Alexandre mit tous les gens de bien hors d'état de lui repréſenter ſes véritables intérêts. Depuis ce moment, on n'entendit plus dans ſes Con-

ſeils aucune parole libre : ceux-mêmes qui avoient le plus de zêle pour le bien public & pour ſa perſonne, ſe crurent diſpenſés de le détromper. La flaterie ſeule déſormais écoutée, prit ſur lui un aſcendant qui acheva de le corrompre, & le punit juſtement d'avoir ſacrifié à la folle ambition de ſe faire adorer par les peuples, le plus homme de bien qu'il eût à ſa ſuite.

Je le répéte avec Sénéque : la mort [a] de Calliſthéne eſt pour Alexandre un reproche éternel, & un crime ineffaçable, dont nulle belle qualité, nulle action guerriére quelque éclatante qu'elle puiſſe être, ne peut couvrir la honte. Si l'on dit d'Alexandre, il a tué des milliers de Perſes, il a détrôné & fait périr le plus puiſſant des Rois de la terre, il a ſubjugué des provinces & des peuples ſans nombre, il a pénétré juſqu'à l'Océan,

a Hoc eſt Alexandri crimen æternum, quod nulla virtus, nulla bellorum felicitas redimet. Nam quotiens quis dixerit, occidit Perſarum multa millia ; opponetur, & Calliſthenem. Quotiens dictum erit, occidit Darium, penès quem tunc magnum regnum erat ; opponetur, & Calliſthenem. Quotiens dictum erit, omnia oceano tenus vicit, ipſum quoque tentavit novis claſſibus, & imperium ex angulo Thraciæ uſque ad orientis terminos protulit ; dicetur, ſed Calliſthenem occidit. Omnia licèt antiqua ducum regumque exempla tranſierit, ex his quæ fecit nihil tam magnum erit, quàm ſcelus Calliſthenis. *Seneca, Nat. Quæſt. lib. 6. cap. 23.*

& porté les bornes de son empire depuis le fond de la Thrace jusqu'aux extrémités de l'Orient : *Oui*, dit Sénéque en répondant à chacun de ces faits, *mais il a tué Callisthéne*, & la grandeur de ce crime étoufe celle de toutes ses actions.

§. XV. *Alexandre part pour les Indes. Digression sur ce Pays. Il attaque & prend plusieurs villes qui paroissoient imprenables, & court risque souvent de sa vie. Il passe le fleuve Indus, puis l'Hydaspe, & remporte une célébre victoire contre Porus, qu'il rétablit dans son roiaume.*

ALEXANDRE, pour arrêter les murmures qui s'élevoient dans son armée, prit la route des Indes ; & il avoit lui-même besoin d'action & de mouvement, perdant toujours dans le repos quelque chose de la gloire qu'il acquéroit dans les combats. Un excès de vanité & de folie le porta à entreprendre cette expédition : projet très-inutile en lui-même, & très-dangereux pour les suites. Il avoit lu dans les vieilles fables des Grecs, que Bacchus & Hercule, tous deux fils de Jupiter comme lui, avoient pénétré jusques-là. Il ne voulut pas en faire moins qu'eux ; & il ne manquoit pas de flateurs

Q. Curt. lib. 8. cap. 9.

qui entretenoient cette vision & cette extravagance.

Voila ce qui fait la gloire & le mérite de ces prétendus héros, & ce que bien des gens encore, éblouis par un faux éclat, admirent dans Alexandre : une folle envie de courir le monde, de troubler le repos des peuples qui ne lui devoient rien, de traiter comme ennemi quiconque refusoit de le reconnoitre pour maître, de ravager & d'exterminer tous ceux qui osoient défendre leur liberté, leurs biens, leurs vies contre un injuste aggresseur qui venoit du bout du monde les attaquer gratuitement. Ajoutez à cette injustice criante, le dessein imprudent & insensé de subjuguer avec grande peine & de grands dangers beauboup plus de peuples qu'il n'en pouvoit tenir dans l'obéissance, & la triste nécessité de se voir continuellement obligé à les soumettre de nouveau, & à les punir de leur révolte. C'est un abrégé de ce que la conquête des Indes va exposer à nos yeux, après que j'aurai dit un mot de la situation, des mœurs, & de quelques raretés du pays.

Ptolémée divise l'Inde en deux parties : l'Inde en deçà du Gange, & l'Inde au de-là du Gange. Alexandre n'a point passé au de-là de la premiére, & il n'a pas même été jusqu'au Gange. Cette premiére

miére partie est renfermée entre deux grands fleuves : l'Inde qui lui donne son nom, & le Gange. Le même Ptolémée lui donne pour bornes du côté de l'Occident, le pays de Paropamise, l'Arachosie, & la Gédrosie, qui sont partie, ou sont voisines du roiaume de Perse : du côté du Septentrion, le mont Imaüs, qui appartient à la grande Tartarie : du côté de l'Orient, le Gange : du côté du Midi, l'Océan ou la mer de l'Inde.

Tous les Indiens sont libres, dit Arrien, & il n'y a point d'esclaves parmi eux, non plus que parmi les Lacédémoniens. Toute la différence qu'il y a, c'est que ceux-ci se servent d'esclaves étrangers, & que les Indiens n'en ont point du tout. Ils ne dressent point de monumens aux morts, & croient que la réputation des grands hommes leur tient lieu de tombeau.

Arrian. de Indic. p. 324. 328.

On peut les diviser en sept classes. La premiére & la plus honorable, quoique la moins nombreuse, est des Brachmanes, qui sont comme les dépositaires de la religion. J'aurai lieu d'en parler dans la suite.

La seconde, & la plus grande, est celle des Laboureurs. Ils sont extrêmement considérés. Leur unique occupation est de travailler à la culture des champs, & ils n'en sont jamais distraits pour porter

les armes, & pour servir dans les armées. En tems de guerre, c'est une loi inviolable de ne toucher jamais ni aux ouvriers de la campagne, ni à leurs terres.

La troisiéme est des Pasteurs, qui paissent les troupeaux de gros & de menu bétail, sans venir aux villages ni aux villes. Ils ménent une vie errante sur les montagnes, & s'exercent beaucoup à la chasse.

La quatriéme, des Marchands & des Artisans, parmi lesquels sont compris les Pilotes & les Matelots. Ces trois derniers Ordres paient tribut au Prince, & il n'y a d'exemts que ceux qui travaillent à faire des armes, lesquels reçoivent des gages publics, au lieu de rien paier.

La cinquiéme, des Soldats. Ils n'ont aucun soin que de faire la guerre. On leur fournit tout ce qui est nécessaire; & durant la paix même ils ont abondamment de quoi s'entretenir. Leur vie, en tout tems, est libre, & dégagée de tous soins.

Le sixiéme Ordre est des Surveillans, (Ἐπίσκοποι) qui ont l'œil sur les actions des autres, & qui examinent tout ce qui se passe soit dans les villes, soit dans les campagnes, pour en faire leur raport au Prince. Le caractére de ces Officiers ou Magistrats, est l'exactitude, la sincérité, la probité, l'amour du bien pu-

blic. Il n'eſt point encore arrivé, dit l'Hiſtorien, qu'aucun de ces Magiſtrats ait été jamais accuſé de menſonge. Heureuſe nation, ſi cela étoit ainſi! Mais cette remarque prouve au moins que la vérité & la juſtice y étoient bien en honneur, & que la fourberie & la mauvaiſe foi y étoient déteſtées.

Enfin la ſeptiéme claſſe eſt de ceux qui ſont emploiés dans les Conſeils publics, & qui partagent avec le Prince les ſoins du gouvernement. On tire de cette Claſſe les Magiſtrats, les Intendans, les Gouverneurs de Province, les Généraux & tous les Officiers d'armée tant ſur terre que ſur mer, les Intendans des Finances, les Receveurs, & tous ceux qui ſont chargés des deniers publics.

Ces différens Ordres de l'État ne ſe confondent point par les mariages, & il n'eſt point permis, par exemple, à un Ouvrier de prendre une femme dans la claſſe des Laboureurs, & ainſi du reſte. On ne peut pas non plus exercer en même tems deux profeſſions, ni paſſer de l'une à l'autre. Il eſt aiſé de voir combien ce réglement devoit contribuer à perfectionner tous les arts & tous les métiers, chacun ajoutant ſa propre induſtrie & ſes nouvelles réflexions à celles de ſes ancêtres, qui lui étoient tranſmiſes de main en main par une tradition non interrompue.

Il y auroit, sur ces coutumes des Indes, beaucoup de remarques à faire, que la suite de mon histoire m'oblige d'omettre. Je prie seulement le Lecteur d'observer que dans tout Gouvernement sage, dans tout État bien policé, la culture des terres & la nourriture des troupeaux, deux sources assurées de richesses & d'abondance, ont toujours fait un des premiers soins du Ministére public, & que négliger l'une ou l'autre de ces parties, c'est manquer à une des plus importantes maximes de la politique.

J'admire aussi beaucoup cet usage, d'établir des Surveillans, soit qu'ils soient connus pour tels ou non, qui se transportent sur les lieux pour y éclairer la conduite des Gouverneurs, des Intendans, des Juges; unique moien d'empécher les rapines & les violences, ausquelles une autorité sans bornes, jointe à l'éloignement de la Cour, donne souvent lieu: unique moien en même tems pour le Prince de prendre connoissance de ses États, sans quoi il ne lui est pas possible de bien conduire les Peuples que la Providence lui a confiés, dont le soin le regarde personnellement, & dont ceux qui travaillent sous lui peuvent aussi peu le dispenser, qu'ils peuvent usurper sa place.

Il est remarquable que dans l'Inde,

depuis le mois de Juin jusqu'aux mois de Septembre & d'Octobre, les pluies sont très-ordinaires & très-violentes, ce qui rend le passage des riviéres beaucoup plus difficile, & cause de fréquentes inondations. On peut juger par-là combien pendant toute cette saison, les armées d'Alexandre qui étoient alors en campagne avoient à souffrir.

Avant que de quitter ce qui regarde en général le pays des Indes, je dirai un mot des Éléphans, qui s'y trouvent en plus grand nombre que par-tout ailleurs. L'Éléphant est le plus gros & le plus puissant de tous les animaux terrestres. On en a vû quelques-uns hauts de 13 ou 15 piés. La femelle le porte un an entier. Il vit quelquefois cent ou six-vingts ans, & beaucoup plus si on en croit les Anciens. Son nez, qu'on appelle sa trompe, *proboscis*, est long & creux comme une grosse trompette, & il lui sert de [a] main qui lui rend des services infinis avec une agilité & une force qui ne se conçoivent point. Cet [b] animal, malgré la pesanteur énorme de son corps, est d'une docilité & d'une industrie qui approchent de l'intelligence humaine. Il est

a Manus data elephantis, quia propter magnitudinem corporis difficiles aditus habebant ad pastum. *Cic. de nat. deor. lib.* 2. *n.* 123.

b Elephanto belluarum nulla providentior. At figura quæ vastior? *De nat. deor. lib.* 1. *n.* 97.

susceptible d'attache, d'affection, de reconnoissance, jusqu'à sécher de tristesse quand il a perdu son gouverneur, & quelquefois même jusqu'à se donner la mort à lui-même, lorsque dans des momens de fureur il l'a tué ou maltraité. Il n'y a rien qu'on ne lui fasse apprendre. Arrien, qui n'est pas un témoin suspect, dit en avoir vû un qui dansoit avec deux cimbales attachées à ses jambes, qu'il frappoit l'une après l'autre en cadence avec sa trompe, pendant que les autres dansoient en rond autour de lui, observant tous le nombre & la mesure avec une justesse étonnante.

Il décrit assez au long la maniére dont on les prend. Les Indiens enferment un grand espace d'un fossé large environ de vingt piés, & haut de quinze, & n'y laissent qu'une ouverture pour entrer, qui est un pont, que l'on couvre de gazon, afin que ces bêtes qui sont très-subtiles ne s'en défient point. La terre qu'on tire du fossé sert à le relever de part & d'autre, & fait comme un mur, dans lequel au bord qui est en dehors, on ménage quelque petite chambre, où l'on se cache pour épier ces animaux, n'y laissant que très-peu d'ouverture. Dans cet enclos on met trois ou quatre femelles apprivoisées. Dès que les éléphans les ont aperçues ou senties, ils accou-

rent, & tournent tant qu'ils y entrent; & alors on rompt le pont, & l'on court aux villages voisins pour appeller du secours. Après qu'on les a matés pendant quelques jours par la faim & par la soif, on entre dans l'enclos sur des éléphans apprivoisés avec lesquels on les attaque. Comme ils sont extrêmement affoiblis, ils ne résistent pas lontems. Les aiant terrassés, on monte dessus, après leur avoir fait une grande plaie autour du cou, dans laquelle on met une corde, afin que, s'ils veulent remuer, la douleur les arréte. Ainsi domtés, ils se laissent conduire avec les autres dans les maisons, où on les nourrit d'herbes & de blé verd, & où on les apprivoise peu-à-peu à force de coups & par la faim, jusqu'à ce qu'ils deviennent dociles à la voix de leurs maîtres, & entendent parfaitement leur langage.

Tout le monde sait l'usage qu'on faisoit autrefois des éléphans dans les combats. Mais souvent ils faisoient plus de dégât dans leur propre armée, que dans celle des ennemis. Ce sont leurs dents, ou plutôt leurs défenses, qui nous fournissent d'ivoire. Il est tems de retourner à Alexandre.

Ce Prince étant entré dans les * In- *Q. Curt. lib. 8. cap. 9 14. Arrian. l. 4. pag. 182-195.*

* *Quinte-Curce suppose que plusieurs régions en-deçà de l'Inde, mais voisines de ce fleuve, appar-*

& lib. 5. pag. 495-221. *Plut. in Alex. pag. 697-699.* *Diod. l. 17. pag. 557-559.* *Justin. l. 12. cap. 7. 8.*

des, tous les petits Rois de ces contrées vinrent au-devant de lui se ranger sous son obéissance. Ils disoient qu'il étoit le troisiéme fils de Jupiter * qui étoit venu en leur pays : qu'ils n'avoient connu Bacchus ni Hercule que par la renommée, mais que pour lui ils avoient le bonheur de le voir, & de jouir de sa présence. Le Roi les aiant reçus fort humainement, leur commanda de l'accompagner, & de lui servir de guides. Comme personne ne se présentoit plus, il envoia Ephestion & Perdiccas, avec une partie de ses troupes, pour réduire ceux qui refuseroient d'obéir. Il leur ordonna aussi d'aller jusqu'à l'Inde, & de préparer des bateaux pour faire passer ce fleuve à l'armée. Mais voiant qu'il faloit traverser plusieurs riviéres, il fit construire ces bateaux de sorte qu'on pouvoit les démonter, & charger les piéces sur des chariots, & après les rassembler. Puis aiant commandé à Cratére de le suivre avec la Phalange, il prit les devants avec sa cavalerie & des soldats armés à la légére ; & après un léger combat il chassa & défit ceux qui avoient osé venir à sa rencontre, & les poursuivit jusqu'à la ville prochaine où ils se retirérent. Lorsque

tenoient à l'Inde, & en faisoient partie.

* *Ces noms grecs des dieux pouvoient-ils être connus des Indiens ?*

Cratére fût arrivé, le Roi, pour donner d'abord de la terreur à ces peuples qui n'avoient point encore éprouvé les armes des Macédoniens, ordonna qu'on mît le feu aux fortifications de cette place qu'il assiégea dans les formes, & qu'on fît tout passer au fil de l'épée. Mais comme il faisoit le tour des murailles à cheval, il fut blessé d'un coup de fléche : ce qui ne l'empécha pas de la prendre, & l'on y fit main-basse sur tous les soldats & les habitans, sans épargner même les maisons.

Après avoir domté ce peuple qui avoit peu de nom, il marcha vers la ville de Nice. Il campa assez près de ses murs, derriére une forêt qui en déroboit la vûe. Cependant il se leva la nuit un si grand froid, qu'ils n'en avoient point encore senti de pareil : mais heureusement le reméde étoit sous leur main. Ils coupérent un grand nombre d'arbres, & allumérent beaucoup de feux; ce qui soulagea extrêmement l'armée. Les assiégés aiant tenté une sortie qui leur réussit fort mal, la division se mit dans la ville, les uns étant d'avis de se rendre, & les autres de tenir bon. Le Roi en aiant été informé, se contenta de les bloquer, sans leur faire autre mal; jusqu'à ce que, lassés de la longueur du siége, ils se rendirent à discrétion. On les traita avec bonté. Ils

disoient que leur ville avoit été bâtie par Bacchus. Toute l'armée, pendant dix jours, célébra des jeux & fit des réjouissances sur cette montagne en l'honneur du dieu qui y étoit honoré.

AN. M. 3677. AV. J. C 327. Il vint de-là à une contrée nommée Dédale, que les habitans avoient abandonnée, s'étant enfuis sur des montagnes inaccessibles, comme avoient fait aussi ceux d'Acadére, où il entra ensuite. C'est ce qui l'obligea de changer l'ordre de la guerre, & de disperser ses troupes en divers lieux, de sorte que les ennemis furent tous défaits à la fois: rien ne résista, & ceux qui eurent la hardiesse d'attendre les Macédoniens, furent tous taillés en piéces. Ptolémée prit plusieurs petites villes d'emblée: Alexandre emporta les grandes, & après avoir rejoint toutes ses forces, passa la riviére de * Coaspe, & laissa Coénus au siége d'une ville riche & peuplée, que ceux du pays appellent Bazica.

Après il tira vers Mazagues, dont le Roi, nommé Assacane, étoit mort depuis peu, & sa mere Cléophe commandoit dans la province & dans la ville. Il y avoit trente mille hommes de pié dedans, & la nature & l'art l'avoient fortifiée comme à l'envi. Car du côté qu'elle

* *Ce fleuve est différent du Coaspe qui arrose la ville de Suse.*

regardoit l'Orient, elle étoit ceinte d'un fleuve très-rapide, dont les rives étoient hautes & coupées, & vers l'Occident & le Midi c'étoient de grands rochers escarpés, au pié desquels s'ouvroient des cavernes, qui, par succession de tems, s'étoient creusées en abymes; & à l'endroit où elles manquoient, il y avoit un fossé d'un travail immense, & d'une profondeur effroiable. Pendant qu'Alexandre faisoit le tour de la ville, pour en examiner les fortifications, il reçut un coup de fléche au gras de la jambe. Il ne fit qu'arracher le fer, & sans bander seulement la plaie monta à cheval, & continua de visiter les dehors de la place. Mais, comme il portoit sa jambe pendante, & que le sang s'étant figé la douleur s'augmentoit, on raporte qu'il dit: *Tous* [a] *jurent que je suis fils de Jupiter, mais ma blessure me crie & me fait sentir que je suis homme.* Toutefois il ne se retira point qu'il n'eût tout vû, & donné tous les ordres nécessaires. Les uns donc abbattoient les maisons qui étoient hors de la ville, & se servoient des matériaux pour combler ces gouffres; les autres y jettoient des troncs d'arbres, & de gros amas de pierres; & tous y travailloient avec tant d'ardeur, qu'en neuf jours l'ou-

a Omnes jurant me Jovis esse filium, sed vulnus hoc hominem esse me clamat. *Senec. Epist.* 59.

vrage fut achevé, & l'on y planta les tours.

Le Roi, ſans attendre que ſa bleſſure fût guérie, viſita le travail, & après avoir loué ſes ſoldats de leur diligence, fit avancer les machines, d'où l'on tira quantité de traits contre ceux qui défendoient les murailles. Mais ce qui effraioit davantage les Barbares, c'étoit ces tours d'une hauteur démeſurée, qu'ils voioient ſe mouvoir, ce leur ſembloit, d'elles-mêmes. Ils croioient qu'elles étoient conduites par les dieux, & que ces béliers qui abbattoient les murs, & ces javelots lancés par des machines qui étoient nouvelles pour eux, ne pouvoient être l'effet d'une force humaine : de ſorte que, déſeſpérant de pouvoir défendre la ville, ils ſe retirérent dans la citadelle. Mais ne s'y trouvant pas plus en ſûreté, ils envoiérent des Ambaſſadeurs pour ſe rendre. La Reine enſuite ſortit, & vint trouver Alexandre avec une grande ſuite de Dames, qui lui apportoient du vin en ſacrifice dans des coupes. Le Roi la reçut avec beaucoup de bonté, & la rétablit dans ſes États.

De-là Polyſperchon fut envoié avec une armée contre la ville d'Ore, dont il ſe rendit maître ſans peine. La plupart des habitans du pays s'étoient retirés ſur le rocher d'Aorne. On tenoit qu'Hercule

l'avoit assiégé, & qu'un tremblement de terre l'avoit contraint d'en lever le siége. Ce Roc n'a pas, comme beaucoup d'autres, de petites pentes aisées pour y monter : mais il s'éléve en forme de bute; & étant fort large par le bas, va toujours en s'étrécissant jusqu'au haut, & se termine en pointe. Le fleuve Indus, dont la source n'est pas éloignée de cet endroit, passe au pié, aiant ses rives droites & élevées, & de l'autre côté il y a de grandes fondriéres, qu'il faloit se résoudre de remplir si l'on vouloit prendre la place. Il se trouvoit heureusement tout près de-là une forêt. Le Roi la fit abbattre, avec ordre de ne prendre que les troncs des arbres qu'on ébranchoit pour les porter plus aisément. Lui-même jetta dans ces gouffres le premier tronc d'arbre. A cette vûe, toute l'armée poussa un cri d'allégresse, & tout le monde travaillant avec une ardeur incroiable, l'ouvrage fut achevé en sept jours. Aussitôt il fit commencer l'attaque. On ne fut pas d'avis que le Roi s'y hazardât, le péril étant trop évident. Mais la trompette n'eut pas plutôt sonné, que ce Prince, qui n'étoit pas maître de son courage, ordonna à ses Gardes de le suivre, & fut le premier à grimper sur la Roche. Pour lors elle ne parut plus inaccessible, & tout le monde l'y suivit. Jamais péril ne

fut plus grand, mais ils étoient tous déterminés à vaincre ou à périr. Plusieurs tomboient des rochers dans la riviére, qui les engloutissoit dans ses gouffres. Les Barbares rouloient de grosses pierres sur ceux qui étoient les plus avancés à monter, lesquels aiant déja bien de la peine à se tenir dans des lieux si glissans, tomboient dans des précipices, où ils étoient entiérement brisés. Rien n'étoit plus affreux que ce spectacle. Le Roi, vivement affligé de la perte de tant & de si braves soldats, fit sonner la retraite. Cependant, quoiqu'il eût perdu toute espérance de prendre la place, & qu'il eût résolu d'en lever le siége, il fit mine de vouloir encore le continuer, & il fit avancer les tours & les autres machines. Les Indiens, comme pour lui insulter, se mirent à faire grande chére durant deux jours & deux nuits, faisant retentir tout le Roc & tout le voisinage du bruit de leurs tambours & de leurs cymbales. Mais la troisiéme nuit on ne les entendit plus, & l'on fut tout étonné de voir le Roc éclairé par-tout de flambeaux. Le Roi apprit qu'ils les avoient allumés pour favoriser leur fuite, & se conduire plus aisément dans ces précipices pendant l'obscurité de la nuit. Toute l'armée aussitôt jetta par son ordre de grands cris, qui remplirent les fuiards d'une telle

épouvante, que plusieurs, croiant voir l'ennemi, se précipitérent du haut des rochers, & périrent misérablement. Alexandre, devenu maître du Roc par un bonheur inoui, & qui tenoit du prodige, en rendit graces aux dieux, & leur offrit des sacrifices.

Il tira de-là vers Ecbolime, qu'il prit; & après seize jours de marche il arriva au fleuve Indus, où il trouva qu'Ephestion avoit préparé tout ce qui étoit nécessaire pour le passage, selon l'ordre qu'il lui en avoit donné. Le Roi du pays, appellé Omphis, dont le pere étoit mort quelque tems auparavant, avoit envoié vers Alexandre pour savoir de lui s'il lui plaisoit qu'il prît le diadême. Quoiqu'il en eût eu permission, il attendit pour le prendre, qu'il fût arrivé. Alors il alla au-devant de lui avec toute son armée, & quand Alexandre fut proche, il poussa son cheval, & s'avança seul vers lui : le Roi en fit autant. L'Indien lui dit par un truchement, » Qu'il étoit venu au-de-
» vant de lui avec son armée pour lui re-
» mettre toutes ses forces entre les mains :
» qu'il livroit sa personne & son roiau-
» me à un Prince qu'il savoit ne combat-
» tre que pour la gloire, & ne craindre
» rien tant que le reproche de perfidie. «
Le Roi, fort satisfait de la franchise du Barbare, lui présenta la main, & lui

rendit ses États. Il fit présent à Alexandre de cinquante-six éléphans, & de beaucoup d'autres bêtes d'une grandeur merveilleuse. Comme Alexandre lui demanda de quoi il avoit plus besoin dans son roiaume, de laboureurs, ou de soldats, il répondit qu'aiant la guerre contre deux Rois, il avoit plus besoin de soldats que de laboureurs. Ces deux Rois étoient Abisare & Porus, mais Porus étoit le plus puissant; & tous deux régnoient au-delà de l'Hydaspe. Omphis prit le diadême, & se fit appeller Taxile, qui étoit le nom ordinaire des Rois du pays. Il fit de magnifiques présens à Alexandre, qui ne se laissa pas vaincre en générosité.

Le lendemain, les Ambassadeurs d'Abisare étant venus trouver le Roi, lui remirent, suivant leur pouvoir, tous les États de leur Maître, & après que la foi eut été prise & donnée de part & d'autre, ils s'en retournérent.

Alexandre, s'attendant que Porus, étonné du bruit de sa renommée, ne manqueroit pas de se soumettre, lui fit dire, comme si ce Prince eût été son vassal, qu'il eût à lui paier tribut, & à venir au devant de lui à l'entrée de son roiaume. Porus répondit froidement qu'il l'iroit recevoir sur sa frontiére, mais que ce seroit les armes à la main. Il arriva à

Alexandre, dans ce tems là même, un renfort de trente éléphans, qui lui fut d'un grand ſecours. Il donna la conduite de tous les éléphans à Taxile, & s'avança juſqu'aux bords de l'Hydaſpe. Porus s'étoit campé ſur l'autre rive, pour lui en diſputer le paſſage, & avoit mis à la tête de ſes troupes quatre-vingts cinq éléphans d'une prodigieuſe grandeur, & derriére eux trois cens chariots, ſoutenus par trente mille hommes de pié : il n'avoit tout au plus que ſix à ſept mille chevaux. Ce Prince étoit monté ſur un éléphant bien plus grand que tous les autres, & lui-même excédoit la ſtature ordinaire des hommes : de ſorte qu'avec ſes armes éclatantes d'or & d'argent, il paroiſſoit terrible & majeſtueux tout enſemble. La grandeur de ſon courage répondoit à celle de ſa taille : il étoit ſage & prudent autant qu'on le peut être parmi des peuples groſſiers.

Les Macédoniens ne craignoient pas ſeulement l'ennemi, mais le fleuve qu'il leur faloit traverſer. Il étoit large de quatre ſtades, (quatre cens toiſes) & tellement profond par-tout, qu'il paroiſſoit comme une mer, & n'étoit guéable nulle part. Sa largeur ne lui ôtoit rien de ſon impétuoſité. Car il rouloit avec autant de violence qu'il eût pu faire dans un canal bien étroit ; & ſes flots bruians &

écumeux, qui se rompoient en plusieurs endroits, montroient qu'il étoit plein de pierres & de roches. Mais rien n'étoit si affreux que la face du rivage tout couvert d'hommes, de chevaux, & d'éléphans. Ces hideuses bêtes étoient là plantées comme des tours, & on les irritoit à dessein, afin que par leurs cris effroiables elles vinssent à jetter plus de terreur dans l'ame des ennemis. Tout cela ne put étonner des courages qui étoient à toute épreuve, & qu'une suite non interrompue de prospérités remplissoit d'assurance : mais ils ne croioient pas, avec leurs foibles barques, pouvoir surmonter la rapidité de l'eau, ni aborder sûrement.

Ce fleuve étoit rempli de petites îles, où les Indiens & les Macédoniens passoient à la nage, avec leurs armes sur la tête ; & il s'y faisoit tous les jours de légéres escarmouches à la vûe des deux Rois, qui étoient bien aises de s'essaier, & de pressentir par ces petits combats ce qu'ils devoient espérer de la bataille générale. Il y avoit deux jeunes Officiers dans l'armée d'Alexandre, Egésimaque & Nicanor, également pleins de hardiesse, & à qui le bonheur constant de leur parti faisoit mépriser tous les périls. Ils prirent avec eux les plus déterminés de la Jeunesse, & n'aiant que leurs jave-

lots pour toutes armes, passérent à la nage dans une île où étoient les ennemis; & là, sans avoir presque rien pour eux que leur audace, ils en tuérent un grand nombre. Après un coup si hazardeux, ils pouvoient se retirer glorieusement, si la témérité, quand elle est heureuse, pouvoit garder quelque mesure. Mais, comme ils attendoient avec mépris & avec une sorte d'insulte ceux qui venoient au secours de leurs compagnons, ils furent envelopés d'une troupe qui avoit passé à la nage dans l'île sans qu'ils s'en aperçussent, & accablés des dards qu'elle leur tiroit de loin. Ceux qui tentérent de se sauver à la nage, furent emportés par les vagues du fleuve, ou engloutis dans ses gouffres. Ce succès enfla merveilleusement le cœur de Porus, qui voioit tout de la rive.

Alexandre étoit fort embarrassé. Voiant que, pour passer l'Hydaspe, la force ouverte ne pouvoit rien, il appella à son secours l'adresse & la ruse. Il fit tenter la nuit divers lieux par sa cavalerie, & jetter des cris comme s'il eût eu envie de passer, tout étant prêt pour cet effet. Porus y accouroit aussitôt avec ses éléphans: mais Alexandre demeuroit en bataille sur le bord. Cela étant arrivé plusieurs fois, & Porus voiant que ce n'étoit qu'un vain bruit & de vaines mena-

ces, il ne s'ébranla plus pour tous ces mouvemens, & se contenta d'envoier des coureurs par tout le rivage. Alexandre, délivré de la crainte de l'avoir sur les bras avec toute son armée dans un passage de nuit, songea sérieusement à passer le fleuve.

Il y avoit dans cette riviére, assez loin du camp d'Alexandre, une île plus grande que les autres, qui étoit couverte de bois, & ainsi très-propre à couvrir & à cacher son dessein: il résolut de tenter par-là le passage vers l'autre bord. Mais pour en dérober la connoissance aux ennemis, & pour leur faire prendre le change, il laissa dans son camp Cratére & une grande partie de l'armée, avec ordre de faire grand bruit dans le tems qu'on lui marqueroit, pour donner l'allarme aux Indiens, & leur faire croire qu'il se préparoit à passer; ce qu'il ne feroit, que lorsqu'il verroit Porus décampé avec tous ses éléphans, soit pour se retirer, soit pour venir à la rencontre des Macédoniens qui tenteroient le passage. Entre le camp & l'île, il avoit mis Méléagre & Gorgias avec la cavalerie & l'infanterie étrangéres, & leur avoit commandé de passer par troupes lorsqu'ils le verroient attaché au combat.

Après avoir donné ces ordres, il prit le reste de son armée tant infanterie que

cavalerie, & s'éloignant du bord pour n'être pas aperçu, il marcha la nuit vers l'île où il avoit résolu de passer. Et pour tromper encore plus sûrement les ennemis, Alexandre fit dresser sa tente dans le camp où il avoit laissé Cratére, qui étoit vis-à-vis de celui de Porus. Ses Gardes du corps étoient rangés à l'entour avec tout l'appareil qui a coutume d'environner la majesté d'un grand Roi. Il fit aussi prendre la robe roiale à Attalus qui étoit de son âge, & lui ressembloit assez de la taille & du visage, sur-tout à le voir dans la distance d'un rivage à l'autre, pour faire croire que le Roi étoit en personne sur ce rivage, & qu'il ne songeoit point à tenter ailleurs le passage. Il étoit prêt néanmoins d'entrer dans l'île dont nous avons parlé, & il y passa en effet dans des barques, avec le reste de ses forces, l'ennemi étant occupé à faire tête à Cratére. Il survint tout-à-coup un furieux orage, qui sembloit d'abord devoir retarder l'exécution de son projet, mais qui y devint favorable, par un effet du rare bonheur de ce Prince en faveur duquel les obstacles mêmes se changeoient en moiens & en secours. Cet orage fut suivi d'une pluie très-violente, avec des vents impétueux, des éclairs, & des tonnerres, de sorte qu'on ne pouvoit ni s'entrevoir ni s'entendre. Tout

autre qu'Alexandre auroit renoncé à l'entreprise. Mais le péril même l'animoit. D'ailleurs le bruit, le tumulte, l'obscurité couvroient son passage. Il sonna donc le signal pour embarquer ses troupes, & lui-même le premier fit partir la barque qui le portoit. On prétend que ce fut alors qu'il dit : *O Athéniens, croiriez-vous que je pusse m'exposer à de si grands dangers, pour mériter vos louanges!* En effet rien ne pouvoit plus contribuer à éterniser son nom, que d'avoir pour historiens des hommes tels que Thucydide & Xénophon, & il s'intéressoit de telle sorte à ce qu'on diroit de lui après sa mort, qu'il souhaitoit de pouvoir revenir au monde pour autant de tems qu'il lui en faudroit, afin de savoir quelle impression auroit fait sur les esprits la lecture de son histoire.

Lucian. de conscrib. hist. pag. 694.

Ils ne trouvérent presque personne à leur descente, parce que Porus étoit tout occupé de Cratére, & croioit n'avoir à défendre le passage que contre lui ; ce Général pour lors, selon l'ordre qu'il en avoit reçu, faisant grand bruit, & paroissant vouloir passer le fleuve. Tous les bateaux donc vinrent à bord, excepté un seul, que les flots brisérent contre un rocher. Dès qu'Alexandre eut pris terre, il rangea sa petite armée en bataille. Il avoit six mille hommes de pié, & cinq

mille chevaux. Il se mit à la tête de la cavalerie, & aiant donné ordre à l'infanterie de le suivre le plus promtement qu'elle pourroit, il prit les devants. Il comptoit que si les Indiens venoient à lui avec toutes leurs forces, il l'emporteroit infiniment sur eux par le moien de sa cavalerie, & qu'en tout cas il lui seroit facile de traîner le combat en longueur jusqu'à ce que son infanterie fût arrivée : ou que si les ennemis, allarmés par la nouvelle de son passage, prenoient la fuite, il seroit en état de les poursuivre, & d'en faire un grand carnage.

Porus, averti du passage d'Alexandre, avoit envoié contre lui un détachement commandé par l'un de ses fils, qui menoit avec lui deux mille chevaux, & six-vingts chariots. Alexandre crut d'abord que c'étoit l'avant-garde de l'armée ennemie, & que tout le reste suivoit. Mais, aiant appris que ce n'étoit qu'un détachement, il tomba brusquement sur eux. Le fils de Porus demeura sur la place avec quatre cens chevaux, & tous les chariots furent pris. Chacun de ces chariots portoit six hommes : deux qui avoient des boucliers, deux archers disposés des deux côtés, & deux qui conduisoient le chariot, mais qui ne laissoient pas de combattre lorsqu'on en venoit aux mains, aiant quantité de dards qu'ils lançoient

contre les ennemis. Mais tout cet équipage fut de peu de service ce jour-là, parce que la pluie, qui étoit tombée en abondance, avoit tellement détrempé la terre, que les chevaux avoient peine à se soutenir, & les chariots, pesans comme ils étoient, demeuroient la plupart enfoncés dans la boue.

Porus aiant reçu la nouvelle de la mort de son fils, de la déroute de son détachement, & de l'approche d'Alexandre, douta s'il devoit l'attendre au lieu où il étoit, à cause que Cratére avec le reste de l'armée Macédonienne faisoit mine de vouloir passer le fleuve. Mais enfin il résolut d'aller à la rencontre d'Alexandre, qu'il supposoit avec raison mener avec lui les principales forces de son armée. Il laissa seulement quelques éléphans dans son camp, pour amuser ceux qui étoient à l'autre bord, & partit avec trente mille hommes de pié, & quatre mille chevaux, sans compter trois cens chariots, & deux cens éléphans. Quand il fut arrivé en un lieu ferme & sabloneux, où ses chevaux & ses chariots pouvoient tourner aisément, il rangea son armée en bataille pour y attendre l'ennemi. Il mit en tête & sur une premiére ligne les éléphans à cent piés de distance l'un de l'autre, pour servir comme de rempart à son infanterie, qu'il

rangea

rangea derriére. Il crut que la cavalerie ennemie n'oseroit s'engager dans ces intervalles, à cause de la fraieur qu'auroient leurs chevaux de ces éléphans ; & l'infanterie encore moins, voiant celle des ennemis derriére les éléphans, & courant risque d'être écrasée par ces animaux. Il avoit mis quelque infanterie sur la même ligne des éléphans, pour couvrir leur droite & leur gauche : & cette infanterie étoit couverte elle-même par ses deux ailes de cavalerie, devant lesquelles étoient rangés les chariots. Voila l'ordre de bataille de l'armée de Porus.

Lorsqu'Alexandre fut en présence, il fit alte pour attendre son infanterie qui fit diligence, & arriva peu de tems après. Pour lui donner le loisir de reprendre haleine, & ne la pas mener contre l'ennemi encore toute fatiguée de la marche, il fit faire divers mouvemens à sa cavalerie, qui gagnérent du tems. Alors, tout étant prêt, & l'infanterie assez reposée, Alexandre fit donner le signal. Il ne jugea pas à propos de commencer l'attaque par le corps de bataille des ennemis, où étoient rangés l'infanterie & les éléphans, par la même raison que Porus avoit eue de les ranger de la sorte. Mais, comme il étoit plus fort en cavalerie, il prit la meilleure partie de la sienne, & marchant contre l'aile gauche,

il envoia Coénus avec ſon régiment de cavalerie & celui de Démétrius pour l'attaquer en même tems, & le chargea de prendre cette cavalerie de la gauche par derriére, pendant que lui il la chargeroit de front & en flanc. Séleucus, Antigéne, & Tauron, qui commandoient l'infanterie, eurent ordre de ne faire aucun mouvement, avant qu'Alexandre, par ſa cavalerie, eût mis le déſordre dans celle des ennemis, & dans leur infanterie.

Quand il fut à portée du trait, il envoia mille archers à cheval, pour faire leur décharge ſur la cavalerie de l'aile gauche de Porus, afin de la mettre en déſordre, pendant que lui il l'attaqueroit par le flanc avant qu'elle eût le tems de ſe rallier. Les Indiens, aiant réuni & reſſerré leurs eſcadrons, s'avancérent contre Alexandre. Dans ce moment même Coénus les prit en queue, conformément à l'ordre qu'il en avoit reçu, de ſorte que les Indiens furent obligés de faire face de tous côtés, pour ſe défendre contre les mille archers, contre Alexandre, & contre Coénus. Alexandre, pour profiter du trouble où les avoit jetté ce mouvement ſubit, chargea vivement ceux qui lui étoient oppoſés, qui ne pouvant ſoutenir une attaque ſi bruſque & ſi violente, furent bientôt rompus, & ſe re-

tirérent à l'abri des éléphans comme d'un rempart assuré. Ceux qui conduisoient ces éléphans, les firent avancer contre la cavalerie ennemie. Mais dans ce moment-là même, la phalange Macédonienne s'ébranlant tout-à-coup, environna ces bêtes, & à coups de piques attaqua leurs conducteurs & les éléphans mêmes. Ce combat n'étoit en rien semblable aux précédens. Car les éléphans venant fondre sur les bataillons, rompoient les plus épais, sans que rien pût arrêter leur fureur, & la cavalerie Indienne, voiant l'infanterie Macédonienne arrétée par les éléphans, revint à la charge. Mais celle d'Alexandre, qui étoit plus forte & plus expérimentée, la rompit une seconde fois, & l'obligea encore de se retirer vers les éléphans. Alors la cavalerie Macédonienne se trouvant toute rassemblée en un corps, portoit l'épouvante & le désordre par-tout où elle donnoit. Les éléphans percés de coups, & aiant la plupart perdu leurs conducteurs, ne gardoient plus l'ordre accoutumé, & comme forcenés de douleur, ne distinguoient plus amis & ennemis, & s'emportoient de côté & d'autre, renversant tout ce qui se rencontroit devant eux. Les Macédoniens, qui avoient laissé exprès plus d'intervalle entre leurs bataillons, leur faisoient place lorsqu'ils les voioient ve-

nir, ou perçoient à coups de dards ceux que la crainte & le tumulte obligeoient de tourner en arriére. Alexandre, après avoir environné les ennemis avec sa cavalerie, fit signe à l'infanterie de se presser, pour faire un dernier effort, & pour tomber sur eux de tout son poids : ce qu'elle exécuta avec un grand succès. Ainsi la plupart de la cavalerie Indienne fut taillée en piéces; & une partie de leur infanterie, qui ne fut pas moins maltraitée, se voiant pressée de tous côtés, prit enfin la fuite. Cratére, qui étoit demeuré dans le camp avec le reste de l'armée, voiant Alexandre aux mains avec Porus, passa le fleuve, & tombant avec ses troupes toutes fraîches sur les fuiards, ne fit pas un moindre carnage des ennemis, dans la retraite, qu'il s'en étoit fait dans le combat.

Les Indiens y perdirent vingt mille hommes de pié, & trois mille chevaux, sans compter les chariots qui furent tous brisés, & les éléphans qui furent tous ou tués ou pris. Les deux fils de Porus y périrent, avec Spitace Gouverneur de la province, tous les Colonels de cavalerie & d'infanterie, & les conducteurs des chariots & des éléphans. Alexandre ne perdit que quatre-vingts soldats des six mille qui se trouvérent à la premiére attaque, dix archers à cheval, vingt cava-

liers de ses compagnies roiales, & deux cens des autres.

Porus, après avoir fait dans le combat tout devoir de soldat & de capitaine, & montré un courage intrépide, voiant toute sa cavalerie défaite avec la plupart de son infanterie, ne fit pas comme le grand Roi Darius, qui, dans un pareil désastre, fut le premier à prendre la fuite. Il demeura sur le champ de bataille tant qu'il y resta sur pié un bataillon, ou un escadron. Enfin blessé à l'épaule, il se retira sur son éléphant, se faisant assez remarquer à sa taille & à sa valeur. Alexandre, l'aiant reconnu à ces glorieuses marques, & desirant de le sauver, envoia après lui Taxile, parce qu'il étoit du même pays. Celui ci s'approchant le plus près qu'il put sans courre risque d'être blessé, lui cria de s'arréter pour ouir ce qu'il venoit lui dire de la part d'Alexandre. Porus s'étant retourné, & aiant reconnu Taxile son ancien ennemi; *Quoi, s'écria-t-il, n'est-ce pas Taxile que j'entends, ce traître à sa patrie & à son roiaume?* Et il alloit le percer de son dard, s'il ne se fût promtement retiré. Alexandre, sans perdre pour cela l'envie de sauver un si brave Prince, lui envoia d'autres Officiers, parmi lesquels étoit un de ses anciens amis, nommé Méroé, qui l'exhorta vivement

à venir trouver un vainqueur digne de lui. Il y consentit non sans peine, & se mit en marche. Alexandre, qui en avoit été averti, s'avança au-devant de lui pour le recevoir avec quelques-uns de sa suite. Quand il fut proche, Alexandre s'arréta, pour contempler sa taille & sa bonne mine, car il avoit plus de cinq coudées de haut. Il ne paroissoit point abbattu de sa disgrace, mais s'approchoit avec une contenance assurée, comme un brave & vaillant guerrier que son courage à défendre ses États doit faire estimer du vaillant Prince qui l'a vaincu. Alexandre prit le premier la parole, & avec un air noble & gracieux lui demanda comment il vouloit qu'on le traitât. *En Roi*, lui répondit Porus. *Mais*, ajouta Alexandre, *ne demandez-vous rien davantage ? Non*, répliqua Porus, *tout est compris dans ce seul mot*. Alexandre, touché de cette grandeur d'ame, dont il semble que le malheur de ce Prince relevoit encore l'éclat, ne se contenta pas de lui laisser son roiaume : il y ajouta d'autres provinces, & le combla de toutes les marques possibles d'honneur, d'estime, & d'amitié. Porus lui demeura fidéle jusqu'à la mort. On ne sait ici lequel on doit le plus admirer, ou le vainqueur ou le vaincu.

Sept piés & demi.

Alexandre bâtit une ville à l'endroit

où la bataille s'étoit donnée, & une autre où il avoit passé le fleuve. Il appella l'une Nicée, à cause de sa victoire ; & l'autre Bucéphalie, en l'honneur de son cheval qui y mourut. Après avoir rendu les derniers devoirs aux soldats qui étoient morts dans la bataille, il célébra des Jeux, & fit des sacrifices d'action de graces à l'endroit où il avoit passé l'Hydaspe.

Ce Prince ne savoit pas à qui il étoit redevable de ses victoires. On est étonné de la rapidité des conquêtes d'Alexandre, de la facilité avec laquelle il surmonte les plus grands obstacles & force les villes les plus imprenables, du bonheur constant & inoui qui le tire des dangers où sa témérité l'engage, & où il auroit dû cent fois périr. Pour déveloper cette espéce de mystére d'événemens singuliers & dont plusieurs sont contre toutes les régles ordinaires, il faut remonter à une cause supérieure, inconnue aux Historiens profanes, & à Alexandre lui-même. Il étoit, comme Cyrus, le ministre & l'instrument de l'Arbitre absolu des Empires, qui les forme & les détruit selon son bon plaisir. Il avoit reçu la même mission pour renverser l'Empire des Perses & de l'Orient, que Cyrus pour abbattre celui de Babylone. Ils avoient tous deux le même conducteur dans leurs entreprises, le même garant

du ſuccès, le même protecteur & la même ſauvegarde contre tous les dangers, juſqu'à ce qu'ils euſſent rempli leurs fonctions, & achevé leur miniſtére. On peut appliquer à Alexandre ce que Dieu dit de Cyrus dans Iſaïe. *Je l'ai pris par la main pour lui aſſujettir les nations, pour mettre les rois en fuite, pour ouvrir devant lui toutes les portes ſans qu'aucune lui ſoit fermée. Je marcherai devant vous; j'humilierai les grands de la terre: je romprai les portes d'airain, & je briſerai les gonds de fer. Je vous donnerai les tréſors cachés, & les richeſſes ſecrettes & inconnues... Je vous ai mis les armes à la main, & vous ne m'avez point connu.* Voila la véritable & l'unique cauſe des ſuccès incroiables de ce Conquérant, de ſon courage intrépide, de l'affection de ſes troupes, du preſſentiment de ſon bonheur, & de ſon aſſurance pour l'avenir, qui étonnoit ſes plus hardis Officiers.

Iſaï. 45. 1-5.

§. XVI. *Alexandre s'avance dans les Indes. Digreſſion ſur les Brachmanes. Ce Prince ſonge à pénétrer juſqu'au Gange. Il s'excite un murmure général dans l'armée: ſur les remontrances qu'on lui fait, il renonce à ce deſſein, & ſe contente d'aller juſqu'à l'Océan. Il dompte tout ce qui ſe rencontre ſur ſon paſſage. Il court un riſque extrême au*

ſiége de la ville des Oxydraques. Enfin il arrive à l'Océan : après quoi il ſe prépare à retourner en Europe.

ALEXANDRE, après la célébre victoire qu'il avoit remportée ſur Porus, s'avança dans le pays des Indes, où il aſſujettit à ſon empire beaucoup de peuples & beaucoup de villes. Il ſe regardoit comme un Conquérant de profeſſion & par état, & il ſe portoit tous les jours à de nouveaux exploits avec tant d'ardeur & de vivacité, qu'il ſembloit ſe croire chargé d'une commiſſion perſonnelle & d'un devoir particulier de forcer toutes les villes, de ravager toutes les provinces, d'exterminer tous les peuples qui refuſeroient ſon joug ; & qu'il ſe feroit reproché comme une faute s'il eût laiſſé un ſeul coin de la terre ſans y porter le trouble & la déſolation. Il paſſa l'Acéſine, puis l'Hydroate, deux fleuves très-conſidérables. Il apprit que pluſieurs Indiens libres avoient conſpiré enſemble pour la défenſe de leur liberté, & entr'autres les Cathéens, qui étoient les plus vaillans, & ceux qui entendoient le mieux la guerre ; & qu'ils s'étoient campés près d'une ville forte, nommée Sangale. Il marcha contre eux, les défit dans une bataille rangée, prit la ville, & la raſa juſqu'aux fondemens.

AN. M. 3677.
AV. J. C. 327.
Q. Curt. lib. 9. cap. 1.

Arrian. l. 7. p. 275. 276. Id. in Indic. pag. 324. Strab. l. 15. pag. 715-717. Plut. in Alex. p. 701. Q. Curt. l. 8. cap. 9.

Un jour, comme il passoit à la tête de son armée, des Philosophes, appellés dans la langue du pays Brachmanes, s'entretenoient ensemble en se promenant dans une prairie. Dès qu'ils l'aperçurent, ils se mirent tous à fraper la terre du pié. Alexandre, étonné de ce mouvement extraordinaire, en voulut savoir la cause. Ils répondirent, en lui montrant la terre avec la main, » Que personne ne posse-» doit de cet élément que ce qu'il en » pouvoit occuper : qu'il n'étoit diffé-» rent du reste des hommes, qu'en ce » qu'il étoit plus remuant & plus ambi-» tieux, & couroit toutes les terres & » les mers pour faire du mal aux autres, » & pour s'en faire à lui-même. Mais » qu'enfin il mourroit sans occuper plus » d'espace qu'il ne lui en faloit pour sa » sépulture. « Il ne leur sut point mauvais gré de cette réponse : mais il étoit emporté par le torrent de la gloire, & faisoit le contraire de ce qu'il approuvoit.

Ces Brachmanes, dit Arrien, sont fort respectés dans le pays. Ils ne paient aucun tribut au Prince. Ils l'aident de leurs conseils, & lui rendent les mêmes services que les Mages au Roi de Perse. Ils s'emploient aux sacrifices publics ; & si l'on veut sacrifier en particulier, il faut qu'il y en ait quelqu'un d'eux présent, sans

quoi les Indiens ſont perſuadés que le ſacrifice ne ſeroit pas agréable aux dieux. Ils s'appliquent particuliérement à l'inſpection des aſtres, exercent ſeuls l'art de deviner, & prédiſent principalement le changement des tems & des ſaiſons. Celui qui a manqué trois fois dans ſes prédictions, eſt interdit pour toujours, & condanné au ſilence.

Leurs ſentimens, ſelon Strabon, ne ſont pas fort différens de ceux des Grecs. Ils croient que le monde a commencé; qu'il finira; que ſa figure eſt ronde; que le Dieu qui l'a créé, & qui le gouverne, le remplit de ſa majeſté; que l'eau a été le commencement de toutes choſes. Pour l'immortalité des ames, & les peines des coupables dans les enfers, ils ſuivent la même doctrine que Platon, y mélant, auſſi-bien que lui, quelques fables pour exprimer ces peines. Pluſieurs d'entr'eux vivent tout nuds, ce qui leur a fait donner par les Grecs le nom de Gymnoſophiſtes. On raconte de la dureté de leur vie & de leur patience des choſes incroiables. Ils n'ont point d'autre nourriture ni d'autre boiſſon, que des légumes & de l'eau. Comme ils admettent la métempſycoſe, & qu'ils croient que les ames paſſent du corps des hommes dans celui des bêtes, ils s'abſtiennent de manger de la chair des animaux. On croit

que c'eſt des Brachmanes que Pythagore a emprunté ce dogme. Ils paſſent des journées entiéres toujours debout, le viſage tourné vers le ſoleil, & cela dans la ſaiſon de l'année la plus brulante. Perſuadés qu'il y a de la honte d'attendre la mort quand on ſe ſent accablé par l'âge ou par la maladie, ils font gloire de prévenir leur derniére heure, & de ſe faire bruler tout vifs. Auſſi ils ne rendent aucun honneur aux perſonnes qui ne meurent que de vieilleſſe, & croient ſouiller leur bucher, & le feu qui les doit réduire en cendre, s'ils n'y entrent tout en vie. D'autres, plus ſenſés & plus humains que les premiers, vivent dans les villes & dans le commerce du monde, & loin d'attacher une idée de vertu & de courage à une mort volontaire, regardent comme une foibleſſe de ne pouvoir attendre en paix le dernier moment, & comme un crime d'oſer prévenir l'ordre des dieux.

Cicéron a admiré dans les Tuſculanes la patience invincible, non-ſeulement des Sages de l'Inde, mais auſſi [a] des femmes du même pays, qui diſputoient à

[a] Mulieres in India, cùm eſt cujuſque earum vir mortuus, in certamen judiciumque veniunt, quam plurimùm ille dilexerit: plures enim ſingulis ſolent eſſe nuptæ. Quæ eſt victrix, ea læta, proſequentibus ſuis, una cum viro in rogum imponitur: illa victa, mœſta diſcedit. *Tuſc. Quæſt. lib.* 5. *n.* 78.

l'envi à qui mourroit après la mort de leur mari commun. Ce privilége étoit réſervé à celle que le mari avoit le plus aimée pendant ſa vie, & il lui étoit adjugé par la ſentence d'Arbitres nommés pour ce ſujet, qui ne prononçoient qu'après un mûr examen, & ſur les preuves alléguées de part & d'autre. Celle qui avoit été préférée, couroit à la mort, & montoit ſur le bucher avec une conſtance & une joie inconcevable, pendant qu'on voioit celles qui lui ſurvivoient, ſe retirer pénétrées de douleur, & baignées de larmes.

Porphyre fait une deſcription de ces Philoſophes aſſez ſemblable en pluſieurs choſes à ce que je viens d'en raporter. Selon lui, les Brachmanes vivent d'herbes, de légumes, & de fruits. Ils s'abſtiennent de toutes ſortes d'animaux, & n'en peuvent toucher aucun ſans ſe rendre immondes. Ils paſſent la plus grande partie du jour & de la nuit à chanter des hymnes en l'honneur de leurs dieux. Ils prient & jeûnent continuellement. La plupart d'entr'eux vivent ſeuls dans la ſolitude, n'étant point mariés, & ne poſſédant aucuns biens. Il n'y a rien qu'ils ſouhaitent tant que la mort, & ils conſidérent cette vie comme une choſe onéreuſe, attendant avec impatience que leur ame ſe ſépare de leur corps.

Lib. de abſtin. animal.

Ces Philosophes subsistent encore dans les Indes sous le nom de *Bramines* ou *Brames*, & conservent en beaucoup de choses la tradition & les dogmes des anciens Brachmanes.

Alexandre passant près d'une ville, où demeuroient plusieurs de ces Brachmanes, auroit fort desiré de s'entretenir avec eux, &, s'il se pouvoit, d'en attacher quelqu'un à sa suite. Sachant que ces Philosophes ne sortoient point pour faire des visites, mais qu'il faloit se transporter chez eux pour les voir, il ne jugea pas qu'il fût de sa dignité d'aller les trouver, ni de la justice aussi de les forcer à faire quelque chose contre leurs loix & leurs coutumes. Onésicrite, qui étoit lui-même grand Philosophe, & qui avoit été disciple de Diogéne le Cynique, fut député vers eux. Il en trouva une quinzaine non loin de la ville, qui depuis le matin jusqu'au soir se tenoient nuds dans la même situation & dans la même posture où ils s'étoient mis d'abord, & qui, vers le soir, rentroient dans la ville. Aiant abordé Calanus, il lui exposa le sujet de sa députation. Celui-ci, à la vûe de ses habits & de ses souliers, ne put s'empécher de rire: puis il lui raconta, » qu'anciennement la terre étoit cou» verte d'orge & de froment, comme » elle l'étoit maintenant de poussiére;

» qu'outre l'eau, on voioit couler dans
» les fleuves le lait, le miel, l'huile, &
» le vin. Que les crimes des hommes
» avoient changé cet heureux état, &
» que, pour punir leur ingratitude, Ju-
» piter les avoit condannés à un long &
» pénible travail. Que touché de leur re-
» pentir, il les avoit rétablis dans la pre-
» miére abondance : mais que les choses
» prenoient le train de retourner dans
» l'ancien désordre. « Ce récit montre
clairement que ces Philosophes avoient
quelque idée de la félicité du premier
homme, & du travail auquel son crime
l'avoit assujetti.

Après ce premier entretien, Onésicri-
te s'adressa à Mandanis : c'étoit le plus
ancien & comme le Supérieur de la trou-
pe. Ce Brachmane dit » qu'il trouvoit
» Alexandre admirable, de s'occuper
» ainsi du desir de la sagesse au milieu des
» soins du Gouvernement : qu'il [a] étoit
» le premier qui eût réuni en lui les deux
» qualités de Conquérant & de Philoso-
» phe : qu'il seroit à souhaiter que cette
» derniére se trouvât dans ceux qui pour-
» roient inspirer la sagesse par leurs lu-
» miéres, & la commander par leur au-
» torité. « Il ajouta, qu'il ne compre-
noit point quelle raison avoit pu porter
Alexandre à faire un si long & si pénible

[a] Μόνον γὰρ ἴδοι αὐτὸν ἐν ὅπλοις φιλοσοφοῦντα.

voiage, ni ce qu'il venoit chercher dans un pays si éloigné.

Onésicrite les pressa l'un & l'autre de quitter la vie dure qu'ils menoient, & de venir se joindre à la suite d'Alexandre, en qui ils trouveroient un Maître généreux & bienfaisant, qui les combleroit de toutes sortes de biens & d'honneurs. Alors Mandanis, prenant un ton fier & de philosophe, répondit, » Qu'il n'avoit » que faire d'Alexandre, & qu'il étoit » fils de Jupiter aussi-bien que lui: Qu'il » étoit sans besoin, sans desir, & sans » crainte: Que tant qu'il vivroit, la terre » lui fourniroit ce qui étoit nécessaire » pour sa nourriture, & que la mort le » délivreroit d'un compagnon fâcheux » & incommode, (il entendoit son » corps) & le mettroit en pleine liber- » té. « Calanus se montra plus traitable, & malgré l'opposition & même la défense de son Supérieur, qui lui reprochoit sa lâcheté, de pouvoir se résoudre à servir un autre maître que Dieu, il suivit Onésicrite, & se rendit à la Cour d'Alexandre, qui le reçut avec de grandes démonstrations de joie.

On voit par un trait que l'Histoire nous a conservé de lui, que ces peuples, pour mieux exprimer leurs pensées, emploioient souvent des paraboles & des similitudes. Un jour qu'il s'entretenoit

avec Alexandre ſur les maximes d'une ſage politique & d'un bon gouvernement, il expoſa aux yeux de ce Prince une image ſenſible & un emblême naturel de ſon Empire. Il jetta à terre un grand cuir de beuf fort ſec & fort retiré, & mit le pié ſur un des bouts. Ce cuir preſſé par un bout, baiſſa, & tous les autres bouts s'élevérent. Et faiſant ainſi le tour du cuir, & preſſant ſur toutes les extrémités, il lui fit voir que pendant qu'il baiſſoit d'un côté, il s'élevoit de tous les autres, juſqu'à ce que s'étant mis au milieu, il tint le cuir en état & également abaiſſé par-tout. Par cette image, il vouloit lui démontrer qu'il devoit réſider au centre de ſes États, & n'entreprendre pas de ſi grands voiages. Nous verrons bientôt quelle fut la fin de ce Philoſophe.

Alexandre, réſolu de faire toujours la guerre tant qu'il trouveroit de nouveaux peuples, & de les regarder comme ennemis tant qu'ils ne lui ſeroient pas ſoumis, ſongeoit à paſſer l'Hyphaſe. Il apprit qu'au delà de ce fleuve il y avoit pour onze journées de deſerts, & qu'après on trouvoit le Gange, le plus grand de tous les fleuves des Indes. Que plus avant habitoient les Gangariens & les Praſiens, dont le Roi ſe préparoit à défendre l'entrée de ſes États avec vingt

Q. Curt. lib. 9. cap. 1-9. Arrian. l. 5. p. 221-234. & lib. 6. p. 235-259. Plut. in Alex. p. 699-701. Diod. l. 17. p. 559-570. Juſtin l. 12. cap. 9. & 10.

mille chevaux, & deux cens mille hommes de pié, fortifiés encore de deux mille chariots, &, ce qui donnoit plus de terreur, de trois mille éléphans. Ce bruit s'étant répandu dans l'armée, y jetta la consternation, & y excita un murmure universel. Les Macédoniens, qui, après avoir traversé tant de pays, & vieilli sous les armes, tournoient sans cesse leurs yeux & leurs desirs vers la douce patrie, se plaignirent hautement qu'Alexandre entassoit tous les jours guerre sur guerre, & danger sur danger. Ils venoient tout récemment de souffrir d'affreuses fatigues, aiant essuié des pluies mélées d'orage & de tonnerre, qui avoient duré plus de deux mois. Les uns déploroient leur misére en des termes qui excitoient la compassion : d'autres, plus insolens, crioient tout haut qu'ils n'iroient pas plus loin.

Alexandre, aiant appris ce tumulte, & sû qu'il se faisoit de secrettes assemblées dans son camp, pour en prévenir les suites fit venir les Officiers dans sa tente, & leur ordonna d'assembler les troupes, ausquelles il parla de la sorte. » Je n'ignore pas, soldats, que les In» diens ont publié beaucoup de choses à » dessein de nous effraier : mais ces dis» cours & ces artifices ne sont pas nou» veaux pour vous. C'est ainsi que les » Perses nous parloient des défilés de la

» Cilicie, des vastes campagnes de la
» Mésopotamie, des fleuves du Tigre
» & de l'Euphrate, comme d'autant de
» difficultés insurmontables. Votre cou-
» rage les a pourtant surmontées. Vous
» repentez-vous de m'avoir suivi jusqu'i-
» ci ? Si vos glorieux travaux vous ont
» acquis un nombre infini de provinces,
» si vous avez étendu vos conquêtes au-
» delà de l'Iaxarte & du Caucase, si vous
» voiez couler les fleuves des Indes au
» milieu de votre empire : pourquoi re-
» doutez-vous de passer l'Hyphase, &
» de planter vos trophées sur ses bords,
» comme sur ceux de l'Hydaspe ? Quoi !
» seroit-ce donc ce nombre d'éléphans
» qu'on exagére visiblement, qui vous
» effraieroit de la sorte ? Mais n'avez-
» vous pas éprouvé qu'ils sont plus per-
» nicieux à leurs propres maîtres qu'aux
» ennemis ? On cherche à vous intimi-
» der par une idée terrible d'armées in-
» nombrables. Le sont-elles plus que cel-
» les de Darius ? Vous vous avisez bien
» tard de compter les légions de vos en-
» nemis, après que vos victoires ont fait
» de l'Asie un grand desert. C'étoit quand
» nous passions l'Hellespont, qu'il faloit
» considérer le petit nombre de nos trou-
» pes. Maintenant les Scythes font partie
» de notre armée : les Bactriens, les Sog-
» diens, & les Dahes sont avec nous, &

» combattent pour notre gloire. Ce n'est
» pas pourtant que je compte sur ces
» Barbares. Je ne me repose que sur vous,
» je n'envisage que vos bras victorieux,
» & votre courage seul est pour moi un
» garant sûr du succès de mes entrepri-
» ses. Tandis que je vous aurai à mes cô-
» tés dans les combats, je n'aurai pas
» besoin de compter ni mes troupes, ni
» celles des ennemis, pourvû seulement
» que je vous voie cette confiance &
» cette allégresse que vous m'avez tou-
» jours montrées jusqu'ici. Il ne s'agit pas
» seulement de notre gloire, mais de
» notre salut. Nous ne pouvons main-
» tenant prendre le parti de la retraite,
» sans paroitre fuir devant nos ennemis;
» & dès là nous nous rendons méprisa-
» bles, & eux terribles : car vous savez
» que dans la guerre la réputation fait
» tout. Je pourrois user d'autorité, mais
» je n'emploie que des priéres. N'aban-
» donnez point, je vous en conjure, je
» ne dis pas votre Maître & votre Roi,
» mais votre nourrisson & votre compa-
» gnon d'armes. Ne brisez point dans
» mes mains cette palme si glorieuse, qui
» va m'égaler à Hercule & à Bacchus, à
» moins que l'envie ne m'arrache cette
» gloire. « Comme les soldats ne di-
soient mot, tenant la tête baissée contre
terre : » Je parle à des sourds, continua-

» t-il. Personne ne m'écoute, & ne dai-
» gne me répondre. Ah! je suis abandon-
» né, je suis vendu, on me livre aux en-
» nemis. Mais dûssai-je être seul, je pas-
» serai outre. Les Scythes & les Bactriens,
» plus fidèles que vous, me suivront
» par-tout où je les menerai. Allez donc
» en votre pays, & vantez-vous, lâches
» déserteurs de votre Roi, de l'avoir
» abandonné. Pour moi, je trouverai
» ici, ou la victoire dont vous désespé-
» rez, ou une glorieuse mort, qui dé-
» sormais doit faire l'unique objet de
» mes vœux.

Quelque vif & quelque touchant que fût le discours d'Alexandre, il ne put jamais tirer une parole de la bouche des soldats. Gardant un morne & opiniâtre silence, ils attendoient que leurs Commandans & les principaux Officiers lui remontrassent, qu'ils ne manquoient pas d'affection, mais qu'étant tout percés de coups, & épuisés de travaux, ils ne pouvoient plus servir. Aucun d'eux n'osoit prendre sur lui de parler en leur faveur. L'exemple de Clitus, & celui de Callisthéne étoient encore tout récens. Ces Officiers avoient cent fois exposé leur vie pour le Prince dans les combats, mais ils n'avoient pas le courage de hazarder leur fortune en lui disant la vérité. Ainsi, & soldats, & Officiers, ils demeuroient

tous interdits, sans oser lever les yeux; lorsqu'il s'excita tout-à-coup un murmure, qui croissant peu-à-peu, éclata en des gémissemens & des pleurs si extraordinaires, que le Roi lui-même, aiant changé sa colére en compassion, ne put s'empêcher de pleurer.

Enfin, comme toute l'assemblée fondoit en larmes, & gardoit un profond silence, Coénus s'enhardit, & s'approcha du trône, témoignant qu'il vouloit parler. Et quand les soldats virent qu'il ôtoit son casque, car c'étoit la coutume de l'ôter pour parler au Roi, ils le priérent de plaider la cause de l'armée; & voici comme il s'expliqua. » Non, Seigneur, nous » ne sommes point changés à votre » égard : aux dieux ne plaise qu'un pa» reil malheur nous arrive. Nous avons, » & aurons toujours, le même zêle, le » même attachement, la même fidélité. » Nous sommes prêts de vous suivre au » péril de nos vies, & de marcher par» tout où il vous plaira de nous con» duire. Mais, s'il est permis à vos sol» dats de vous exposer leurs sentimens » avec sincérité & sans déguisement, ils » vous supplient de vouloir bien écouter » leurs plaintes respectueuses, qu'une » derniére extrémité leur arrache de la » bouche. La grandeur de vos exploits, » Seigneur, a vaincu non-seulement

» vos ennemis, mais vos ſoldats mêmes.
» Nous avons fait tout ce que des hom-
» mes pouvoient faire. Nous avons tra-
» verſé les terres & les mers. Nous voici
» bientôt arrivés au bout du monde, &
» vous ſongez à en conquérir un autre,
» en allant chercher de nouvelles Indes,
» inconnues même aux Indiens. Cette
» penſée peut être digne de votre coura-
» ge, mais elle paſſe le nôtre, & nos
» forces encore plus. Voiez ces viſages
» hâves, & ces corps tout couverts de
» plaies & de cicatrices. Vous ſavez com-
» bien nous étions à votre départ : vous
» voiez ce qui vous reſte. Ce peu qui a
» échapé à tant de périls & de fatigues,
» n'a plus ni le courage ni la force de
» vous ſuivre. Ils deſirent tous de revoir
» leurs parens & leur patrie pour y jouir
» en paix du fruit de leurs travaux & de
» vos victoires. Pardonnez-leur ce deſir
» qui eſt naturel à tous les hommes. Il
» vous ſera glorieux, Seigneur, d'avoir
» mis à votre fortune des bornes, que
» votre modération ſeule pouvoit lui
» impoſer; & de vous être laiſſé vaincre
» vous-même, après avoir vaincu tous
» vos ennemis.

Il n'eut pas ſitôt achevé de parler, qu'on entendit de tous côtés des cris, & des voies confuſes & mélées de pleurs, qui appelloient le Roi *leur Seigneur &*

leur pere. Ensuite tous les autres Officiers, principalement ceux à qui l'âge donnoit plus d'autorité, & une plus honnête excuse, lui firent la même supplication. Le Roi ne se rendit pas encore. Il en coute beaucoup à un Prince, quand il faut paroitre céder. Il s'enferma dans sa tente pendant deux jours, sans parler à personne, non pas même à ses amis les plus familiers, pour voir s'il ne se feroit point quelque changement dans l'armée, comme il arrive souvent en ces rencontres. Mais voiant les soldats obstinés dans leur résolution, il fit publier qu'on se préparât au retour. Les troupes reçurent cette nouvelle avec une joie incroiable. Jamais Alexandre ne parut plus grand ni plus glorieux que dans cette journée, où il voulut bien, en faveur de ses sujets, sacrifier quelque chose de sa gloire & de sa grandeur. Tout le camp retentissoit de louanges & de bénédictions qu'on lui donnoit, de s'être laissé vaincre à ses soldats, lui qui étoit invincible à tous les autres. Nul triomphe n'approche de ces acclamations & de ces applaudissemens, qui partent du cœur, & qui en sont une vive & sincére effusion; & il est fâcheux que les Princes n'y soient pas assez sensibles.

AN. M. 3678. AV. J.C. 326. Alexandre n'avoit emploié que trois ou quatre mois tout au plus pour la conquête

quête du pays entre l'Indus & l'Hyphase, appellée encore actuellement *Le Pengab*, c'est-à-dire *Les cinq eaux*, à cause des cinq riviéres qui l'arrosent. Avant que de partir, il fit dresser douze Autels, pour servir de trophées & d'actions de graces de ses victoires.

Ces témoignages de reconnoissance à l'égard des dieux furent accompagnés de traits d'une vanité poussée jusqu'à un excès qu'on a peine à croire. Les autels qu'il dressa en leur honneur étoient hauts de 75 piés. Il fit tracer un camp qui avoit plus du triple de circuit qu'auparavant, & l'environna de fossés qui avoient 50 piés de profondeur, sur dix de largeur. Il ordonna aux fantassins de dresser & de laisser chacun dans leurs tentes deux lits de sept piés & demi de long, & aux cavaliers de faire pour les chevaux des auges une fois plus grandes qu'à l'ordinaire. Tout le reste étoit à proportion. La vûe d'Alexandre dans ces ordres pleins d'une vaine extravagance, étoit de laisser à la postérité des monumens de sa grandeur héroïque & plus qu'humaine, & de faire croire que lui & les siens étoient au dessus des autres mortels. *Diod. l. 17. pag. 563.*

Alexandre repassa l'Hydraote, & laissa à Porus tout ce qu'il avoit conquis jusqu'à l'Hyphase. Il réconcilia aussi ce Prince avec Taxile, & affermit la paix AN. M. 1678. AV. J.C. 326.

entre eux par une alliance qui leur étoit à tous deux également avantageuſe. Delà il alla camper ſur les bords de l'Acéſine. Les grandes pluies aiant fait déborder ce fleuve, & les campagnes qui en étoient voiſines ſe trouvant inondées, il fut obligé de tranſporter ſon camp ſur les lieux les plus élevés. Ce fut là que Coénus mourut de maladie. Il fut regretté généralement & du Prince, & de l'armée. Il n'y avoit point de meilleur Officier que lui. Il s'étoit diſtingué d'une maniére particuliére dans tous les combats. C'étoit un de ces hommes rares, zélés pour le bien public, qui agiſſent ſans aucune vûe d'intérêt ou d'ambition, & qui aiment aſſez leur Roi pour oſer lui dire la vérité aux dépens de tout. Alexandre cependant préparoit tout pour ſon départ.

Arr. in Ind. pag. 319. Strab. l. 15. pag. 692.

Sa flote étoit compoſée de huit cens vaiſſeaux, tant galéres que barques, pour porter les troupes & les vivres. Quand tout fut prêt, l'armée s'embarqua vers le coucher des Pléiades, ſelon Ariſtobule, c'eſt à dire vers la fin d'Octobre. La flote arriva le cinquiéme jour aux confluens de l'Hydaſpe & de l'Acéſine. Elle y ſouffrit beaucoup, parce que ces riviéres ſe joignent avec tant de violence, qu'il s'y fait des tourmentes comme en pleine mer. Il entra enfin dans le pays des Oxy-

draques & des Malliens, qui étoient les plus vaillans des peuples de ce pays. Ils étoient perpétuellement en guerre les uns contre les autres: mais l'intérêt commun les aiant alors réunis, ils avoient assemblé dix mille chevaux, & quatre-vingts mille hommes de pié, tous jeunes & vigoureux, avec neuf cens chariots. Alexandre les battit en plusieurs rencontres, prit sur eux quelques places, & en dernier lieu marcha contre la ville des Oxydraques, où la plupart s'étoient retirés. Il fait planter les échelles sans perdre de tems; & comme on tardoit trop à son gré, il en arrache une à un soldat, monte le premier couvert de son bouclier, & arrive sur le haut du mur, suivi seulement de Peucefte & de Limnée. Les soldats, craignant pour sa personne, montent précipitamment pour l'aller soutenir: mais les échelles se brisent, & le Roi demeure sans secours. Se voiant en butte à tous les coups qu'on tiroit tant des tours que du rempart, par un effort de témérité plutôt que de bravoure il saute dans la place remplie d'ennemis, ne pouvant raisonnablement attendre autre chose, que d'être pris ou tué avant que de se relever, sans avoir moien de se défendre, & de venger sa mort. Par bonheur il balança tellement son corps, qu'il tomba sur ses piés; & se trouvant de-

bout l'épée à la main, il écarta ceux qui étoient les plus proches, & tua même de sa main le Chef des ennemis, qui s'avançoit pour le percer. Par un second bonheur il se trouva tout près de là un gros arbre, sur le tronc duquel il s'appuia, recevant sur son bouclier tous les traits qu'on lui tiroit de loin; car personne n'osoit approcher, tant la hardiesse de l'entreprise, & le feu qui sortoit de ses yeux, avoient jetté d'épouvante parmi les ennemis. Enfin un Indien décocha contre lui une fléche de trois piés, (leurs fléches sont de cette longueur) qui perçant sa cuirasse, lui entra bien avant dans le corps un peu au-dessus du côté droit. Il en sortit une si grande abondance de sang, que les armes lui en tombérent des mains; il demeura comme mort. Voila donc ce grand Conquérant, ce Vainqueur des nations, prêt à périr, non à la tête de ses armées, ou au siége de quelque place considérable, mais dans le coin d'une ville obscure, où sa témérité l'a poussé. Celui qui l'avoit blessé accourut plein de joie pour le dépouiller: mais il ne sentit pas sitôt mettre la main sur lui, que ranimé par le desir de la vengeance, il rappella ses esprits, & tâtant son ennemi au défaut des armes, il lui plongea le poignard dans le flanc. Quelques-uns de ses principaux Offi-

Plut. de fortun. Alex. p. 344.

ciers, Peucefte, Léonat, Timée, qui avoient gagné le haut du mur avec quelques fòldats, arrivent dans le moment, & tentant l'impoſſible pour ſauver leur Maître, lui font un rempart de leurs corps, & ſoutiennent tout l'effort des ennemis. C'eſt alors qu'il y eut un grand combat autour de ſa perſonne. Cependant les ſoldats qui étoient montés avec ces Officiers, aiant rompu les verroux d'une petite porte qui étoit entre deux tours, firent entrer les Macédoniens; & bientôt après la ville fut priſe, & tout fut paſſé au fil de l'épée, ſans diſtinction ni d'âge ni de ſexe.

Le premier ſoin fut de tranſporter Alexandre dans ſa tente. Quand il y fut arrivé, les * Chirurgiens coupérent ſi adroitement le bois de la fléche qu'il avoit dans le corps, qu'ils n'ébranlérent point le fer; & après l'avoir deshabillé, ils s'aperçurent que la fléche étoit ** barbelée, & qu'on ne la pouvoit tirer ſans danger ſi l'on n'élargiſſoit la plaie. Le Roi ſoutint l'opération avec une fermeté inconcevable, ſans qu'il fût beſoin de le tenir. L'inciſion étant faite, & le fer hors de la plaie, il en ſortit une ſi grande quantité de ſang, que le Roi

* *Ils n'étoient pas alors diſtingués des Médecins.*

** *On appelle ainſi les fléches qui ont des dents ou des pointes dans leur ferrure, qui ſont recourbées & retrouſſées.* Animadvertunt hamos ineſſe telo.

tomba en ſyncope. On le crut mort: mais le ſang s'étant arrété, il revint peu-à-peu, & reconnut ceux qui étoient auprès de lui. Tout le jour & toute la nuit d'après, l'armée fut ſous les armes autour de ſa tente, & ils ne voulurent point partir delà, qu'ils ne fuſſent aſſurés qu'il ſe portoit mieux, & qu'il commençoit un peu à repoſer.

Au bout de ſept jours qu'il mit à ſe faire traiter, ſa bleſſure n'étant pas encore fermée, comme il ſut que le bruit de ſa mort s'augmentoit parmi les Barbares, il fit joindre deux vaiſſeaux enſemble, & dreſſer ſa tente au milieu à la vûe de tout le monde, afin de ſe montrer à ceux qui le croioient mort, & de diſſiper ainſi tous leurs projets & toutes leurs eſpérances. Il deſcendit enſuite par eau, s'avançant à quelque diſtance du reſte de ſa flote, de peur que le bruit des rames ne lui ôtât le repos, qui lui étoit ſi néceſſaire pour rétablir ſes forces. Quand ſa ſanté fut un peu affermie, & qu'il ſe trouva en état de ſortir, ſes ſoldats des gardes lui apportérent ſa litiére: mais il ſe fit amener ſon cheval, & monta deſſus. Alors tout le rivage & les forêts voiſines retentirent des cris de joie de l'armée, qui croioit en quelque ſorte le voir ſortir du tombeau. Lorſqu'il fut près de ſa tente, il mit pied à terre, &

marcha pendant quelque espace environné d'une foule de soldats, dont les uns lui baisoient les mains, les autres embrassoient ses genoux, quelques-uns se contentoient de toucher à ses habits, ou de le voir; tous fondoient en larmes, & le comblant de bénédictions faisoient des vœux pour sa santé & pour sa vie.

Dans ce moment arrivérent les Députés des Malliens, avec les principaux Chefs des Oxydraques, jusqu'au nombre de cent cinquante, outre les Gouverneurs des villes & de la province, qui lui apportoient des présens, & lui venoient faire hommage, s'excusant sur l'amour de la liberté qui les avoit retenus jusqu'alors. Ils lui dirent qu'ils étoient prêts de recevoir un Satrape de sa main, de lui paier tribut, & de lui fournir des otages. Il demanda mille des principaux dont il se pût aussi servir à la guerre, jusqu'à ce qu'il eût réduit tout le pays sous son obéïssance. Ils lui donnérent les mieux faits, avec cinq cens chariots qu'il n'avoit point exigés d'eux : ce qui le toucha tellement, qu'il leur remit leurs otages. Il leur laissa Philippe pour Gouverneur.

Alexandre, à qui cette ambassade causa une grande joie, & qui sentoit tous les jours ses forces augmenter, goûtoit avec d'autant plus de plaisir les fruits de

la victoire & de la santé, qu'il s'étoit vû tout près de les perdre pour toujours. Les principaux de sa Cour, & ses plus intimes amis, crurent devoir profiter de ce moment de sérénité pour répandre leur cœur en sa présence, & lui exposer leur crainte. Ce fut Cratére qui porta la parole. » Nous commençons, dit-il, Seigneur, » à vivre & à respirer, en vous voiant » dans l'état où la bonté des dieux vous » a rétabli. Mais quelle a été notre allar» me & notre douleur ? Quels reproches » ne nous sommes-nous pas faits à nous» mêmes, d'avoir abandonné dans un tel » péril notre roi & notre pere ? Il n'étoit » pas en notre pouvoir de le suivre : mais » nous ne nous en sommes pas cru pour » cela moins coupables, & nous avons » regardé comme un crime de n'avoir » pas fait pour vous l'impossible. Ah, » Seigneur, épargnez-nous désormais » une pareille affliction. Une méchante » bicoque mérite-t-elle d'être achetée au » prix d'une tête comme la vôtre ? Lais» sez-nous ces menus exploits & ces pe» tits combats, & réservez votre per» sonne pour des occasions dignes d'elle. » Nous frémissons encore d'horreur, » quand nous pensons à ce qui s'est passé » sous nos yeux. On a vû l'heure que les » plus viles mains du monde alloient en» lever les dépouilles du plus grand Prin-

» ce de la terre. Permettez-nous, Sei-
» gneur, de vous le dire : Vous n'êtes
» point à vous : vous nous appartenez :
» nous avons droit ſur votre vie, dont
» la nôtre dépend ; & nous oſons vous
» conjurer, en qualité de vos ſujets & de
» vos enfans, de ménager une vie ſi pré-
» cieuſe avec plus de ſoin, ſinon pour
» vous, du moins pour les vôtres, &
» pour le bonheur de l'univers.

Le Roi fut ſenſiblement touché de ces témoignages de leur affection, & les aiant tous embraſſés l'un après l'autre avec une tendreſſe extraordinaire, il leur répondit en ces termes : » Je ne puis
» aſſez vous remercier tous tant que vous
» êtes ici, qui êtes la fleur & l'élite de
» mes citoiens & de mes amis, non-ſeu-
» lement de ce qu'aujourd'hui vous pré-
» férez mon ſalut au vôtre, mais encore
» de ce que, dès l'entrée de cette guerre,
» il n'y a ſorte de preuve que je n'aie re-
» çue de votre zêle & de votre affection ;
» & ſi quelque choſe eſt capable de me
» faire déſirer une plus longue vie, c'eſt
» le plaiſir de jouir plus lontems d'amis
» auſſi précieux que vous. Mais ſouffrez
» que je vous diſe que vous & moi avons
» des penſées bien différentes. Vous ſou-
» haitez de me poſſéder lontems, & tou-
» jours même s'il ſe pouvoit ; & moi, ce
» n'eſt pas ſur l'âge, mais ſur la gloire,

» que je mesure ma durée. Je pouvois
» borner mon ambition aux limites de
» la Macédoine, & content du roiaume
» de mes peres, attendre au milieu des
» délices & dans le sein de l'oisiveté une
» honteuse vieillesse. J'avoue, qu'à com-
» pter mes victoires, & non mes années,
» on doit trouver que j'ai beaucoup vé-
» cu. Mais vous semble-t-il, qu'après
» avoir fait un seul empire de l'Europe
» & de l'Asie, vainqueur des deux meil-
» leures parties de l'univers dans la di-
» xiéme année de mon régne & la tren-
» tiéme de mon âge, je doive m'arrêter
» au milieu d'une si belle carriére, &
» cesser de travailler pour la gloire à la-
» quelle je me suis entiérement dévoué ?
» Sachez que cette gloire annoblit tout,
» & qu'elle donne une vraie & solide
» grandeur à ce qui paroit le plus petit.
» En quelque part que je combatte, je
» croirai être sur le théatre du monde,
» & à la vûe de toute la terre. J'ai fait
» de grandes choses jusqu'ici, je l'avoue:
» mais le pays où nous sommes me re-
» proche qu'une femme en a fait encore
» de plus grandes. Je parle de Sémiramis.
» Que de peuples soumis à son obéissan-
» ce ! Que de villes bâties ! Que de su-
» perbes & prodigieux ouvrages ache-
» vés ! Quelle honte pour moi de n'avoir
» pu encore égaler sa gloire ! Je la sur-

» pafferai bientôt, fi vous fecondez mon
» ardeur. Défendez-moi feulement des
» fourdes menées & des trahifons do-
» meftiques, qui font périr la plupart
» des Princes. Je prends le refte fur moi,
» & vous réponds de tous les événemens
» de la guerre.

Un tel difcours fait connoitre à fond le caractére d'Alexandre. Il n'avoit aucune idée de la véritable gloire. Il n'en connoiffoit ni le principe, ni la régle, ni la fin. Il la mettoit, où certainément elle n'étoit pas. L'erreur populaire faifoit la fienne, & l'entretenoit. Il penfoit que fa deftination étoit de ne vivre que pour la gloire, & qu'il ne pouvoit en acquérir que par des conquétes fans mefure, fans juftice, fans ordre. Dans fes impétueufes faillies pour une gloire mal entendue, il ne fuivoit ni la raifon, ni la vertu, ni l'humanité; & comme fi fes caprices ambitieux euffent dû être la régle de tous les autres hommes, il trouvoit étrange que fes Officiers, & même que fes foldats, n'entraffent pas dans fes vûes, & ne fe prétaffent que de mauvaife grace à fes folles entreprifes.

Alexandre, après avoir tenu ce difcours, congédia l'affemblée, & campa plufieurs jours dans ce même lieu. Il s'embarqua enfuite fur la riviére, & fon armée le fuivoit par terre en cotoiant les

bords. Il arriva chez les Sabraques, nation puiſſante entre les Indiens. Ils avoient levé ſoixante mille hommes de pié, & ſix mille chevaux, & y avoient joint cinq cens chariots. Mais l'arrivée d'Alexandre répandit la terreur dans tout le pays, & ils envoiérent des Ambaſſadeurs pour ſe rendre. Après avoir bâti une ville qu'il fit nommer encore Alexandrie, il entra dans les terres de Muſican Prince fort riche, puis dans celles du roi Samus. C'eſt en aſſiégeant une des places de ce Roi, que Ptolémée fut dangereuſement bleſſé, parce que les Indiens avoient empoiſonné tous leurs traits, & toutes leurs épées, de ſorte que toutes leurs bleſſures étoient mortelles. Alexandre, qui l'aimoit & l'eſtimoit infiniment, témoigna beaucoup d'inquiétude, & fit apporter le lit du malade auprès de lui pour ne point l'abandonner. Il étoit ſon parent, & ſelon quelques-uns fils naturel de Philippe. C'étoit un des plus vaillans hommes de l'armée, fort eſtimé pour la guerre, & plus propre encore pour la paix; au reſte ennemi de tout luxe, extrêmement libéral, de facile accès, & qui s'étoit tenu entiérement éloigné du faſte que l'opulence & la proſpérité avoient fait prendre aux autres Seigneurs Macédoniens. Enfin on ne pouvoit dire s'il étoit plus conſidéré du Roi, ou de

ceux de sa nation. On dit qu'Alexandre vit en songe un dragon qui lui présentoit une herbe comme un reméde contre le mal de son ami, & qu'en effet l'aiant fait chercher, & l'aiant appliquée sur sa blessure, il fut guéri en peu de jours; ce qui causa une grande joie à toute l'armée.

Le Roi continuant toujours sa navigation, arriva à Patale, vers le lever de la Canicule, c'est-à-dire sur la fin du mois de Juillet. Ainsi le tems qui se passa depuis le départ de la flote jusqu'à son arrivée à Patale, fut de neuf mois au moins. L'Inde se sépare ici en deux larges bras, & forme une île semblable au Delta du Nil, mais beaucoup plus grande; & c'est ce qui a fait ainsi appeller la ville que je viens de nommer. Car, selon Arrien, *Patale* signifie dans la langue Indienne la même chose que *Delta* dans la grecque. Alexandre fit bâtir à Patale une citadelle, avec un port & un arsenal pour les navires. Pour lui, il s'embarqua sur le bras droit du fleuve, pour aller jusqu'à l'Océan, exposant tant de braves hommes à la merci d'un fleuve inconnu. Leur seule consolation, dans une entreprise si téméraire, étoit le continuel bonheur du Roi. Il avoit déja fait vingt lieues, quand les Pilotes lui dirent qu'ils commençoient à sentir l'air de la mer, &

Strab. l. 15. pag. 692.

Arrian. in Indic. p. 314.

400 stades.

qu'il leur sembloit que l'Océan n'étoit pas loin. A cette nouvelle, tressaillant de joie, il encourage les matelots à ramer de toute leur force, & représente aux soldats, » qu'ils étoient à la fin de » leurs travaux si ardemment desirée ; » qu'on ne pouvoit plus rien opposer à » leur valeur, ni ajouter à leur gloire; » que sans plus combattre, ni répandre » de sang, ils étoient maîtres de l'univers : que leurs exploits alloient aussi » loin que la nature ; & que bientôt ils » verroient des choses qui n'étoient connues qu'aux dieux immortels.

Quand ils furent près de la mer, un événement inopiné & nouveau pour eux les jetta dans un grand trouble, & exposa la flote à de grands dangers : c'étoit le flux & le reflux de l'Océan. Jugeant de cette vaste mer par celle de la Méditerranée, qui leur étoit seule connue, & qui n'a que des flux imperceptibles, ils furent fort étonnés lorsqu'ils la virent s'enfler considérablement, & inonder les campagnes ; & ils croioient que c'étoit un signe de la colére des dieux, qui vouloient punir leur témérité. Ils ne furent pas moins surpris ni effraiés quelques heures après, quand ils virent le reflux de la mer qui se retiroit comme elle étoit venue, laissant à découvert les terres qu'elle venoit de submerger. La flote

eut beaucoup à souffrir, & les vaisseaux étant demeurés à sec, les champs étoient semés de hardes, de rames brisées & d'ais fracassés, comme après un grand orage.

Enfin Alexandre, après avoir emploié neuf mois entiers à descendre par les riviéres, arriva à l'Océan, & contemplant avec des yeux avides cette vaste étendue de mer, il crut que ce spectacle, digne d'un grand Conquérant comme lui, le dédommageoit avantageusement de toutes les fatigues qu'il avoit essuiées, & de tant de milliers d'hommes qu'il avoit perdus pour y parvenir. Il fit des sacrifices aux dieux, & en particulier à Neptune; jetta dans la mer les taureaux qu'il avoit immolés, & grand nombre de coupes d'or; & pria les dieux qu'après lui, jamais homme mortel ne passât les bornes de son expédition. Voiant qu'il avoit porté ses conquêtes jusques aux bornes les plus reculées de la terre de ce côté-là, il crut avoir fait tout ce qu'il s'étoit proposé, & bien content de lui-même, il alla retrouver le reste de sa flote & de son armée qui étoient restées à Patale, ou dans les environs.

§. XVII. *Alexandre, en passant dans des lieux deserts, souffre beaucoup de la famine. Il arrive à Pasargade, où étoit*

le tombeau de Cyrus. Orsine, puissant Satrape, est mis à mort par l'intrigue secrette de l'Eunuque Bagoas. Calanus Indien meurt volontairement sur un bucher. Alexandre épouse Statira, fille de Darius. Arrivée d'Harpalus à Athénes : exil de Démosthéne. Révolte des soldats Macédoniens : Alexandre l'appaise. Il rappelle Antipater de Macédoine, & substitue Cratére à sa place. Douleur de ce Prince à la mort d'Epheftion.

Arrian. in Indic. p. 334. ALEXANDRE, de retour à Patale, fit tout préparer pour le départ de la flote. Il nomma pour Amiral Néarque, qui de tous les Officiers fut le seul qui ôsa se charger de cette commission, extrêmement dangereuse, parce qu'il s'agissoit de faire voile sur une mer absolument inconnue. Le Roi lui sut bon gré d'avoir bien voulu l'accepter, & après lui en avoir marqué sa reconnoissance d'une maniére tout-à-fait obligeante, il le chargea de reconnoitre avec sa flote, qui étoit l'élite de ses meilleurs vaisseaux, la côte maritime depuis l'Inde, jusqu'au fond du golfe Persique : & après avoir donné ces ordres, il prit sa route par terre vers Babylone.

Ibid. p. 335. Néarque ne partit pas de l'Indus en même tems qu'Alexandre. La saison n'é-

toit pas alors propre à la Navigation : c'étoit en été, où régnent les vents de mer qui viennent du côté du Sud, & la saison des vents du Nord qui soufflent en hiver n'étoit pas encore venue. Il ne mit donc à la voile que vers la fin de Septembre ; & c'étoit encore trop tôt. Aussi fut-il traversé par les vents quelques jours après son départ, & obligé de chercher un abri pendant vingt-quatre jours.

C'est Arrien qui nous apprend tout ce détail dans le journal exact qu'il fait de cette navigation sur les mémoires de Néarque même.

Alexandre, aiant quitté Patale, marcha par terre au travers du pays des Orites, dont la capitale s'appelloit Ora ou Rhambacis. Il s'y trouva dans une si extrême disette de vivres, qu'il perdit beaucoup de monde, & qu'il ramena à peine de ces Indes la quatriéme partie de son armée, qui étoit de six-vingts mille hommes de pié, & de quinze mille chevaux. Les maladies, la méchante nourriture, les excessives chaleurs en emportérent une infinité : mais la famine fit encore un plus grand ravage parmi les troupes dans ce pays stérile, qui n'étoit ni cultivé ni semé, & dont les habitans étoient des sauvages, qui menoient une vie dure & malheureuse. Quand on eut consumé

toutes les racines de palmiers qui se trouvoient dans le pays, il falut manger les bêtes de somme, puis les chevaux de service : & quand il n'y eut plus de quoi porter le bagage, on fut contraint de bruler ces riches dépouilles pour lesquelles les Macédoniens avoient couru jusqu'aux extrémités de la terre. La peste, suite ordinaire de la famine, mit le comble à la misére des soldats, & en fit périr un grand nombre.

Après une marche de soixante jours, Alexandre arriva sur les confins de la Gédrosie, où il se trouva dans l'abondance de toutes choses. Car, outre que le pays est gras par lui-même, les Rois & les Satrapes les plus voisins de cette contrée lui envoiérent toutes sortes de provisions. Il fit là quelque séjour, pour rafraîchir son armée. Les Gouverneurs des Indes lui aiant envoié par son ordre quantité de chevaux, & de toutes sortes de bêtes de charge, de tous les lieux de son obéissance, il remonta sa cavalerie, remit en équipage ceux qui en avoient besoin, & leur donna à tous bientôt après des armes aussi belles que les premiéres, ce qui ne lui fut pas difficile, se trouvant proche de la Perse, qui étoit alors paisible & dans une grande abondance.

AN. M. 3679. AV. J. C. 325. Il arriva dans la Carmanie, qui porte encore aujourd'hui le nom de Kerman,

& la traversa, non dans un équipage de guerrier & de conquérant, mais dans une espéce de mascarade & de bacchanale, avec toute sorte de dissolution. Il étoit traîné par huit chevaux sur un chariot magnifique, au-dessus duquel on avoit dressé un échafaut en forme de théatre quarré, où il passoit les jours & les nuits en festins & en débauches. Ce chariot étoit précédé & suivi d'une infinité d'autres, dont les uns, en forme de tentes, étoient couverts de riches tapis & de couvertures de pourpre; & les autres, en forme de berceaux, étoient ombragés de branches d'arbres. On avoit placé sur le bord des chemins & aux portes des maisons force tonneaux défoncés, où les soldats puisoient le vin avec de grands flacons, des tasses, des gobelets qu'on y avoit préparés. Toute la campagne retentissoit du son des instrumens, & des hurlemens des Bacchantes, qui, les cheveux épars, & comme forcenées, couroient de côté & d'autre, & s'abandonnoient à toutes sortes de licences. Il vouloit, par-là, imiter le triomphe de Bacchus, qui traversa, à ce qu'on prétend, toute l'Asie dans cet équipage après la conquête des Indes. Cette marche si désordonnée & si dissolue dura sept jours, pendant lesquels l'armée ne désenivra point heureuse, dit Quinte-Curce,

qu'il ne vint point dans l'esprit des vaincus de les attaquer dans cet état : car mille hommes bien armés & bien résolus, seroient venus fort aisément à bout de ces vainqueurs du monde, noiés dans le vin & dans la débauche.

Arrian. in Indic. p. 348-352.

Néarque, en cotoiant toujours les bords de la mer depuis l'embouchure de l'Inde, parvint enfin au golfe de Perse, & arriva à l'île d'Harmusia, aujourd'hui Ormus. Il y apprit qu'Alexandre n'en étoit qu'à cinq journées de chemin. Aiant laissé sa flote en un lieu de sûreté, il alla lui cinquiéme pour le trouver. Le Prince étoit dans une grande inquiétude de ce qu'étoit devenue son armée de mer. Quand il apprit que Néarque revenoit presque seul, il s'imagina qu'elle avoit été entiérement détruite, & que par un bonheur particulier Néarque s'étoit sauvé de la déroute générale. Son arrivée le confirma encore davantage dans cette pensée. Il voioit des hommes pâles, maigres, défaits, & à peine reconnoissables. Aiant tiré à part Néarque, il lui témoigna la joie qu'il avoit de le voir de retour, mais en même tems la douleur inconsolable que lui causoit la perte de sa flote. *Votre flote, Seigneur,* se récria-t-il aussitôt, *graces aux dieux, n'est point perdue ;* & il lui raconta l'état où il l'avoit laissée. Alexandre ne put retenir ses

larmes, & il avoua que cette heureuse nouvelle lui causoit plus de joie que n'avoit fait la conquête de toute l'Asie. Il écouta avec un plaisir singulier le récit qu'il lui fit de son voiage, & des découvertes qu'il y avoit faites; & le renvoia achever de remonter l'Euphrate jusqu'à Babylone, comme il le lui avoit d'abord ordonné.

On vint faire en Carmanie à Alexandre bien des plaintes de l'oppression que les Gouverneurs & les autres Officiers avoient fait souffrir aux peuples de diverses provinces pendant son absence. Car, aiant compté qu'il n'en reviendroit jamais, il n'y avoit point de rapine, de tyrannie, de cruauté & d'injustice, qu'ils n'eussent exercées sur les peuples. Vivement touché des vexations qu'ils avoient souffertes, & sensible jusqu'au fond du cœur à des plaintes si bien fondées, il fit mourir tous ceux qui furent convaincus de malversation, & avec eux six cens soldats qui avoient servi d'instrument à leurs violences, & à leurs autres crimes. Il usa toujours dans la suite de la même sévérité envers tous ses Officiers convaincus d'avoir malversé, & par-là il fit aimer son gouvernement dans toutes les provinces conquises. Il croioit qu'un Prince doit cet exemple éclatant, à son équité, qui doit réprimer le désordre; à

ſa gloire, pour ne pas paroitre complice des injuſtices qu'on commet ſous ſon nom; à la conſolation de ſes peuples, à qui il préte une vengeance qu'ils ne doivent jamais exercer eux-mêmes; enfin à la sûreté de ſes États, à qui une conduite ſi équitable épargne bien des dangers, & ſouvent même bien des ſéditions. C'eſt un grand malheur pour un Roiaume, que tout y retentiſſe de concuſſions, de vexations, d'oppreſſions, de corruptions, ſans que jamais on y voie un ſeul exemple de punition; & que tout le poids de l'autorité publique ne tombe que ſur le peuple, & jamais ſur ceux qui le ruinent.

Le grand plaiſir qu'Alexandre prit à la relation que Néarque lui avoit faite de ſon heureux voiage, donna à ce Prince du goût pour la navigation, & pour les voiages de mer. Il ne ſe propoſoit pas moins que d'aller, en partant du golfe de Perſe, faire le tour de l'Arabie & de l'Afrique, & de rentrer dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, appellé alors les Colonnes d'Hercule, voiage qu'on avoit pluſieurs fois entrepris, & qui avoit été une fois exécuté par ordre d'un Roi d'Egypte nommé Néchao, comme je l'ai marqué ailleurs. Puis il ſongeoit, après avoir abaiſſé l'orgueil de Carthage contre laquelle il étoit fort irri-

té, à paſſer en Eſpagne, que les Grecs appelloient Ibérie, du nom du fleuve Ibérus; enſuite il devoit franchir les Alpes, & raſer toute la côte d'Italie, d'où il n'eût eu qu'un petit trajet juſqu'en Epire, & de-là dans la Macédoine. Il envoia, pour cet effet, ordre aux Vicerois de Méſopotamie & de Syrie de faire conſtruire en pluſieurs endroits ſur l'Euphrate, & ſur-tout à Thapſaque, le nombre de vaiſſeaux néceſſaires pour cette entrepriſe; & il fit couper ſur le mont Liban des arbres qu'on devoit tranſporter dans la ville que je viens de nommer. Mais ce deſſein, avec bien d'autres qu'il rouloit dans ſon eſprit, échoua par ſa mort prématurée.

En continuant ſon chemin, il paſſa à Paſargade, ville de Perſe. Orſine étoit le Gouverneur du pays. C'étoit le plus grand Seigneur de toutes ces contrées. Il deſcendoit de Cyrus, & outre les richeſſes de ſes ancêtres, il avoit lui-même amaſſé de grands tréſors, étant depuis lontems maître d'une étendue conſidérable de pays. Il avoit rendu un ſervice conſidérable au Roi. Celui qui commandoit dans la province pendant l'expédition d'Alexandre dans l'Inde, vint à mourir. Orſine voiant que, faute de Gouverneur, tout y alloit tomber dans le déſordre & dans la confuſion, prit le manie-

ment des affaires, les remit en bon ordre, & les y conserva jusqu'à l'arrivée d'Alexandre. Il alla au-devant de lui avec toutes sortes de présens, tant pour lui que pour ses Officiers. C'étoit un grand nombre de beaux chevaux tout dressés, des chariots enrichis d'or & d'argent, des meubles précieux, des pierreries, des vases d'or d'une pesanteur énorme, des robes de pourpre, quatre mille talens d'argent monnoié. Cette généreuse magnificence lui couta cher. Car, aiant fait des largesses à tous les principaux de la Cour au-delà de ce qu'ils pouvoient souhaiter, il omit l'Eunuque Bagoas, qui étoit le favori du Roi : & ce ne fut point par oubli, mais par mépris. Et comme quelqu'un l'eut averti de l'affection que le Roi lui portoit, il répondit qu'il honoroit les amis du Roi, mais non pas un infame Eunuque. Cette parole étant raportée à Bagoas, il emploia tout son crédit à la ruine de ce Prince, issu du plus noble sang de l'Orient, & de qui la vie étoit sans reproche. Il suborna des hommes de sa suite même, leur donnant des instructions pour se rendre dénonciateurs quand il en seroit tems; & cependant, lorsqu'il étoit seul avec le Roi, il lui remplissoit l'esprit de soupçons & de défiance, jettant comme au hazard & sans dessein des mots couverts contre ce

Douze millions.

ce Seigneur, & dissimulant avec grand soin le sujet de son mécontentement. Le Roi néanmoins suspendoit encore son jugement, mais il paroissoit ne faire plus tant de cas d'Orsine, qui ne savoit rien de ce qui se tramoit contre lui, tant l'affaire se conduisoit secrettement; & l'Eunuque, dans ses entretiens familiers avec Alexandre, ne cessoit de l'accuser tantôt de rapine, & tantôt de trahison.

Le grand danger des Princes est de se laisser ainsi prévenir & surprendre par leurs favoris: danger si commun, que S. Bernard, écrivant au Pape Eugéne, lui déclare que s'il est exemt de ce défaut, il peut se vanter d'être le seul parmi les hommes; & ce que je dis ici des Princes regarde toutes les personnes qui sont en place. Le calomniateur est pour l'ordinaire écouté favorablement par les Grands, parce qu'il se couvre des apparences d'affection & de zêle, qui flatent leur orgueil. La calomnie fait toujours quelque impression sur les esprits les plus équitables, & y laisse des traces sombres & tristes, qui disposent aux soupçons, aux ombrages, aux défiances. Le calomniateur artificieux est persévérant & hardi, parce qu'il est sûr de l'impunité, & qu'il sait qu'il risque peu en nuisant beaucoup. Du côté des Grands, ils approfondissent rarement les calomnies secrettes, par pa-

De consider. lib. 2. cap. 14.

reſſe; par diſtraction; par la honte de la baſſeſſe qu'il y a à paroitre ſoupçonneux, timides, & défians; enfin par la peine d'avouer qu'ils ſe ſont laiſſés tromper, & qu'ils ſe ſont livrés à une crédulité précipitée. C'eſt ainſi que la vertu la plus pure & la fidélité la plus irréprochable ſont ſouvent accablées.

On en voit ici un triſte exemple. Bagoas, après avoir bien pris de loin toutes ſes meſures, fit enfin éclore ſon deſſein. Alexandre aiant fait ouvrir le tombeau de Cyrus, pour rendre aux cendres de ce Conquérant des honneurs funébres, il n'y trouva qu'un vieux bouclier tout pourri, deux arcs à la façon des Scythes, & un cimeterre, au lieu qu'il croioit le trouver plein d'or & d'argent, comme les Perſes en faiſoient courir le bruit. Le Roi mit une couronne d'or ſur ſon urne, & la couvrit de ſon manteau, s'étonnant qu'un Prince ſi puiſſant & ſi renommé ne fût point enſeveli plus ſomptueuſement, que ſi c'eût été un homme d'une condition commune. Sur ces mots Bagoas prenant ſon tems : » Faut-il s'étonner, dit-il, ſi les ſépulcres des Rois » ſont vuides, puiſque les maiſons des » Satrapes regorgent de l'or qu'ils en ont » tiré ? Pour moi je n'avois jamais vû ce » tombeau : mais j'ai oui dire à Darius » qu'il renfermoit des richeſſes immen-

» ſes. Et de-là ſont venues ces profu-
» ſions d'Orſine ; afin qu'en donnant ce
» qu'il ne pouvoit garder ſans ſe perdre,
» il s'en fit un mérite auprès de vous. «
Cette accuſation n'avoit pas le moindre fondement. Cependant on mit à la queſtion les Mages à qui la garde du ſépulcre étoit commiſe, ſans qu'on pût rien découvrir du prétendu vol. Leur ſilence devoit faire l'apologie d'Orſine auprès d'Alexandre : mais les diſcours adroits & inſinuans de Bagoas avoient fait une forte impreſſion ſur ſon eſprit, & y avoient préparé un accès libre & facile à la calomnie. En effet, les accuſateurs que Bagoas avoit apoſtés, aiant choiſi un moment favorable, vinrent ſe déclarer contre lui, & le chargérent de pluſieurs faits odieux, & entr'autres du vol des tréſors du tombeau. Pour lors la choſe ne parut plus douteuſe, ni avoir beſoin de plus grands éclairciſſemens : de ſorte que cet infortuné Prince ſe vit dans les fers, avant qu'il ſe doutât ſeulement qu'on l'eût accuſé; & il fut mis à mort ſans avoir été entendu, ni confronté avec ſes accuſateurs. Déplorable ſort des Rois qui n'écoutent & n'examinent rien par eux-mêmes, & à qui mille exemples d'une pareille trahiſon, car l'hiſtoire en eſt pleine, n'ouvrent point les yeux !

J'ai déja dit qu'il y avoit auprès du Roi

un Indien nommé Calanus, célébre entre tous les Sages de ſon pays, lequel faiſant profeſſion d'une ſévére philoſophie, s'étoit néanmoins laiſſé perſuader dans ſon extrême vieilleſſe de ſe mettre à la ſuite de la Cour. Cet homme aiant vécu l'eſpace de quatre-vingts-trois ans ſans avoir jamais été incommodé d'aucune ſorte de maladie, & ſe voiant travaillé d'une rude colique quand il fut arrivé à Paſargade, réſolut de ſe faire mourir. Ne voulant pas ſouffrir que la parfaite ſanté dont il avoit joui durant tout le cours de ſa vie fût altérée par de longues douleurs, & craignant auſſi de tomber entre les mains des Médecins, & d'être tourmenté par la multitude de leurs remédes, il pria le Roi de commander, qu'on lui dreſsât un bucher, & que quand il ſeroit deſſus, on y mît le feu. Le Roi s'imagina d'abord qu'il ſeroit aiſé de le détourner d'un ſi terrible deſſein : mais voiant que quelque choſe qu'il lui pût dire, il demeuroit ferme & inflexible dans ſa réſolution, il fut enfin contraint de lui accorder ce qu'il demandoit. Calanus ſe rendit donc à cheval au pié de ce bucher, fit ſes priéres aux dieux, fit répandre ſur ſoi les mêmes effuſions & obſerver toutes les mêmes cérémonies dont on a coutume d'uſer aux funérailles des morts, coupa une touffe de ſes che-

Arrian. lib. 7. pag. 276. Diod. l. 17. p. 573. 574. Plut. in Alex. p. 703.

yeux comme on coupoit les crins aux victimes, embrassa ceux de ses amis qui étoient présens, les pria de se réjouir ce jour-là, de boire & de faire bonne chére avec Alexandre, & les assura qu'il reverroit dans peu ce Prince à Babylone. Après avoir prononcé ces paroles, il monta gaiement sur le bucher, se coucha, se couvrit le visage; & quand la flamme vint le saisir, il ne fit pas le moindre mouvement, mais avec une constance qui étonna toute l'armée, il demeura dans la même posture où il s'étoit mis, & acheva son sacrifice, en s'immolant selon la coutume des Sages de son pays.

On fit divers jugemens de cette action, dit l'Historien. Les uns la condannérent comme l'action d'un homme furieux & insensé: les autres crurent que ce qu'il en avoit fait, n'avoit été que par vaine gloire, pour se donner en spectacle, & s'acquérir la réputation d'une prodigieuse constance; (& ils ne se trompoient pas:) d'autres enfin louérent cette fausse grandeur de courage, qui l'avoit ainsi fait triompher de la douleur & de la mort. *Diodor.*

Alexandre étant retourné chez lui après cette affreuse cérémonie, pria à souper plusieurs de ses amis & de ses Capitaines; &, pour obéir à Calanus & lui faire honneur, il proposa une cou-

ronne pour prix à celui qui boiroit le mieux. Celui qui but le plus, fut Promachus qui avala jusqu'à quatre mesures de vin qui tenoient en tout dix-huit ou vingt pintes. Aiant reçu le prix, qui étoit une couronne estimée un talent, il ne survécut à sa victoire que de trois jours. Du nombre des autres convives, il y en eut quarante un qui moururent de cette débauche. Digne cloture du spectacle que Calanus venoit de donner !

Mille écus.

Arrian. de Indic. p. 357-358.

De Pasargade, Alexandre alla à Persépolis : & en voiant les restes de l'incendie, il fut au désespoir de la folie qu'il avoit faite d'y mettre le feu. De-là il s'avança vers Suse. Néarque, pour exécuter ses ordres, avoit commencé à remonter l'Euphrate avec sa flote. Mais, sur l'avis qu'il reçut qu'Alexandre alloit à Suse, il redescendit jusqu'à l'embouchure du Pasitigris, & remonta cette riviére jusqu'à un pont où Alexandre la devoit passer. L'armée de terre, & les troupes de la flote se rejoignirent. Alexandre offrit à ses dieux des sacrifices en actions de graces pour son heureux retour, & l'on fit dans le camp de grandes réjouissances. Néarque reçut les honneurs qu'il méritoit pour avoir si bien conduit sa flote, & pour l'avoir ramenée jusques-là en bon état au travers d'une infinité de dangers.

Alexandre trouva à Suse toutes les captives de qualité qu'il y avoit laissées. Il épousa la Princesse Statira fille aînée de Darius, & donna la plus jeune à son cher Ephestion. Et afin qu'en rendant ces alliances communes on trouvât son mariage moins étrange, il persuada aux plus grands Seigneurs de la Cour, & à ses principaux favoris, d'en faire autant. Ils choisirent donc pour femmes, dans les plus nobles familles de Perse, environ quatre-vingts filles. Il prétendoit, par ces alliances, cimenter si bien l'union des deux nations, qu'elles n'en deviendroient qu'une sous son empire. Les noces furent célébrées à la façon des Perses. Il fit aussi un festin à tous les autres Macédoniens qui s'étoient déja mariés dans le pays. On dit qu'à ce festin, il y eut jusqu'à neuf mille conviés, & qu'il fit donner à chacun une coupe d'or pour faire les libations.

Non content de cette largesse, il voulut acquitter les dettes de ses soldats. Mais comme il vit que plusieurs ne vouloient pas les déclarer, craignant que ce ne fût un artifice pour savoir ceux qui faisoient trop de dépense, il établit des bureaux dans son camp où l'on paioit sans prendre le nom du créancier, ni du débiteur. Cette libéralité fut considérable & causa un sensible plaisir; on dit

Trente millions. qu'elle montoit à près de dix mille talens : mais la faveur qu'il fit de n'obliger personne à dire son nom, fut encore plus agréable. Il fit des reproches aux soldats de ce qu'ils sembloient douter de la foi du Prince, & leur dit : QU'UN [a] ROI NE DEVOIT JAMAIS MANQUER DE PAROLE A SES SUJETS, NI LES SUJETS SOUPÇONNER QU'UN ROI FÛT CAPABLE D'UNE SI HONTEUSE PRÉVARICATION. Maxime vraiment roiale ! qui fait la sûreté des peuples, & la plus solide gloire des Princes : mais à laquelle un seul violement de parole peut donner atteinte pour toujours ; ce qui est, en matiére de gouvernement, la faute la plus essentielle.

En ce tems aussi arrivérent à la ville de Suse trente mille jeunes hommes Persans, & presque tous de même âge, qu'on appelloit *Epigones*, c'est-à-dire *Successeurs*, comme venant relever les vieux soldats de leurs factions & de leurs longues fatigues. On les avoit tous choisis les plus forts & les mieux faits qu'on eût pu trouver dans toute la Perse, & on les avoit mis entre les mains des Gouverneurs des villes qu'Alexandre avoit nouvellement bâties, ou de celles qu'il avoit conquises. Ils les avoient dressés aux exer-

a Οὐ γὰρ χρῆναι οὔτ' οὖν τὸν βασιλέα ἄλλό τι ἢ ἀληθεύειν πρὸς τοὺς ὑπηκόους, οὔτε τῶν ἀρχομένων τινὰ ἄλλό τι ἢ ἀληθεύειν δοκεῖν τὸν βασιλέα. *Arrian.*

cices militaires, leur enseignant tout ce qui étoit du métier de la guerre; & ils étoient tous proprement vétus, & armés à la Macédonienne. Ils vinrent planter leur camp devant la ville, où s'étant mis en bataille, ils passérent en revûe & firent l'exercice devant le Roi qui en fut très-satisfait, & leur fit de grands biens dans la suite. Mais ce ne fut pas sans donner une grande jalousie aux Macédoniens. En effet, Alexandre voiant qu'ils étoient las & ennuiés de la longueur de la guerre, & qu'il leur arrivoit souvent aux assemblées de s'emporter en plaintes & en murmures, voulut faire ces nouvelles troupes pour les opposer aux vieilles, & réprimer leur licence. Il est bien dangereux de mécontenter toute une nation, & de donner une préférence trop marquée à des étrangers.

Cependant Harpalus, qu'Alexandre, pendant son expédition des Indes, avoit établi Gouverneur de Babylone, quitta son service. Se flatant que ce Prince, engagé dans la conquête des Indes, n'en reviendroit jamais, il s'étoit abandonné à toutes sortes de licences, & avoit consumé dans ses infames débauches une partie des richesses qui lui avoient été confiées. Quand il eut appris qu'Alexandre, revenu de son voiage des Indes, châtioit sévérement ses Lieutenans qui a- *Plut. in Demosth. p. 857. 858.*

voient abusé de leur pouvoir, il songea à se mettre à couvert; & pour cet effet il ramassa cinq mille talens, c'est-à-dire quinze millions, assembla six mille hommes de guerre, se retira dans l'Attique, & aborda à Athénes. D'abord, tous ceux qui avoient coutume de s'enrichir de leur métier d'Orateur, coururent à lui à l'envi, tout prêts à se laisser corrompre, & déja corrompus par l'espérance. Harpalus ne manqua pas de leur donner quelque petite partie de ces grands trésors pour les amorcer: mais il fit offrir à Phocion sept cens talens, mettant d'ailleurs tous ses autres biens & sa personne même en sa disposition & sous sa sauvégarde. Il connoissoit le crédit infini qu'il avoit auprès du peuple.

Plut. in Phoc. p. 751.

Sept cens mille écus.

C'étoit la réputation de sa probité, & sur-tout de son désintéressement, qui lui avoit acquis ce crédit. Les Députés de Philippe lui offrant de grosses sommes de la part de ce Prince, & le pressant de les accepter, sinon pour lui-même, du moins pour ses enfans, que leur extrême pauvreté mettroit hors d'état de soutenir la gloire de son nom: *S'ils* [a] *me ressemblent*, répliqua-t-il, *le petit fonds de terre dont j'ai vécu jusqu'ici, & qui*

a Si mei similes erunt, idem hic, inquit, agellus illos alet, qui me ad hanc dignitatem perduxit: sin dissimiles sunt futuri, nolo meis impensis illorum ali augerique luxuriam. *Corn. Nep. in Phoc. cap.* 1.

m'a conduit à cette gloire dont vous parlez, leur suffira aussi pour les nourrir; sinon, je ne prétends point, par les biens que je leur laisserois, entretenir & augmenter leur luxe. Alexandre de même lui aiant envoié cent talens, Phocion demanda à ceux qui étoient chargés de cette commission, pour quelle raison & dans quelle vûe Alexandre le choisissoit lui seul parmi un si grand nombre d'Athéniens, pour lui envoier une si grosse somme? *C'est*, lui répondirent-ils, *qu'Alexandre vous juge seul homme de bien & vertueux. Qu'il me laisse donc*, répartit Phocion, *passer pour tel, & l'être en effet.*

Cent mille écus.

Plut. in Phoc. p. 749.

On juge bien qu'il ne reçut pas mieux les Députés d'Harpalus. Il leur parla très-durement, & leur déclara qu'il alloit prendre des mesures très-violentes contre lui, s'il ne cessoit de corrompre sa ville. Harpalus perdit toute espérance de ce côté-là.

Démosthéne, au commencement, ne lui fut pas plus favorable. Il conseilla aux Athéniens de le renvoier, & de se donner bien de garde de jetter leur ville dans une guerre pour un sujet très-injuste, & sans aucune nécessité.

Quelques jours après Harpalus, comme on faisoit l'inventaire de ses biens, s'étant aperçu que Démosthéne prenoit

plaisir à considérer une coupe du Roi, & qu'il en admiroit la figure, & la beauté de l'ouvrage; il le pria de la soupeser, pour juger lui-même du poids de l'or. Démosthéne l'aiant prise, fut étonné du poids qui étoit considérable, & demanda *combien elle pesoit.* Harpalus lui répondit en souriant, *elle peut bien être*
Vingt mille écus. *de vingt talens:* & le soir même il lui envoia vingt talens avec la coupe. Car Harpalus avoit une sagacité merveilleuse pour découvrir à la mine & à certains coups d'œil le foible d'un homme épris de l'amour de l'or. Démosthéne ne résista point, mais vaincu par ce présent, & n'étant * plus maître de lui, il passa tout d'un coup dans le parti d'Harpalus; & dès le lendemain matin, le cou bien envelopé de laines & de bandelettes, il se rendit à l'assemblée. Le peuple lui ordonna de se lever & de parler, mais il le refusa, faisant signe qu'il avoit une extinction de voix. Quelques plaisans dirent tout haut que leur Orateur avoit été surpris la nuit, non d'une ** *esquinancie*,

* *L'expression grecque est belle & énergique. Plutarque compare l'or qu'avoit accepté Démosthéne, à une garnison ennemie qu'auroit reçu dans sa place un Gouverneur, qui dès-lors n'en seroit plus maître.* Πληγεὶς ὑπὸ τῆς δωροδοκίας, ὥσπερ παραδεδεγμένος φρουράν.

** *Le jeu & l'agrément des mots grecs ne peuvent se rendre.* Οὐχ ὑπὸ συνάγχης ἔφραζον, ἀλλ' ἀπ' ἀργυράγχης εἰλῆφθαι νύκτωρ τὸν δημαγωγόν.

mais d'une *argyrancie*, pour faire entendre que c'étoit l'argent d'Harpalus qui lui avoit éteint la voix.

Le lendemain le peuple aiant été informé du présent qu'il avoit reçu, entra dans une grande colére contre lui, & refusa d'écouter sa justification. Harpalus fut chassé de la ville, & pour découvrir ceux qui avoient reçu de l'argent, on fit une visite juridique dans toutes les maisons, excepté dans celle de Cariclès marié depuis peu, qui seule fut exemtée de cette recherche par respect pour la nouvelle épouse qui y étoit. Cette attention & cette honnêteté font honneur à Athénes, & ne sont pas toujours observées.

Démosthéne, pour prouver son innocence, proposa un Décret qui ordonnoit que le Sénat de l'Aréopage informeroit de cette affaire. Il y fut jugé le premier, & condanné, comme coupable, à une amende de cinquante talens, pour le payement desquels il fut mis en prison. Mais il trouva le moien de s'en échaper, & se retira. Il supporta son exil avec beaucoup de foiblesse, passant la plupart du tems à Égine ou à Trézéne: & toutes les fois qu'il jettoit ses regards sur l'Attique, son visage étoit baigné de larmes, & il laissoit échaper des paroles, qui n'étoient point d'un homme constant & ferme, & qui répondoient peu aux choses

Cinquante mille écus.

hardies & généreuses qu'il avoit faites pendant son administration. On a reproché à Cicéron la même foiblesse pendant son exil : ce qui marque que les grands hommes ne le sont pas toujours, ni en tout.

Pausan. lib. 1. pag. 148. Il seroit à souhaiter pour l'honneur de l'éloquence, que ce que raporte Pausanias pour la justification de Démosthéne, fût vrai, & rien n'empêche de le croire. Il dit qu'Harpalus, après s'être sauvé d'Athénes, tomba entre les mains de Philoxéne de Macédoine ; & que dans la question qu'on lui donna pour nommer ceux des Athéniens qui s'étoient laissés corrompre par ses présens, il ne fit aucune mention de Démosthéne ; & il ne l'auroit pas ménagé devant Philoxéne, ennemi particulier de cet Orateur, s'il avoit été coupable.

Sur le premier bruit de la retraite d'Harpalus à Athénes, Alexandre, résolu d'aller lui-même en personne punir & Harpalus & les Athéniens, avoit donné ordre d'équiper une flote. Mais quand il sut que le peuple s'étant assemblé, lui avoit fait commandement de sortir de la ville, il ne songea plus à passer en Europe.

Alexandre aiant eu encore la curiosité de voir l'Océan, descendit de Suse par le fleuve Eulée, & après avoir rasé la côte

du golfe Persique jusqu'à l'embouchure du Tigre, il remonta par ce dernier fleuve vers l'armée, qui campoit sur ses bords, près de la ville d'Opis, sous la conduite d'Ephestion.

En y arrivant, il fit déclarer dans le camp, que tous les Macédoniens, qui à cause de leur âge, de leurs blessures, ou de quelque autre infirmité, se trouveroient hors d'état de supporter plus lontems la fatigue du service, pourroient s'en retourner en Gréce : déclarant que son intention étoit de leur accorder leur congé, de leur faire du bien, & de les renvoier honorablement & sûrement chez eux. Il avoit prétendu par cette déclaration, les obliger, & leur marquer sa bonne volonté. Tout le contraire arriva. Comme ils étoient mécontens d'ailleurs, sur-tout à cause de la préférence visible qu'Alexandre donnoit aux étrangers, ils s'imaginérent qu'il vouloit établir le siége de son Empire dans l'Asie, & se passer des Macédoniens ; & qu'il ne les congédioit que pour faire place aux nouvelles troupes qu'il avoit levées dans le pays conquis. Il n'en falût pas davantage pour les mettre en fureur. Sans garder aucune mesure, ni aucune discipline, & sans vouloir écouter les remontrances de leurs Officiers, ils abordent le Roi avec insolence, ce qu'ils n'avoient

jamais fait, & demandent avec des cris séditieux qu'il les licentiât tous; que puisqu'il méprisoit ses soldats qui lui avoient fait remporter toutes ses victoires, lui & son pere Ammon n'avoient qu'à faire la guerre comme ils l'entendroient: que pour eux, ils ne vouloient plus absolument le servir.

Le Roi, sans s'étonner & sans délibérer, saute en bas de son tribunal, fait prendre sur l'heure les principaux mutins qu'il désigna lui-même à ses gardes, & en envoie treize au supplice. On peut dire que cette action de vigueur & d'autorité, dont ils furent frapés comme d'un coup de tonnerre, les aterra & les accabla. Tout hors d'eux-mêmes, & n'osant presque se regarder les uns les autres, ils tenoient les yeux baissés, & étoient dans un saisissement & dans un tremblement qui ne leur laissoit l'usage ni de la réflexion, ni de la parole. Quand il les vit en cet état, il remonta sur son tribunal; & là, après leur avoir représenté avec un visage sévére, & d'un ton de voix menaçant, tous les bienfaits dont Philippe son pere les avoit comblés, toutes les marques de bonté & d'amitié que lui-même leur avoit données, il finit en leur disant: » Vous me demandez tous votre » congé; je vous le donne. Allez publier » par toute la terre que vous avez aban-

» donné votre Prince à la merci des na-
» tions qu'il avoit vaincues, qui lui ont
» témoigné plus d'affection que vous. «
Après leur avoir ainsi parlé, il rentre brusquement dans sa tente, casse son ancienne garde, en nomme une autre à sa place toute tirée des troupes Persannes, & se tient renfermé quelques jours sans vouloir écouter personne.

Quand on auroit prononcé un arrêt de mort contre chacun des Macédoniens, ils n'auroient pas été plus consternés qu'ils le furent par cette affligeante nouvelle, que le Roi avoit confié la garde de sa personne aux Perses. Ils ne purent plus contenir leur douleur. Ce ne furent que cris, que gémissemens, que plaintes. Ils accourent tous ensemble à la tente du Roi, jettent leurs armes par terre se reconnoissant par-là coupables, avouent leur faute avec larmes & soupirs, marquent que la perte de la vie leur sera moins sensible que celle de l'honneur, & protestent qu'ils ne sortiront point de-là que le Roi ne leur ait pardonné. Alexandre ne put résister plus lontems à des témoignages si touchans de douleur & de repentir. Quand, au sortir de sa tente, il les vit dans cet état, il ne put lui-même retenir ses larmes; & après quelques légers reproches tempérés par un air de bonté & de tendresse, il dit d'un ton fort haut

pour se faire entendre de tous, qu'il leur rendoit son amitié. C'étoit leur rendre la vie ; & leurs cris de joie le témoignoient assez.

Il congédia ensuite ceux des Macédoniens qui n'étoient plus propres à porter les armes, & les renvoia dans leur patrie avec de riches présens. Il donna ordre aussi qu'aux spectacles des Jeux publics on leur assignât les premiéres places du théâtre, où ils seroient assis couronnés ; & il voulut que les enfans de ceux qui étoient morts à son service, reçussent la paie de leurs peres pendant leur bas âge. Combien de tels secours & de tels honneurs, accordés aux anciens & aux vétérans, sont-ils capables d'annoblir la profession militaire! Un État ne peut pas enrichir chaque soldat, mais il peut l'animer & le consoler par des marques de distinction, qui inspirent plus d'ardeur pour les armes, plus de constance dans le service, plus de noblesse dans les sentimens & dans les motifs.

Alexandre donna à ces soldats pour conducteur Cratére, qu'il pourvut du gouvernement de la Macédoine, de la Thessalie, & de la Thrace qu'avoit Antipater, & celui-ci eut ordre de venir avec les recrues en la place de Cratére. Il y avoit lontems qu'Alexandre étoit fatigué des plaintes de sa mere & d'Anti-

pater qui ne pouvoient s'accorder. Elle accusoit Antipater d'aspirer à la tyrannie, & l'autre se plaignoit de l'humeur aigre & intraitable d'Olympias, & avoit souvent écrit qu'elle ne se conduisoit pas dans toute la bienséance de sa dignité. Ce ne fut pas sans peine qu'Antipater se vit contraint de quitter son Gouvernement.

D'Opis Alexandre arriva à Ecbatane dans la Médie. Après y avoir expédié les affaires du roiaume les plus pressées, il se mit encore à célébrer des Jeux & des Fêtes: il lui étoit venu de Gréce trois mille baladins, machinistes, & autres bons ouvriers pour ces sortes de divertissemens. Il arriva malheureusement, pendant la célébration de ces Fêtes, qu'Ephestion mourut d'une maladie que lui-même s'étoit attirée. Alexandre s'étant livré aux excès du vin, toute sa Cour suivoit son exemple; & quelquefois ils passoient plusieurs jours & plusieurs nuits entiéres dans ces débauches. Ephestion y perdit la vie. C'étoit l'ami le plus intime du Roi, le confident de tous ses secrets, &, pour tout dire en un mot, un autre lui-même. Cratére seul sembloit pouvoir le lui disputer. Un mot, qui échapa un jour au Prince, marque la différence qu'il mettoit entre ces deux Courtisans. *Cratére*, dit-il, *aime le Roi, mais Ephe-*

AN. M. 3680.
AV. J. C. 324.

ſtion aime Alexandre. Ce mot ſignifie, ſi je ne me trompe, qu'Epheſtion étoit attaché d'une maniére tendre & affectueuſe à la perſonne d'Alexandre; mais que Cratére l'aimoit comme Roi, c'eſt-à-dire s'intéreſſoit à ſa réputation, & avoit quelquefois moins de complaiſance pour ſes volontés, que de zêle pour ſa gloire & pour ſes intérêts. Excellent, mais rare caractére !

Epheſtion n'étoit pas moins aimé de tous les autres que du Roi même. Modeſte, égal, bienfaiſant; ſans orgueil, ſans avidité, ſans jalouſie; il ne ſavoit ce que c'étoit que d'abuſer de ſon crédit, ou de ſe préférer aux Officiers que leur mérite rendoit néceſſaires à ſon Maître. Il fut regretté de tout le monde: mais ſa perte cauſa à Alexandre une douleur exceſſive, à laquelle il ſe livra d'une maniére peu convenable à un Prince comme lui. Il parut ne trouver de conſolation que dans les honneurs extraordinaires qu'il fit rendre à ſon ami quand il fut arrivé à Babylone, où il chargea Perdiccas de faire porter ſon corps.

Pour éloigner par l'occupation les triſtes idées que la mort de ſon Favori lui mettoit continuellement devant les yeux, Alexandre mena ſon armée contre les Coſſéens, nation belliqueuſe des montagnes de Médie, que jamais au-

cun des Rois de Perse n'avoit pu domter. Il en vint à bout en quarante jours, passa ensuite le Tigre, & prit la route de Babylone.

§. XVIII. *Alexandre entre à Babylone, malgré les sinistres prédictions des Mages & des autres Devins. Il y forme divers projets de voiages & de conquêtes. Il travaille à réparer la rupture des digues de l'Euphrate, & à rebâtir le temple de Bélus. Il se livre à des excès de vin qui causent sa mort. Douleur universelle de tout l'Empire. Sysigambis ne peut lui survivre. On se prépare à porter le corps d'Alexandre au temple de Jupiter Ammon en Libye.*

ALEXANDRE, étant arrivé à une lieue & demie de Babylone, les Caldéens, qui se piquoient de connoitre l'avenir par l'inspection des astres, députérent vers lui quelques-uns de leurs anciens pour l'avertir qu'il couroit grand risque de sa vie, s'il entroit dans la ville, & l'exhortérent vivement à passer outre. La grande réputation des Astrologues Babyloniens fit une étrange impression sur son esprit, & le remplit de trouble & de fraieur. Aiant envoié plusieurs des grands Seigneurs de sa Cour à Babylone, pour lui il prit une autre route, & après avoir fait environ dix lieues de chemin,

Arrian. l. 7. p. 294-309. Q. Curt. lib. 10. cap. 4-7. Plut. in Alex. p. 705-707.

200 stades.

il s'arréta quelque tems au lieu où il avoit fait camper son armée. Les Philosophes Grecs aiant sû le fondement de sa crainte & de ses scrupules, allérent le trouver, & mettant dans tout leur jour les principes d'Anaxagore dont ils suivoient les dogmes, ils lui démontrérent par de fortes preuves la vanité de l'art des Astrologues, & lui inspirérent un tel mépris pour toute divination, & sur-tout pour celle dont usoient les Caldéens, que sur le champ il marcha vers Babylone avec toute son armée. Il savoit qu'il étoit venu dans cette ville des Ambassadeurs de tous les pays du monde qui attendoient sa venue : toute la terre étant si remplie de la terreur de son nom, que les peuples venoient à l'envi lui rendre leurs hommages, comme à celui qui devoit être leur Maître. Cette vûe, qui flatoit agréablement la plus vive de toutes ses passions, aida beaucoup à étoufer en lui toute autre pensée, & à lui faire négliger tous les avis qu'on lui donnoit : de sorte qu'il se hâta d'arriver à cette grande ville, pour y tenir comme les États-Généraux de l'univers. Après une superbe entrée, il donna audience à tous les Ambassadeurs, avec toute la dignité & tout l'air de noblesse qui convient à un grand Roi, & en même tems avec l'affabilité & les maniéres gracieuses d'un Prince

Diod. l. 17. pag. 577-583. Justin. l. 12. cap. 13-16.

qui veut s'attacher les cœurs. Il chargea ceux d'Epidaure de présens pour le dieu qui préside à leur ville, & qui préside aussi à la santé, mais avec quelques reproches. *Esculape*, dit-il, *m'a été peu favorable, de n'avoir pas sauvé la vie à un ami que j'aimois comme moi-même.* Il témoigna en particulier beaucoup d'amitié aux Députés de la Gréce, qui venoient le féliciter sur ses victoires & sur son heureux retour; & il leur fit rendre toutes les statues & les autres raretés que Xerxès avoit emportées de la Gréce, qui se trouvérent dans Suse, dans Babylone, dans Pasargade, & en d'autres endroits. On dit que les statues d'Harmodius & d'Aristogiton étoient de ce nombre, & qu'elles furent reportées à Athénes.

Ceux de Corinthe lui aiant offert, de la part de leur ville, le droit de bourgeoisie, il se mit à rire d'une offre qui lui paroissoit infiniment au-dessous de lui dans le souverain dégré de grandeur & de puissance où il étoit parvenu. Mais, quand il eut appris que Corinthe n'avoit accordé ce privilége qu'à Hercule seul, il l'accepta avec joie, se piquant de marcher sur ses traces, & de lui ressembler en tout. Mais, [a] s'écrie Sénéque, en

[a] Quid illi simile habebat vesanus adolescens, cui pro virtute erat felix temeritas? Hercules nihil sibi vicit. Orbem terrarum transivit, non concupiscendo, sed vindicando... malorum hostis, bonorum

quoi ce jeune insensé, à qui son heureuse témérité tenoit lieu de courage, ressembloit-il à Hercule? Celui-ci, sans aucune vûe d'intérêt pour lui-même, parcourut le monde en faisant du bien à tous les peuples chez qui il passoit, & purgeant l'univers des voleurs qui l'infestoient. Au contraire Alexandre, appellé justement le brigand des nations, mit sa gloire à porter par-tout la désolation, & à se rendre la terreur de tous les mortels.

Il écrivit en même tems une lettre, qui devoit être lûe publiquement dans l'assemblée des Jeux Olympiques, par laquelle il ordonnoit à toutes les villes de la Gréce de rétablir les Exilés; hors ceux qui étoient coupables de sacrilége, ou de quelque crime digne de mort; & il chargeoit Antipater d'emploier la force des armes contre les villes qui refuseroient d'obéir. Cette lettre fut lûe dans l'assemblée. Les Athéniens & les Etoliens ne se crurent point obligés d'exécuter des ordres, qui leur sembloient contraires à leur liberté.

Alexandre, après tous ces soins, se trouvant de loisir, songea aux funérailles d'Ephestion. Il les célébra avec une

vindex, terrarum marisque pacator. At hic à pueritia latro gentiumque vastator... summum bonum duxit, terrori esse cunctis mortalibus. *Senec. de Benef. lib. 1. cap. 13.*

somptuosité

ſomptuoſité qui paſſe tout ce qu'on a jamais vû dans ce genre. Occupé du ſoin de cette pompe funébre, il ordonna à toutes les villes voiſines de contribuer de tout leur pouvoir à ce qui pourroit en relever la magnificence. Il commanda auſſi à tous les peuples de l'Aſie d'éteindre le feu que les Perſes appellent *le feu ſacré*, juſqu'à ce que la cérémonie des funérailles fût achevée, ce qui fut pris à mauvais augure, parce que cela ne ſe pratiquoit en Perſe qu'à la mort des Rois. Tous les Officiers & tous les Courtiſans, dans la vûe de plaire au Prince, firent dreſſer des repréſentations de ce Favori, d'or, d'ivoire, & d'autres matiéres de grand prix.

Pendant ce tems-là, le Roi aiant aſſemblé un grand nombre d'architectes & d'habiles ouvriers, fit d'abord abbattre environ dix ſtades du mur de Babylone, & aiant fait amaſſer de la brique, & fait applanir le terrain qui devoit contenir le bucher, il y fit élever un catafalque ſuperbe.

Ils font une demie lieue.

Cette place fut diſtribuée en trente parties, dans chacune deſquelles fut conſtruit un bâtiment uniforme, dont il fit couvrir le toit de groſſes piéces de bois de palmier. Le tout enſemble formoit un quarré parfait, décoré dans ſon pourtour avec une magnificence extraordi-

naire. Chaque côté étoit d'un ſtade, c'eſt-à-dire de cent toiſes. Au bas & au premier rang furent emploiées deux cens quarante-quatre proues de vaiſſeaux dorées, portant ſur leurs * *oreilles* ou arcs-boutans deux Archers un genou en terre, figures hautes de quatre coudées : *Six piés.* deux autres ſtatues en pié, armées de toutes piéces, figures plus grandes que nature, & hautes de cinq coudées. *Sept piés & demi.* Les vuides d'entre les proues étoient tendus & garnis de draps de couleur pourpre. Au deſſus de ces proues, régnoit une colonade de grandes torches, dont les fûts étoient de quinze coudées de hauteur, *Vingt-deux piés & demi.* garnies de couronnes d'or à la poignée, c'eſt-à-dire à l'endroit par où on les prend. La flamme de ces torches aboutiſſant au haut, ſe terminoit vers des aigles, qui, tête baiſſée, & ailes déploiées, ſervoient de chapiteau. Des dragons, poſés près de la baſe, ou ſur la baſe même, levoient la tête vers les aigles. Cette colonade étoit ſurmontée d'une troiſiéme, dans la baſe de laquelle on voioit en relief une chaſſe d'animaux de toute eſpéce. A l'ordre ſupérieur, c'eſt-à-dire au quatriéme, on avoit repréſenté en or les combats des Centaures. Enfin le cinquiéme étoit chargé de figures d'or, repréſentant des

* Ἐπωτίδες, oreilles, *ſont deux piéces de bois en ſaillie à droite & à gauche de la proue.*

lions & des taureaux alternativement placés. Tout l'édifice se terminoit par des trophées d'armes, à la maniére des Macédoniens & des Barbares, symboles de la victoire des premiers, & de la défaite des autres. Les entablemens & le faîtage étoient chargés de Sirénes, dont les corps vuides & creux renfermoient, sans qu'on s'en aperçût, les Musiciens qui chantoient des airs lugubres & des lamentations en l'honneur du mort. Tout cet édifice avoit de hauteur plus de cent quatre-vingts quinze piés.

La beauté du dessein de ce catafalque, la singularité & la magnificence des décorations & de tous les ornemens, passoient tout ce qu'on peut s'imaginer de plus accompli, & étoient d'un goût exquis. Il avoit choisi pour entrepreneur * Stasicrate, grand Architecte & grand Machiniste, qui dans toutes ses inventions & dans tous ses desseins faisoit paroitre, non seulement beaucoup de magnificence, mais une hardiesse surprenante, & une grandeur dont rien n'approchoit.

* *Vitruve l'appelle Dinocrate.*

C'étoit le même qui, s'entretenant avec lui quelque tems auparavant, lui avoit dit que de toutes les montagnes qu'il connoissoit, le mont Athos dans la Thrace étoit le plus propre à être taillé en forme humaine. Que s'il vouloit donc

Plut. de Fortun. Alex. serm. 1. pag. 335.

lui en donner l'ordre, il lui feroit de ce mont la plus durable des ſtatues, & celle qui ſeroit la plus expoſée aux yeux de l'univers. De ſa main gauche elle ſoutiendroit une ville peuplée de dix mille habitans, & de ſa droite elle verſeroit un grand fleuve qui iroit porter ſes eaux dans la mer. Cette propoſition étoit bien, ce ſemble, du goût d'Alexandre, qui cherchoit en tout le grand, l'extraordinaire : il la rejetta néanmoins, & il eut la ſageſſe de répondre : Que c'étoit aſſez qu'il y eût déja un Prince dont le mont Athos annonçât & éterniſât la folie. (Il entendoit Xerxès, qui aiant entrepris de faire percer l'iſthme d'Athos, écrivit à cette montagne une * lettre pleine d'un faſte inſenſé.) *Pour moi*, dit Alexandre, *le mont Caucaſe, le fleuve* ** *Tanaïs, la mer Caſpienne, que j'ai paſſés en vainqueur, ſeront mes monumens.*

La dépenſe du ſuperbe tombeau que ce Prince fit bâtir à l'honneur d'Epheſtion, jointe à celle de toute la pompe funébre, monta à plus de douze mille talens, c'eſt-à-dire à plus de trente-ſix mil-

* *Superbe Athos, qui portes ta tête juſqu'au ciel, ne ſois pas ſi hardi que d'oppoſer à mes travailleurs des pierres & des rochers qu'ils ne puiſſent couper. Autrement je te couperai toi-même en entier, & te précipiterai dans la mer.* Plut. de ira cohib. pag. 455.

** *Il faut entendre par ce mot, l'Iaxarte.*

lions. Y eut-il jamais une profusion plus folle & plus outrée ? Tout cet or, tout cet argent, c'étoit le sang des peuples & la substance des provinces, dont on sacrifioit la ruine & l'épuisement à une vaine ostentation.

Pour satisfaire pleinement le zêle d'Alexandre à l'égard de son ami, il manquoit aux honneurs qu'il lui faisoit rendre quelque chose qui les élevât au-dessus de l'humain : & c'est ce qu'il se proposoit. Il avoit envoié dans cette vûe au temple d'Ammon un homme affidé, il s'appelloit Philippe, pour savoir la volonté du dieu. Elle se régla sans doute sur celle d'Alexandre, & la réponse fut qu'on pouvoit offrir des sacrifices à Ephestion comme à un demi-dieu. Ils ne furent point épargnés. Alexandre le premier en donna l'exemple, & fit un magnifique repas où il se trouva plus de dix mille personnes. Il écrivit en même tems à Cléoméne, Gouverneur de l'Egypte, de bâtir un temple à Ephestion dans Alexandrie, & un autre dans l'île de Pharos. Dans cette lettre, que l'on a encore, pour exciter sa diligence & hâter l'ouvrage, il accorda à ce Gouverneur, décrié généralement pour ses injustices & ses concussions, un pardon universel de ses fautes passées, présentes & à venir, pourvû qu'à son retour il trouvât & le

temple & la ville achevés. Ce ne furent de tous côtés que nouveaux autels, nouveaux temples, nouvelles fêtes. On ne préta presque plus serment qu'au nom du nouveau dieu. Douter de sa divinité étoit un crime capital. Il pensa en couter la vie à un ancien Officier, ami d'Ephestion, qui en passant devant son tombeau, l'avoit pleuré comme mort; & il n'obtint sa grace que parce qu'on fit entendre à Alexandre, que si cet Officier avoit pleuré, ce n'étoit point qu'il doutât de la divinité d'Ephestion, mais que c'étoit un reste de tendresse. Je ne sai si Alexandre vint à bout de faire croire à qui que ce fût la divinité d'Ephestion, mais il paroissoit lui-même, ou du moins vouloit paroitre en être réellement persuadé, & il se glorifioit, non-seulement d'avoir un dieu pour pere, mais de faire lui-même des dieux. Quel jeu !

Pendant près d'un an qu'Alexandre passa à Babylone, il roula plusieurs projets dans sa tête : le tour de l'Afrique par mer; la découverte complette de toutes les nations qui sont autour de la mer Caspienne, & celle des côtes de cette mer; la conquête de l'Arabie; la guerre contre Carthage; le dessein de se rendre maître du reste de l'Europe. La seule idée de repos le fatiguoit. Il faloit toujours une nouvelle pâture à la viva-

cité de son imagination, aussi-bien qu'à celle de son ambition ; & s'il avoit pu conquérir le monde entier, il en auroit cherché un nouveau pour satisfaire l'avidité de ses desirs. Unus Pellæo Juveni non sufficit orbis. *Juven.*

Il s'occupa beaucoup aussi du dessein d'embellir Babylone. Voiant qu'elle surpassoit en grandeur, en commodité, & en tout ce qu'on peut desirer pour la nécessité ou le plaisir de la vie, toutes les autres villes de l'Orient, il résolut d'en faire le siége de son Empire; &, pour cela, il vouloit y ajouter toutes les commodités & tous les ornemens qu'elle étoit capable de recevoir.

Cette ville, aussi-bien que le pays d'alentour, avoit beaucoup souffert de la rupture des digues de l'Euphrate à la tête du Canal qu'on nommoit Pallacopa. Le fleuve étant sorti de son lit ordinaire par cette ouverture, inonda tout le pays; & à force de couler par cet endroit, la bréche devint avec le tems si large, que, pour la réparer, il auroit falu faire presque autant de frais qu'en avoit couté la construction de la digue. Il resta même si peu d'eau dans le lit de la riviére à Babylone, qu'à peine suffisoit-elle à porter quelques petites barques; ce qui fut un surcroit de dommage pour cette ville.

Alexandre entreprit de remédier à cet inconvénient; & pour cet effet, il se

transporta lui-même sur les lieux, en s'embarquant sur l'Euphrate. Ce fut alors que, d'un ton railleur & insultant, il reprocha aux Mages & aux Caldéens qui l'accompagnoient la vanité de leurs prédictions, puisque malgré tous les mauvais augures dont on avoit essaié de l'épouvanter, comme si on avoit eu affaire à une femme crédule, il étoit entré dans Babylone & en étoit sorti sain & sauf. Uniquement attentif pour lors à l'objet de son voiage, il visita l'endroit où la digue étoit rompue, & ordonna d'y faire les ouvrages nécessaires pour la rétablir dans son premier état.

Le dessein d'Alexandre étoit fort louable. Ce sont là de ces entreprises qui sont véritablement dignes des grands Princes, & qui font un honneur éternel à leur nom, parce qu'elles ne sont point l'effet d'une folle vanité, mais qu'elles ont pour unique but le bien public. Par-là il eût gagné une province toute entiére que cette inondation avoit submergée, & il eût rendu la riviére plus navigable, & par conséquent beaucoup plus utile aux Babyloniens, en la faisant toute passer dans son lit comme elle faisoit autrefois.

Ce travail, après avoir été poussé l'espace de trente stades, (une lieue & demie) fut arrêté par des difficultés qui venoient de la nature du terrain; & la

mort de ce Prince, qui arriva bientôt après, mit fin à ce projet, comme à bien d'autres qu'il avoit formés. Une cause supérieure, inconnue aux hommes, en empécha l'exécution. Le véritable obstacle au succès étoit l'anathême de Dieu prononcé contre cette ville impie, anathême qu'aucune puissance ne pouvoit ni détourner, ni retarder. *Je perdrai le nom de Babylone*, avoit dit & juré le Seigneur des armées plus de trois cens ans auparavant : *je la rendrai la demeure des hérissons : je la réduirai à des marais d'eaux bourbeuses.... & les pasteurs n'y viendront point pour s'y reposer.* Le ciel & la terre auroient plutôt passé, que le dessein d'Alexandre eût été exécuté. Il faloit que Babylone n'eût plus de riviére, que ses environs fussent inondés & convertis en marais inhabitables, qu'on n'en pût approcher à cause du limon & de la boue, & que la ville de Babylone & les campagnes voisines demeurassent sous des eaux mortes, qui en rendissent l'accès impraticable. C'est l'état où elle est aujourd'hui ; & tout devoit se disposer à l'y réduire pour l'accomplissement parfait de la prophétie. *C'est le Seigneur des armées qui l'a ordonné avec serment : qui pourra s'y opposer?* Rien ne marque plus clairement le poids de cette malédiction invincible, que les efforts du plus puis-

Isaï. c. 14. v. 22. & 23. & c. 13. v. 20.

Voiez ce qui en est dit dans l'histoire de Cyrus.

Isaï. 14. 27.

ſant Prince qui fut jamais, & le plus opiniâtre dans ſes projets; qui n'avoit été arrêté dans aucune de ſes entrepriſes, & qui n'eſt arrêté que dans celle-ci, & pour la premiére fois, quoiqu'elle parût moins difficile.

Un autre projet d'Alexandre, & celui qu'il avoit le plus à cœur, étoit de réparer le temple de Bélus. Xerxès l'avoit démoli à ſon retour de Gréce; & il étoit toujours demeuré en ruine depuis ce tems-là. Alexandre vouloit non-ſeulement le rebâtir, mais même en faire un beaucoup plus magnifique que le premier. Il fit emporter tous les décombres; & trouvant que les Mages, à qui il avoit commis le ſoin de cet ouvrage, le faiſoient trop lentement, il y emploia ſes troupes. Quoique dix mille hommes y travaillaſſent tous les jours pendant deux mois, lorſque ce Prince mourut l'ouvrage n'étoit pas encore achevé, & il demeura imparfait, tant les ruines de cet édifice étoient conſidérables. Quand le tour des Juifs qui ſervoient dans ſon armée fut venu pour y travailler comme les autres, on ne put jamais les engager à y mettre la main. Ils repréſentérent que leur religion défendant l'idolâtrie, il ne leur étoit pas permis de rien faire au bâtiment d'un temple deſtiné à un culte idolâtre; & pas un ne ſe démentit. On

Joſeph. contra Appion. l. 1. c. 8.

emploia inutilement la violence & les punitions pour les y obliger. Alexandre admira leur constance, leur accorda leur congé, & les renvoia chez eux. Cette délicatesse des Juifs est une leçon pour bien des Chrétiens, qui leur apprend qu'il ne leur est point permis de prendre aucune part ni de coopérer à rien qui soit contraire à la Loi de Dieu.

On ne peut s'empécher ici d'admirer la conduite de la Providence. Dieu avoit brisé par la main de Cyrus son serviteur l'idole de Bélus, le dieu rival du Seigneur d'Israël : il démolit ensuite son temple par Xerxès. Ces premiers coups de la main du Tout-puissant sur Babylone, annonçoient la ruine que la ville devoit attendre pour elle-même; & il n'étoit pas plus possible à Alexandre de réussir à relever ce temple, qu'à Julien dans la suite de rétablir celui de Jérusalem.

Dieu l'appelle aussi dans Isaïe.

Malgré tout ce que je viens de dire des occupations d'Alexandre pendant son séjour à Babylone, la plus grande partie de son tems fut emploiée à jouir des plaisirs que cette ville lui fournissoit; & il paroit que le principal but, tant de ses travaux que de ses divertissemens, étoit de s'étourdir lui-même, & d'écarter de son esprit les tristes & affligeantes pensées d'une mort prochaine dont il étoit menacé par toutes les prédictions des

Mages & des autres Devins. Car, quoique dans de certains momens il eût paru ne faire aucun cas de tous les avis qu'on lui donnoit, il en étoit néanmoins sérieusement occupé en lui-même, & ces pensées lugubres lui revenoient sans cesse dans l'esprit. Elles lui causoient un tel effroi & un tel trouble, que de la plus petite chose qui arrivoit, pour peu qu'elle parût extraordinaire ou étrange, il en faisoit d'abord un monstre, & en tiroit un présage sinistre. Le Palais étoit plein de gens qui sacrifioient, d'autres qui faisoient des expiations & des purifications, d'autres enfin qui se vantoient de pénétrer dans l'avenir, & de prédire ce qui devoit arriver. C'est un spectacle digne certainement d'attention, de voir un Prince, la terreur de tout l'univers, livré lui-même aux derniéres fraieurs: tant il est vrai, dit Plutarque, que, si c'est un grand malheur que le mépris des dieux & l'incrédulité, qui porte à ne rien croire & à ne rien craindre; la superstition aussi qui asservit les ames aux plus basses craintes & aux plus ridicules folies, est un autre malheur non moins funeste & non moins redoutable! Il est manifeste que Dieu, par un juste jugement, a pris plaisir à dégrader à la face de tout l'univers & de tous les siécles, & à rabaisser au-dessous du commun des

hommes celui qui avoit affecté de se mettre au-dessus de la nature humaine, & de s'égaler à la divinité. Ce Prince avoit cherché dans toutes ses actions la vaine gloire des conquêtes que les hommes admitent le plus, & à laquelle ils attachent, plus qu'à tout le reste, l'idée de grandeut : & Dieu le livre à une ridicule superstition, que les hommes de bon sens & de bon esprit méprisent le plus, & où en effet il y a le plus de petitesse, de bassesse, & de foiblesse.

Alexandre célébroit donc toujours de nouvelles fêtes, & étoit toujours dans des festins, où il s'abandonnoit sans réserve à son intempérance pour le vin. Après une nuit passée entiérement dans la débauche, on lui avoit proposé une nouvelle partie. Il s'y trouva vingt convives : il but la santé de chacune des personnes de la compagnie, & fit ensuite raison à tous les vingt l'un après l'autre. Après tout cela, se faisant encore apporter la coupe d'Hercule qui tenoit six bouteilles, il la but toute pleine, en la portant à un Macédonien de la compagnie nommé Protéas ; & un peu après il lui fit encore raison de cette énorme razade. Dès qu'il l'eut bûe, il tomba sur le carreau. Voila [a] donc, s'écrie Sénéque en

a Alexandrum tot itinera, tot prælia, tot hiemes, per quas, victa temporum locorumque diffi-

marquant les funestes effets de l'ivrognerie, ce Héros, invincible à toutes les fatigues des voiages, à tous les dangers des siéges & des combats, aux plus violens excès de la chaleur & du froid, le voila vaincu par son intempérance, & terrassé par cette fatale coupe d'Hercule.

Dans cet état, une violente fiévre le saisit, & on le transporta chez lui à demi mort. La fiévre ne le quitta point, mais lui laissoit de bons intervalles, pendant lesquels il donna les ordres nécessaires pour le départ de la flote & de l'armée, comptant sur une promte guérison. Enfin quand il se vit sans espérance, & que la voix commençoit à lui manquer, il tira son anneau du doit, & le donna à Perdiccas, lui commandant de faire porter son corps au temple d'Ammon.

Quelque [a] foible qu'il fût, il fit un effort, & se soutenant sur le coude, il donna sa main mourante à baiser à ses soldats, à qui il ne put refuser cette derniére marque d'amitié. Puis, comme les

cultate, transierat, tot flumina ex ignoto cadentia, tot maria tutum dimiserunt 1 intemperantia bibendi, & ille Herculaneus ac fatalis scyphus condidit. *Senec. Epist.* 83.

[a] Quanquam violentiâ morbi dilabebatur, in cubitum tamen erectus, dextram omnibus, qui eam contingere vellent, porrexit. Quis autem illam osculari non curreret, quæ jam fato oppressa, maximi exercitûs complexui, humanitate quàm spiritu vividiore, sufficit? *Val. Max. lib.* 5. *cap.* 1.

Grands de la Cour lui demandérent à qui il laissoit l'Empire, il répondit, *au plus digne*, ajoutant qu'il prévoioit que sur ce différent on lui préparoit d'étranges Jeux funébres. Et Perdiccas lui aiant demandé quand il vouloit qu'on lui rendît les honneurs divins : *Lors*, dit-il, *que vous serez heureux*. Ce furent ses derniéres paroles, & bientôt après il rendit l'esprit. Il avoit vécu trente-deux ans & huit mois, & en avoit régné douze. Sa mort arriva au milieu du printems, la premiére année de la CXIV[e] Olympiade. AN. M. 3683. AV. J.C. 321.

Il n'y eut personne, selon Plutarque & Arrien, qui sur l'heure soupçonnât du poison ; & cependant c'est le tems où ces sortes de bruits ont coutume de se répandre. Une preuve du contraire fut l'état même du corps mort. Car tous les principaux Officiers étant entrés en dissension, ce corps, laissé là sans aucun soin ni aucune précaution, demeura quelques jours sans se corrompre dans un pays aussi chaud que celui de la Babylonie. Le vrai poison qui le fit mourir, fut le vin ; & il en a tué bien d'autres. On crut pourtant depuis qu'Alexandre avoit été empoisonné. a Quinte-Curce & Justin assûrent dans les mêmes termes, que la vraie

a Amici, causam morbi, intemperiem ebrietatis divulgarunt. Re vera autem insidiæ fuerunt, quarum infamiam successorum potentia oppressit. *Q. Curti lib.* 10. *cap.* 4. *Justin. lib.* 12. *cap.* 13.

cause de sa mort fut le poison, & que le pouvoir suprême des Successeurs d'Alexandre, dont quelques-uns étoient complices de cet attentat, donna lieu au bruit qui se répandit que l'excès du vin l'avoit fait mourir, pour couvrir par ce bruit l'horreur d'un crime si affreux. On dit qu'il fut commis par le ministére des fils d'Antipater: Que Cassandre, l'aîné de ses enfans, avoit apporté le * poison de Gréce; qu'Iolas son cadet, étant échanson, le mit dans la coupe d'Alexandre; & qu'il choisit habilement l'occasion de la débauche dont il a été parlé, afin que la quantité prodigieuse du vin qu'il avoit bû cachât mieux la véritable cause de sa mort. Les circonstances où se trouvoit Antipater autorisoient ces soupçons. Il étoit persuadé qu'on ne l'avoit mandé que pour le perdre, à cause des malversations qu'il avoit commises pendant sa Vice-roiauté; & il n'étoit pas hors de vraisemblance qu'il eût fait commettre à ses enfans un crime qui lui sauvoit la vie en l'ôtant à son Maître. Ce qu'il y a de sûr, c'est que jamais il ne put

* *On prétend que ce poison étoit une eau extrêmement froide, qui coule goute à goute d'un rocher en Arcadie nommé Nonacris. Il en tombe fort peu, & elle est si acre, qu'elle perce tous les vaisseaux où on la met, excepté ceux qui sont faits de la corne du pié d'un mulet. Aussi dit-on que ce fut dans un petit vase de cette espéce qu'on l'apporta de Gréce à Babylone pour ce coup scélérat.*

ſe laver de cette tache, & que tant qu'il vécut, les Macédoniens le déteſtérent comme le traître qui avoit empoiſonné Alexandre. On jetta même quelques ſoupçons ſur Ariſtote, mais ſans beaucoup de fondement.

Soit que ce fût par le crime d'Antipater, ou par l'excès du vin, qu'Alexandre mourut, on eſt étonné de voir la prédiction des Mages & des Devins ſur ſa mort qui devoit arriver à Babylone, accomplie ſi exactement. Il eſt certain & inconteſtable que Dieu s'eſt réſervé à lui ſeul la connoiſſance des choſes futures; & ſi les Devins ou les Oracles ont prédit quelquefois des choſes qui ſont effectivement arrivées, ils n'ont pu le faire que par le commerce impie qu'ils avoient avec les démons à qui leur pénétration & leur ſagacité naturelle fournit pluſieurs moiens de percer juſqu'à un certain point dans l'avenir par raport à des événemens prochains, & de faire des prédictions, qui paroiſſent au-deſſus des forces de l'intelligence humaine, mais qui ne paſſent point celles de ces Eſprits de malice & de ténébres. La connoiſſance qu'ils ont de toutes les circonſtances qui précédent un événement, & qui y préparent; la part même que ſouvent ils y ont, [a] en

[a] Dæmones perverſis (ſolent) malefacta ſuadere, de quorum moribus certi ſunt quòd ſint eis ta-

inſpirant aux méchans qui leur ſont livrés la penſée & le deſir de faire telle & telle action, de commettre tel & tel crime, inſpiration à laquelle ils ſont aſſurés que ces méchans conſentiront : tout cela met les démons en état de prévoir & de prédire certaines choſes. Ils ſe trompent ſouvent dans leurs conjectures : mais [a] Dieu permet auſſi quelquefois qu'ils y réuſſiſſent, pour punir l'impiété de ceux, qui, malgré ſes défenſes, conſultent ces Eſprits de menſonge pour connoitre ce qui doit leur arriver.

Dès que le bruit de la mort d'Alexandre ſe fut répandu, tout le Palais retentit de cris & de gémiſſemens. Victorieux & vaincus, tous le pleurérent également. La douleur de ſa mort rappellant toutes ſes bonnes qualités, faiſoit oublier ſes défauts. Les Perſes l'appelloient le plus juſte & le plus doux Maître qui leur eût jamais commandé ; & les Macédoniens le meilleur & le plus vaillant Prince de la terre; murmurant les uns & les autres contre les dieux, de ce que par envie ils l'avoient ravi aux hommes à la fleur de

lia ſuadentibus conſenſuri. Suadent autem miris & inviſibilibus modis. *S. Aug. de divinat. Dæmon. p.* 509.

a Facile eſt & non incongruum, ut omnipotens & juſtus, ad eorum pœnam quibus iſta prædicuntur . . . occulto apparatu miniſteriorum ſuorum etiam ſpiritibus talibus aliquid divinationis impertiat. *S. Auguſt. de div. Quæſt. ad Simplic. lib.* 2. *quæſt.* 3.

son âge & de sa fortune. Les Macédoniens croioient voir encore Alexandre d'un air assuré & intrépide les mener au combat, assiéger les villes, monter sur les murs, & distribuer des récompenses à ceux qui s'étoient distingués. Ils se reprochoient alors de lui avoir refusé les honneurs divins, & se confessoient ingrats & impies de l'avoir frustré d'un nom qui lui étoit dû à si juste titre.

Après lui avoir paié cet hommage de respects & de larmes, ils tournérent toutes leurs pensées & leurs réflexions sur eux-mêmes, & sur le triste état où la perte d'Alexandre les laissoit. Ils considéroient qu'étant partis de Macédoine, ils se trouvoient au-delà de l'Euphrate sans Chef, & au milieu de leurs ennemis, qui ne souffroient point sans peine une nouvelle domination. Le Roi étant mort sans avoir nommé de successeur, un affreux avenir s'ouvroit à leurs yeux, & ne leur montroit que divisions, que guerres civiles, & qu'une fatale nécessité de verser encore leur sang, & de r'ouvrir leurs vieilles plaies non pour conquérir le roiaume de l'Asie, mais pour lui donner un Roi, & pour placer sur le trône peut-être un vil Officier, ou même quelque scélérat.

Un si grand deuil ne demeura pas renfermé dans les murs de Babylone : il se

répandit dans toutes les provinces, & la nouvelle en vint bientôt à la mere de Darius. Elle avoit auprès d'elle une de ses petites filles, encore toute éplorée de la mort d'Ephestion son mari, & qui dans cette calamité publique sentoit renouveller ses douleurs particuliéres. Mais Sysigambis pleuroit elle seule toutes les miséres de sa maison, & cette nouvelle affliction lui rappelloit toutes les autres. On eût dit que Darius ne venoit que de mourir, & que cette mere infortunée faisoit tout à la fois les funérailles de deux fils. Elle pleuroit également & les morts & les vivans. *Qui aura soin*, disoit-elle, *de mes filles? Où trouverons-nous un autre Alexandre?* Il lui sembloit qu'elles étoient devenues une seconde fois captives, & qu'elles venoient encore de perdre leur roiaume, avec cette différence, que la mort d'Alexandre les laissoit absolument sans ressource & sans espérance. Enfin elle succomba à la douleur. Cette Princesse, qui avoit supporté avec patience la mort de son pere, celle de son mari, de quatre-vingts de ses freres massacrés en un jour par Ochus, & pour tout dire en un mot, celle de Darius son fils, & la ruine de sa maison, n'eut pas assez de force pour supporter la perte d'Alexandre. Elle ne voulut plus prendre de nourriture, & se laissa mou-

rir de faim, pour ne pas ſurvivre à ce dernier malheur.

Il arriva, après la mort d'Alexandre, de grands déſordres parmi les Macédoniens pour la ſucceſſion au trône, dont je me réſerve à parler dans le Volume ſuivant. Au bout de ſept jours de confuſion & de diſputes, on convint qu'Aridée, frere bâtard d'Alexandre, ſeroit déclaré Roi; & que ſi Roxane, qui étoit groſſe de huit mois, accouchoit d'un fils, il ſeroit joint à Aridée, & mis ſur le trône avec lui, & que Perdiccas ſeroit chargé de la perſonne de l'un & de l'autre: car Aridée étoit un imbécille, qui avoit autant beſoin de Tuteur qu'un enfant en bas âge.

Après que les Egyptiens & les Caldéens eurent embaûmé à leur maniére le corps du Roi, Aridée fut chargé du ſoin de le faire tranſporter au temple de Jupiter Ammon. L'appareil de ce magnifique convoi dura deux ans entiers, ce qui donna lieu à Olympias de plaindre le ſort de ſon fils, qui aiant voulu ſe faire mettre au nombre des dieux, étoit privé pendant tant de tems de la ſépulture, privilége accordé généralement aux plus vils des mortels.

Ælian. lib. 13. cap. 30.



§. XIX. *Quel jugement on doit porter d'Alexandre.*

ON NE SEROIT pas content de moi, si, après avoir fait un long récit des actions d'Alexandre, je ne marquois ici ce qu'on en doit penser; d'autant plus que les jugemens que l'on a portés de ce Prince se trouvent tout-à fait opposés: les uns l'aiant loué & admiré avec une espéce d'extase comme le modéle d'un Héros parfait, & c'est l'opinion qui paroit avoir prévalu; d'autres, au contraire, l'aiant représenté sous des couleurs qui ternissent beaucoup si elles n'effacent pas l'éclat de ses victoires.

Cette diversité de sentimens marque celle des qualités d'Alexandre; & il faut avouer que [a] jamais Prince ne fut plus mélé que lui de bien & de mal, de vertus & de vices. Il y a plus. On doit mettre une grande différence dans Alexandre même, selon les différens tems où l'on le considére : c'est Tite-Live qui nous donne cette ouverture. Dans l'examen qu'il fait du sort qu'auroient eu ses armes, s'il les avoit tournées du côté de l'Italie, il [b] distingue en lui, pour ainsi di-

a Luxuriâ, industriâ; comitate, arrogantiâ; malis bonisque artibus mixtus. *Tacit.*

b Et loquimur de Alexandro nundum merso secundis rebus, quarum nemo intolerantior fuit. Qui si ex habitu novæ fortunæ, novique, ut ita dicam,

re, un double Alexandre: l'un ſage tempérant, judicieux, brave, intrépide, mais plein de prudence & de circonſpection; l'autre plongé dans tous les excès d'une proſpérité faſtueuſe, vain, fier, arrogant, emporté, amolli par les délices, livré à l'intempérance & aux débauches, en un mot devenu plus ſemblable à Darius qu'à Alexandre, & par le nouvel eſprit & les nouvelles maniéres qu'il avoit priſes depuis ſes victoires, aiant fait dégénérer ſes Macédoniens dans tous les vices des Perſans.

Je m'arréterai à ce plan dans l'examen qui me reſte à faire d'Alexandre, & je le conſidérerai ſous deux faces, & comme ſous deux époques. D'abord depuis ſes commencemens juſqu'à la bataille d'Iſſus, & au ſiége de Tyr qui la ſuivit de près: enſuite depuis cette victoire juſqu'à ſa mort. La premiére partie nous préſentera de grandes qualités, avec peu de défauts, je parle ſelon l'idée des payens: la ſeconde, des vices énormes, &, j'oſe le dire malgré l'éclat de tant de victoires, peu de vrai & ſolide mérite même par raport aux actions guerriéres, ſi pour-

ingenii, quod ſibi victor induerat, ſpectetur, Dario magis ſimilis quàm Alexandro in Italiam veniſſet, & exercitum Macedoniæ oblitum, degenerantemque jam in Perſarum mores, adduxiſſet. *Liv. lib. 9. n. 18.*

tant l'on en excepte quelques batailles, où il soutint sa réputation.

PREMIERE PARTIE.

ON DOIT d'abord reconnoitre & admirer dans Alexandre un naturel heureux, cultivé & perfectionné par une excellente éducation. Il avoit de la grandeur d'ame, de la noblesse, de la générosité. Il aimoit à donner, à répandre, à faire plaisir. Il avoit appris dès sa plus tendre jeunesse à en user de la sorte. Un jeune garçon, qui servoit à ramasser & à jetter les bales quand il jouoit à la paume, à qui il ne donnoit rien, lui fit sur ce sujet une bonne leçon. Comme il jettoit toujours la bale aux autres joueurs, le Roi d'un ton fâché & colére, lui cria: *Tu ne me la donnes donc point à moi? Non, Seigneur*, répliqua le jeune garçon, *car vous ne me la demandez pas.* Cette réponse vive & promte, & pleine d'esprit, fit plaisir au Prince: il se mit à rire, & lui fit depuis plusieurs présens. Il ne fut plus besoin dans la suite d'inviter & de provoquer sa libéralité: il se fâchoit véritablement contre ceux qui ne vouloient pas en profiter. Il écrivit à Phocion, qui demeura toujours roide & inflexible sur ce point, *qu'il ne seroit plus désormais*

Plut. in Alex. p. 687.

déformais fon ami, s'il refufoit les graces qu'il vouloit lui faire.

Comme fi dès fes premiéres années il eût fenti à quoi il étoit deftiné, il vouloit primer en tout, & l'emporter fur tous les autres. Perfonne ne porta jamais fi loin que lui l'ardeur pour la gloire ; & l'on fait que l'ambition, qui eft parmi nous un grand vice, étoit ordinairement regardée chez les payens comme une grande vertu. Elle lui fit foutenir avec courage tous les travaux & toutes les fatigues néceffaires pour fe diftinguer dans les exercices & du corps & de l'efprit. On l'accoutuma de bonne heure à une vie fobre, dure, fimple, éloignée de tout luxe & de toute délicateffe, ce qui eft un excellent apprentiffage pour le métier de la guerre.

Je ne fai fi jamais jeune Prince eut l'efprit plus cultivé qu'Alexandre. Eloquence, poéfie, belles-lettres, arts de toutes fortes, fciences les plus abftraites & les plus fublimes, tout lui devint familier. Quel bonheur de trouver un Maître comme il en eut un ! Il faloit un Ariftote pour un Alexandre. Je fuis ravi de voir le Difciple rendre un illuftre témoignage à fon Maître, en déclarant qu'il lui étoit en un certain fens plus redevable qu'à fon pere même. Pour penfer & parler

ainſi, il faut connoitre tout le prix d'une bonne éducation.

On en vit bientôt les effets. Peut-on trop admirer la ſolidité d'eſprit de ce jeune Prince dans les converſations qu'il eut avec les Ambaſſadeurs de Perſe ? Sa prudence prématurée, lorſqu'en qualité de Régent pendant l'abſence de ſon pere, il contint encore tout jeune, & pacifia la Macédoine ? Son courage & ſa bravoure dans la bataille de Chéronée, où il ſe diſtingua d'une maniére ſi marquée ? Je le vois avec peine manquer de reſpect pour ſon pere dans un repas public, & lui inſulter même d'une maniére indigne par une raillerie outrageante. Il eſt vrai que l'affront que Philippe faiſoit à ſa mere Olympias en la répudiant, le tranſporta hors de lui-même : mais nul prétexte, nulle injuſtice, nulle violence, ne peuvent juſtifier ni excuſer un tel emportement à l'égard d'un pere & d'un roi.

Plut. in Alex. pag. 688. Il fit paroitre plus de modération dans la ſuite, lorſqu'à l'occaſion des diſcours inſolens & ſéditieux que tenoient ſes ſoldats dans une mutinerie, il dit : *que rien n'étoit plus roial que d'entendre tranquillement dire du mal de ſoi en faiſant du bien.*

S. Evremont. On a remarqué que le grand Prince de Condé n'admiroit rien plus dans ce Conquérant que la noble fierté avec laquelle il parla aux ſoldats mutinés qui refu-

soient de le suivre. *Allez, lâches*, leur dit-il, *allez, ingrats, dire en votre pays que vous avez abandonné votre Roi parmi des peuples qui lui obéiront mieux que vous.* » Alexandre, dit M. le Prince, » abandonné des siens parmi des Barba-» res mal assujettis, se sentoit si digne de » commander, qu'il ne croioit pas qu'on » pût refuser de lui obéir. Etre en Euro-» pe ou en Asie, parmi les Grecs ou les » Perses, tout lui étoit indifférent : il » pensoit trouver des sujets où il trou-» voit des hommes. « La patience & la modération d'Alexandre dont j'ai d'abord parlé, ne sont pas moins admirables.

Les commencemens de son régne sont peutêtre ce qu'il y a eu de plus glorieux dans toute sa vie. Qu'à l'âge de vingt ans il ait pu pacifier les troubles intérieurs du roiaume, qu'il ait abbatu ou soumis les ennemis du dehors, & quels ennemis ! Qu'il ait désarmé la Gréce, liguée presque entiére contre lui, & qu'en moins de deux ans il se soit mis en état d'exécuter sûrement ce que son prédécesseur avoit sagement projetté : tout cela suppose une présence d'esprit, une fermeté d'ame, un courage, une intrépidité, &, plus que tout cela encore, une prudence consommée : qualités qui font le vrai caractére d'un héros.

Il le soutint merveilleusement, ce ca-

raćtére de héros, dans toute la ſuite de ſon expédition contre Darius, juſqu'au tems que nous avons marqué. Plutarque a raiſon d'en admirer le projet ſeul comme l'acte le plus héroïque qui ait jamais été. Il le forma dès qu'il fut monté ſur le trône, regardant ce deſſein comme faiſant partie en quelque ſorte de la ſucceſſion de ſon pere. A peine alors âgé de vingt ans, environné de périls extrêmes au dedans & au dehors de ſon roiaume; trouvant l'Epargne épuiſée, & chargée même de deux cens talens de dettes que ſon pere avoit contractées; avec un corps de troupes beaucoup inférieures pour le nombre à celles des Perſes: dans cet état, Alexandre tourne déja ſes vûes du côté de Babylone & de Suſe, & ne ſe propoſe rien moins que la conquête d'un ſi vaſte Empire.

Plut. de fortun. Alex. orat. 1. pag. 327.

Six cens mille francs.

Etoit-ce ſuffiſance & témérité de jeune homme, demande Plutarque? Non, ſans doute, replique-t-il. Jamais perſonne ne forma entrepriſe guerriére avec de ſi grands préparatifs, & de ſi puiſſans ſecours. J'entends, (c'eſt toujours Plutarque qui parle) la magnanimité, la prudence, la tempérance, le courage: préparatifs & ſecours que lui fournit la Philoſophie, qu'il avoit étudiée à fond: de ſorte qu'on peut dire qu'il ne fut pas moins redevable de ſes conquêtes aux le-

çons d'Aristote son maître, qu'aux instructions de Philippe son pere.

On peut ajouter que, selon toutes les régles de la guerre, l'entreprise d'Alexandre devoit avoir un heureux succès. Une armée comme la sienne, quoique peu nombreuse, composée de Macédoniens & de Grecs, c'est-à-dire de ce qu'il y avoit alors de plus excellentes troupes, aguerrie de longue main, endurcie à la fatigue & aux dangers, formée par une heureuse expérience à tous les exercices des siéges & des combats, animée par le souvenir de ses anciennes victoires, par l'espérance d'un butin immense, & plus encore par sa haine héréditaire & irréconciliable contre les Perses : une telle armée, conduite par Alexandre, étoit comme sûre de remporter la victoire sur des troupes, où il y avoit à la vérité des hommes sans nombre, mais peu de soldats.

La promtitude de l'exécution répondit à la sagesse du projet. Après s'être concilié tous ses Généraux & ses Officiers par une libéralité qui est sans exemple, & tous ses soldats par un air de bonté, d'affabilité, & même de familiarité, qui loin d'avilir la majesté du Prince, ajoutent au respect qu'on lui porte un attachement & une tendresse à l'épreuve de tout; il s'agissoit d'étonner les ennemis

par des coups hardis, de les effraier par des exemples de févérité, & de les gagner enfin par des actes d'humanité & de clémence. C'eſt à quoi il réuſſit merveilleuſement. Le paſſage du Granique, ſuivi d'une célébre victoire ; les deux fameux ſiéges de Milet & d'Halicarnaſſe, montrérent à l'Aſie un jeune Conquérant, à qui nulle partie de la ſcience militaire ne manquoit. Cette derniére ville raſée juſques dans ſes fondemens, jetta par-tout la terreur : mais l'uſage de la liberté & de leurs anciennes loix rendu à celles qui ſe ſoumirent de bonne grace, fit croire que le vainqueur ne ſongeoit qu'à rendre les peuples heureux, & à leur procurer une paix tranquille & aſſurée.

Son impatience de ſe baigner encore tout trempé de ſueur dans la riviére de Cydne, pourroit être regardée comme une action de légéreté & de jeuneſſe, qui convenoit peu à ſa dignité : mais il n'en faut pas juger par nos mœurs. Les Anciens, qui raportoient tous leurs exercices à ceux de la guerre, s'accoutumoient de bonne heure à ſe baigner & à nager. On ſait qu'à Rome les jeunes gens parmi la Nobleſſe, après s'être fort échaufés aux exercices militaires dans le champ de Mars, à la courſe, à la lutte, à lancer le javelot, ſe jettoient tout couverts de ſueur dans le Tibre qui coule à côté. C'eſt parlà qu'ils ſe diſpoſoient à paſſer les riviéres

& les lacs dans les pays ennemis. Car ces passages ne se font qu'après de pénibles marches, & après avoir été lontems exposé aux ardeurs du soleil sous des armes pesantes: ce qui n'arrive guéres sans sueur. Ainsi l'on peut faire grace à Alexandre de ce bain qui pensa lui couter cher, d'autant qu'il pouvoit ignorer l'extrême froideur de cette riviére.

Les deux batailles d'Issus & d'Arbelles, joignez-y le siége de Tyr, l'un des plus fameux dont il soit parlé dans l'antiquité, achevérent de prouver qu'Alexandre réunissoit en lui toutes les qualités d'un grand Capitaine: habileté à choisir son terrain pour un combat, & à savoir profiter de tous ses avantages; présence d'esprit dans le feu de l'action même, pour donner ses ordres à propos; courage & bravoure, que les dangers les plus évidens ne font qu'animer; activité impétueuse, tempérée & réglée par une sage retenue, pour ne pas se livrer à une ardeur indiscrette; enfin une fermeté & une constance, qui n'est ni déconcertée par les contretems imprévûs, ni rebutée par les difficultés quelque insurmontables qu'elles paroissent, & qui ne connoit d'autre terme ni d'autre issue que la victoire.

Les Auteurs ont remarqué une [a] gran-

a Vincendi ratio utrique diversa. Hic apertè, ille artibus bella tractabat. Deceptis ille gaudere hosti-

de différence entre Alexandre & son pere pour la maniére de faire la guerre. La ruse, & souvent la fourberie, étoient le goût dominant de Philippe, qui cheminoit sourdement & par des souterrains : son fils agissoit de meilleure foi, & marchoit la tête levée. L'un cherchoit à tromper les ennemis par la finesse, l'autre à les abbattre par la force. Le premier montroit plus d'adresse, le second plus de grandeur d'ame. Nul moien de vaincre ne paroissoit honteux à Philippe : jamais Alexandre ne songea à emploier la trahison. Il tenta de détacher du service de Darius le plus habile de ses Généraux, mais par des voies d'honneur. Passant avec son armée près des terres de Memnon, il défendit sévérement à ses soldats d'y faire le moindre désordre. Son but étoit de l'attirer dans son parti, ou du moins de le rendre suspect aux Perses. Memnon de son côté, se piquoit de générosité envers Alexandre ; & un jour entendant un soldat qui parloit mal d'Alexandre : *Je ne t'ai pas pris à ma solde*, lui dit-il en le frapant de sa javeline, *pour parler mal de ce Prince, mais pour combattre contre lui.*

Pausan. lib. 7. pag. 415.

Plut. in Apophthegm. pag. 174.

Ce qui met Alexandre au-dessus de presque tous les Conquérans, &, on peut

bus, hic palam fusis. Prudentior ille consilio, hic animo magnificentior. . . Nulla apud Philippum turpis ratio vincendi. *Justin. lib. 9. c. 8.*

le dire sans exagération, au dessus de lui-même, c'est l'usage qu'il fit de la victoire après la bataille d'Issus. C'est ici le bel endroit d'Alexandre : c'est le point de vûe par lequel il a intérêt qu'on le considére, & sous lequel il n'est pas possible qu'il ne paroisse véritablement grand. La victoire d'Issus l'avoit rendu maître, non encore de la personne de Darius, mais de son empire. Il avoit entre les mains, outre Sysigambis mere de ce Prince, sa femme & ses filles, Princesses d'une beauté qui n'avoit rien de pareil dans toute l'Asie. Alexandre étoit jeune, il étoit vainqueur, il étoit libre & non encore engagé dans les liens du mariage, comme un Auteur le remarque du premier Scipion l'Africain dans une occasion toute semblable. Cependant son camp devint pour les Princesses un asyle sacré, ou plutôt un temple, où leur pudeur fut mise en sûreté comme sous la garde de la vertu même, & où elle fut respectée à un tel point, que Darius apprenant la maniére dont elles avoient été traitées, ne put s'empêcher de lever les mains vers le ciel, & de faire des vœux pour un vainqueur si généreux, si sage, si maître de ses passions.

Et juvenis, & cœlebs, & victor. *Val. Max. l. 4. c. 3.*

Dans le dénombrement des bonnes qualités d'Alexandre, je n'en dois pas oublier une, qui est très-rare dans les

Grands, & qui néanmoins d'un côté fait honneur à l'humanité, & de l'autre procure la plus grande douceur de la vie : c'est d'avoir été capable d'une amitié tendre, ouverte, effective, constante, sans dédain, sans faste, dans une si haute fortune, laquelle ordinairement se renferme en elle-même, met sa grandeur à abaisser tout ce qui l'environne, & s'accommode mieux d'ames serviles que d'amis libres & sincéres.

Alexandre chérissoit ses Officiers & ses Soldats ; se communiquoit familiérement à eux ; les admettoit à sa table, à ses exercices, à ses entretiens ; s'intéressoit véritablement & de cœur à leurs différentes situations, s'inquiétoit sur leurs maladies, se réjouissoit de leur guérison, & prenoit part à tout ce qui leur arrivoit. On en a des exemples dans Ephestion, dans Ptolémée, dans Cratére, & dans beaucoup d'autres. Un Prince qui a un vrai mérite, ne perd rien de sa dignité en s'abaissant & se familiarisant de la sorte : il n'en devient que plus respectable & plus aimable. Tout homme d'une grande taille, ne craint pas de se mettre de niveau avec les autres : il est bien sûr qu'il les passera de la tête. Il n'y a qu'une petitesse réelle, qui ait intérêt de ne pas se mesurer avec des hommes d'une taille plus haute, & de ne pas se trouver dans la foule.

Alexandre étoit aimé, parce qu'on ſentoit qu'il aimoit le premier. Cette conviction rempliſſoit les troupes d'ardeur pour lui plaire & pour réuſſir, de docilité & de promtitude pour l'exécution des ordres les plus difficiles, de conſtance dans les ſituations les plus rebutantes, d'un déplaiſir ſenſible & profond de l'avoir mécontenté en quelque choſe.

Que manque-t-il juſqu'ici à la gloire d'Alexandre? La vertu guerriére a paru dans tout ſon éclat. La bonté, la clémence, la modération, la ſageſſe y ont mis le comble, & y ont ajouté un luſtre, qui en releve infiniment le mérite. Suppoſons que dans cet état Alexandre, pour mettre en sûreté ſa gloire & ſes victoires, s'arréte tout court, qu'il mette lui-même un frein à ſon ambition, & que de la même main dont il a terraſſé Darius il le rétabliſſe ſur le trône: qu'il rende l'Aſie Mineure, habitée preſque toute entiére par des Grecs, libre & indépendante de la Perſe: qu'il ſe déclare le protecteur de toutes les villes & de tous les États de la Gréce, pour leur aſſurer leur liberté, & les laiſſer vivre ſelon leurs loix: qu'il rentre enſuite dans la Macédoine, & que là, content des bornes légitimes de ſon Empire, il mette toute ſa gloire & toute ſa joie à le rendre heureux, à y procurer l'abondance, à y faire fleurir les loix &

la justice, à y mettre la vertu en honneur, à se faire aimer de ses sujets : qu'enfin, devenu par la terreur de ses armes, & encore plus par la renommée de ses vertus, l'admiration de tout l'univers, il se voie en quelque sorte l'arbitre de tous les peuples, & exerce sur les cœurs un empire bien plus stable & bien plus honorable que celui qui n'est fondé que sur la crainte : en supposant tout cela, y auroit-il eu jamais un Prince plus grand, plus glorieux, plus respectable qu'Alexandre?

Pour prendre un tel parti, il faut une grandeur d'ame, & un goût épuré sur la vraie gloire, dont l'Histoire fournit peu d'exemples. On [a] ne fait point réflexion que la gloire qui suit les conquêtes les plus brillantes n'approche point de la réputation d'un Prince, qui a sû mépriser & domter l'ambition, & mettre un frein à une puissance qui étoit sans bornes. Alexandre étoit bien éloigné de cette disposition. Son bonheur continuel, qui ne fut interrompu par aucune adversité, l'enivra & le changea à un point qu'on ne le reconnut plus; & je ne sai si jamais

a Scis ubi vera Principis, ubi sempiterna sit gloria... Arcus, & statuas, aras etiam templaque demolitur & obscurat oblivio : contrà, contemptor ambitionis, & infinitæ potentiæ domitor ac frenator animus ipsâ vetustate florescit. *Plin. in paneg. Trajan.*

le poison de la prospérité eut un effet plus promt & plus efficace.

Seconde Partie.

Depuis le siége de Tyr, qui suivit de près la bataille d'Issus, & où Alexandre fit paroitre tout le courage & toute l'habileté d'un grand Capitaine; on voit les vertus & les grandes qualités de ce Prince dégénérer tout-à-coup, & faire place aux vices les plus grossiers, & aux passions les plus brutales. Si, à travers les excès où il se livre, on voit encore briller de tems en tems des marques de bonté, de douceur, de modération, c'est l'effet d'un naturel heureux, qui n'est pas entiérement étoufé par le vice, mais qui en est dominé.

Y eut-il jamais une entreprise plus folle & plus extravagante, que celle de traverser les plaines sabloneuses de la Libye, d'exposer son armée à périr de soif & de fatigue, d'interrompre le cours de ses victoires, & de laisser à son ennemi le tems de mettre sur pié de nouvelles troupes, pour aller au loin se faire nommer le fils de Jupiter Ammon, & acheter à grands frais un titre qui ne pouvoit servir qu'à le rendre méprisable?

Quelle petitesse pour Alexandre, de retrancher de ses lettres, depuis qu'il eut défait Darius, le mot grec qui signifie

Plut. in Phoc. p. 749.

χαίρειν. *Salut*, excepté de celles qu'il écrivoit à Phocion & à Antipater ! Comme ſi ce titre, parce qu'il étoit emploié par tous les autres hommes, eût pu dégrader un Roi, qui par ſon état même eſt obligé de procurer, ou du moins de ſouhaiter à tous ſes ſujets le bonheur déſigné par ce terme.

De tous les vices il n'en eſt point de ſi bas, ni de ſi indigne, je ne dis pas d'un Prince, mais d'un honnête homme, que l'ivrognerie : le nom ſeul en fait horreur, & ne peut ſe ſouffrir. Quel honteux plaiſir, que de paſſer les jours & les nuits à boire, de continuer des débauches pendant des ſemaines entiéres, de ſe piquer de vaincre tous les autres en intempérance, & de riſquer ſa vie par une telle victoire ! Sans parler des infamies qui accompagnoient ces débauches, quelles oreilles peuvent ſoutenir les diſcours inſenſés d'un fils, qui la tête échaufée de vin, prend à tâche de décrier ſon pere, d'avilir ſa gloire, & de ſe préférer à lui ſans ménagement & ſans pudeur ? L'ivreſſe n'eſt que l'occaſion, non la cauſe de ces excès. Elle découvre ce qui eſt dans le cœur, mais ne l'y met pas. Alexandre enflé par ſes victoires, avide & inſatiable de louanges, enivré de ſon propre mérite, plein de jalouſie ou de mépris pour tous les autres, pouvoit, lorſqu'il étoit de ſang froid, diſſimuler ſes ſenti-

mens : le vin nous le montre tel qu'il eſt.

Que dire du meurtre cruel d'un ancien ami, indiſcret à la vérité & téméraire, mais ami ? De la mort du plus honnête homme qui fût à la ſuite de ce Prince, dont tout le crime étoit de n'avoir pu lui rendre des hommages divins ? Du ſupplice de deux de ſes principaux Officiers, condannés ſans preuves, & ſur les plus légers ſoupçons ?

Je paſſe ſous ſilence beaucoup d'autres vices, dont on ne peut juſtifier la mémoire d'Alexandre, & qui lui ſont aſſez généralement imputés, pour n'examiner plus en lui que le guerrier & le conquérant, qualités ſous leſquelles ſeules on a coutume de le conſidérer, & qui lui ont attiré l'eſtime de tous les ſiécles & de tous les peuples. Il s'agit de ſavoir ſi cette eſtime eſt auſſi bien fondée qu'on le penſe aſſez communément.

J'ai déja déclaré que juſqu'à la bataille d'Iſſus & au ſiége de Tyr incluſivement, on ne pouvoit refuſer à Alexandre la gloire de grand Capitaine & de grand Guerrier. Je doute pourtant, que même dans ces premiéres années on doive le mettre au-deſſus de Philippe ſon pere, dont les actions, pour être moins éclatantes, n'en ſont pas moins eſtimées par les bons connoiſſeurs & par les gens du métier. Philippe, en montant ſur le trône, trouva

tout à faire. Il lui falut jetter lui-même les fondemens de sa fortune, sans attendre d'ailleurs ni facilité ni secours. Il fut seul l'auteur & l'artisan de sa puissance & de sa grandeur. Il se trouva obligé de former lui-même ses troupes, aussi-bien que ses Officiers, de les dresser à tous les exercices de l'art militaire; de les discipliner; de les aguerrir; & c'est uniquement à ses soins & à son habileté que la Macédoine dut l'établissement de la fameuse Phalange, c'est-à-dire des meilleures troupes qui fussent alors, & ausquelles Alexandre fut redevable de toutes ses conquêtes. Que d'obstacles Philippe n'eut-il point à surmonter pour se saisir de la domination qu'Athénes, Sparte, & Thébes avoient successivement exercée dans la Gréce! Ce ne fut qu'à force de batailles & de victoires, (& contre quels peuples!) qu'il réduisit les Grecs à le reconnoitre pour leur Chef. Voila donc les voies toutes préparées à Alexandre pour l'exécution du grand dessein, dont son pere lui avoit tracé le plan, & sur lequel il lui avoit laissé d'excellentes instructions. Or, qui peut douter qu'il ne fût beaucoup moins difficile de soumettre l'Asie avec le secours des Grecs, que de soumettre les Grecs si souvent vainqueurs de l'Asie?

Mais, sans s'arréter à la comparaison

d'Alexandre avec Philippe, qui ne peut être qu'à l'avantage du dernier dans l'esprit de quiconque ne mesure point les Héros au nombre des provinces qu'ils ont conquises, mais à la juste valeur de leurs actions: quel jugement doit-on porter d'Alexandre depuis ses victoires contre Darius, & est-il possible de le proposer dans ses derniéres années comme le modéle d'un grand homme de guerre, & d'un glorieux Conquérant?

Je commence, dans cet examen, par ce qui est, du consentement de tous ceux qui ont écrit sur ce sujet, le fondement de la solide gloire d'un héros, je veux dire la justice de la guerre qu'il entreprend, sans quoi ce n'est plus un conquérant ni un héros, mais un usurpateur & un brigand. Alexandre, en portant la guerre dans l'Asie, & tournant ses armes contre Darius, avoit un prétexte plausible & honnête, parce que les Perses avoient été de tout tems, & étoient encore, les ennemis déclarés des Grecs, dont il avoit été nommé le Généralissime, & dont il se pouvoit croire obligé en cette qualité de venger les injures. Mais quel titre avoit-il contre une infinité de peuples, à qui le nom même de la Gréce étoit inconnu, & qui ne lui avoient jamais fait aucun tort? L'Ambassadeur des Scythes parloit fort sensément, quand il lui di-

ſoit : *Qu'avons-nous à démêler avec toi ? Jamais nous n'avons mis le pié dans ton pays. N'eſt-il pas permis à ceux qui vivent dans les bois, d'ignorer qui tu es, & d'où tu viens ? Tu te vantes de venir pour exterminer les voleurs : tu es toi-même le plus grand voleur de la terre.* Voila la juſte définition d'Alexandre, & dont il n'y a rien à rabattre.

Un Pirate lui parla dans le même ſens, & avec encore plus d'énergie. Alexandre [a] lui demandoit quel droit il croioit avoir d'infeſter les mers : *Le même que toi*, lui répondit-il avec une fiére liberté, *d'infeſter l'univers. Mais, parce que je le fais avec un petit bâtiment, on m'appelle brigand : & parce que tu le fais avec une grande flote, on te donne le nom de conquérant.* La réponſe, dit Saint Auguſtin qui nous a conſervé ce petit fragment de Cicéron, étoit pleine d'eſprit & de vérité.

S. Aug. de Civ. Dei, l. 4. cap. 4.

Si donc il doit demeurer pour conſtant, & nul homme raiſonnable ne le révoque en doute, que toute guerre entrepriſe uniquement par ambition eſt injuſte, & rend le Prince qui l'entreprend reſpon-

[a] Eleganter & veraciter Alexandro illi Magno comprehenſus Pirata reſpondit. Nam cùm idem Rex hominem interrogaſſet, quid ei videretur ut mare haberet infeſtum ; ille, libera contumaciâ : quod tibi, inquit, ut orbem terrarum. Sed quia id ego exiguo navigio facio, latro vocor : quia tu magnâ claſſe, imperator. *Refert. Nonius Marc. ex Cicer. 3. de rep.*

sable de tout le sang qui y est répandu, quelle idée devons-nous avoir des derniéres conquêtes d'Alexandre? Il n'y eut jamais d'ambition plus folle, disons mieux, plus furieuse que celle de ce Prince. Sorti [a] d'un petit coin de la terre, & oubliant les bornes étroites de son domaine paternel, après qu'il s'est étendu au loin, qu'il a subjugué, non seulement les Perses, mais les Bactriens & les Indiens; qu'il a entassé roiaumes sur roiaumes, il se trouve encore à l'étroit, & déterminé à forcer, s'il le peut, les barriéres de la nature, il songe à chercher un nouveau monde, & ne craint point de sacrifier des millions d'hommes ou à son ambition, ou à sa curiosité. On dit [b] qu'Alexandre, lorsqu'il ouit dire au Philosophe Anaxarque qu'il y avoit une

a Agebat infelicem Alexandrum furor aliena devastandi, & ad ignota mittebat... Jam in unum regnum multa regna conjecit: (*ou* congessit) jam Græci Persæque eundem timent; jam etiam à Dario liberæ nationes jugum accipiunt. Hic tamen, ultra Oceanum solemque, indignatur ab Herculis Liberique vestigiis, victoriam flectere: ipsi naturæ vim parat... &, ut ita dicam, mundi claustra perrumpit. Tanta est cæcitas mentium, & tanta initiorum suorum oblivio. Ille modò ignobilis anguli non sine controversia Dominus, detecto fine terrarum, per suum rediturus orbem, tristis est. *Senec. Epist.* 94. & 119.

b Alexandro pectus insatiabile laudis, qui Anaxarcho... innumerabiles mundos esse referenti, Heu me, inquit, miserum, quòd ne uno quidem adhuc potitus sum! Angusta homini possessio gloriæ fuit, quæ deorum omnium domicilio sufficit. *Val. Max. lib.* 8. *cap.* 14.

infinité de mondes, pleura du déſeſpoir qu'il conçut de ne parvenir jamais à les conquérir tous, puiſqu'il n'en avoit pas encore conquis un ſeul. Sénéque [a] a-t-il tort de comparer ces prétendus héros, qui ne ſe ſont rendus illuſtres que par le malheur des peuples, à un incendie & à un déluge qui ravagent & détruiſent tout, ou à des bêtes féroces qui ne vivent que de ſang & de carnage ?

Alexandre, [b] violemment entraîné vers la gloire, dont il ne connoiſſoit ni la nature ni les juſtes bornes, ſe piquoit de marcher ſur les pas d'Hercule, & même de porter encore plus loin que lui ſes armes victorieuſes. Quelle reſſemblance y avoit-il, dit le même Sénéque, entre ce ſage Conquérant, & un jeune inſenſé, à qui ſon heureuſe témérité tenoit lieu de mérite & de vertu ? Hercule,

a Exitio gentium clari, non minores fuere peſtes mortalium, quàm inundatio... quàm conflagratio. *Senec. Nat. Quæſt. lib.* 3. *in Præfat.*

b Homo gloriæ deditus, cujus nec naturam nec modum noverat, Herculis veſtigia ſequens, ac ne ibi quidem reſiſtens ubi illa defecerant. Quid illi (Herculi) ſimile habebat veſanus adoleſcens, cui pro virtute erat felix temeritas ? Hercules nihil ſibi vicit: orbem terrarum tranſivit, non concupiſcendo, ſed vindicando. Quid vinceret malorum hoſtis, bonorum vindex, terrarum mariſque pacator ? At hic à pueritia latro, gentiumque vaſtator, tam hoſtium pernicies quàm amicorum, qui ſummum bonum duceret terrori eſſe cunctis mortalibus; oblitus, non ferociſſima tantùm ſed ignaviſſima quoque animalia timeri ob virus malum. *Senec. de Benef. lib.* 1. *cap.* 13.

dans ses expéditions, ne fit point de conquêtes pour lui-même. Il parcourut l'univers comme domteur des monstres, comme ennemi des méchans, comme vengeur des bons, comme pacificateur des terres & des mers. Alexandre au contraire, injuste brigand dès sa jeunesse, cruel ravageur des provinces, infame meurtrier de ses amis, fit consister son bonheur & sa gloire à se rendre formidable à tous les mortels, oubliant que ce ne sont pas seulement les animaux féroces qui se font craindre, mais que dans les plus lâches même on redoute souvent leur venin.

Mais laissons cette premiére considération, qui nous représente les Conquérans comme des fleaux que la colére de Dieu envoie dans le monde pour le punir, & examinons les derniéres conquêtes d'Alexandre en elles-mêmes, pour voir ce qu'il en faut penser.

Les actions de ce Prince, il faut l'avouer, ont un brillant qui éblouit & qui étonne l'imagination, avide du grand & du merveilleux. Son enthousiasme de valeur transporte ceux qui lisent son histoire, comme il l'a transporté lui-même. Mais doit-on donner le nom de courage & de valeur à une hardiesse aveugle, téméraire, impétueuse; qui ne connoit point de régles, qui ne consulte point la raison, & qui n'a pour guide qu'une ar-

deur insensée de fausse gloire, & un desir effréné de se distinguer à quelque prix que ce soit ? Ce caractére ne convient qu'à un avanturier, qui est sans suite, qui ne répond que de sa vie, & qui, par cette raison, peut être employé pour un coup de main. Il n'en est pas ainsi du Prince. Il est responsable de sa vie à toute l'armée, & à tout son roiaume. Hors quelques occasions fort rares, où il est obligé de paier de sa personne, & de partager le danger avec les troupes pour les sauver ; il doit se souvenir qu'il y a une extrême différence entre un Général & un simple soldat. La véritable valeur ne pense point à se produire : elle n'est point occupée du soin de sa réputation, mais du salut de l'armée. Elle s'écarte également, & d'une sagesse timide qui prévoit & craint tous les inconvéniens, & d'une ardeur brutale qui cherche & affronte gratuitement les périls. En un mot, pour former un Général accompli, il faut que la prudence tempére & régle ce que la valeur a de féroce ; & que la valeur à son tour anime & échaufe ce que la prudence a de froid & de lent.

Reconnoit-on Alexandre à ces traits ? Quand on lit son histoire, & qu'on le suit dans ses siéges & dans ses combats, on est dans des allarmes continuelles pour lui & pour son armée, & l'on croit à

chaque moment qu'il va périr. Ici c'eſt un fleuve rapide qui eſt prêt de l'entraîner, & de l'engloutir : là c'eſt un roc eſcarpé où il grimpe, & où il voit autour de lui des ſoldats ou percés par les traits des ennemis, ou renverſés par des pierres énormes dans des précipices. On tremble, quand on voit dans une bataille la hache prête à lui fendre la tête ; & encore plus, quand on le voit ſeul dans une place, où ſa témérité l'a engagé, expoſé à tous les traits des ennemis. Il comptoit ſur des miracles. Mais rien n'eſt plus déraiſonnable, dit Plutarque : car les miracles ne ſont pas ſûrs, & les Dieux ſe laſſent enfin de conduire & de conſerver des téméraires qui abuſent de leur ſecours.

Le même Plutarque, dans un Traité * où il fait l'éloge d'Alexandre pour le repréſenter comme un héros accompli, fait un long dénombrement de toutes les bleſſures qu'il a reçues ſans qu'aucune partie de ſon corps depuis la tête juſqu'aux piés, ait été épargnée, & il prétend que la fortune, en le criblant ainſi de coups, n'a fait que mettre ſon courage dans une plus grande évidence. Un grand Capitaine, dont il fait ailleurs l'éloge, n'en jugeoit pas ainſi. On le louoit d'une

Plut. de fortun. Alex. orat. 2 pag. 341.

Timothée. *Plut. in Pelop. pag. 278.*

* *Ce Traité, s'il eſt de Plutarque, paroit un fruit de ſa jeuneſſe, & reſſent beaucoup la déclamation.*

blessure qu'il avoit reçue dans une bataille; & pour lui il s'en excusoit comme d'une faute de jeune homme, & comme d'une témérité condannable. On a remarqué à la louange d'Annibal, & je l'ai déja observé ailleurs, que dans les différens combats qu'il donna il ne fut * point blessé. Je ne sai si jamais César le fut.

* *On ne fait mention que d'une seule blessure.*

Une derniére observation, & qui regarde en général toutes les expéditions d'Alexandre dans l'Asie, doit beaucoup diminuer du mérite de ses victoires, & de l'éclat de sa réputation : c'est le caractére des peuples contre qui il a eu à combattre. Tite-Live, dans une digression, où il examine quel eût été le sort des armes d'Alexandre, s'il les eût tournées du côté de l'Italie, & où il montre que Rome surement auroit arrété ses conquêtes, insiste beaucoup sur la réflexion dont je parle. Il oppose à ce Prince, pour le courage, un grand nombre d'illustres Romains, qui lui auroient tenu tête en tout; & pour la prudence, cet auguste Sénat, que Cinéas, pour en donner une juste idée à Pyrrhus son maître, disoit être composé d'autant de Rois. S'il étoit [a] venu contre les Romains, dit Tite-Live,

a Non jam cum Dario rem esse dixisset, quem mulierum ac spadonum agmen trahentem, inter purpuram atque aurum; oneratum fortunæ suæ apparatibus, prædam veriùs quàm hostem, nihil aliud quàm bene ausus vana contemnere, incruentus

Live, » il auroit bientôt reconnu qu'il » n'avoit plus affaire à un Darius, qui » chargé de pourpre & d'or, vain appa- » reil de sa grandeur, & traînant avec » lui une troupe de femmes & d'eunu- » ques, étoit plutôt une proie qu'un en- » nemi; & qu'il vainquit en effet sans » presque verser de sang, & sans avoir » besoin d'autre mérite que celui d'oser » mépriser ce qui n'étoit digne que de mé- » pris. L'Italie lui auroit paru bien diffé- » rente des Indes, qu'il traversa dans une » partie de débauche avec son armée » noyée dans le vin, surtout quand il au- » roit vû les forêts de l'Apulie, les mon- » tagnes de la Lucanie, & les traces en- » core récentes de la défaite d'Alexandre » son oncle, roi d'Epire, qui y étoit péri. L'Historien ajoute qu'il parle d'Alexandre, non encore gâté & corrompu par la prospérité, dont le poison subtil ne se fit jamais sentir à personne plus vivement qu'à lui; & il conclut qu'après un tel changement il seroit arrivé en Italie bien différent de ce qu'il avoit paru jusques-là.

Ce raisonnement de Tite-Live fait voir qu'Alexandre dut ses victoires en partie à

devicit. Longè alius Italiæ, quàm Indiæ, per quam tumulento agmine commessabundus incessit, visus illi habitus esset; saltus Apuliæ ac montes Lucanos cernenti, & vestigia recentia domesticæ cladis, ubi avunculus ejus nuper, Epiri rex, Alexander absumptus erat. *Liv. lib. 9 n. 17.*

la foiblesse de ses ennemis, & que s'il eût rencontré des peuples belliqueux & aguerris comme les Romains, & des Généraux habiles & expérimentés comme ceux de cette nation, le cours de ses victoires n'eût été ni si rapide ni si continu. Cependant voila par où il faut juger du mérite d'un Conquérant. Annibal & Scipion passent pour deux des plus grands Capitaines qui aient jamais été. Pourquoi cela? Parce qu'aiant de part & d'autre tout le mérite guerrier, leur expérience, leur habileté, leur fermeté, leur courage, ont été mis à l'épreuve, & ont paru dans tout leur jour. Donnez-leur à l'un ou à l'autre un antagoniste inégal, & qui ne réponde point à leur réputation, on n'en a plus la même idée, & leurs victoires, en les supposant les mêmes, n'ont plus le même éclat, & ne méritent pas les mêmes louanges.

On se laisse trop éblouir par les actions brillantes & par un dehors fastueux, & l'on se livre trop aveuglément aux préjugés & aux préventions. Alexandre avoit de grandes qualités, on ne peut le nier. Mais qu'on mette dans l'autre plat de la balance ses défauts & ses vices: [a] une

a Referre in tanto rege piget superbam mutationem vestis, & desideratas humi jacentium adulationes, etiam victis Macedonibus graves, nedum victoribus; & fœda supplicia, & inter vinum & epulas cædes amicorum, & vanitatem ementiendæ stirpis. Quid si vini amor in dies fieret acrior; quid si trux ac præfervida ira: [nec quisquam dubium inter

estime présomptueuse de lui-même, un mépris dédaigneux des autres, & même de son pere; une soif ardente de la louange & de la flaterie; la folle pensée de se faire croire fils de Jupiter, de se faire attribuer la divinité, d'exiger d'un peuple libre & vainqueur des hommages serviles, & de honteux prosternemens; l'excès indigne des débauches & du vin; une colére violente, & qui va jusqu'à une brutale férocité; le supplice injuste & cruel de ses plus braves & plus fidéles Officiers; le meurtre de ses meilleurs amis au milieu de la joie des festins. Croit-on, dit Tite-Live, que tous ces défauts ne fassent point de tort à la réputation d'un Conquérant? Mais l'ambition effrénée d'Alexandre qui ne connoît ni régle ni mesure, l'audace téméraire avec laquelle il affronte les dangers sans raison & sans nécessité, la foiblesse & le peu de mérite guerrier des peuples qu'il a eu à combattre: tout cela n'affoiblit-il point les raisons qu'on croit avoir de lui donner le surnom de Grand, & la qualité de Héros? J'en laisse le jugement à la sagesse & à l'équité du Lecteur.

Pour moi je suis étonné que tous les Orateurs qui entreprennent de louer un Prince, ne manquent jamais de le comparer avec Alexandre. Ils pensent avoir

scriptores refero] hæc damna imperatoriis | nullane virtutibus dicimus? *Liv. ibid.*

épuisé l'éloge, quand ils l'ont égalé à ce Roi : ils ne voient rien au-delà, & ils croiroient avoir négligé un dernier trait pour la gloire de leur Héros, s'ils ne le relevoient par cette comparaison. Il me semble qu'il y a dans cet usage assez ordinaire un faux goût, un défaut de justesse, & si j'osois le dire, une dépravation de jugement qui doit blesser tout esprit raisonnable. Car enfin Alexandre étoit Roi. Il en devoit remplir les devoirs & les fonctions comme il en avoit le caractére. On ne voit point en lui les premiéres, les principales, les plus excellentes vertus d'un grand Roi, qui sont d'être le pere, le tuteur, le pasteur de son peuple ; de le gouverner par de bonnes loix ; de le rendre florissant par le commerce de terre & de mer, & par le progrès des arts; d'y faire régner l'abondance & la paix; d'empécher l'oppression & la vexation de ses sujets, d'entretenir une douce harmonie entre tous les Ordres de l'Etat; de les faire tous concourir, selon leur mesure, au bien commun ; de s'occuper à rendre justice à tous ses sujets, à écouter leurs différens, à les accorder; de se regarder comme l'homme de son peuple, chargé de pourvoir à tous ses besoins, & de lui procurer toutes les douceurs de la vie. Or Alexandre, qui presque dès le moment qu'il fut monté sur le trône, quitta la Macédoine sans y avoir jamais depuis remis le pié, n'a eu rien de

tout cela; ce qui est pourtant le capital, le solide, le principal dans un grand Roi.

On ne voit en lui que les qualités d'un second rang, qui sont les guerriéres; & il les a toutes outrées, poussées à des excès téméraires & odieux, portées jusqu'à la folie & à la fureur : pendant qu'il laissoit son roiaume exposé aux rapines & aux vexations d'Antipater, toutes les provinces conquises livrées aux pilleries & à l'avarice insatiable & cruelle des Gouverneurs, qui portérent si loin leurs concussions, qu'Alexandre fut contraint de les faire punir de mort. Il ne mit pas plus d'ordre dans son armée. Les soldats, après avoir pillé les richesses de l'Orient, après avoir été comblés des bienfaits du Prince, devinrent si déréglés, si débauchés, si perdus de vices, qu'il se vit obligé de payer leurs dettes par une libéralité de trente millions. Quels hommes! Quelle école! Quel fruit des victoires! Est-ce beaucoup honorer un Prince, & embellir son panégyrique, que de le comparer à un tel modéle?

Il paroit à la vérité que les Romains conservérent un grand respect pour la mémoire d'Alexandre : mais je ne sai si dans les beaux tems de la République il eût passé pour un si grand homme. César voiant sa statue dans un temple en Espagne, lorsqu'il en avoit le gouvernement après sa Préture, ne put s'empécher de pousser

Dion. lib. 37. pag. 53. App. de bell. Mithrid. pag. 253.

Dion. lib. 51. pag. 454. Id. lib. 59. pag. 653. Id. lib. 77. pag. 873.

des gémissemens & des soupirs, en comparant le peu de belles actions qu'il avoit faites jusques-là avec les grands exploits de ce Conquérant. On disoit que Pompée, dans un de ses triomphes, parut revétu de la casaque de ce Prince. Auguste pardonna à ceux d'Alexandrie en considération de leur Fondateur. Caligula, dans une cérémonie où il se donnoit pour un grand conquérant, endossa la cuirasse d'Alexandre. Mais personne ne poussa ce zéle si loin que l'Empereur Caracalla. Il se servoit d'armes & de gobelets semblables à ceux de ce Roi. Il avoit dans ses troupes une Phalange Macédonienne. Il persécuta les Péripatéticiens, & voulut jetter au feu tous les livres d'Aristote leur Maître, parce qu'on l'avoit soupçonné d'avoir été complice de l'empoisonnement d'Alexandre.

Je puis, ce me semble, assurer, que si une personne sensée & équitable lit de suite avec attention les vies des hommes illustres de Plutarque, il lui restera une impression secrette & profonde, qui lui fera regarder Alexandre comme un des moins estimables dans ce nombre. Que seroit-ce si nous avions les vies d'Epaminondas, d'Annibal, de Scipion, dont on ne peut trop regretter la perte? Combien Alexandre, avec tous ses titres de grandeur & toutes ses conquêtes, paroîtroit-il médiocre, même pour le mérite guer-

tier, auprès de ces hommes véritablement grands, & dignes de toute leur réputation.

§. XX. *Réflexions de Monsieur Bossuet Evêque de Meaux, sur les Perses, les Grecs, & les Macédoniens.*

ON NE ME saura pas mauvais gré d'insérer ici une partie des admirables réflexions de M. Bossuet Evêque de Meaux, sur ce qui regarde le caractére & le gouvernement des Perses, des Grecs, & des Macédoniens, dont l'histoire nous a occupés jusqu'ici.

Les Grecs, dont plusieurs d'abord avoient vécu sous un gouvernement monarchique, s'étant policés peu à peu, se crurent capables de se gouverner eux-mêmes, & la plupart des villes se formérent en républiques. Mais de sages Législateurs qui s'élevérent en chaque pays, un Thalès, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, & tant d'autres que l'histoire marque, empéchérent que la liberté ne dégénérât en licence. Des loix simplement écrites, & en petit nombre, tenoient les peuples dans le devoir, & les faisoient concourir au bien commun du pays.

Discours sur l'histoire universelle, troisiéme partie, chap. 4.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inspiroit, étoit admirable. Car la liberté que se figuroient les Grecs, étoit une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire à la rai-

son même reconnue par tout le peuple. Ils ne vouloient pas que les hommes eussent du pouvoir parmi eux. Les Magistrats, redoutés durant le tems de leur ministére, redevenoient des particuliers, qui ne gardoient d'autorité qu'autant que leur en donnoit leur expérience. La Loi étoit regardée comme la maitresse : c'étoit elle qui établissoit les Magistrats, qui en régloit le pouvoir, & qui enfin châtioit leur mauvaise administration. L'avantage de ce gouvernement étoit que les citoiens s'affectionnoient d'autant plus à leur pays, qu'ils se conduisoient en commun, & que chaque particulier pouvoit parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la Philosophie pour conserver l'état de la Gréce, n'est pas croiable. Plus ces peuples étoient libres, plus il étoit nécessaire d'y établir par de bonnes raisons les régles des mœurs, & celles de la société. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Archytas, Platon, Xénophon, Aristote, & une infinité d'autres, remplirent la Gréce de ces beaux préceptes.

Pourquoi parler des Philosophes? Les Poëtes mêmes, qui étoient dans les mains de tout le peuple, l'instruisoient plus encore qu'ils ne le divertissoient. Le plus renommé des Conquérans regardoit Homére comme un maître qui lui apprenoit à bien régner. Ce grand Poéte n'apprenoit pas moins à bien obéir, & à être bon citoien.

Quand la Gréce, ainsi élevée, regardoit les Asiatiques avec leur délicatesse, avec leur parure & leur beauté semblable à celle des femmes, elle n'avoit que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement, qui n'avoit pour régle que la volonté du Prince, maitresse de toutes les loix & même des plus sacrées, lui inspiroit de l'horreur; & l'objet le plus odieux qu'eût toute la Gréce, étoient les Barbares.

Cette haine étoit venue aux Grecs dès les premiers tems, & leur étoit devenue comme naturelle. Une des choses qui faisoit aimer la poésie d'Homére, est qu'il chantoit les victoires & les avantages de la Gréce sur l'Asie. Du côté de l'Asie étoit Vénus, c'est-à-dire les plaisirs, les folles amours & la mollesse: du côté de la Gréce étoit Junon, c'est-à-dire, la gravité avec l'amour conjugal; Mercure avec l'éloquence; Jupiter & la sagesse politique. Du côté de l'Asie étoit Mars impétueux & brutal, c'est-à-dire la guerre faite avec fureur: du côté de la Gréce étoit Pallas, c'est-à-dire l'art militaire & la valeur conduite par esprit. La Gréce, depuis ce tems, avoit toujours cru que l'intelligence & le vrai courage étoit son partage naturel. Elle ne pouvoit souffrir que l'Asie pensât à la subjuguer, & en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volup-

Isocr. in Panegyr.

té, l'esprit au corps, & le véritable courage à une force insensée qui consistoit seulement dans la multitude.

La Gréce étoit pleine de ces sentimens, quand elle fut attaquée par Darius fils d'Hystaspe & par Xerxès, avec des armées dont la grandeur paroit fabuleuse tant elle est énorme. La Perse éprouva plusieurs fois à son dommage ce que peut la discipline contre la multitude & la confusion, & ce que peut la valeur conduite avec art contre une impétuosité aveugle.

Il ne restoit à la Perse tant de fois vaincue, que de mettre la division parmi les Grecs; & l'état même où ils se trouvoient par leurs victoires rendoit cette entreprise facile. Comme la crainte les tenoit unis, la victoire & la confiance rompirent l'union. Accoutumés à combattre & à vaincre, quand ils crurent n'avoir plus à craindre la puissance des Perses, ils se tournérent les uns contre les autres.

Plut. de Leg. lib. 3.

Parmi toutes les Républiques dont la Gréce étoit composée, Athénes & Lacédémone étoient sans comparaison les principales. Ces deux grandes Républiques absolument contraires dans leurs mœurs & dans leur conduite, s'embarrassoient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avoient d'assujettir toute la Gréce, de sorte qu'elles étoient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts, que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes Grecques ne vouloient la domination ni de l'une ni de l'autre. Car, outre que chacune souhaitoit pouvoir conserver la liberté, elles trouvoient l'empire de ces deux Républiques trop fâcheux. On a vû que la guerre du Péloponnése, & les autres, furent toujours causées ou entretenues par les jalousies de Lacédémone & d'Athénes. Mais ces mêmes jalousies qui troubloient la Gréce, la soutenoient en quelque façon, & l'empéchoient de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces Républiques.

Les Perses aperçurent bientôt cet état de la Gréce. Ainsi tout le secret de leur politique étoit d'entretenir ces jalousies, & de fomenter ces divisions. Lacédémone, qui étoit la plus ambitieuse, fut la premiére à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils y entrérent dans le dessein de se rendre maîtres de toute la nation; & soigneux d'affoiblir les Grecs les uns par les autres, ils n'attendoient que le moment de les accabler tous ensemble. Déja les villes de Gréce ne regardoient dans leurs guerres que le Roi de Perse, qu'elles appelloient le grand Roi, ou le Roi par excellence, comme si elles se fussent déja comptées pour sujettes. Mais il n'étoit pas possible que l'ancien esprit de la Gréce ne se réveillât à la veille de tomber dans la servitude, & entre les mains

Plat. de leg. lib. 3. Isocrat. in Panegyr.

des Barbares. Agésilas, Roi de Lacédémone, fit trembler les Perses dans l'Asie mineure, & montra qu'on les pouvoit abbattre. Leur foiblesse parut encore davantage par le glorieux succès de la retraite des dix mille Grecs qui avoient suivi le jeune Cyrus.

Toute la Gréce vit alors, plus que jamais, qu'elle nourrissoit une milice invincible à laquelle tout devoit céder, & que ses seules divisions la pouvoient soumettre à un ennemi trop foible pour lui résister quand elle seroit unie.

Philippe, Roi de Macédoine, également habile & vaillant, ménagea si bien les avantages que lui donnoit contre tant de villes & de Républiques divisées, un roiaume petit à la vérité, mais uni, & où la puissance roiale étoit absolue; qu'à la fin, moitié par adresse, & moitié par force, il se rendit le plus puissant de la Gréce, & obligea tous les Grecs à marcher sous ses étendarts contre l'ennemi commun. Il fut tué dans ces conjonctures: mais Alexandre son fils succéda à son roiaume & à ses desseins.

Il trouva les Macédoniens, non-seulement aguerris, mais encore triomphans, & devenus par tant de succès presque autant supérieurs aux autres Grecs en valeur & en discipline, que les autres Grecs étoient au-dessus des Perses, & de leurs semblables.

Darius, qui régnoit en Perſe de ſon tems, étoit juſte, vaillant, généreux, aimé de ſes peuples, & ne manquoit ni d'eſprit ni de vigueur pour exécuter ſes deſſeins. Mais ſi on le compare avec Alexandre : ſon eſprit, avec ce génie perçant & ſublime ; ſa valeur, avec la hauteur & la fermeté de ce courage invincible, qui ſe ſentoit animé par les obſtacles; avec cette ardeur immenſe d'accroitre tous les jours ſon nom, qui lui faiſoit ſentir au fond de ſon cœur que tout lui devoit céder comme à un homme que ſa deſtinée rendoit ſupérieur aux autres, confiance qu'il inſpiroit non-ſeulement à ſes Chefs, mais encore aux moindres de ſes ſoldats, qu'il élevoit par ce moien au-deſſus des difficultés, & au-deſſus d'eux-mêmes, on jugera aiſément auquel des deux appartenoit la victoire.

Si l'on joint à ces choſes les avantages des Grecs & des Macédoniens au-deſſus de leurs ennemis, on avouera que la Perſe, attaquée par un tel Héros & par de telles armées, ne pouvoit plus éviter de changer de maître. Ainſi l'on découvre en même tems ce qui a ruiné l'empire des Perſes, & ce qui a élevé celui d'Alexandre.

Pour lui faciliter la victoire, il arriva que la Perſe perdit le ſeul Général qu'elle pût oppoſer aux Grecs : c'étoit Memnon Rhodien. Tant qu'Alexandre eut en tête un ſi fameux Capitaine, il put ſe glorifier

d'avoir vaincu un ennemi digne de lui. Au commencement d'une diversion qui déja inquiétoit toute la Gréce, Memnon mourut, & Alexandre mit tout à ses piés.

Ce Prince fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassoit tout ce que l'univers avoit jamais vû; & après avoir vengé la Gréce, après avoir subjugué avec une promtitude incroiable toutes les terres de la domination Persienne, pour assurer de tous côtés son nouvel Empire, ou plutôt pour contenter son ambition, & rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célébre Vainqueur. Mais celui que les déserts, les fleuves, & les montagnes n'étoient pas capables d'arréter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés, qui lui demandoient du repos.

Il revint à Babylone, craint & respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un Dieu. Mais cet Empire formidable qu'il avoit conquis, ne dura pas plus lontems que sa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, & avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frere imbécille, & des enfans en bas-âge, incapables de soutenir un si grand poids.

Mais ce qu'il y avoit de plus funeste pour sa maison & pour son Empire, c'est qu'il laissoit des Capitaines à qui il avoit appris à ne respirer que l'ambition & la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteroient, quand il ne seroit plus au monde. Pour les retenir, & de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur, ni le tuteur de ses enfans. Il prédit seulement que ses amis célébreroient ses funérailles avec des batailles sanglantes; & il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devoit suivre sa mort.

En effet, la Macédoine, son ancien roiaume, tenu par ses ancêtres depuis tant de siécles, fut envahi de tous côtés comme une succession vacante; & après avoir été lontems la proie du plus fort, il passa enfin à une autre famille. Ainsi ce grand Conquérant, le plus renommé qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son Empire n'auroit pas tenté ses Capitaines, & il eût pu laisser à ses enfans le Roiaume de ses peres. Mais, parce qu'il avoit été trop puissant, il fut cause de la perte de tous les siens: & voila le fruit glorieux de tant de conquêtes.

Fin du Tome VI.

TABLE

DU SIXIÉME VOLUME.

HISTOIRE

DES PERSES ET DES GRECS.

LIVRE QUATORZIÉME.

HISTOIRE

DE PHILIPPE.

LIVRE QUINZIÉME.

HISTOIRE D'ALEXANDRE.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lu par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le sixiéme Volume de l'*Histoire Ancienne, &c.* qui comprend l'Histoire de Philippe Roi de Macédoine, & d'Alexandre son fils. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empécher l'impression, & il m'a paru que la narration de l'Auteur répondoit parfaitement à la grandeur des objets qu'elle présente. Ce 21 Mai 1733.

SECOUSSE.

De l'Imprimerie de C. SIMON, rue des Mathurins, 1776.





